

PAR L'AUTEURE DE *CROSSFIRE* BEST-SELLER INTERNATIONAL N°1

SYLVIA DAY

Amours scandaleuses



Flammarion
 Québec

Trois histoires de passion où l'audace et la volupté mènent toujours à l'amour, dans la très romanesque Angleterre georgienne.

Mariée par procuration, lady Olivia prend la mer pour rejoindre son époux. Son navire est attaqué par le redoutable pirate Phoenix, réputé n'avoir aucune pitié pour ses prisonnières.

Pour arracher son frère à l'enfer du jeu, lady Julienne n'hésite pas à s'introduire, déguisée en homme, dans le club du libertin Lucien Remington. À ses risques et périls...

À la suite d'un accident, le comte de Montrose trouve refuge dans un manoir isolé où vit une étrange jeune femme. Sa sensualité le subjugue, mais quels secrets cache-t-elle en ce lieu perdu ?



Photo : © Ian Spanier
Photography 2014

SYLVIA DAY

En tête de liste du *New York Times*, Sylvia Day est l'auteure best-seller, de renommée internationale, d'une vingtaine de romans primés et vendus dans plus de quarante pays. Numéro un dans vingt-trois pays, ses livres ont été imprimés à des dizaines de millions d'exemplaires. La société Lionsgate a acheté les droits de la série *Crossfire*.

www.sylviaday.com

[Facebook.com/authorSylviaDay](https://www.facebook.com/authorSylviaDay)

twitter.com/sylday

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada**

Day, Sylvia

[Bad boys ahoy !. Français]

Amours scandaleuses

Traduction de : Scandalous liaisons.

Édition originale anglaise publiée antérieurement sous le titre :

Bad boys ahoy !.

ISBN 978-2-89077-686-9

I. Nabet, Agathe. II. Titre. III. Titre : Bad boys ahoy !. Français.

PS3604.A986B3414 2015

813'.6

C2015-941407-5

COUVERTURE

Photo : Shutterstock

INTÉRIEUR

Composition et conversion numérique : Nord Compo

Titre original : SCANDALOUS LIAISONS

Éditeur original : Kensington Publishing Corp., New York

© 2006, Sylvia Day

© 2015, Éditions J'ai lu, pour la traduction française

© 2015, Flammarion Québec, pour l'édition canadienne

Tous droits réservés

Pour ce livre numérique (ePUB) : 978-2-89077-688-3

Édition imprimée : ISBN 978-2-89077-686-9

Édition numérique (PDF) : ISBN 978-2-89077-689-0

Dépôt légal : 4^e trimestre 2015

www.flammarion.qc.ca

SYLVIA DAY

Amours
scandaleuses

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Agathe Nabet*

**De la même auteure
chez Flammarion Québec**

LA SÉRIE *CROSSFIRE*

- 1 – *Dévoile-moi*
- 2 – *Regarde-moi*
- 3 – *Enlace-moi*
- 4 – *Fascine-moi*

LA SÉRIE *GEORGIAN*

- 1 – *Si vous le demandez*
- 2 – *Si vous aimez jouer*
- 3 – *Si vous m'embrassez*
- 4 – *Si vous me provoquez*

Sept ans de désir

Mariée à un inconnu

Amours scandaleuses

Pour mes enfants, Jack et Shanna.
Je vous aime.

Note de l'auteure

Les personnages de Calico Jack et d'Anne Bonny cités dans *La duchesse folle* ont réellement existé. Leur « trésor », en revanche, relève de la fiction.

PLAISIRS VOLÉS

Les Antilles, février 1813

Il venait d'enlever une jeune mariée.

Sebastian Blake serra le manche de son couteau, mais garda une expression impassible. Et à en croire la beauté qui se trouvait en face de lui, il venait d'enlever *sa propre* épouse.

Elle releva le menton d'un air de défi, ses yeux sombres soutenant son regard sans ciller. Elle était grande et mince, et des mèches blondes s'échappaient de sa coiffure qui avait quelque peu souffert. Déchirée à l'épaule, son élégante robe de soie moirée révélait la blancheur tentatrice de son décolleté. Une main sale avait laissé son empreinte sur sa chair et, instinctivement, Sebastian tendit la main pour effacer cette offense en l'effleurant du pouce. La jeune femme se raidit et leva ses mains entravées pour repousser la sienne. Il croisa son regard.

— Redites-moi votre nom, murmura-t-il, troublé par ce bref contact avec sa peau si douce.

Elle humecta la lèvre supérieure et il sentit son sang s'échauffer.

— Olivia Merrick, comtesse de Merrick. Mon mari est Sebastian Blake, comte de Merrick et futur marquis de Dunsmore.

Il lui prit les poignets, examina l'alliance qui ornait son annulaire et y découvrit ses propres armoiries.

Il se frotta le visage, pivota sur ses talons et gagna la fenêtre ouverte la plus proche pour aspirer l'air du large à pleins poumons. À la surface de l'eau il aperçut quelques débris du vaisseau de la comtesse ballottés par les vagues.

— Où se trouve votre époux, lady Merrick ? demanda-t-il sans se retourner.

— Il m'attend à Londres, répondit-elle, et il perçut une note d'espoir dans sa voix.

— Je vois.

Mais il ne voyait rien du tout.

— Depuis combien de temps êtes-vous mariée, milady ?

— J'avoue ne pas saisir le sens de v...

— Combien de temps ? aboya-t-il.

— Presque deux semaines.

Il prit une longue inspiration.

— Je vous rappelle que nous sommes aux Antilles, lady Merrick. Il est impossible que vous soyez mariée depuis moins de deux semaines. Votre mari ne pourrait vous attendre en Angleterre, le cas échéant.

Elle garda le silence et il finit par lui faire face. Ce fut une erreur, car sa beauté lui fit l'effet d'un direct à l'estomac.

— Auriez-vous l'obligeance de m'expliquer cela ? suggéra-t-il, soulagé de constater que sa voix ne le trahissait pas.

Pour la première fois, la jeune femme se départit de sa bravade et rougit d'embarras.

— Nous nous sommes mariés par procuration. Mais je puis vous assurer que les circonstances de notre mariage ne l'empêcheront pas de payer une rançon.

Sebastian s'approcha d'elle. Ses doigts calleux frôlèrent l'arrondi de sa joue, puis lui caressèrent les cheveux. Elle retint son souffle et ses lèvres s'entrouvrirent sous la délicatesse de son geste.

— Je suis certain qu'il sera disposé à verser une somme fabuleuse pour une beauté telle que vous.

Sous l'odeur de fumée qui s'accrochait encore à elle, il décela son parfum de femme, capiteux et sensuel. Il saisit le manche du couteau sanglé à sa cuisse et le tira de son fourreau.

Elle eut un mouvement de recul.

— Du calme, dit-il d'un ton apaisant.

Il tendit la main et attendit patiemment qu'elle se rapproche. Quand elle l'eut fait, il trancha la corde qui lui liait les mains, et rengaina sa lame. Elle frotta ses poignets délicats.

— Vous êtes un pirate, murmura-t-elle.

— Oui.

— Vous vous êtes emparé du vaisseau de mon père et de toute sa cargaison.

— En effet.

Sa tête ploya en arrière sur son cou gracile et elle leva vers lui ses beaux yeux bruns

embués de larmes.

— Pourquoi, dans ce cas, vous montrer si gentil avec moi alors que vous avez l'intention de me violer ?

Il lui prit les doigts et les posa sur sa chevalière.

— La plupart des gens vous répondraient qu'un homme ne peut pas violer sa propre épouse.

Elle baissa les yeux et retint un cri en découvrant les imposantes armoiries, identiques à celles qui ornaient son alliance.

— Où avez-vous trouvé cela ? Vous ne pouvez pas être...

Il sourit.

— À vous en croire, je le suis.

Olivia crut que son cœur allait jaillir de sa poitrine. Trop choqué par cette révélation fracassante, son esprit lui refusa son assistance – le tristement célèbre capitaine Phoenix prétendait être son époux !

Elle s'écarta précipitamment. Il s'empessa de la rattraper quand elle faillit tomber à la renverse. Elle gémit, comme si ses doigts l'avaient brûlée. Les événements de la journée l'avaient certes ébranlée, mais ce fut le beau visage du redoutable pirate qui la bouleversa.

Il était grand, doté de larges épaules, et sa présence imposante semblait absorber tout l'air disponible dans la cabine. Ses cheveux noirs étaient plus longs que ne l'exigeait la mode et son teint hâlé était celui d'un homme qui passait la majeure partie de son temps à l'extérieur. C'était un être sauvage, indompté – un homme habitué à vivre au contact des éléments.

Elle l'avait regardé, fascinée, diriger l'abordage de son vaisseau, bondir sur le pont, et se rendre maître des lieux en quelques minutes. L'attaque avait été brillamment menée, avec une précision qui avait permis d'éviter des blessés graves et des morts. Olivia, qui avait passé une grande partie de son enfance sur les bateaux de son père, savait reconnaître le talent quand elle le voyait.

La façon qu'il avait de manier l'épée et d'aboyer des ordres, ses cheveux lui balayant le visage, la puissante musculature de ses cuisses visible sous ses pantalons... Jamais Olivia n'avait rien vu d'aussi flamboyant. D'aussi excitant.

Jusqu'à ce qu'il la touche.

Elle avait alors découvert ce que signifiait véritablement être excitée.

À présent, elle le dévisageait, bouche bée, tandis que ses longs doigts élégants s'approchaient de l'encolure de sa chemise et disparaissaient sous le jabot de dentelle.

D'un geste fluide, Phoenix fit passer sa chemise par-dessus sa tête.

— Juste ciel, souffla-t-elle, surprise par l'onde de chaleur qui lui inonda les veines quand il révéla son torse.

Ses seins s'alourdirent, leurs pointes devinrent douloureuses.

Phoenix sourit, conscient de l'effet qu'il produisait sur elle. Il se mouvait avec une grâce arrogante, ses muscles puissants ondulant à fleur de peau. Ses biceps saillirent quand il se débarrassa de sa chemise tout en s'approchant d'elle.

Elle n'avait encore jamais vu d'homme torse nu. Sur la plantation de son père, les ouvriers avaient obligation de garder leur chemise pour épargner sa pudeur de jeune fille. Mais elle avait beau manquer d'expérience, elle était certaine qu'aucun homme sur terre n'était doté d'une musculature aussi éblouissante que celle de Phoenix.

Olivia referma la bouche quand il fut si près d'elle qu'elle sentit la chaleur qui irradiait de sa peau. Elle dut alors faire appel à toute sa volonté pour résister à l'envie de le toucher, de presser le visage contre sa poitrine pour inhaler son parfum envoûtant. Il sentait merveilleusement bon, cet homme dans la force de l'âge, au cuir tanné par les embruns et le soleil. Il tendit les mains vers elle, couvant ses seins d'un regard ardent.

— Par la gueule de l'enfer ! gronda-t-il quand la lame du couteau entra en contact avec son sexe en érection.

Stupéfait, il baissa les yeux sur la main d'Olivia, puis revint à son visage. Il exhala un soupir las.

— Je ne vous conseille pas de me castrer, mon ange. Un de vos devoirs, après tout, consiste à me donner des héritiers.

— Je ne crois pas un seul instant que vous soyez lord Merrick, capitaine.

L'idée ne lui déplaisait pas cependant. Rêveries romanesques et fantasmes de jeune fille – Phoenix incarnait tout cela et plus encore. Son père n'aurait jamais approuvé un tel individu – ce pirate était à mille lieues du comte soigneusement sélectionné qu'on lui avait dépeint. Mais s'il n'eût point été du goût de son père, il correspondait parfaitement aux désirs les plus secrets d'Olivia.

Phoenix haussa un sourcil sardonique.

— Mais vous n'en êtes pas certaine. Avez-vous seulement rencontré votre époux ?

Un tremblement nerveux secoua la main d'Olivia et il tressaillit.

— Tout doux, ma belle, lui conseilla-t-il. L'appendice que vous menacez si dangereusement est appelé à combler vos désirs.

— Le seul appendice de cette nature qui comblera jamais mes désirs est celui de mon époux, répliqua-t-elle.

Il retrouva aussitôt son éclatant sourire, révélant une fossette juste au-dessus de la commissure gauche de ses lèvres. *Comment un pirate pouvait-il avoir une fossette ?*

— Je suis soulagé de l'entendre, commenta-t-il de sa séduisante voix de basse. Je ne serais guère enclin à la mansuétude vis-à-vis d'une épouse adultère.

— Je ne suis pas votre épouse ! rétorqua-t-elle, déstabilisée par son charme et l'effet qu'il avait sur elle.

— Si vous avez dit vrai, alors vous êtes bel et bien ma comtesse. Et en dépit de votre charmante introduction, ajouta-t-il avec un regard appuyé vers son couteau, il ne vous déplaît pas d'être ma femme.

— Comment pouvez-vous dire une telle chose ?

— Ce n'est pas moi qui le dis. Ce sont les pointes de vos seins. Elles sont dressées et réclament mes caresses en se pressant contre ce qui demeure de votre corsage.

Horriifiée, Olivia se couvrit la poitrine. Il en profita pour la délester du couteau. Il récupéra sa chemise et la lui tendit.

— Tenez. Couvrez-vous en attendant qu'on retrouve vos malles. Je n'ai nulle envie que mes hommes admirent vos appas. Nous sommes en mer depuis plusieurs mois et ils sont particulièrement à cran.

Il la balaya d'un regard approbateur, puis laissa échapper un petit rire.

— Délicieuse d'impudence, murmura-t-il.

Elle se raidit, se demandant s'il trouvait sa tenue peu attrayante, puis se troubla quand elle se rendit compte que son jugement lui importait. Toute sa vie, elle avait accompagné son père dans ses fréquents voyages à Londres. L'enfant sensible qu'elle était avait rapidement compris que la haute société les décriait à cause de leurs origines roturières et que son père travaillait dans le commerce. Afin de se préserver, elle avait appris à ignorer l'opinion d'autrui. Celle de ce pirate lui importait, cependant. Plus qu'elle n'aurait dû.

— Je suis tout à fait capable de prendre soin de moi, déclara-t-elle, sur la défensive.

— Loin de moi l'idée de m'en plaindre, assura-t-il. Je connais votre père, mon ange. Je sais qu'il est fort occupé et je suis ravi de constater que vous pensez par vous-même et faites preuve d'intrépidité.

Il se tourna vers la porte, sans paraître affecté le moins du monde par l'incendie qui ravageait les sens d'Olivia.

— Attendez ! s'écria-t-elle.

C'était sans doute déraisonnable de sa part, mais elle redoutait qu'il la laissât seule. Son équipage était composé d'individus grossiers qui ne s'étaient pas gênés pour la pincer et la peloter, lui tirer les cheveux et déchirer sa robe. Elle était certes intrépide, mais pas au point de se mettre volontairement en danger.

— Vous ne pouvez pas me laisser ici toute seule !

Phoenix s'arrêta sur le seuil et ses traits s'adoucirent.

— Personne n'entrera dans cette cabine sans ma permission. Vous êtes en sécurité.

Elle secoua la tête, et les mains qui serraient contre sa poitrine sa chemise encore imprégnée de la chaleur de son corps se mirent à trembler.

— Ne m'abandonnez pas.

— Je dois y aller, répondit-il doucement. Je dois donner des ordres à l'équipage, m'occuper de votre vaisseau et localiser vos malles. Où se trouve la procuration ? ajouta-t-il avec un froncement de sourcils.

— Elle est repartie pour Londres avec le mandataire, immédiatement après la signature.

— Qui l'a signée en mon nom ?

Le ton cinglant laissa Olivia interdite, et le doute germa dans son esprit.

— Lord Dunsmore, souffla-t-elle.

Il étrécit les yeux.

— Et vous n'avez pas trouvé curieux que votre époux ne vienne pas vous chercher lui-même ? Vous ne vous êtes jamais demandé ce qui l'empêchait de signer cette procuration, à défaut de vous épouser comme il convient ?

Olivia sentit sa lèvre inférieure trembler, et la mordit pour dissimuler son émoi. Mais Phoenix était perspicace. Étouffant un juron, il revint vers elle. Il lui effleura la bouche du pouce, mais son regard y demeura fixé. Olivia n'osait plus respirer.

— Vous êtes belle et désirable, murmura-t-il. Pourquoi consentir à cet arrangement et épouser un homme qui n'existe que sur le papier ?

— Je ne qualifierais pas le fait d'épouser un marquis d'arrangement, articula-t-elle.

Il se raidit.

— C'est donc pour le titre, conclut-il.

Olivia secoua la tête. Le titre était important pour son père. Elle-même n'avait jamais rien désiré d'autre qu'un mariage d'amour, comme celui de ses parents était réputé l'avoir été.

— Le souhait de mon père était de me voir épouser lord Merrick. Je ne pouvais m'y opposer.

Son père n'avait qu'elle au monde. Elle n'aurait pas supporté de le décevoir ou de l'attrister.

Phoenix la scruta un long moment. Puis il se retourna et quitta la cabine sans mot dire, emportant avec lui l'énergie crépitante qui émanait de sa personne.

Sebastian évalua les dommages heureusement mineurs du vaisseau de son beau-père et maudit son propre père de l'avoir mis dans cette situation. Il s'accouda au

bastingage et ferma les yeux.

Depuis cinq ans, la mer était devenue son exigeante et capricieuse maîtresse. Elle l'avait accueilli à bras ouverts, sans se soucier de son passé. Elle avait apaisé les souffrances qui l'avaient poussé à fuir le foyer paternel et lui avait offert une existence aussi éloignée que possible de celle qui l'avait meurtri. Et voilà qu'il découvrait qu'on lui avait inventé une nouvelle vie sans qu'il en sache rien. Il avait du mal à le reconnaître, mais il ne doutait pas un instant qu'Olivia ait dit la vérité.

Il ne comprenait pas ce qui avait pu inciter le marquis à arranger ce mariage. Il n'avait pas eu le moindre contact avec sa famille depuis des années. Que diable comptait-il raconter à cette fille quand elle découvrirait, à son arrivée, que son époux n'était pas là ?

Il ricana. Le terme de « fille » était incorrect. Olivia Merrick avait tout d'une femme. Sa femme. Son épouse.

Enfer et damnation !

Sebastian écarta une épée d'un coup de pied et lâcha un juron si retentissant que tous les hommes sur le pont tournèrent les yeux dans sa direction.

Mais il aurait beau jurer et pester, il n'en demeurerait pas moins marié. À la plus belle femme qu'il eût jamais vue, la fille de Jack Lambert, un marchand richissime. Si le mariage avait fait partie de ses projets, il aurait été ravi. Mais il ne voulait pas se marier. Il ne désirait pas retourner en Angleterre et assumer le rôle qui aurait dû revenir à son frère, Edmund.

— Phoenix.

Sebastian se retourna et découvrit Will, son second, un grand gaillard dont le physique contrastait de façon saisissante avec la banalité de son nom.

— Quoi ? répondit-il sèchement.

— Nous avons mis la main sur les effets de la dame. J'avais encore jamais rien vu de tel : un lit à baldaquin et une baignoire équipée d'une citerne ! Mais quand on a voulu déposer ses malles dans votre cabine, elle a failli tirer sur Red.

— *Tirer* sur lui ?

— Oui, et avec *votre* pistolet, en plus.

Sebastian se pinça l'arête du nez d'un geste las. Maudite femelle, se dit-il, mais il ne put s'empêcher d'esquisser un sourire. Olivia avait de la fougue et de l'esprit – des qualités qu'il appréciait chez les femmes qui partageaient sa couche.

Bonté divine ! Il s'empressa de chasser cette idée. Non. Il n'était pas question qu'il s'avise de seulement penser à coucher avec elle. S'il la mettait dans son lit, il devrait la garder et il n'en avait pas l'intention. Elle méritait mieux qu'un pirate.

— Je vais la voir, grommela-t-il. Dis aux hommes de commencer à réparer son

navire. Je tiens à rendre lady Merrick à son père le plus vite possible.

Il s'étonna de la facilité avec laquelle il avait eu recours à son titre pour parler d'elle, mais refusa d'y réfléchir plus avant.

— Entendu, capitaine.

Le rire de Will le poursuivit jusqu'au bout du pont.

Sebastian frappa doucement à la porte de sa cabine.

— Milady ? C'est moi. Je vais entrer.

Il passa prudemment la tête à l'intérieur. Et découvrit Olivia assise à son bureau, vêtue de sa chemise et braquant un pistolet sur lui. Étincelante de fureur et déterminée — une vraie tigresse.

— Vous savez ce que vous faites ? demanda-t-il.

— Évidemment.

Il entra dans la cabine, referma la porte d'un coup de pied et s'approcha du placard à liqueurs.

— Désirez-vous un cognac, ma tendre épouse ?

— Existe-t-il la moindre preuve que vous soyez mon époux ? demanda-t-elle sèchement.

— Existe-t-il la moindre preuve que vous soyez ma femme ? répliqua-t-il en lui servant un verre dans l'espoir de calmer sa mauvaise humeur. La bague... ajouta-t-il en levant la main et en agitant les doigts.

Elle ricana.

— Qui vous a appris à manier un pistolet ? reprit-il tandis qu'il faisait tiédir l'alcool à la flamme d'une bougie.

— Le contremaître de la plantation de mon père.

Quand il se retourna, le pistolet était posé sur le secrétaire, et Olivia regardait pensivement par la fenêtre.

— Votre père avait donné son accord ?

— Mon père n'en savait rien. Je voulais apprendre. Je n'avais aucune raison de l'inquiéter inutilement.

Réprimant un sourire, Sebastian s'approcha d'elle. Elle avait un profil élégant, un nez impertinent et un menton volontaire. Elle se mordillait la lèvre inférieure et l'idée de cette bouche sur différentes parties de son corps faillit le faire durcir. Il posa le cognac sur ses cartes nautiques et appuya la hanche contre le bureau.

— À quoi pensez-vous donc, ma belle ? s'enquit-il doucement.

Elle tendit la main vers le verre à l'aveuglette et il le poussa vers elle.

— Je pense que vous devriez enfiler une chemise.

— Je suis très bien ainsi, mais votre sollicitude toute matrimoniale me va droit au

cœur.

Olivia s'étrangla sur sa gorgée de cognac. Il lui tapota le dos jusqu'à ce qu'elle agite la main pour le chasser.

— Ça va ! haleta-t-elle en essuyant les larmes qui perlaient à ses cils. Quelles sont vos intentions, Phoenix ? ajouta-t-elle en le foudroyant du regard.

Sebastian se rapprocha lentement pour lui laisser le temps de reculer. Elle n'en fit rien. La veine située à la base de son cou palpita follement quand il caressa la manchette de sa chemise, son doigt frôlant délibérément son poignet nu. Il la sentit frissonner, mais cacha sa satisfaction. L'attirance était mutuelle, semblait-il.

— Mes hommes vont réparer votre navire. Il devrait être prêt à mettre les voiles d'ici une semaine. Nous gagnerons alors le port le plus proche où je laisserai mon vaisseau pour faire le voyage avec vous jusqu'en Angleterre. Une fois sur le sol britannique, nous réglerons cette affaire en exigeant l'annulation de ce mariage, après quoi nos routes se sépareront.

— Je vois, souffla Olivia, qui tourna de nouveau les yeux vers la fenêtre.

Elle demeura silencieuse un moment, puis :

— Et si je ne souhaitais pas l'annulation ?

Il haussa les sourcils.

— Vous souhaitez être l'épouse d'un criminel recherché ?

Le bref coup d'œil dont elle le gratifia était si dénué de peur qu'il l'intrigua. Alors qu'elle avait toutes les raisons d'être terrifiée, elle semblait parfaitement calme. Elle fit tourner le cognac au fond de son verre, considéra les reflets à la surface du breuvage avec une attention excessive.

— Lord Merrick n'est pas recherché.

— Vous croyez que je suis Merrick ?

— Je réserve mon jugement, répondit-elle avec un haussement d'épaules.

Sebastian avala le contenu de son verre, puis alla s'allonger dans le hamac accroché dans un coin de la cabine, les mains derrière la tête.

— Vous paraissez bien sereine pour une femme qui se retrouve dans la cabine d'un pirate.

Elle souffla pour chasser une mèche de cheveux de son visage. Comme celle-ci retombait au même endroit, elle libéra sa somptueuse chevelure. Le corps de Sebastian réagit instantanément. Olivia Merrick était aussi ensorcelante qu'une sirène.

— Il semblerait que je n'ai pas le choix et, jusqu'ici, vous vous êtes bien mieux comporté que vos hommes d'équipage.

— Je vous présente mes excuses pour les mauvais traitements qu'ils vous ont infligés. Cela ne se reproduira pas, assura-t-il en la regardant tresser sa chevelure qui lui

descendait jusqu'à la taille.

Il n'avait encore jamais été témoin d'un tel spectacle et découvrait avec surprise qu'il en appréciait le caractère intime.

Olivia fit passer sa tresse dans son dos, puis acheva son verre d'un trait. Ses yeux s'embuèrent et elle les éventra des deux mains.

Sebastian posa la question qui lui brûlait les lèvres :

— Pourquoi souhaiteriez-vous que ce mariage perdure ?

Lorsqu'elle répondit, sa voix, rendue rauque par l'alcool, fit durcir son sexe. Il se plut à imaginer qu'elle était enrouée à force d'avoir crié son nom dans le feu de la passion. Olivia se montrant passionnée dans les actes les plus ordinaires, elle devait, dans une chambre à coucher, être capable de brûler vif un homme.

— Pour toutes les raisons qui font que j'ai accepté ce mariage en premier lieu. Pour faire plaisir à mon père, diriger ma propre maisonnée, avoir des enfants et la sécurité que procure le nom d'un homme.

Du bout de l'index, elle lissa un sourcil à l'arc délicat, puis reporta les yeux sur lui.

— Personne ne connaît votre secret et je n'ai pas l'intention de le révéler à qui que ce soit. Demeurer mariée me permettrait de jouir du statut d'épouse sans avoir à subir les inconvénients d'un époux. En fait, ajouta-t-elle, s'échauffant visiblement, si vous êtes vraiment Sebastian Blake, je trouve au statut d'épouse un attrait qui lui manquait jusqu'à présent.

Sebastian fit glisser sa main le long de son torse et nota qu'elle en suivit le mouvement avec une attention dévorante.

— Vous seriez disposée à tenir ma maison, à porter mon nom et mes héritiers ?

— Bien sûr, répondit-elle en rougissant, comme son regard croisait de nouveau le sien. Je suis consciente des responsabilités qui m'incombent en tant qu'épouse de... lord Merrick.

— Des responsabilités qui impliquent de m'accueillir dans votre lit, souligna-t-il. Souvent.

Elle haussa un sourcil.

— Si vous êtes celui que vous prétendez être, je vous y accueillerai volontiers.

Sebastian se figea. La vision que ses mots avaient fait naître dans son esprit fit palpiter son entrejambe douloureusement.

— C'est mon titre qui vous y inciterait ?

— Je ne suis pas aussi superficielle, répliqua-t-elle, le menton haut.

— Alors c'est mon physique que vous trouvez attirant ?

— Attirant ? répéta-t-elle, moqueuse. Vous avez tout du barbare !

Il se redressa si brusquement que le hamac tangua.

— Du *barbare* ?

— Enfin, regardez-vous ! Vos fichus cheveux sont presque aussi longs que les miens.

— Vous exagérez, répliqua-t-il, vexé. Et je vous interdis de jurer !

— Et ces muscles, poursuivit-elle sans se soucier de son intervention.

— Que leur reprochez-vous ? gronda-t-il.

— Ils sont énormes. Dignes d'un sauvage, répondit-elle en allant se planter devant la fenêtre.

— D'un *sauvage* ? cracha-t-il.

Ses pieds touchèrent le sol avec un bruit sourd.

— Assurément.

Une quinte de toux lui secoua les épaules.

— Sachez que la plupart des femmes me trouvent irrésistible, déclara-t-il en fonçant vers elle.

— Vraiment ? fit-elle, l'air nullement impressionné.

— Oui, vraiment. Figurez-vous que j'étais la coqueluche de ces dames du temps où je résidais à Londres, se vanta-t-il, inexplicablement blessé par ses critiques.

— Vous êtes persuadé de l'avoir été, j'en suis sûre, rétorqua-t-elle. Mais peut-être que vous étiez plus civilisé à l'époque.

Soupçonneux, il plissa les yeux, la fit pivoter vers lui... et découvrit qu'elle était secouée par un rire silencieux et que ses yeux pétillaient d'amusement.

— Vous vous moquez de moi, dit-il, incapable de ne pas sourire.

— Juste un peu, pouffa-t-elle.

De deux choses l'une : soit les événements de la journée avaient eu raison de l'esprit d'Olivia... soit elle était adorable. La bonne humeur qu'ils partageaient captiva tant Sebastian qu'il en oublia tout le reste. Il laissa courir son doigt sur l'arête de son nez mutin, qu'elle fronça quand il en tapota la pointe.

Et quand elle fixa sur lui ses yeux sombres dans lesquels il lut de l'admiration, ce fut comme si elle appliquait un baume sur son amour-propre meurtri.

— Un sauvage avec une délicieuse fossette, murmura-t-elle en lui caressant la joue. Comment vous êtes-vous retrouvé là ? ajouta-t-elle d'une voix presque haletante. Vous, un aristocrate, fortuné dont le nom est synonyme de prestige. Pourquoi vous tourner vers la piraterie ?

Sebastian mourait d'envie de l'attirer à lui. La gorge nouée, il laissa retomber sa main sur l'épaule d'Olivia.

— Ah... Vous me croyez donc, à présent ?

Elle émit un nouveau ricanement, parfaitement indigne d'une lady, et qu'il trouva néanmoins charmant.

— Je suis juste perplexe, et disposée à vous faire plaisir pour l’instant.

— Vous devriez choisir plus scrupuleusement vos mots, milady. Vous n’avez pas idée de ce qui pourrait me faire plaisir. Je n’ai rien d’un gentleman, clarifia-t-il comme elle fronçait les sourcils d’un air perplexe.

— Vous êtes comte, milord.

— Ce n’est qu’un titre, lady Merrick.

— Vous avez reçu l’éducation d’un...

— J’ai été maudit, l’interrompit-il. Mon frère aîné, Edmund, était censé en hériter, mais il est mort dans un duel il y a cinq ans.

— Un duel ? répéta-t-elle. C’est affreux. Je suis désolée.

— Oui, eh bien... je le suis aussi, croyez-moi. D’autant que s’il a livré ce duel, c’était pour défendre mon honneur. Comme si j’en avais eu un à défendre, ajouta-t-il avec un rire âpre.

— Il devait beaucoup vous aimer.

— Edmund aimait son titre, répliqua-t-il.

Olivia soutint son regard sans ciller.

— Que s’est-il passé ?

Il fut tenté de s’en tirer par une pirouette, quelque commentaire narquois susceptible de détourner sa curiosité. Il eut envie de la tourner en ridicule, de la brusquer, de lui faire peur et de la repousser. Les paroles qu’il se décida à prononcer avaient le pouvoir de faire tout cela.

— J’ai sottement compromis une jeune fille. Quand son frère est venu me trouver pour me demander de l’épouser, j’ai refusé. J’étais bien placé pour savoir qu’elle n’était pas innocente. Et j’étais certain, vu la façon dont nous avons été surpris, d’avoir été attiré dans un piège.

Olivia porta la main à ses lèvres.

— Au lieu d’exiger satisfaction auprès de moi, son frère a approché Edmund. Son satané sens de l’honneur lui a interdit de refuser. Je n’ai su que le duel avait eu lieu qu’après coup. Mon père m’a tiré du lit pour m’apprendre la nouvelle, ajouta-t-il sans chercher à dissimuler son amertume. Je n’avais pas encore dessaoulé de ma soirée de débauche de la veille quand il a déversé ses compliments sur moi en hurlant, comme si j’étais responsable de la mort d’Edmund.

Il ferma les yeux.

— Edmund avait été éduqué pour tenir son rang. Moi, en revanche...

Il laissa sa phrase en suspens.

Pourquoi lui racontait-il cela ? Il n’avait jamais dit un mot de cette histoire à qui que ce soit.

— Vous, en revanche, vous êtes trop fougueux et indiscipliné pour tenir ce rang, acheva Olivia à sa place.

Sebastian rouvrit les yeux. Elle s'était retournée vers la fenêtre pour le laisser se ressaisir. Il se plaça derrière elle, assez près pour que son souffle fasse voleter ses cheveux et que son parfum lui échauffe les sangs. Il serra les poings.

— Je parie que vous étiez un enfant turbulent, poursuivit-elle, sa voix douce sinuant délicieusement le long de son épine dorsale. Votre précepteur n'arrivait pas à vous faire tenir en place, vous vous salissiez sans arrêt, embrassiez des filles que vous n'auriez jamais dû embrasser et cherchiez perpétuellement querelle à votre père pour le punir d'avoir un fils aîné tellement parfait – un frère que vous n'aviez aucun espoir d'égaliser.

Surpris par sa perspicacité, Sebastian regarda par la fenêtre d'un air absent.

— Suis-je loin du compte ? s'enquit-elle.

— Vous êtes beaucoup trop près, avoua-t-il d'un ton bourru. Comment en sommes-nous venus à aborder des sujets aussi personnels ?

— Votre regard trahit votre nature, aussi impitoyable que tourmentée. Je n'ai pu m'empêcher de me demander quelles circonstances vous avaient amené à vivre ainsi, répondit-elle en se tournant vers lui. Votre père vous a-t-il dit qu'il aurait préféré que ce soit vous qui ayez trouvé la mort plutôt que votre frère ?

L'air s'échappa entre les dents serrées de Sebastian. Olivia voyait trop clair en lui, voyait des choses qu'elle n'aurait pas dû. Ses yeux étaient emplis d'une compassion dont il ne voulait pas. Le désir, oui. La passion, l'admiration – il voulait lire tout cela dans ses yeux. Mais la pitié...

— Ainsi vous avez décidé de lui donner raison, poursuivit-elle, l'écorchant vif avec de simples mots. De lui prouver que vous ne valez rien comme héritier de rechange. Et comme vous n'êtes pas du genre à vous contenter de demi-mesures, vous vous êtes rebellé de la pire des façons. Votre souhait secret est peut-être même de vous faire prendre, afin que l'humiliation de votre père soit totale. Sinon, pourquoi porter cette chevalière qui vous trahit ?

Il eut envie de casser, de déchirer quelque chose. Furieux d'être ainsi mis à nu, il la saisit aux épaules.

— Vos paroles révèlent l'insondable profondeur de votre naïveté, cracha-t-il avec dédain.

— Je ne vous ai donné aucune raison de vous montrer cruel, répliqua-t-elle en rougissant.

— Peut-être est-ce dans ma nature d'être cruel, grinça-t-il, ses doigts s'enfonçant dans sa chair. Vous ignorez tout de moi.

Elle releva le menton, le regard étincelant de colère.

— Lâchez-moi, Phoenix. Immédiatement.

Il l'attira plus près.

— Que savez-vous donc de la rébellion ? gronda-t-il. Vous, la gentille petite fille docile, qui épouse un homme qu'elle n'a jamais vu pour faire plaisir à son père. Je parie que vous ne vous êtes pas rebellée une seule fois dans votre vie !

— Si, je l'ai fait ! cria-t-elle, tremblant de rage.

Son souffle s'accéléra et ses lèvres pleines s'entrouvrirent.

Le corps tendu de colère et de désir, Sebastian haussa un sourcil dubitatif.

— Quand cela ?

— À l'instant même !

Sur ce, elle le força à baisser la tête et écrasa ses lèvres sur les siennes.

2

Il ne répondait pas à son baiser.

Olivia le sentit immédiatement, mais son entêtement était tel qu'il ne lui permit pas de renoncer, alors même que sa fierté la suppliait de mettre un terme à cette idiotie.

— Embrassez-moi, nom de nom !

C'était lui qui lui avait incendié les sangs en se présentant devant elle à demi nu, le regard ardent. Il la rendait folle, l'attirant à lui pour mieux la repousser.

— Mesurez vos paroles, murmura-t-il.

Puis ses bras se refermèrent autour d'elle et sa bouche s'activa sur la sienne, la pointe de sa langue lui taquinant les lèvres. Il avait un goût de cognac et de plaisirs interdits qui la troubla profondément. Haletante, elle ouvrit la bouche et il en profita pour l'investir, sa langue de velours flattant et caressant habilement la sienne.

Oh, Dieu ! C'était divin. Cet homme savait embrasser.

Furieux et possessif, avide et audacieux, Phoenix s'empara de sa bouche avec une indéniable expertise. Incapable de résister, Olivia répondit fougueusement à son baiser.

— Tout doux, murmura-t-il.

Il la plaqua contre lui, lui inclina la tête au creux de son épaule pour mieux lui dévorer la bouche.

Elle gémit quand sa main libre s'immisça sous sa chemise, se referma sur son sein comme pour le soupeser. Son pouce en taquina la pointe, l'encercla inlassablement, et des ondes de plaisir se déployèrent en elle, allant se loger entre ses cuisses.

Oh, pourquoi ne se décidait-il pas à la caresser là où elle en avait tellement envie ?

Elle lui agrippa le poignet, plaqua son téton dressé au creux de sa paume.

— Caressez-moi là, exigea-t-elle. Oh, mon Dieu... caressez-moi partout.

— *Olivia.*

Son baiser se fit plus fiévreux, sa langue plongeait en rythme dans sa bouche, ses doigts pinçaient, tordaient et tiraient sur son mamelon au point de la faire sangloter de désir. Elle brûlait d'un désir farouche, avait envie d'arracher ses vêtements pour presser son corps nu contre le sien.

Il sentait divinement bon, le vent et la mer, la passion et l'homme. Un coup retentit à la porte, dont elle n'eut conscience que lorsqu'il s'écarta d'elle.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit-il d'une voix rauque sans cesser de lui pétrir le sein d'une main tandis que de l'autre, il pressait le visage enfiévré d'Olivia contre son cou.

— Capitaine, il y a des problèmes avec l'autre équipage, répondit Will de l'autre côté du battant.

Phoenix émit un grondement de frustration.

— J'arrive.

Le pas pesant de Will s'éloigna.

— Non... protesta Olivia, enivrée par l'odeur de sa peau, par ses caresses torrides.

Elle aurait donné n'importe quoi pour être délivrée, ne fût-ce qu'un instant, de la folie qui l'avait saisie, et dont elle savait d'instinct que Phoenix était le seul remède.

Il plaqua un baiser sur sa tempe.

— Je dois y aller, ma belle, tant que je le peux encore.

— Non.

Elle se cramponna à son cou, attira son visage à elle. Il résista, puis l'écrasa contre lui, si étroitement qu'elle sentit l'évidence de son désir à travers ses jupes. Alors elle l'embrassa sans vergogne, dans l'espoir qu'il perde à son tour la tête.

Phoenix la repoussa avec un juron.

— Vous jouez avec le feu, la mit-il en garde. Vous feriez mieux d'arrêter avant de vous brûler.

Elle sursauta quand la porte se referma sur lui dans un claquement.

Olivia n'aurait su dire précisément combien de temps s'était écoulé, mais à en juger par la position du soleil, la journée touchait à sa fin. Le vent s'était levé et une petite brise rafraîchissait la cabine.

Que diable lui avait-il pris ? se demanda-t-elle, mortifiée. Elle n'avait jamais embrassé un homme de sa vie et n'avait bien évidemment jamais supplié personne de la caresser. Et il avait fallu qu'elle s'avise de le faire avec le capitaine Phoenix ! Un homme réputé aussi dangereux qu'un serpent venimeux. Pourquoi diable n'avait-elle pas peur de lui ? D'où lui venait ce désir de se mettre à nu devant lui et de lui laisser faire ce qu'il voudrait d'elle ?

On frappa à la porte et elle se rua sur le pistolet.

— Oui ? répondit-elle, le cœur battant.

La porte s'ouvrit.

— C'est moi, Maggie, milady, annonça sa femme de chambre.

Olivia laissa échapper un soupir où le soulagement se mêlait à la déception. La jeune domestique entra, suivie de trois hommes d'équipage. Deux d'entre eux portaient des seaux d'eau fumante suspendus à chaque extrémité d'une planche, le troisième, sa petite baignoire sabot. Une fois la baignoire remplie, ils apportèrent ses malles, tout en jetant des regards méfiants à son pistolet. Ils se hâtèrent de quitter la cabine et Maggie referma la porte derrière eux.

— Tout va bien ? s'enquit Olivia d'un ton plein de sollicitude, inquiète à l'idée que les hommes de Phoenix se soient mal conduits.

— Comment ? s'enquit distraitement la femme de chambre en ouvrant l'une des malles. Oh, oui ! Tout va très bien. Le capitaine y a veillé.

Elle s'approcha d'Olivia et l'aida à se débarrasser de la chemise de Phoenix après qu'elle eut posé le pistolet sur une malle. Le vêtement lui manqua aussitôt, imprégné qu'il était de l'odeur de Phoenix.

Maggie entreprit de lui déboutonner sa robe.

— Il ne risque pas de revenir ? demanda Olivia en regardant par-dessus son épaule.

La femme de chambre gloussa.

— Cela m'étonnerait. Il répare le grand mât.

— *Quoi ?* s'exclama Olivia.

Le vent avait forcé et elle lança un coup d'œil soucieux vers la fenêtre.

— Pourquoi n'a-t-il pas demandé à un membre de l'équipage de s'en charger ?

— Il a dit que c'était trop dangereux par ce vent.

— Mon Dieu ! s'écria Olivia en s'élançant vers la porte.

Il risquait la mort. Et pour une étrange raison, cette pensée lui était insupportable.

— Milady ! Vous ne pouvez pas aller sur le pont dans cette tenue. Votre robe...

Retenant les pans de son corsage, Olivia quitta la cabine en courant. Elle jaillit sur le pont, leva un regard horrifié vers le ciel. Toujours torse nu, Phoenix était cramponné au mât, les muscles bandés par l'effort, ses cheveux échappés de son catogan lui fouettant le visage. Depuis le pont, il paraissait minuscule, mais il semblait parfaitement à l'aise sous les rafales de vent et ses gestes adroits révélaient son assurance. De fait, personne autour d'elle ne manifestait la moindre inquiétude. Le cœur d'Olivia s'affola pourtant.

Sentant une présence, elle tourna la tête et découvrit l'homme aux cheveux roux sur qui elle avait failli tirer un peu plus tôt.

— Vous avez rien à faire ici, gronda-t-il. Les hommes peuvent pas s'empêcher de vous lorgner et ça ne va pas plaire au capitaine.

— C'est ce que j'ai essayé de lui dire, maugréa Maggie en apparaissant derrière eux.

— Que diable fait-il donc ? s'écria Olivia, les cheveux échappés de sa natte voletant si follement autour de son visage qu'elle y voyait à peine. Cette réparation ne peut-elle pas attendre que le vent soit calmé ?

— Sans doute que si, répondit Red avec un haussement d'épaules. Mais il était déjà là-haut quand le vent s'est levé, alors autant qu'il finisse.

Une nouvelle rafale balaya le pont et elle reporta les yeux sur Phoenix. Un cri lui échappa quand le vent lui fit lâcher prise et qu'il se retrouva suspendu au grément de façon précaire. La bourrasque s'amplifia, au risque de l'emporter. Incapable de regarder, Olivia pivota vers Red et pressa le visage contre son torse. Personne ne pouvait survivre très longtemps, battu par les vents tel un drapeau.

— Maudit imbécile ! pesta-t-elle tandis que les hommes s'activaient sur le pont.

La frayeur qui lui broyait les entrailles et lui torturait l'esprit était parfaitement déplacée. Elle ne connaissait Phoenix que depuis quelques heures. Cela dit, ils avaient partagé une telle intimité. Il l'avait caressée comme elle n'avait jamais osé le faire elle-même. Il avait su l'aiguillonner pour la rendre audacieuse. Et elle s'était sentie tellement vivante...

Des mains tièdes se posèrent sur ses épaules, l'incitèrent à se retourner et son visage se retrouva plaqué contre un torse nu au parfum d'embruns.

— Du calme, ma belle, ronronna à son oreille la voix grave de Phoenix.

Soulagée, Olivia se laissa aller contre lui. Ses mains lui étreignirent le dos.

— Vous n'êtes qu'un foutu crétin !

— Ne jurez pas, douce créature, gloussa-t-il. Je vais bien.

Elle recula et lui frappa la poitrine si violemment que sa paume la brûla.

— Vous ne m'appellerez plus ainsi quand j'en aurai fini avec vous ! Vous avez perdu l'esprit ? Que fabriquez-vous là-haut par un temps pareil ?

Elle découvrit alors sur son bras l'écorchure sanglante laissée par la corde qui venait de lui sauver la vie.

— Mon Dieu... votre bras, souffla-t-elle en levant les yeux vers lui.

— Ce n'est rien, dit-il avec désinvolture, caressant de la main l'endroit où elle l'avait frappé.

— Je peux préparer le remède de ma grand-mère, proposa Maggie. C'est un peu long, mais il fait des miracles.

— Oui, fais cela, répondit Olivia.

Sa camériste partie, elle reporta son attention sur Phoenix.

— J'ai dans une de mes malles un baume pour ce genre de blessures. Retournons à la cabine.

Ses yeux bleus s'assombrirent.

— Si je refuse, j'imagine que vous allez insister, voire me menacer avec une arme jusqu'à ce que je cède.

— S'il le faut, oui.

— Après vous, dit-il d'un ton faussement obséquieux en s'inclinant à demi.

Olivia s'empressa de regagner la cabine, le cœur battant toujours la chamade. Elle sentait encore le parfum de Phoenix – sel et épices et sueur virile, une fragrance qui n'appartenait qu'à lui.

Elle ouvrit la porte et fila vers la plus petite de ses malles, affreusement consciente de sa présence derrière elle. Le pot d'onguent à la main, elle se redressa et se retourna. Phoenix se tenait devant la porte close, les poings sur les hanches, les yeux rivés sur elle. La cabine parut rétrécir jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'eux et cette puissante attraction qui s'exerçait entre eux.

— Approchez, ordonna-t-elle.

Il baissa les yeux et son front se plissa. Suivant la direction de son regard, Olivia découvrit que son corsage qui bâillait lui offrait une vue plongeante sur ses seins. Les joues en feu, elle s'empressa de se couvrir. Les traits de Phoenix étaient durs, son corps aussi rigide que la pierre, telle la statue d'un dieu qui aurait pris vie.

Elle lui tourna le dos, posa le pot d'onguent sur la malle et attrapa la chemise qu'il lui avait prêtée.

— Si vous appliquez ceci sur votre...

Elle s'interrompit comme il se matérialisait à son côté.

Comment un homme de son gabarit arrivait-il à se mouvoir aussi silencieusement ? Il était si près qu'elle sentait la chaleur de sa peau et la tiédeur de son souffle sur son épaule. Sans un mot, il attrapa le pot d'onguent, l'ouvrit et en préleva une petite quantité avant de le reposer. Troublée, Olivia le regarda s'emparer de ses mains, puis étaler le baume sur ses poignets meurtris, ses doigts puissants se révélant capables d'une étonnante douceur. Un gémissement franchit ses lèvres avant même qu'elle puisse le retenir.

— Vous aimez mes caresses, murmura-t-il d'une voix enrouée. N'est-ce pas ?

Elle leva les yeux vers lui et soutint son regard.

— Cela pique.

Phoenix hocha la tête d'un air entendu.

— Offrez-moi votre bouche.

Il avait dit cela dans un murmure, mais il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait d'un

ordre.

Comme captive d'un sortilège, Olivia entrouvrit les lèvres lorsqu'il s'inclina vers elle. Au premier contact, ses genoux faiblirent et elle serait tombée s'il ne l'avait enlacée. La saveur de sa bouche lui fit tout oublier et son corps s'alanguit spontanément pour se mouler au sien. Il trouva aussitôt l'angle idéal pour l'embrasser et le grondement qui lui échappa donna le vertige à Olivia.

Il la souleva soudain dans ses bras et la porta jusqu'à la table qui occupait un coin de la cabine, écarta la chaise d'un coup de pied avant de la déposer sur le plateau de bois vernis. Il suivit le basculement de son corps sans interrompre leur baiser.

Agrippant les pans déchirés de son corsage, il tira d'un geste sec, la dénudant jusqu'à la taille. Aussitôt, ses mains recouvrirent ses seins, se mirent à les pétrir et à en pincer les pointes. Une douce moiteur se répandit au creux des cuisses d'Olivia. Il procédait au pillage de son corps comme elle l'avait secrètement souhaité depuis qu'il s'était lancé à l'abordage de son vaisseau.

— Que me faites-vous ? gémit-elle contre sa bouche.

— Que *me* faites-vous ? répliqua-t-il. Je ne vous connais que depuis quelques heures et vous m'avez déjà rendu fou. Vous me donnez envie de vous dévorer, haleta-t-il en déposant une pluie de baisers brûlants sur sa poitrine. De vous pénétrer, de vous posséder.

— Phoenix...

Elle réussit à s'extraire de ce tumulte de sensations entièrement nouvelles, mais ne put lui échapper. Il la clouait sur la table, son corps pressé entre ses jambes écartées. Sa bouche s'était emparée d'un de ses mamelons pour le sucer avidement. Lui agrippant les cheveux, Olivia se cambra et commença à se frotter contre son sexe en érection. Le plaisir la transperça, ardent, fulgurant. Stupéfaite, elle se laissa retomber sur la table.

— Non, ordonna-t-il. Continuez...

Il plaqua fermement sa virilité contre son sexe tout en prodiguant de délicieuses caresses à son autre sein. Le corps en feu, Olivia laissa échapper un long gémissement. Mais déjà Phoenix s'écartait pour lui retrousser ses jupes. Sa main effleura les boucles humides de sa toison et il se figea.

Les yeux rivés aux siens, il écarta les tendres replis de sa chair intime. Une caresse circulaire autour du point minuscule qui la mettait au supplice et elle creusa les reins en étouffant un cri. Lorsqu'il immisça un doigt en elle, elle protesta faiblement, mais ses hanches se soulevèrent spontanément pour accompagner sa diabolique invasion.

— Vous êtes si chaude, si étroite.

Son doigt glissa tout entier en elle. De sa main libre, il lui souleva la jambe jusqu'à ce que son pied repose sur la table. Il poussa alors son genou vers l'extérieur, l'exposant

à son regard. Fascinée, Olivia le regarda porter à sa bouche le doigt qu'il venait d'enfourer en elle.

— Hmm, ronronna-t-il.

Il lui souleva et écarta l'autre jambe. Elle rougit à la pensée du spectacle qu'elle devait offrir, éperdue de désir dans sa robe déchirée, la poitrine nue encore humide de ses baisers, le sexe luisant du désir qu'il lui inspirait.

Phoenix approcha la main de son entrejambe, introduisit de nouveau un doigt en elle, qu'il fit aller et venir doucement. Olivia agrippa le bord de la table en se mordant la lèvre pour ne pas crier. La sensation était si délicieuse qu'elle en était presque insupportable. La tension au creux de son ventre se déploya en une folle spirale, envoyant des ondes de feu dans son corps entier. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait, mais ses hanches se soulevèrent d'instinct pour accompagner le va-et-vient de son doigt.

La violence de son désir faisait sangloter sa chair intime. L'invasion se précisa – c'était à présent deux doigts qui coulissaient en elle. Elle cria, le corps parcouru d'un long frémissement.

— Je vous en supplie... balbutia-t-elle sans même savoir ce qu'elle demandait.

— C'est bon, n'est-ce pas ? Vous aimez me sentir en vous. C'est ma queue que vous aimeriez sentir, pas vrai, ma douce ? Elle vous comblerait bien mieux que mes doigts.

Il se baissa lentement, sans jamais interrompre le délicieux tourment qu'ils lui infligeaient. Quand sa langue glissa entre les replis de son sexe, elle murmura :

— Non.

— Vous ne pouvez pas me refuser ce plaisir. Laissez-moi goûter au paradis et je vous laisserai en paix.

Olivia savait qu'elle aurait dû l'en empêcher, le repousser, mais ne put s'y résoudre – pas quand il la regardait comme en cet instant. Elle se hissa sur les coudes et regarda sa bouche s'approcher de sa féminité.

Ses hanches ondulèrent irrésistiblement. C'était tout à la fois affreux et merveilleux. Démoniaque aussi. Et elle adorait cela, adorait les sensations que cela faisait naître en elle, adorait le voir si totalement concentré sur elle. Sa langue agile l'apaisait et l'excitait en même temps. Elle écarta davantage les cuisses et s'arqua contre sa bouche. Malgré le rapide va-et-vient de ses doigts, elle aurait aimé qu'il la comblât davantage, comme il l'avait prédit. Il comprenait si bien ses désirs qu'elle en fut effrayée. À sa langue qui lapait sans répit la source de son tourment et de son plaisir, répondirent la caresse de plus en plus rapide de ses doigts et des grondements de satisfaction...

L'orgasme lui arracha un cri tandis que son corps entier se raidissait. Puis la vague

déferla et elle se convulsa contre sa bouche.

Sa langue remplaça ses doigts et il poursuivit sa caresse jusqu'à ce qu'elle retombe sur terre, haletante. Alors seulement, il se redressa et recouvrit son corps du sien.

— Phoenix...

Elle l'enlaça. Il était tendu et en nage.

— Dites-moi quoi faire, le supplia-t-elle, sachant qu'il n'avait pas ressenti le même plaisir qu'elle. Dites-moi comment vous satisfaire.

— Vous l'avez fait, assura-t-il d'un ton bourru. Vous sentir jouir dans ma bouche... ce fut une expérience des plus singulières, ma douce.

— Je veux...

— Je sais ce que vous voulez, l'interrompit-il.

— S'il vous plaît. Je veux vous donner du plaisir à mon tour.

— Non.

Elle ferma les yeux et tourna la tête de côté, loin de sa bouche.

— Vous n'avez pas envie de moi... de cette façon-là.

— Regardez-moi, dit-il, et il encadra son visage de ses mains pour l'y obliger. Il ne s'agit pas de ce dont j'ai envie. Il s'agit de vouloir pour vous ce qu'il y a de mieux. Je ne le suis pas.

En proie à des émotions confuses, Olivia sentit ses yeux la brûler.

Il soupira.

— Vous espérez de moi un contrôle dont je me sais incapable.

Elle scruta son beau visage austère empourpré par la passion, et quelque chose dans son regard – une douceur teintée de méfiance – lui serra le cœur. Du bout des doigts, elle lui effleura les lèvres. Il retint sa main pour y déposer un baiser ardent. Elle plongea alors les mains dans ses cheveux et chuchota, les yeux au fond des siens :

— Vous êtes la créature la plus magnifique que j'aie jamais vue. Je veux vous caresser partout, poser ma bouche sur vous, vous rendre fou de moi...

— Olivia, souffla-t-il avant de fermer les yeux sur un long soupir. Vous l'aurez voulu.

Il se mit debout et déboutonna sa braguette d'un geste vif, reflet de son impatience. Puis il vint de nouveau sur elle et elle sentit son sexe, brûlant et dur, se presser contre sa fente.

— Serrez-moi bien fort.

— Oui, acquiesça-t-elle en s'accrochant à lui telle une femme qui se noie.

D'une souple rotation des hanches, il se logea aisément entre les replis moites de son intimité. Elle se tendit, prête à ressentir une douleur... qui ne vint pas. Ses hanches

remuaient en rythme contre les siennes, son sexe allait et venait le long de sa fente. Mais il se refusait à consommer pleinement l'acte charnel qu'elle désirait tant.

— Nouez les jambes autour de moi, haleta-t-il. Bougez avec moi... oui...

Il devint brûlant sous ses paumes et sa respiration se fit sifflante.

Le poids de son corps s'agitant fiévreusement entre ses cuisses ranima le désir d'Olivia, qui se tordit sous lui et lui griffa le dos tout en se ruant vers le précipice. Un sanglot monta dans sa gorge quand l'orgasme l'emporta. Phoenix se pétrifia littéralement, puis elle sentit un flot tiède se déverser sur son ventre comme il criait son nom en frissonnant.

Sebastian enfouit le visage au creux du cou d'Olivia en se maudissant de n'être qu'un mufle sans cœur. Où diable était passée cette maîtrise de lui qui faisait sa fierté depuis toujours ? À l'instant où il l'avait aperçue sur le pont de la *Sorcière des mers*, le menton fièrement relevé, tenant des deux mains une épée bien trop lourde pour elle, il avait été subjugué. Et cela était allé croissant au fil de la journée. Sa beauté suffisait à la rendre irrésistible, mais ce feu, cette passion... Il n'aurait pas pu résister davantage au besoin de la toucher qu'à celui de respirer.

Elle avait cherché à lui venir en aide, à soigner ses blessures, comme personne ne l'avait jamais fait pour lui. Et il l'avait remerciée en couvant sa poitrine nue d'un œil concupiscent et en lui déchirant sa robe. Certes, Olivia ne demandait qu'à être séduite, mais pour son bien, il aurait dû se détourner d'elle. Il ne serait jamais l'époux qu'elle méritait. Pourtant, il l'avait forcée à s'ouvrir à lui, s'était régalé du festin qu'elle offrait à sa vue tel un homme affamé et l'avait avilie en la caressant sans la moindre retenue.

Et qu'il soit maudit s'il n'avait pas envie de recommencer. Sur-le-champ.

Se redressant sur les coudes, il contempla le beau visage rosi par la passion d'Olivia. Il faillit lui demander si cela allait, mais son regard transfiguré répondit à sa question. Sa propre expression reflétait certainement la sienne.

Il déposa un rapide baiser sur ses lèvres entrouvertes, puis se releva. Olivia n'était qu'ardeur et désir, une créature passionnée qui, en dépit de son innocence, l'avait comblé au-delà des mots. Inexperte, il n'y avait pas la moindre duplicité en elle, si bien qu'elle ne dissimulait pas ses réactions charnelles ni ne se livrait à des jeux de pouvoir. Avec elle, il s'était senti désiré comme jamais.

Il contempla son ventre lisse, encore luisant de sa semence, et un irrépressible élan de possessivité le submergea. Il voulait la marquer partout, laisser son empreinte sur elle afin qu'aucun autre ne la touche jamais. Olivia avait posé sur lui un regard si plein de chaleur qu'il en eut le souffle coupé. Cette façon qu'elle avait de le regarder, sa

panique quand il avait glissé de la mâtire – quand, pour la dernière fois, quelqu'un s'était-il vraiment soucie de lui ? Cela remontait à si loin qu'il peinait à s'en souvenir. C'était par reconnaissance pour ce regard chargé de tendresse qu'il avait résisté à l'envie de ruiner définitivement sa réputation.

L'idée de rendre Olivia à son père lui fut soudain odieuse. Il aurait aimé l'emmener loin, à l'abri des choix qu'il avait faits autrefois et qui les empêchaient désormais d'être ensemble. Pour la première fois de sa vie, il regretta ces choix.

— Je vous proposerais bien de prendre un bain, murmura-t-elle d'une voix languide. Mais l'eau doit avoir refroidi à présent.

Il jeta un coup d'œil à la baignoire sabot et sourit.

— Ce sera parfait, je vous remercie.

Il attrapa une serviette sur le support dont elle était équipée et la plongea dans l'eau. Après quoi il entreprit d'effacer les traces de son plaisir tandis que son sexe durcissait de nouveau à la vue des seins aux pointes dressées d'Olivia. Elle était si délicate, comparée à lui, à la fois si menue et si voluptueuse. Et il l'avait pratiquement saillie comme un animal en rut.

Réprimant un juron, il détourna les yeux et ôta prestement son pantalon avant de plonger dans l'eau froide. Il coula un regard à son épouse et sourit comme elle glissait de la table, les yeux pudiquement tournés vers le mur.

— Vous n'êtes pas curieuse de voir la partie de mon anatomie qui vient de vous procurer tant de plaisir ?

Elle rougit et s'approcha de ses malles en évitant de le regarder, sa robe déchirée plaquée contre sa poitrine. Elle offrait un spectacle si ravissant que le corps de Sebastian manifesta le désir de renouveler ses exploits. Il se recroquevilla autant qu'il put dans la baignoire trop étroite et se concentra sur la température glaciale de l'eau pour garder la tête froide.

Il fronça les sourcils quand elle lui tendit une savonnette de fabrication française. Parfumée au musc et à la bergamote, il s'agissait à l'évidence d'un article de toilette masculin.

— Comment se fait-il qu'un savon pour homme se trouve en votre possession ? s'enquit-il sèchement.

Malédiction. *Il était jaloux !*

La brume d'après l'amour s'évanouit dans le regard d'Olivia.

— C'est celui que préfère mon père, répondit-elle avant de pivoter, pas assez vite cependant, pour qu'il n'ait pas le temps de voir son expression blessée.

Il fut sur le point de s'excuser, mais se ravisa. Il valait mieux qu'elle n'en vienne pas à s'attacher à lui – situation que la passion intense qu'ils venaient de partager rendait

hautement probable. Il devait au contraire établir entre eux de la distance – autant pour lui que pour elle. Apparemment, il éprouvait une certaine tendresse pour cette femme – *son épouse* – et cette pensée l’effrayait tant qu’il se refusait à seulement y réfléchir.

Il acheva sa toilette en hâte, puis se rhabilla sans dire un mot, pressé qu’il était de fuir les sentiments qu’Olivia éveillait en lui. Avant de quitter la cabine, il s’arrêta sur le seuil.

— Mes hommes vont venir chercher l’eau de la baignoire. Je demanderai qu’on vous en fasse chauffer, mais cela prendra un certain temps. Et pour l’amour de Dieu, ne tirez sur personne.

— Merci, répondit-elle sans cesser d’arranger le contenu parfaitement ordonné de sa malle.

Il contempla son dos, si rigide tout à coup, et ne put retenir le flot de sentiments qui s’agitaient et bouillonnaient en lui. Il serra les dents et garda pour lui les mots de réconfort qu’elle attendait, et méritait d’entendre. Alors qu’à peine quelques minutes plus tôt ils avaient partagé une éblouissante intimité, ils n’étaient plus désormais que deux étrangers mal à l’aise l’un avec l’autre. Loin de l’apaiser, le gouffre qui les séparait le bouleversait.

Malheureux comme une pierre, il quitta la cabine sans ajouter un mot, et le bruit de la porte qui se refermait derrière avait quelque chose de définitif.

Olivia fut réveillée par la caresse d’un vent soutenu. Le roulis lui apprit qu’ils avaient levé l’ancre. Elle regarda autour d’elle. Elle était seule. Phoenix n’était pas revenu la veille au soir et n’était visiblement pas revenu non plus après qu’elle se fut endormie.

On frappa à la porte et, le cœur battant, elle se précipita pour ouvrir. C’était Maggie qui se tenait sur le seuil. Elle entra dans la cabine, le sourire aux lèvres, sans se douter de la déception qu’elle venait de causer à sa maîtresse.

Olivia eut beau faire, la curiosité l’emporta.

— Vous avez aperçu le capitaine Phoenix, aujourd’hui ?

— Oui, répondit Maggie d’un ton guilleret. Je l’ai vu tôt ce matin, avant qu’il mette les voiles sur la *Sorcière des mers*. Nous avons levé l’ancre, milady. D’après l’équipage, nous devrions atteindre la Barbade d’ici quelques jours.

La *Sorcière des mers*. Le cœur d’Olivia sombra. Phoenix était parti à bord du vaisseau de son père pour s’éloigner d’elle, c’était évident. La honte lui colora les joues. Il devait la considérer comme une dévergondée de la pire espèce. Et à raison, non ?

Si le désir lui avait fait perdre la tête, ce n’était pas le cas de Phoenix. Il avait eu la

présence d'esprit de laisser son hymen intact, preuve qu'il ne souhaitait pas la garder comme épouse. Il allait l'escorter jusqu'en Angleterre et une fois l'annulation obtenue, repartirait sans un regard en arrière. Et il ne resterait plus à Olivia qu'à se lamenter sur l'époux qu'elle n'avait pas voulu avant de découvrir qu'il était précisément tout ce qu'elle avait toujours désiré.

Elle passa les trois jours que prit le trajet jusqu'à la Barbade recluse dans la cabine de Phoenix. À se morfondre et à sangloter chaque fois qu'elle se remémorait son comportement indécent. En fouillant dans les tiroirs, elle découvrit un paquet de lettres enrubannées de la comtesse de Dunsmore adressées à Sebastian Blake. Elle trouva aussi des documents légaux portant son sceau et une série d'avis de recherche permettant d'établir la liste de ses noms d'emprunt. Elle le soupçonnait fortement d'être son époux, sinon elle ne se serait pas donnée à lui aussi librement. Mais ces documents lui en apportaient la preuve définitive.

Elle avait bel et bien épousé un pirate. Un frisson d'excitation la parcourut. Il ne lui restait plus qu'à trouver le moyen de le garder.

3

En proie à une lamentable impatience, Sebastian attendait Olivia au pied de la passerelle. Il ne l'avait pas vue depuis une semaine, c'était une semaine de trop. Avant d'embarquer à bord de la *Sorcière des mers*, il avait ordonné à Will de lui prendre une chambre à l'auberge dès qu'ils accosteraient, certain qu'elle apprécierait de dormir dans un lit après avoir passé trois nuits dans son hamac. Elle serait probablement épuisée. Lui l'était en tout cas. La cabine d'Olivia sur la *Sorcière des mers* s'était révélée cauchemardesque avec son grand lit à baldaquin drapé de tentures de velours.

Il avait passé des nuits de pure torture entre les draps de soie imprégnés de son parfum – parfum qui avait le don de lui échauffer les sangs. Il avait rêvé d'elle, nue, offerte, son sexe fiché en elle.

Il avait été assailli par un tel besoin de se soulager que dès son arrivée au port, il s'était mis en quête d'une fille de joie. Il en avait déniché plusieurs, tripoté quelques-unes et embrassé deux avant de s'en détourner. La plus habile des prostituées aurait été bien incapable de l'embrasser comme Olivia, qui le faisait comme si elle allait mourir s'il se refusait à elle.

Il était tout bonnement fou d'elle.

Sebastian fit rouler ses épaules dans l'espoir de dissiper la tension qui s'y était logée, se frotta la nuque et tourna les yeux vers l'auberge. Il se félicita de s'être muni d'une canne car le simple fait d'apercevoir son épouse le laissa chancelant.

La ville entière parut soudain se pétrifier et les bruits du port s'assourdirent jusqu'à ce que seul demeure le cri des mouettes. La foule se fendit devant Olivia quand elle se dirigea vers lui dans toute sa glorieuse beauté. Elle avait relevé en chignon sa superbe chevelure, dont quelques boucles retombaient sur ses épaules en un savant désordre. Son élégante robe de soie taupe, qui étincelait sous le soleil, soulignait la rondeur de sa

poitrine, la finesse de sa taille et la blancheur de sa peau. Son grand chapeau à plumes, crânement incliné, plongeait dans l'ombre une partie de son visage, mais révélait cette bouche pulpeuse qui interdisait désormais à Sebastian d'en embrasser une autre. Le simple fait de poser les yeux sur elle le laissa muet, lui coupa le souffle et le plongea dans un état de douloureuse excitation. Olivia était un diamant de la plus belle eau. Et pour l'heure, ce diamant lui appartenait.

Pour la première fois de sa vie, Sebastian éprouva de la reconnaissance pour son père.

Au cours des nuits d'insomnie qu'il venait d'endurer, incapable qu'il était de chasser Olivia de ses pensées, il avait réfléchi à leur situation. Olivia entendait rester son épouse à condition qu'il prouve son identité. Les bénéfices d'une telle union seraient nombreux, pour l'un comme pour l'autre. Elle méritait mieux que lui, bien sûr, et il avait tenté de lui faire entendre raison. Mais si elle insistait pour le garder, ne se comporterait-il pas comme le dernier des idiots en la repoussant ? Il ne l'était pourtant pas. Irresponsable et égoïste, sans doute, mais certainement pas idiot.

L'apparition enchantresse qui se trouvait être son épouse s'immobilisa devant lui et, à son plus grand étonnement, lui fit une révérence si profonde que son front aurait touché le sol si le bord de son chapeau ne l'en avait empêchée. Sebastian fronça les sourcils. *Que diable faisait-elle ?*

— Milord, murmura-t-elle avec respect.

Le port retrouva d'un coup son activité coutumière.

Sebastian tendit la main pour aider Olivia à se redresser, mais elle garda les yeux dissimulés sous le rebord de son chapeau, adoptant une attitude timorée qui s'accordait mal avec sa nature passionnée. Désarçonné par son comportement, il s'adressa à elle d'un ton sec.

— Qu'est-ce qu'il vous arrive ?

Il n'aurait pas cru la chose possible, mais elle inclina la tête plus bas encore, jusqu'à ce qu'il ne voie plus rien d'autre que le sommet de son satané chapeau.

— Pardonnez-moi de vous déplaire de nouveau, milord. Mon intention n'était pas de vous offenser.

De nouveau ? Que diable racontait-elle ?

Sebastian la saisit par le coude, l'entraîna sur la passerelle, ne s'arrêtant que lorsqu'ils eurent atteint la cabine d'Olivia. Il l'y fit entrer d'une poussée ferme et claqua la porte derrière eux. Agacé par son chapeau, il l'en débarrassa et le lança de côté. Son beau visage se révéla alors à lui, ainsi que ses larmes. Il se sentit instantanément contrit. Il n'était qu'un rustre.

— Qu'avez-vous ? s'enquit-il en l'attirant dans ses bras.

Olivia se raidit un instant, puis se laissa aller contre lui.

— Vous êtes fâché contre moi.

— Non, assura-t-il en lui caressant le dos d'une main légère. Je suis perdu.

Pressant le visage contre son torse, elle éclata en sanglots.

— Vous pensez que je suis une dévergondée.

Un instant perplexe, Sebastian sourit.

— Peut-être un peu.

Ses sanglots redoublèrent.

— Mais cela me plaît, s'empressa-t-il de préciser.

— Non ! répliqua-t-elle d'une voix étouffée. Vous m'avez fuie pour que je ne puisse plus me jeter à votre tête. Et je ne le ferai plus. Plus jamais, j'en fais le serment.

Ah ! Sebastian se surprit à sourire comme un idiot.

— C'est moi qui vous aurais séduite, Olivia, s'il n'y avait pas eu l'océan entre nous, assura-t-il d'une voix apaisante. Vous étiez désemparée. Votre vaisseau avait subi un abordage, vous aviez été malmenée et votre époux se révélait être un pirate. J'aurais failli à l'honneur si je vous avais prise dans ces conditions. Il n'était pas question d'ajouter un tel crime aux libertés que j'avais déjà prises avec vous.

Elle se dégagea de son étreinte, les yeux lançant des éclairs.

— Vous n'avez pas d'honneur ! Vous l'avez dit vous-même. Vous avez refusé d'épouser une femme que vous aviez compromise, mais celle à qui vous êtes marié demeure vierge. Je ne suis pas idiote ! déclara-t-elle en tapant du pied. Reconnaissez la vérité.

— La vérité ? répéta-t-il. Comme vous voudrez, ma belle. La vérité, c'est que je vous veux désespérément. Je veux posséder votre superbe corps, le couvrir du mien et vous chevaucher jusqu'à ce que vous ne puissiez plus bouger. Je veux rompre votre précieux hymen afin que vous ne puissiez plus jamais en faire don à un autre homme. Je veux vous entendre crier mon nom en jouissant sur ma queue. Je veux déverser ma semence en vous, encore et encore, jusqu'à ce que vous ne pensiez à rien d'autre qu'à moi et au plaisir que je vous donne.

Les yeux comme des soucoupes, Olivia s'humecta les lèvres.

— Bonté divine, souffla-t-elle.

— Divin, dit-il. Oui, je devine que ça le sera.

— Vous avez le droit de... de faire tout ce que vous venez de dire... si tel est vraiment votre désir. Je suis votre épouse.

— En êtes-vous bien certaine ? s'enquit-il en réprimant un sourire – il se doutait qu'elle se montrerait curieuse.

— Absolument, rétorqua-t-elle en relevant le menton.

— Auriez-vous fouillé dans mes affaires ?

Elle acquiesça.

— Et que pensez-vous de ce développement ?

Olivia joignit les mains, et les serra si fort que ses seins menacèrent de déborder de son corsage. La bouche de Sebastian s'assécha, tandis que son sexe se dressait dans ses pantalons. Une fois que son ardeur aurait décréu, il regretterait peut-être d'avoir fait valoir ses droits d'époux sur Olivia, mais il ne pouvait penser à cela pour le moment. Il n'était pas en mesure de penser à quoi que ce soit.

— Il est heureux que mon comportement dévergondé vous plaise car j'ai l'intention de l'être plus encore, répondit-elle avant de prendre une longue inspiration. Je veux que vous me séduisiez sur-le-champ. Que vous fassiez de moi votre épouse pour de bon. Ainsi, quand nous retournerons en Angleterre, vous n'aurez plus de raison de me tenir à l'écart.

Le cœur de Sebastian cessa de battre. Ou plutôt, il sombra au creux de son aine et palpita violemment.

— Pourquoi ? demanda-t-il, désireux de l'entendre dire qu'il lui inspirait un tel désir qu'elle était prête à se compromettre pour l'assouvir. Êtes-vous à ce point déterminée à faire plaisir à votre père ? Il est clair que vous êtes sa fierté et sa joie. À ses yeux, vous ne sauriez rien faire de mal.

— Je n'ai jamais rien fait de mal ! Ni à ses yeux ni d'aucune autre manière.

Surpris par sa véhémence, Sebastian préféra se taire.

— Ma mère est morte en me mettant au monde. Comment pourrais-je refuser quoi que ce soit à mon père alors qu'il a perdu tout ce qu'il chérissait par ma faute ?

— Je vois.

Sebastian n'aurait pas dû se soucier des raisons pour lesquelles Olivia voulait rester sa femme. Il n'avait jamais souhaité se marier et ne pouvait offrir une vie digne de ce nom à une épouse. Son estomac se noua, et il sentit des gouttes de sueur lui perler au front.

— Vous lui obéissez donc en tout, quitte à épouser un parfait inconnu si cela suffit à faire son bonheur.

— Oui, répondit-elle. Je vous ai épousé parce que mon père l'avait demandé, mais ce n'est plus pour cette raison que je souhaite rester mariée avec vous. Désormais, je ne me soucie plus que de moi-même et de ce que *je* souhaite obtenir.

Sebastian sentit les mailles du filet dont elle venait de le recouvrir se resserrer autour de lui, mais il était incapable de lutter contre le plaisir que cela lui procurait. La décision d'Olivia ne relevait pas de la raison, mais des seuls sentiments.

Elle lui offrait tout ce qu'un homme pouvait désirer – une famille, quelqu'un qui

veillerait sur lui et à qui il manquerait quand il devrait partir en voyage, un foyer vers lequel revenir, un corps passionné dans lequel se perdre, une beauté à contempler et une force d'esprit à admirer. Des années durant, il s'était passé de tous ces réconforts, jurant que seul l'esprit et la volonté suffisaient pour survivre. Jamais il ne s'était autorisé à souhaiter des choses qui n'étaient pas destinées à lui appartenir. Puis Olivia était entrée dans sa vie, et avec elle la promesse d'un bonheur qu'il ne méritait pas. Égoïste comme il l'était, il ne pouvait le refuser.

— Et que souhaitez-vous donc obtenir ? s'enquit-il d'une voix rauque.

— Oh ! s'exclama-t-elle, excédée, en levant les bras au ciel, avant de lui tourner le dos pour gagner la fenêtre. Allez-vous-en, Merrick. Je me suis suffisamment ridiculisée comme cela.

Sebastian se débarrassa de sa veste et de son gilet, puis fit passer sa chemise par-dessus sa tête.

— Partez, milord, ordonna-t-elle sans se retourner.

— Non, dit-il en s'asseyant au bord du lit pour ôter ses bottes.

Lorsque la première heurta le plancher avec un bruit sourd, Olivia fit volte-face.

— Que... qu-que faites-vous ? bredouilla-t-elle.

— Je me déshabille. Les vêtements sont un obstacle à l'acte d'amour.

Sebastian laissa tomber l'autre botte, puis ôta ses bas. Il se redressa et se débarrassa de son pantalon, libérant son sexe douloureusement engorgé.

— Juste ciel ! murmura Olivia.

Dieu tout-puissant. Son sexe était énorme.

— Ceci... dit-elle en le désignant du doigt, ne pourra jamais... s'adapter à moi !

La peur qui lui noua le ventre s'accompagna d'un frisson d'excitation. Dès qu'elle avait posé les yeux sur son fringant pirate, il avait eu cet effet-là sur elle. Découvrir que c'était réciproque n'était donc pas pour lui déplaire. Visiblement, son audace ne le rebutait pas et cette constatation lui fut un soulagement.

— Je vous remercie, mon ange, sourit-il, une lueur amusée dans le regard. Vous venez de me faire le plus beau compliment qu'une femme puisse adresser à son époux.

Olivia se figea. *Son époux.*

Elle voulait tout de lui, une vie entière avec lui. Sebastian Blake – hors-la-loi, pirate, pair de la couronne – pouvait faire de ses rêves une réalité.

Il était magnifique. La perfection faite homme, tout en muscles bandés de désir – elle en eut l'eau à la bouche.

Elle dut se faire violence pour détacher les yeux de son érection et le regarder dans

les yeux.

— Vous voulez donc bien de moi ?

— Avec plaisir. Vous semblez si déterminée à m'avoir. Et ne vous inquiétez pas des proportions, ajouta-t-il. Je saurai vous rendre folle de désir, ma douce. Vous serez si humide que ma queue glissera en vous comme la lame tiédie d'un couteau dans une motte de beurre, et vous fondrez tout autant.

— Votre voix a sur moi un pouvoir extraordinaire, murmura-t-elle. Mon esprit cesse de fonctionner sitôt que vous parlez.

— Olivia...

— Détachez vos cheveux, l'interrompit-elle. Je les préfère ainsi.

Sebastian s'exécuta tout en la rejoignant. Ses cheveux se répandirent sur ses épaules tel un rideau de soie noire. Le cuir tanné par le soleil, il évoquait un dieu païen, conçu pour le plaisir.

Son plaisir à *elle*.

— Je n'ai rien d'un mari de rêve, la mit-il en garde. Je suis tout sauf un rêve.

— Vous êtes un trésor. Tel que vous êtes.

Sebastian lui tendit la main et elle s'élança vers lui, se coula entre ses bras. Lui agrippant la nuque, elle se hissa sur la pointe des pieds pour embrasser sa bouche souriante.

Il effleura ses lèvres d'une caresse sensuelle, aussi légère qu'une plume. Olivia tenta de l'attirer plus près pour approfondir leur baiser, mais il lui résista sans peine, tant sa force était supérieure à la sienne.

— De longues semaines de voyage nous attendent, mon ange, lui rappela-t-il tendrement. Vous aurez tout le temps de me compromettre irrémédiablement. Rien ne vous oblige à me dévorer tout cru.

Olivia, qui expérimentait pour la première fois son pouvoir sur un homme, voulut le soumettre à son désir.

— Vous m'appartenez, milord. Je peux faire de vous ce que bon me semble.

Sebastian resserra son étreinte et prit une brève inspiration comme si son contact le brûlait.

Elle lui caressa la joue.

— Vous n'avez encore jamais appartenu à personne, devina-t-elle, perspicace.

Elle se demanda ce qui avait pu se produire dans sa vie pour qu'il devienne cet homme-là – un hors-la-loi. Lier son sort au sien aurait dû la terrifier, mais elle ne ressentait qu'émerveillement.

— Et c'est avec fierté que je déclare que vous m'appartenez, acheva-t-elle.

Il récompensa cette déclaration d'un baiser ardent, accompagné d'une pression des

mains sur ses fesses pour la plaquer contre sa vigoureuse érection. Hélas, il la relâcha bien trop vite ! Il la contourna, s'immobilisa derrière elle. Seules leurs respirations un peu haletantes brisaient le silence.

Olivia attendit. Un geste, une caresse... n'importe quoi. Frustrée, elle s'apprêtait à se retourner quand elle sentit ses mains, expertes et sûres, s'attaquer à sa robe. Elle se concentra sur le frôlement de ses doigts – des doigts qui l'avaient caressée intimement, l'avaient menée à la jouissance. Il pressa doucement les lèvres sur son épaule tout en faisant glisser sa robe et son corset à ses pieds.

Avec une infinie lenteur, ses mains habiles glissèrent sur sa poitrine, franchirent sa taille pour gagner le creux de ses cuisses. Elles retroussèrent habilement la fine batiste de sa chemise, frôlant furtivement son sexe.

Olivia avait une conscience aiguë de ce torse musclé pressé contre son dos, de cette chaleur qui l'enveloppait, de ce souffle rauque tout près de son oreille. Son mari était si puissant, si imposant qu'elle se sentait toute petite. Et pourtant, elle n'éprouvait pas la moindre crainte. Au contraire, sa force et la tendresse de ses caresses la rassuraient. Ses doigts calleux la taquinèrent, la titillèrent, et elle se laissa aller contre lui en gémissant plaintivement.

Ses genoux étaient sur le point de se dérober sous elle lorsque les mains habiles remontèrent sur son buste, flattant les pointes durcies de ses seins avant de faire passer sa chemise par-dessus sa tête. Elle savoura le contact de sa peau nue contre la sienne. Sebastian l'avait à peine touchée, et elle oscillait déjà au bord du gouffre, prête à basculer vers cet abîme de plaisir qu'il lui avait fait découvrir. Son rire espiègle vibra à son oreille. Il savait.

— Je veux vous voir, murmura-t-il.

Il la fit pivoter doucement face à lui. Elle se força à rester immobile tandis qu'il la soumettait à l'examen de son intense regard bleu. Ses grandes mains pesèrent un instant sur ses épaules avant de glisser le long de ses bras. Elle frémit. Ses doigts se nouèrent aux siens et il l'attira à lui.

— Admirable, souffla-t-il avant de déposer un baiser sur sa tempe. Vous êtes la plus belle des créatures.

Ses mains abandonnèrent les siennes pour remonter le long de ses flancs et atteindre enfin... *Enfin !*... sa poitrine qui ne demandait que cela. Olivia gémit. Elle avait toujours su que son pirate serait ainsi, concentré, habile, diaboliquement précis...

Sebastian lui pinça doucement les mamelons avant d'en approcher la bouche et de les aspirer entre ses lèvres.

— Regardez-moi, ordonna-t-il.

Toute moite de désir, Olivia se força à croiser son regard en s'humectant

nerveusement les lèvres. Il laissa échapper un gémissement, puis écrasa sa bouche sur la sienne. Sa langue la pénétra, préfigurant ce qui allait suivre. Tout en lui pétrissant un sein, il s'empara de sa main et la referma sur son sexe érigé.

Elle retint son souffle, surprise. Sa peau était lisse et plus douce que la soie, chaude aussi, et toute palpitante de vie. Elle tenta d'imaginer ce qu'elle ressentirait quand il serait en elle. Un frisson d'impatience la secoua. Elle était certaine que cela lui plairait. Tout chez son mari lui plaisait.

Sebastian, qui ne lui avait pas lâché la main, lui imprima un mouvement de va-et-vient le long de son sexe, mouvement dont le rythme rapide ne tarda guère à le faire trembler contre elle. Une fois qu'Olivia l'eut adopté, il abandonna sa main pour glisser les doigts entre ses cuisses.

Il était partout à la fois – dans sa bouche, contre sa poitrine, dans sa main, au plus secret de sa féminité. C'était presque trop intense, sans toutefois l'être assez. Elle aurait voulu...

— Plus, haleta-t-elle.

— Sirène, chuchota-t-il contre ses lèvres. Dénichée en pleine mer et assez habile pour m'avoir épousé sans que j'en sache rien.

Olivia lâcha son sexe.

Il inséra un autre doigt en elle et elle se retrouva piégée, empalée sur sa main.

— Non que je m'en plaigne, assura-t-il dans un murmure.

Lui encerclant la taille d'un bras d'acier, il la souleva pour la porter jusqu'au lit. Il s'allongea le premier, le corps d'Olivia venant le recouvrir, ses doigts la caressant toujours. Elle ferma les yeux tandis que ses muscles intimes se contractaient sous l'effet de cette délicieuse invasion.

Son sang était aussi épais que du sirop, et si brûlant. Elle sentit sous sa joue le téton de Phoenix. Tournant légèrement la tête, elle l'aspira entre ses lèvres. Son mari retint son souffle et son corps se tendit. Elle approcha la main de son sexe, le caressa en rythme, comme il le lui avait enseigné. Seigneur, elle se sentait plus dévergondée que jamais, pleine d'audace et de courage. Ses hanches ondulèrent contre la main de Sebastian.

— Assez, gronda-t-il.

Il la fit basculer sous lui, écarta du genou ses jambes gainées de soie. Lentement, ses doigts glissèrent le long de sa fente, il agaça si bien la petite perle de chair durcie qu'Olivia se tordit irrésistiblement.

— Sebastian... articula-t-elle d'une voix suppliante.

— Redites encore mon nom, murmura-t-il, le visage pressé contre son cou.

— Sebastian... faites quelque chose... je brûle...

— Oui, mon ange... brûlez pour moi.

Elle ouvrit les yeux, arqua le dos, suspendue au bord du gouffre... *si près... si près...*

Olivia le maudit quand sa main abandonna son sexe.

— Patience, dit-il d'une voix rauque. Je vais vous donner ce que vous désirez.

Le front emperlé de sueur, les yeux rivés aux siens, il se positionna à l'orée de sa féminité.

— Pardon, ma douce, marmonna-t-il avant de la pénétrer d'une poussée ferme.

Olivia réprima un cri, surprise par la douleur qui prit le pas sur le plaisir. Elle se figea tandis que les larmes jaillissaient et roulaient sur ses tempes.

Sebastian les cueillit du bout de la langue tandis qu'il s'enfonçait inexorablement en elle.

— Si j'avais procédé lentement, la douleur aurait été pire, assura-t-il.

Il encadra son visage de ses mains, le regret et la tendresse adoucissant son regard.

— Il y a quelque chose de bon à tirer de l'inconfort que vous ressentez.

— Quoi ?

— Me voilà irrémédiablement compromis. Vous allez devoir m'épouser ou ma réputation sera à jamais ruinée.

Olivia ne put s'empêcher de rire.

— Quelle chance vous avez que nous soyons déjà mariés, milord.

— C'est une chance, en effet, admit-il en se retirant. Ma réputation est sauve.

Cette fois, il la pénétra jusqu'à la garde, et la douleur s'atténua, d'autant plus qu'il avait happé la pointe d'un de ses seins entre ses lèvres.

Bientôt, il se mit à aller et venir en elle à un rythme soutenu. Sa bouche opérait des merveilles, sa langue encerclant la pointe érigée de son mamelon.

— Écartez les jambes, la supplia-t-il. Pressez-vous contre moi. Bon sang, oui... Olivia... soupira-t-il, extatique, quand elle lui obéit et qu'il put la besogner à sa guise.

Le féroce capitaine Phoenix devenait aussi malléable que de l'argile entre ses mains.

Elle se cambra, lui agrippa les fesses tandis qu'il imprimait à ses hanches un mouvement circulaire avant de revenir en elle encore et encore. Une myriade de sensations la submergea. Il parvenait à se montrer étonnamment doux malgré sa frénésie, et Olivia en eut les larmes aux yeux. Elle gémit, bouleversée. Cette troublante invasion, ces caresses profondes étaient un pur délice.

— Oui, mon ange... dit-il d'une voix enrouée. C'est si bon... d'être en vous...

Ses coups de boutoir se firent plus fermes et plus rapides, pour le plus grand bonheur d'Olivia. Elle n'avait plus envie de douceur. Ce qu'elle voulait, c'était la passion – la passion de Phoenix.

Une folle palpitation s'éleva au creux de son ventre, cédant presque aussitôt la place à un spasme irrépessible. Elle creusa les reins dans un cri et, terrassée, se sentit voler en éclats. Sebastian la prit aux hanches pour l'immobiliser, et continua de lui prodiguer un plaisir si violent qu'elle crut mourir. Lorsqu'elle s'affaissa sur le matelas, à bout de forces, il jouit à son tour, le corps parcouru de tremblements.

Abasourdie, Olivia demeura cramponnée à son époux, unique point de repère dans ce tourbillon de volupté.

Une éternité s'écoula avant qu'il ne murmure d'une voix encore rauque de passion :
— Irrémédiatement compromis.

Puis il sombra dans un profond sommeil.

Sebastian traversa d'un pas vif le quai éclairé par la lune. Il était en retard à son rendez-vous, mais ce n'était pas ce qui motivait sa hâte. Il se souciait uniquement de son épouse endormie et de la panique qu'elle éprouverait si elle s'éveillait et découvrait qu'il était parti.

Olivia n'était pas sûre de son affection, mais elle lui avait pourtant offert son corps, certaine qu'il se comporterait en gentleman et la reconnaîtrait comme sa femme. Rien ne l'obligeait à agir de manière honorable. Il pouvait parfaitement la rendre à son père et contester la procuration. Elle était intelligente et il n'avait pas fait mystère de ses antécédents, pourtant, malgré les risques encourus, elle s'était donnée à lui.

C'était la première personne à lui avoir accordé le bénéfice du doute, la première à vouloir véritablement de lui, pas juste pour un instant de plaisir, mais pour le restant de ses jours. Il ne voulait pas perdre son estime. Et surtout pas à cause de l'odieux rendez-vous auquel il se rendait.

Il poussa la porte de la taverne et s'arrêta sur le seuil, le temps que ses yeux s'accoutument à la pénombre.

— Tu es en retard, Phoenix.

Il tourna la tête.

— Pierre, salua-t-il froidement. Dominique.

Les deux pirates français étaient affalés près de la porte, ce qui arrangeait Sebastian. Il ne comptait pas s'éterniser. Au cas où les choses tourneraient mal, il avait ordonné à son équipage de tenir son propre navire prêt à prendre le large.

Les jumeaux le fixaient d'un œil torve. Toutes les filles légères de la Barbade s'accordaient à trouver beaux garçons les frères Robidoux, mais aucune ne les approchait, car elles redoutaient leurs penchants pervers.

Sebastian les considéra avec mépris. Plus d'une fois, au cours de l'année, il avait

regretté sa décision de s'être associé avec eux. Un soir de beuverie, alors qu'il était au plus bas et se morfondait sur ce que son existence était devenue, il avait eu la fâcheuse idée de partager une bouteille avec les Français et avait passé un accord avec eux – ils alterneraient les expéditions en mer et, chaque fois, se partageraient le butin. À l'époque, le projet lui avait paru raisonnable, car cela revenait à diviser les risques par deux.

Mais il en était revenu. Là où il mettait tout en œuvre pour épargner des vies, lui qui n'avait jamais tué que pour défendre sa propre vie, Pierre et Dominique prenaient un malin plaisir à torturer et à massacrer.

— Il paraît qu'on va se partager un butin de choix, déclara Pierre d'une voix onctueuse.

Pour qui ne les connaissait pas, il apparaissait comme le plus civilisé des deux frères, mais Sebastian savait que c'était le plus vicieux.

— J'en ai vu une partie traverser le quai pour te rejoindre, cet après-midi – un article de toute beauté. Sa révérence était vraiment charmante. Tu as su lui montrer qui était le maître, Phoenix. Personnellement, je préfère plus de tempérament chez mes maîtresses.

Les entrailles de Sebastian se nouèrent et sa main glissa d'instinct vers le couteau sanglé à sa cuisse. Que ces hommes aient posé les yeux sur sa femme lui donnait la nausée. Il s'était attendu que la confrontation se révèle délicate, mais il avait cru Olivia si éloignée de son pacte avec ces démons qu'il n'avait pas envisagé qu'elle puisse être en danger.

— Changement de programme, annonça-t-il. Vous aurez votre part en pièces d'or et d'argent.

Pierre bondit si vivement de sa chaise que celle-ci tomba par terre.

— Salaud ! Je t'avais bien dit qu'on ne pouvait pas lui faire confiance, ajouta-t-il en jetant un regard furieux à son frère.

— Calme-toi, grogna ce dernier. Je veillerai à ce que tu reçoives ta part.

— Pas question, rétorqua Pierre en baissant le ton, sa rage n'en demeurant pas moins vivace. Je veux ma part du butin. J'ai entendu ce qu'on raconte sur cette cargaison dans la boutique du gros marchand – dentelle de France et cognac, vaisselle et vases d'Orient, riches étoffes, épices et coffres remplis d'or. C'est la plus belle prise de l'année et il faudra peut-être attendre encore un an avant qu'une pareille occasion se présente de nouveau.

Il se tourna vers Sebastian avec un sourire mauvais.

— Si tu refuses de partager toutes ces richesses, Judas, je serai contraint de venir les chercher moi-même.

— J’aimerais voir cela, ricana Sebastian. Je brûlerai le navire et sa cargaison avant que cela n’arrive.

Dominique posa la main sur l’épaule de son frère pour l’inciter à se calmer et considéra Sebastian d’un regard dubitatif.

— Tu brises le code, Phoenix. Je dirais même que tu tranches ta propre gorge. C’est ce que tu souhaites ?

— Tu as toujours eu le goût du drame, Robidoux, s’esclaffa Sebastian avant de déposer deux bourses bien garnies sur la table. Prenez vos guinées et estimez-vous heureux : je vous épargne la peine de revendre les articles.

Pierre s’empara de sa bourse et la soupesa. La lueur dans ses yeux trahit son contentement, il lâcha pourtant :

— Je veux aussi la femme.

— Non ! répondit bien trop vite Sebastian.

Il se maudit d’avoir révélé un intérêt qu’il aurait dû garder pour lui. Dominique étrécit les yeux tandis qu’il ramassait sa bourse.

— Donne-lui la femme, Phoenix, et on sera quittes.

— Elle n’est pas pour vous, messieurs.

Il recula d’un pas, soudain impatient de retrouver Olivia.

— Elle a une femme de chambre, insista Dominique, l’œil roublard. Et ses vêtements sont coûteux. Je parie qu’un aussi bel article est précieux aux yeux de quelqu’un. Une beauté pareille doit valoir son pesant d’or, pas vrai, Pierre ?

— Sûrement, acquiesça celui-ci. À elles seules, ses fanfreluches valent une petite fortune.

— Laissez cette femme en dehors de cela, déclara Sebastian. Vous avez eu votre part. Notre transaction est terminée.

— Mais j’ai comme l’impression d’avoir tiré la paille la plus courte, se plaignit Pierre. Je suis prêt à payer pour l’avoir, ajouta-t-il en ouvrant la bourse que Sebastian venait de lui remettre. Combien en veux-tu ?

— Elle n’est pas à vendre, répliqua-t-il, un filet de sueur froide roulant entre ses omoplates.

La situation était en train de lui échapper. La servante de la taverne s’approcha et posa sur la table deux chopes remplies à ras bord.

— Celia, ronronna Dominique, ta sœur travaille à l’auberge, non ?

— Ouais, répondit la fille, l’air méfiant.

— Et qu’est-ce qu’elle t’a raconté au sujet des clients ? Et surtout de la fem...

Vif comme l’éclair, Sebastian sortit son couteau et le planta sur la table, si violemment que le plateau se fendit.

— Plus un mot sur la femme ! grinça-t-il. Oubliez que vous l’avez vue, oubliez jusqu’à son existence.

Agrippant Pierre par la nuque, il lui plaqua sa tête contre la table. Le Français fixa le couteau, les yeux écarquillés – la lame se trouvait à un cheveu de son nez. Sebastian se pencha sur lui.

— Je me suis bien fait comprendre cette fois, Robidoux ?

— B-bien sûr ! bredouilla Pierre.

Sebastian le poussa par terre avec un grognement, puis récupéra sa lame.

— Je n’ai plus rien à ajouter.

Il sortit de la taverne à reculons. Une fois dehors, il regagna la *Sorcière des mers* au pas de course. L’alerte fut donnée dès qu’il posa le pied sur la passerelle. L’équipage s’activa aussitôt. Ils larguèrent les amarres et s’éloignèrent du quai avec une lenteur insupportable.

Sebastian ne se détendit que lorsque l’île ne fut plus qu’une masse sombre à l’horizon. L’affaire n’était pas terminée, il le savait. Les frères Robidoux n’en resteraient pas là – chaque fois que Pierre était vexé, il harcelait son jumeau jusqu’à ce que celui-ci passe à l’action. Et mieux valait compter Dominique Robidoux parmi ses amis plutôt que ses ennemis.

Sebastian regagna la cabine d’Olivia. Il se déshabilla sans bruit, se glissa entre les draps de soie et se plaqua contre le dos de sa femme. Aussitôt, son sexe durcit et il ne pensa plus qu’à retrouver la chaleur accueillante de son corps. Elle s’étira, s’agita un peu. Quand il glissa les doigts entre ses cuisses, il sentit sa semence séchée. L’animal en lui éprouva une profonde satisfaction.

— Voulez-vous... murmura-t-elle.

— Non, coupa-t-il en enfouissant le visage dans sa chevelure. Enfin, si. Mais vous êtes endolorie. Je peux attendre.

— Je ne veux pas que vous attendiez.

— C’est pourtant ce que vous ferez. Vous me supplierez bien assez tôt de cesser de vous solliciter perpétuellement.

— Je ne me laisserai jamais de vous, milord, marmonna-t-elle d’une voix ensommeillée qui l’incita à se plaquer contre elle en gémissant.

Olivia nicha son voluptueux derrière au creux de son aine d’une poussée qui lui coupa le souffle.

Son estomac se serra. Elle avait remis sa vie entre ses mains et il avait trouvé le moyen de la mettre en danger.

Il devait impérativement établir entre eux deux la plus grande distance possible à la première occasion.

— C'est qui, cette femme, Dominique ? demanda Pierre en regardant le navire qui s'éloignait.

— La comtesse de Merrick. Tu paries que Phoenix va en obtenir une rançon colossale et qu'on n'en verra jamais la couleur ?

— Je ne parie plus avec toi. Tu gagnes chaque fois.

Dominique sourit.

— Et on gagnera encore cette fois.

— Comment ? s'enquit Pierre, intéressé.

— Tu verras, mon frère. Tu verras.

Sebastian émergea sur le pont et effectua un tour complet sur lui-même avant de repérer Olivia. Assise sur un tonneau sur le pont avant, elle contemplait l'eau d'un air pensif. Il la rejoignit en faisant délibérément du bruit pour ne pas la surprendre. Il sourit quand elle porta une bouteille à ses lèvres.

— Seriez-vous d'humeur partageuse, mon ange ?

Elle lui tendit ladite bouteille.

— Comment s'est passé votre dîner avec le capitaine ?

— Je ne sais pas trop. J'étais distrait.

— Oh ? Et par quoi, si je puis me permettre ?

— Par des visions de vous, nue, au lit, occupée à souper sans moi.

— Comme s'il m'arrivait de manger nue, pouffa-t-elle. Et au lit, pour couronner le tout ! J'ai horreur de trouver des miettes dans les draps. Vous arrive-t-il de penser à autre chose qu'au sexe ? ajouta-t-elle avec un sourire.

— Certainement. Cet après-midi, par exemple, je me demandais ce que vous faisiez aux Antilles.

Le sourire d'Olivia s'évanouit.

C'était la première fois que l'un d'eux s'avisait d'évoquer le passé. Par une sorte d'accord tacite, ils avaient choisi de vivre l'instant présent sans se soucier du reste. Mais ils se rapprochaient des côtes d'Angleterre. Bientôt, ils devraient se présenter au monde en tant que lord et lady Merrick alors qu'ils n'étaient guère plus que des étrangers l'un pour l'autre. Sebastian connaissait les secrets du corps d'Olivia, mais son passé et sa vision de l'avenir lui demeuraient un mystère.

Elle soupira.

— Mon père y possède une plantation.

— Et vous préférez y vivre plutôt qu'à Londres ?

— J'apprécie la liberté que j'y trouve.

Sebastian se rembrunit, devinant qu'elle ne lui disait pas tout.

— Et que faites-vous de la Saison ? Vous êtes un pur joyau, mon ange. Votre succès serait garanti.

Alors même qu'il prononçait ces mots, il sentit son estomac se crispier. Les hommes s'agglutinaient autour d'Olivia telles des abeilles autour d'une ruche, son statut de femme mariée la rendant plus désirable encore. La pensée d'hommes bavant de concupiscence devant son épouse lui donnait des envies de meurtre.

Elle porta le regard sur l'océan, évitant de croiser le sien.

— J'ai apprécié la Saison par le passé. Mais cette année, je ne me suis guère sentie inspirée.

Il y avait autre chose, Sebastian en eut la certitude, mais il préféra ne pas insister. La traversée avait été idyllique et il n'avait pas envie d'en gâcher la fin. L'impitoyable réalité se manifesterait bien assez tôt.

— Maintenant que vous voilà mariée, vous avez l'intention de résider en Angleterre ?

Elle tourna les yeux vers lui.

— Bien sûr. Votre foyer sera le mien, désormais.

— Je n'ai d'autre foyer que l'océan.

Olivia acquiesça sans hésiter, et il en ressentit une douleur aiguë dans la poitrine.

À quoi s'était-il attendu ? À ce qu'elle pleure et le supplie de rester auprès d'elle ? N'avait-il pas capitulé à seule fin de satisfaire son désir, faisant en prime l'acquisition d'une épouse et des héritiers que son maudit titre exigeait ? Le fait que son désir se soit révélé insatiable et plus profond qu'il n'en avait eu conscience ne signifiait pas qu'il en était de même pour Olivia.

Il posa la main sur son épaule et lui caressa machinalement le cou du pouce.

— Je vous rendrai souvent visite.

Il la sentit plus qu'il ne l'entendit retenir son souffle.

— Qu'entendez-vous au juste par « souvent » ?

— C'est à vous que je devrais poser la question, ma douce. Ce mariage nous concerne autant l'un que l'autre.

Il faisait mine de s'en remettre à elle, mais il savait fort bien qu'il avait autant besoin d'elle qu'un homme assoiffé a besoin d'eau.

Elle hésita avant de répondre :

— En décidant de revenir au moins deux fois par an, vous pourriez vous assurer que je suis enceinte ou pas.

Sebastian se figea. « Enceinte. » Dieu tout-puissant. Il se l'imaginait déjà – Olivia portant son enfant.

— Vous me faites mal, murmura-t-elle en repoussant ses doigts sur son épaule.

— Pardonnez-moi.

Troublé, il lui rendit la bouteille et massa les marques que ses doigts avaient laissées sur sa peau.

— Je ne m'attendais pas à cette réponse, avoua-t-il.

— J'ai bien compris. C'est pourtant vous qui avez souligné qu'un de mes devoirs consistait à vous donner des héritiers.

Elle parlait de devoir et non de plaisir. D'héritiers et non d'enfants.

Il sentit un fossé se creuser entre eux et en conçut de l'irritation ; de l'inquiétude aussi. Il lui tendit la main.

— J'aimerais aller me coucher.

Elle tourna la tête vers lui et le dévisagea. Il sentit l'atmosphère changer, à l'instar de leur relation. Que diable se passait-il ? Il observa la plus parfaite immobilité sous son regard. Que voyaient donc ces grands yeux sombres qui le scrutaient ?

Il fut incroyablement soulagé quand Olivia plaça sa main au creux de la sienne et qu'elle lui emboîta le pas pour rejoindre le lit où les attendait un plaisir enivrant doublé d'un incommensurable oubli.

Sebastian leva les yeux vers le ciel de lit de velours grenat et laissa échapper un soupir d'aise.

Le souffle d'Olivia caressa son sexe.

— À quoi pensez-vous ? demanda-t-elle.

Il regarda sa femme, allongée entre ses jambes. Elle avait consacré un certain temps à l'étude de son sexe, suivant le tracé de chaque veine du doigt, le caressant sur toute sa longueur de la main et de la bouche en ronronnant tel un chat se régaland d'un bol de crème. Elle l'avait fait se sentir suprêmement viril, apprécié et admiré, lui qui avait passé sa vie à se sentir insignifiant. Dans ce rôle-là au moins, celui d'époux d'Olivia, il n'avait droit qu'à des compliments.

— À vous, répondit-il. À ce lit. À notre mariage.

Elle croisa les mains sur le haut de sa cuisse et y posa le menton.

— Avez-vous des regrets ? demanda-t-elle d'un ton égal, alors même que ses yeux si expressifs trahissaient son inquiétude.

— Non, dit-il en caressant ses cheveux ébouriffés. Venez près de moi.

La voluptueuse poitrine d'Olivia oscilla tandis qu'elle se redressait à quatre pattes

avant de s'allonger sur lui. Il repoussa son épaisse chevelure pour frotter le bout du nez contre son cou.

— Sebastian, parlez-moi de votre famille.

Il soupira.

— Ce ne sont que des vautours, ma douce. Tous autant qu'ils sont.

— Il doit bien y en avoir quelques-uns dont vous appréciez la compagnie.

— J'aimais beaucoup mon frère, Edmund.

— Et votre mère ? hasarda-t-elle en fronçant les sourcils.

Il reporta les yeux sur le ciel de lit.

— Je peux juste vous dire qu'elle était belle et je ne le sais que parce que j'ai vu son portrait. Je ne me souviens absolument pas d'elle.

— Comment est-elle morte ?

Il croisa les mains derrière sa tête.

— J'ignore si elle est morte. Elle s'est enfuie quand j'étais enfant.

— Mon Dieu, Sebastian, murmura-t-elle d'un ton plein de compassion.

Il ravala un rire.

— Ne me prenez pas en pitié, Olivia. Je ne l'accepterai pas. Je n'en veux pas.

— Je ne le ferai pas, assura-t-elle. Je sais ce que c'est de grandir sans mère. Vous et moi sommes si semblables, et de façon des plus inattendues. Savez-vous pourquoi elle s'est enfuie ?

— Être mariée à mon père est une raison suffisante selon moi. Vous n'aurez jamais le malheur de rencontrer un être aussi froid et aussi mauvais que lui.

— Voilà bien quelque chose que j'ai du mal à imaginer.

Elle garda le silence un instant, traçant du bout de l'index des cercles sur son torse.

— Quand avez-vous vu votre père pour la dernière fois ? demanda-t-elle finalement.

Il ne voulait pas penser au marquis. Plus jamais.

— Il y a cinq ans.

— Êtes-vous inquiet à l'idée de le revoir ?

Sebastian considéra la question un instant.

— Je ne crois pas. Après tout, je reviens en compagnie de l'épouse qu'il m'a choisie. Il n'aura donc pas lieu de se plaindre, du moins pas plus que d'ordinaire, c'est-à-dire à propos de tout le reste dès qu'il s'agit de moi.

Olivia prit une longue inspiration.

— Dites-moi le fond de votre pensée, murmura-t-il comme le silence se prolongeait.

Elle hésita, mais sa franchise naturelle l'emporta.

— M'auriez-vous choisie pour être votre épouse ? Ou auriez-v...

— Oui, l’interrompit-il, devinant ce qui motivait sa question. Si l’envie m’avait pris de me passer la corde au cou, je n’aurais pas hésité un seul instant à vous choisir entre toutes les femmes. Ce que nous partageons n’a rien à voir avec mon père. Et si vous prenez seulement la peine d’y songer, ma douce, vous conviendrez que vous rejeter eût bien mieux servi les intérêts de ma rébellion.

Un sourire incurva les lèvres d’Olivia, qui apparaissait visiblement soulagée.

— Quand arriverons-nous à Londres ?

— D’ici une semaine, environ.

— Seulement ?

Son sourire s’altéra, puis s’évanouit.

Sebastian fronça les sourcils.

— Pourquoi êtes-vous si triste, ma douce ?

D’une ondulation des hanches, elle se positionna de façon que le sexe de Sebastian se trouve devant sa fente. Elle s’y empala d’autant plus aisément qu’elle était encore humide de sa semence.

Il prit une brève inspiration comme une flèche de plaisir brûlant le traversait de part en part.

— Dieu tout-puissant, gronda-t-il.

Chaque fois qu’il la pénétrait, c’était comme si un poing de velours enserrait sa virilité. Sa jouissance était chaque fois plus intense.

— Avez-vous l’intention de me quitter immédiatement après notre retour ?

Olivia se redressa en position assise, le prenant si profondément en elle qu’il sentit la chaleur de sa matrice. La vision qu’elle offrait associée aux sensations physiques époustouflantes le firent durcir à un point tel qu’il lui arracha un gémissement.

— C-comment ? balbutia-t-il, l’esprit en déroute.

— Comptez-vous me déposer à Londres et repartir sur-le-champ ?

Il caressa ses cuisses satinées, le corps consumé par une passion fiévreuse.

— Non... Je ne sais pas...

Il retint son souffle lorsqu’elle se retira lentement. Un éclair remonta le long de sa colonne vertébrale, puis irradia dans tout son corps.

— Que voulez-vous... que je fasse ?

Olivia ondulait autour de lui, sur lui, contre lui, encerclant du bout des doigts la plate aréole de ses tétons. Son corps lui était devenu si familier qu’elle en jouait désormais avec l’habileté d’une courtisane.

— Je veux que vous restiez avec moi, au moins les premiers temps.

Elle coulissa sur lui, enserrant son sexe palpitant dans son fourreau lisse et soyeux. Sebastian serra les dents et arquait le dos malgré lui.

— Des bals et des dîners seront donnés en notre honneur, une foule de visiteurs se présentera à notre porte. Je ne veux pas endurer cela toute seule.

Elle contracta ses muscles internes et lui pinça doucement les tétons. Il sentit sa semence monter, brûlante. Bon sang, il était au bord de l'explosion alors qu'elle venait à peine de commencer.

— Bien sûr, gémit-il, disposé à lui accorder tout ce qu'elle demanderait. Rien ne pressera mon départ. Je resterai... aussi longtemps que vous... le jugerez bon. Refaites cela... oh, oui !... encore...

Avec un sourire de triomphe, Olivia posa les mains à plat sur son torse et entreprit de le chevaucher fougueusement en laissant échapper des gémissements qui le rendaient fou. La partie de son esprit qui fonctionnait encore savait qu'elle utilisait son corps pour le manœuvrer à sa guise, mais la partie de son corps qui était fichée en elle ne s'en souciait nullement. Elle aimait son sexe – adorait le prendre en elle, l'embrasser, le sucer – et il aimait lui en faire don. Il était fou d'elle, fou de son plaisir, fou de ses caresses.

Quand ses muscles intimes se contractèrent autour de lui et qu'elle cria son nom, Sebastian se rendit compte qu'il se moquait d'être manipulé. Il l'immobilisa en l'empoignant aux hanches, s'ingéniant à prolonger le plaisir d'Olivia. Il ne s'autorisa à jouir que lorsqu'elle bascula en avant, épuisée. Il se répandit alors en elle, en proie à une extase si violente qu'elle annihila toutes ses pensées à l'exception d'une seule : Olivia voulait le garder auprès d'elle.

— Que diable faites-vous ? s'exclama Olivia en entrant dans la cabine.

Le couteau que Sebastian avait à la main tomba dans la cuvette pleine d'eau. Nu jusqu'à la taille, il se tenait devant le miroir ; il était si beau que le cœur d'Olivia manqua un battement.

Ces dernières semaines, il avait partagé son quotidien comme seul un époux peut le faire. Il l'avait regardée prendre son bain et manger, l'avait aidée à sa toilette. En retour, Olivia avait observé, fascinée, le rituel de ses ablutions. Elle avait pris plaisir à le coiffer et à lui frotter le dos dans son bain. Elle adorait prendre soin de lui, lui offrir cette affection dont il avait si longtemps été privé. Sebastian en absorbait chaque goutte avec un émerveillement qui lui serrait le cœur.

— Nom d'un chien, vous m'avez fait une peur bleue ! bougonna-t-il en passant une serviette sur son torse trempé.

— Je vous promets de vous effrayer bien davantage si je vous reprends à faire cela. Il poussa un long soupir. Les poings sur les hanches, Olivia tapa du pied.

— Vous trouviez qu'ils étaient trop longs, se défendit-il, serrant toujours ses cheveux dans la main.

— Ils le sont.

— Et nous allons accoster d'ici quelques heures.

— Je le sais parfaitement.

Et elle détestait cela. L'idée qu'ils allaient devoir bientôt renoncer à cette merveilleuse intimité lui était odieuse. D'ici quelques heures, elle devrait sourire et minauder pour le bénéfice des vautours de la haute société, ceux-là mêmes qui l'avaient écharpée un an plus tôt. Il lui faudrait en outre partager avec eux son époux adoré, un homme dont les blessures étaient encore à vif. Cette perspective lui nouait les entrailles.

— C'est pour cela que je les coupe.

— Je vous l'interdis.

Il la fixa d'un air incrédule.

— Expliquez-vous, Olivia.

Elle le rejoignit et lui encercla la taille de ses bras.

— J'aime vos cheveux tels qu'ils sont. J'aime y enfouir les doigts. J'aime les sentir me caresser les épaules en rythme lorsque vous êtes en moi.

— C'est pour vous que je voulais les couper, dit-il d'une voix rauque.

— N'en faites rien, murmura-t-elle en croisant son regard. Quand nous serons dans une salle de bal bondée, il me suffira d'apercevoir votre catogan pour savoir que vous m'appartenez. Vos longs cheveux me rappelleront votre nature sauvage, la façon dont vous luttez contre les liens qui vous entravent, et je songerai : « Il a choisi les liens qui l'unissent à moi. » Et cela me rendra heureuse.

L'une de ses mains glissa sur son torse nu et s'arrêta sur son cœur, qu'elle sentit battre follement sous sa paume.

— Mon Dieu, Olivia, articula-t-il. Avez-vous la moindre idée de l'effet que vous me faites ?

Elle recula, s'empara de sa main et l'entraîna vers le lit.

— Il ne nous reste que quelques heures. Que diriez-vous de m'en faire la démonstration ?

Sebastian balaya du regard le quai de Londres, crasseux et malodorant, et il eut beau faire, l'appréhension lui noua le ventre. Il avait quitté l'Angleterre au lendemain de la mort d'Edmund, n'était jamais revenu, ne l'avait jamais souhaité et ne le souhaitait toujours pas.

Il soupira et tâcha de se reconforter en se disant qu'il n'affronterait pas cela seul –

Olivia serait auprès de lui.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle dans son dos.

Il fit volte-face.

— Que se passe-t-il, mon ange ?

Resplendissante dans une robe de soie bleue damassée, rehaussée de dentelle à l'encolure et aux manches, Olivia se tenait en haut de l'escalier, la main pressée sur le cœur.

— Vous êtes... souffla-t-elle en secouant lentement la tête. Nom de nom, l'espace d'un instant, mon cœur a cessé de battre !

— Ne jurez pas, la réprimanda-t-il en levant les yeux au ciel.

La fille de marchand qu'était son épouse avait passé trop de temps en mer, entourée de marins mal embouchés. Sebastian la reprenait régulièrement, mais, à la vérité, il trouvait son langage coloré plutôt charmant. Avec ce petit défaut, elle semblait moins parfaite, plus réelle, plus proche de lui. De fait, à cet instant précis, elle semblait complètement sous le charme. Sous son charme. Il sourit.

— J'en déduis que vous approuvez ma tenue.

Olivia ondula jusqu'à lui.

— Vous êtes éblouissant. Superbe, en fait.

Elle se pressa contre lui sans se soucier des marins qui allaient et venaient sur le pont, ou des passants qui arpentaient le quai. Elle lissa les revers de son manteau de laine fine, promena les mains sur la soie brochée de son gilet, flatta le renflement de son sexe que moulait son pantalon, et s'aventura jusqu'à ses fesses. Dieu merci, son manteau dissimulait ces caresses intimes à la vue.

— Vous portez divinement l'habit, mon beau pirate, murmura-t-elle en le saisissant aux hanches pour se plaquer contre lui avec un sourire mutin. Et vous bandez, capitaine Phoenix. Vous ne pensez vraiment qu'à cela ?

Refermant les doigts sur sa nuque, il déposa un baiser sur son front.

— Comment pourrais-je penser à autre chose avec une épouse aussi désirable ?

Il se rembrunit. Entendre sa femme utiliser son nom d'emprunt venait de lui rappeler une tâche qu'il s'était fixée et n'avait jamais accomplie.

— Attendez-moi un instant, ma douce. Je dois m'entretenir avec le capitaine.

Il trouva rapidement ce dernier.

— Capitaine, avez-vous eu l'occasion de vous entretenir avec vos hommes au sujet de mon identité ?

Le sourire du capitaine fendit sa barbe broussailleuse.

— Oui, milord, mais comme j'ai tenté de vous l'expliquer, la loyauté de mes hommes est acquise à lady Merrick. Nous sommes tous entrés au service de son père,

M. Lambert, alors qu'elle venait à peine de naître. Nous avons essuyé plusieurs attaques de pirates, mais votre équipage est le seul qui ait réussi à parvenir à ses fins. Vous vous êtes efforcé d'épargner nos vies et vous n'avez pas touché un cheveu de milady avant même de savoir qu'elle était votre épouse. Mes hommes respectent ce genre d'attitude.

Sebastian hocha la tête, soulagé.

Un cri perçant retentit depuis le quai et Olivia l'appela. Il s'élança au pas de course vers la passerelle. D'un coup d'œil, il appréhenda la situation : le dos raide d'indignation de son épouse et le réticule qui oscillait encore au bout de son bras, l'homme élégamment vêtu qui se couvrait le visage de ses mains tout en jurant effroyablement. Il comprit tout de suite qu'elle avait été abordée d'une façon qu'elle avait jugée cavalière et qu'elle avait riposté séance tenante.

Furieux, Sebastian fonça sur l'homme. Sans lui laisser le temps de s'expliquer, il lui flanqua deux coups de poing, l'un en pleine figure, l'autre dans le diaphragme, le réduisant à l'état de loque gémissante.

Satisfait, il se redressa, rajusta son gilet et rejoignit sa femme. Elle était d'une pâleur effrayante.

— Que s'est-il passé ? s'enquit-il d'une voix douce en l'inspectant pour s'assurer qu'elle n'avait rien.

— Cet homme est fou à lier ! déclara-t-elle en désignant du doigt son agresseur. Il m'a *embrassée* et m'a appelée *sa femme* !

Sebastian jeta un regard à l'homme qui gisait à terre et la stupéfaction se peignit sur ses traits.

— Par l'enfer, Carr ! Quelle mouche vous a piqué d'accoster ainsi ma femme ?

— Vous connaissez cet homme ? articula Olivia, sidérée, tandis qu'il aidait Carr à se relever.

— Malheureusement oui, grommela-t-il. C'est mon cousin, Carr Blake.

Le regard de Carr passa de Sebastian à Olivia.

— Tonnerre, Merrick ! Que faites-vous ici ?

Sebastian haussa un sourcil.

— J'accompagne ma femme à notre demeure. Et *vous*, Carr, que faites-vous ici ? À embrasser ma femme ? Vous avez perdu la raison ?

Carr déglutit avec difficulté.

Sebastian aperçut derrière lui l'attelage qui l'attendait. Il n'avait jamais vu cet équipage, mais le blason sur la portière était le sien.

— Vous êtes venu dans ma voiture ?

— Il m'a appelée sa femme, répéta Olivia d'une voix étranglée.

Sebastian la regarda, et soudain tout devint clair.

Enfonçant les ongles dans ses paumes pour s'empêcher de saisir Carr à la gorge, il demanda d'un ton glacial :

— Rassurez-moi, mon cousin, vous ne tentiez pas de vous faire passer pour moi ?

Carr eut à peine le temps d'ébaucher une grimace avant que Sebastian ne l'assomme.

Olivia garda le silence durant le trajet jusqu'à Dunsmore House. L'eût-elle souhaité qu'elle n'aurait pu prononcer un mot tant sa bouche était sèche et sa gorge nouée d'appréhension. Son malaise s'accrut lorsque l'attelage s'immobilisa devant l'imposante demeure.

Sebastian descendit d'un bond et promena le regard sur la façade.

— Restez ici.

— Non, rétorqua-t-elle. Je viens avec vous. Vous n'affronterez pas votre père seul.

— Je ne veux pas que vous l'approchiez ! lança-t-il par-dessus son épaule.

— Je ne veux pas non plus que vous l'approchiez, mais vous avez insisté pour que nous venions. Entrez ici sans moi et je vous suivrai, j'en fais le serment, déclara-t-elle d'un ton résolu.

Le visage de Sebastian était fermé quand il l'aida à descendre de voiture.

— Attendez ici, ordonna-t-il au cocher.

Il escorta Olivia à l'intérieur. Ignorant le majordome qui arborait une expression horrifiée, ils gravirent l'escalier pour se rendre directement dans le bureau d'où provenaient des voix masculines. La main que Sebastian avait posée au creux de ses reins était ferme, nota Olivia. Elle ne l'avait encore jamais vu d'une humeur pareille – proche de la rage meurtrière –, et comprit soudain d'où lui venait sa réputation de férocité.

Ils pénétrèrent dans la pièce sans frapper, et Olivia se figea, stupéfaite, en découvrant son propre père assis près de la cheminée. Loin d'être le frêle vieillard décrépit qu'elle imaginait, l'homme qui lui faisait face offrait une ressemblance frappante avec Sebastian.

Jack Lambert se leva, les flammes de l'âtre accrochant des reflets dorés dans ses cheveux blonds.

— Olivia, ma chérie ! s'exclama-t-il en venant l'embrasser. Tu as des semaines de retard ! J'étais malade d'inquiétude. Les agents du Bureau Maritime guettaient le retour de la *Sorcière des mers* et ton époux s'est empressé d'aller t'accueillir quand on nous a annoncé qu'elle avait accosté au port.

Son regard se posa sur Sebastian, qu'il dévisagea avec curiosité.

— Où est lord Merrick ? Et qui est ce gentleman ?

Sebastian saisit la main que lui tendait Lambert et inclina respectueusement la tête. Olivia adressa un regard méprisant au marquis.

— Lord Merrick, puis-je vous présenter mon père, Jack Lambert ? Père, voici lord Merrick.

Son père fronça les sourcils.

— Que diable chantes-tu là ?

— On vous a dupé, expliqua Sebastian d'une voix douce.

Le père d'Olivia se tourna vers le marquis, l'air perdu.

Ce dernier se leva, affichant une indifférence pleine de morgue. Il était aussi grand que son fils, mais plus mince et plus délié. Il y avait quelque chose de presque effrayant dans le pli cruel de sa bouche et ses yeux étrécis dont les coins étaient marqués de rides profondes.

— Sebastian, fit-il, je constate que ta tendance à ruiner les projets les mieux conçus s'est encore affirmée.

Olivia sentit son époux se raidir. Le visage de son père vira au rouge brique.

— Expliquez-vous, Dunsmore !

Le marquis arqua un sourcil sardonique. Son regard ne trahissait pas la moindre émotion à la vue de son fils, absent depuis plus de cinq ans.

— Je m'en remets à Merrick pour les explications.

Sebastian demeura immobile, son visage aussi indéchiffrable que celui de son père tandis qu'ils se jaugeaient du regard. L'animosité entre eux était palpable. Après avoir pris une longue inspiration, Sebastian reporta son attention sur Jack Lambert.

— Monsieur Lambert, c'est un plaisir de faire votre connaissance. Je vous remercie de m'avoir accordé la main de votre fille, que je chéris.

Le père d'Olivia évalua Sebastian d'un regard pénétrant. Elle savait ce qu'il voyait – un homme de haute taille, solidement charpenté, dont le hâle et les muscles étaient ceux d'un travailleur manuel. Avec ses longs cheveux et son expression glaciale, Sebastian apparaissait on ne peut plus intimidant.

— Es-tu satisfaite de cette union ? s'enquit son père d'un ton bourru. Je m'étais fait une certaine idée de l'homme que je croyais être le comte, mais celui qui se tient près de toi m'est inconnu.

Olivia eut un sourire vacillant.

— Je suis très satisfaite, père. Merrick est merveilleux.

Son père la gratifia d'un regard sceptique.

— Je m'étais amplement informé au sujet de Sebastian Blake avant de consentir à cette union. Il avait une réputation d'incorrigible vaurien dans ses jeunes années. Mais

l'homme que j'ai rencontré était poli et civilisé.

Sebastian n'était ni l'un ni l'autre ; cela n'avait pas été dit, mais Olivia l'entendit néanmoins.

Et son mari aussi.

Le cœur serré, elle glissa le bras sous celui de Sebastian.

— Nous pouvons envisager l'annulation de ce mariage, Olivia, reprit son père. Ton bonheur passe avant tout.

Elle sentit Sebastian se tendre comme un arc.

— Il n'en est pas question, déclara-t-elle fermement.

— Connaisant mon fils, observa le marquis d'un ton fielleux, il est bien trop tard pour envisager l'annulation. Ne vous lamentez pas, Lambert. Vous avez acheté un comte à votre fille, et elle en a un. Personne n'a lieu de se plaindre.

Olivia tressaillit sous l'insulte, qui lui rappela douloureusement à quel point les aristocrates pouvaient se montrer cruels avec ceux qu'ils estimaient inférieurs. Ses sentiments n'étaient rien aux yeux de cet homme. *Elle* n'était rien. Il ne voyait en elle qu'une pondeuse et une bourse bien garnie. Et elle avait eu beau se draper depuis toujours dans une indifférence hautaine, les propos du marquis l'atteignirent malgré tout.

Sebastian lui jeta un coup d'œil. Les semaines d'intimité partagée avaient créé entre eux un tel lien qu'il perçut d'emblée sa détresse.

— Vous désespérez donc à ce point d'avoir un héritier ? gronda-t-il. Envoyer Carr accueillir ma femme... ajouta-t-il en faisant un pas vers son père qui n'eut pas la sagesse de reculer. Je n'aurais pas hésité à vous tuer tous les deux s'il l'avait touchée en mon nom. Et j'ai grande envie de vous tuer de toute façon.

— Sebastian, non ! s'écria Olivia. Il n'en vaut pas la peine.

Le marquis eut un geste dédaigneux de la main pour illustrer le mépris que lui inspirait la fureur de son fils.

— Tu ne savais même pas que tu étais marié. Jamais tu n'as manifesté le moindre intérêt pour les domaines des Dunsmore, leurs métayers, et les devoirs qui t'incombent. Je me devais d'agir.

Sebastian eut un rire amer.

— Telles sont vos responsabilités jusqu'à votre mort.

— Tu dois apprendre à tenir ton rang ! aboya Dunsmore. Te familiariser avec tes futurs devoirs, assurer une descendance.

— Restez en dehors de mes affaires et de ma vie. N'approchez pas de ma femme. Je ne vous le redirai pas.

Lambert tendit la main vers sa fille.

— Viens, Olivia. Nous partons.

— Elle n'ira nulle part sans moi, prévint Sebastian sans détacher les yeux de son père. Vous êtes le bienvenu dans ma demeure, monsieur Lambert, mais la place d'Olivia est auprès de son mari. Auprès de *moi*.

— Je ne vous connais pas ! hurla Jack. Comment pourrais-je vous confier ma fille ?

— Père ! Je vous en prie, implora-t-elle, alarmée par sa véhémence.

Elle n'avait nulle envie de le défier, mais Sebastian était sa vie, désormais et elle ne voulait pas avoir à choisir entre les deux hommes qui importaient le plus à ses yeux.

— Vous aurez amplement le temps de faire ma connaissance, assura Sebastian. Mon père ne s'est pas trompé. Il est trop tard pour envisager l'annulation.

Le sous-entendu était clair – Olivia était compromise.

Jack Lambert scruta sa fille d'un œil inquiet.

— Olivia ?

— Venez avec nous, père, déclara-t-elle avant d'adresser un regard courroucé à lord Dunsmore. Je ne resterai pas ici une seconde de plus.

— Je vous approuve entièrement, renchérit Sebastian. Nous en avons terminé. Monsieur Lambert, si vous souhaitez vous joindre à nous ? ajouta-t-il en désignant la porte.

— Bien sûr, répondit celui-ci avant de fusiller le marquis du regard. Je n'en ai pas fini avec vous, milord. Vous auriez dû vous soucier davantage de votre réputation. Mon seul souci n'a jamais été qu'Olivia.

Dunsmore haussa dédaigneusement les sourcils.

— Certes. Vous vous souciez si bien de votre fille que vous l'avez mariée à un parfait inconnu. Quel parangon d'affection paternelle !

Jack rougit sous l'affront.

— J'ai songé à son bien-être. Vous ne vous êtes jamais soucié que du vôtre.

Jamais elle n'avait rencontré un homme aussi dépourvu d'émotion, songea Olivia, qui fixait le marquis d'un regard presque épouvanté. L'inimitié qu'il suscitait de toutes parts ne semblait pas même l'atteindre. Le seul fait de se trouver dans la même pièce que lui la fit frissonner et elle se demanda comment un homme aussi chaleureux et plein de vitalité que Sebastian pouvait être issu d'un tel homme.

— Où est passée ta gratitude, Sebastian ? demanda le marquis. Je t'ai procuré une charmante épouse assortie d'une dot conséquente. Certes, ce n'est qu'une fille de marchand, mais vu que tu n'étais pas là pour t'occuper toi-même de la question, tu devrais t'estimer satisfait. À vrai dire, tu m'as tout l'air entiché d'elle, ce qui s'accorde à merveille avec ton allure démodée.

— Insultez-moi autant qu'il vous plaira, père, siffla Sebastian, mais gardez vos

griffes loin de ma femme. Et félicitez-vous que j'ai pour elle une telle estime, car c'est la seule chose qui me retienne de vous écharper à mains nues.

— Je t'en crois tout à fait capable, pouffa le marquis. Regarde-toi ! Un vrai sauvage. Le teint recuit, chevelu, et bâti comme un singe !

Olivia réprima un gémissement. Elle aussi l'avait taquiné sur son apparence, et il risquait à présent de se croire un moins que rien, lui qui valait bien mieux que tous les hommes qu'elle avait connus.

— Sebastian est magnifique, rétorqua-t-elle. Et vous êtes bien sot de ne pas être capable de le voir. Tant pis pour vous, ajouta-t-elle en tirant sur la manche de son époux.

Celui-ci hocha brièvement la tête et invita Lambert à les précéder.

Quelques secondes plus tard, leur attelage, suivi de celui du père d'Olivia, remontait l'allée. La jeune femme enlaça son mari et posa la tête sur son épaule, ravie de laisser derrière elle Dunsmore House et son immonde propriétaire.

Sebastian arpentait sa chambre à grands pas, se maudissant d'avoir cru qu'il pourrait revenir en Angleterre et s'en sortir indemne. Il ne cessait de se repasser les événements de la journée. Que se serait-il passé s'il n'avait pas attaqué le vaisseau d'Olivia ? Se serait-elle laissé duper à son arrivée et aurait-elle pris Carr pour son époux ?

La ruse n'aurait pas fait long feu. Son père avait sans doute prévu de la conduire directement à Dunsmore House. Après quelques mois, le temps de l'engrosser, elle aurait été trop dévastée pour songer à partir. Le projet était si odieux que le seul fait d'y penser le rendait malade. Et il avait eu la bêtise de ramener sa femme dans ce cloaque. Elle savait désormais quel sang infect coulait dans ses veines.

La porte de communication s'ouvrit doucement derrière lui. Sebastian se retourna et découvrit, bouleversé, sa femme vêtue d'un déshabillé de dentelle qui faisait certainement partie de son trousseau.

Elle le balaya de son beau regard sombre et nota qu'il était encore habillé de pied en cap.

— Vous partez, articula-t-elle d'une voix neutre.

Il demeura immobile, un voile de sueur lui emperlant soudain la peau. Il voulait dire quelque chose, *n'importe quoi*, pour effacer l'expression meurtrie dans les yeux d'Olivia, mais sa bouche était trop sèche.

— Quand ? souffla-t-elle. Tout de suite ?

— Vous aviez déclaré vouloir un époux absent, répondit-il plus froidement qu'il n'en avait eu l'intention.

— Je sais ce que j'ai déclaré.

Le regard qu'elle posait sur lui était vibrant d'amour.

Incapable de s'en empêcher, Sebastian lui tendit la main. Elle courut se jeter dans ses bras, l'enveloppant de sa douceur et de son parfum. Comment diable avait-il pu croire que ce serait facile ?

— Je ne veux pas vous quitter, murmura-t-il contre ses cheveux tout en se détestant d'avouer sa faiblesse.

— Vous ne pouvez pas attendre ? le supplia-t-elle. Le temps d'apaiser l'inquiétude de papa. Une semaine, deux tout au plus, et puis je partirai avec vous.

Le cœur de Sebastian se serra tandis que son sexe se tendait de désir.

— Vous feriez cela ? demanda-t-il d'une voix sourde. Vous seriez prête à vivre sur un bateau avec moi, sans véritable foyer ?

— Mon foyer est auprès de vous.

Ses doigts fuselés lui encerclèrent le poignet et amenèrent sa main entre ses cuisses. Elle lui replia les doigts pour qu'ils recouvrent son mont de Vénus.

— Vous êtes aussi nerveux qu'un lion en cage, constata-t-elle en se cambrant contre sa main. Laissez-moi vous aider à vous détendre.

Il ferma les yeux et pressa les lèvres sur sa chevelure.

— Je ne me fais pas assez confiance. Pas maintenant.

Il était dans un tel état de fureur et de dégoût qu'il avait du mal à respirer, et Olivia remuait contre sa main de telle façon qu'il avait juste envie de la renverser sur le lit et de se perdre en elle jusqu'à l'oubli.

— Je sais que vous êtes en colère, mais vous ne me feriez jamais de mal.

Pris d'un besoin pervers de la contredire, il répliqua sèchement.

— Vous ne savez rien de moi. Si j'ai attaqué votre navire, c'était à seule fin de me divertir. Et je vous aurais peut-être violée pour la même raison si vous ne vous étiez pas montrée aussi consentante.

— Oh, Sebastian ! soupira-t-elle. Si vous souhaitez vous quereller avec moi plutôt que faire l'amour, soit. Mais au moins soyez honnête. Vous n'avez pas tué un seul homme dans l'abordage. Quant à commettre un viol, ajouta-t-elle avec un regard amusé. Un homme aussi séduisant n'en a nul besoin. Estimez-vous heureux que je sois votre épouse, car c'est *moi* qui *vous* aurais violé !

Un élan de désir l'étreignit, pourtant il se rembrunit.

— Vous m'avez traité de sauvage et reproché la longueur de mes cheveux.

— Juste ciel, vous ne m'avez tout de même pas crue ? s'exclama-t-elle en reculant.

Elle s'approcha du guéridon qui se trouvait dans un coin de la chambre, versa une généreuse rasade de cognac dans un verre et le lui apporta d'une démarche ondulante.

— Vous êtes l'homme le plus désirable que j'aie jamais vu, Sebastian Blake. Aussi ténébreux que le péché, plus beau et séduisant que le diable en personne. Vous êtes

absolument parfait. Je suis stupéfaite chaque fois que je me réveille et que je vous découvre allongé près de moi. Je dois me pincer pour m'assurer que je ne rêve pas – que vous m'appartenez bel et bien, que je porte votre nom et votre titre. Et que je porterai vos enfants, ajouta-t-elle dans un murmure, les yeux rivés aux siens.

Sebastian prit d'une main tremblante le verre qu'elle lui tendait et le vida d'un trait.

— À vous entendre, c'est vous qui avez reçu la meilleure part du marché.

— En effet, répondit-elle en se débarrassant de son peignoir d'un geste gracieux tout en se dirigeant vers le lit. Si je me fie au renflement de votre braguette, vous souhaitez que je reste dans votre chambre ce soir.

Il laissa retomber le bras le long de son corps, serrant le verre à le briser.

— Restez si cela vous chante. Moi, je sors.

— Dans cet état ?

La bouche de Sebastian forma un pli moqueur. Autant qu'elle voie dès maintenant les profondeurs dans lesquelles il était susceptible de sombrer. Le fruit ne tombe jamais bien loin de l'arbre.

— Vous n'avez pas à vous en soucier.

— Et qui donc le devrait sinon moi ? rétorqua-t-elle. Vous ne pouvez pas parader ainsi en ville.

— Je n'en ai pas l'intention.

Les yeux d'Olivia s'arrondirent quand elle comprit ce qu'il sous-entendait.

— Vous comptez sur une catin pour assouvir vos désirs ?

— C'est possible, répondit-il avec un haussement d'épaules. Mais il en faudra sans doute plus d'une. J'ai un solide appétit, ce soir.

Olivia serra ses poings minuscules.

— Pourquoi ? Vous savez que j'ai toujours envie de vous.

— Il est vrai que vous goûtez fort ma queue, s'esclaffa-t-il.

— Oui, et je n'ai pas honte de le dire, répliqua-t-elle fièrement en soutenant son regard. Prenez-moi, Sebastian, cela ne vous coûtera rien.

Tout au fond de lui, sa conscience se tordit de honte, mais il l'ignora impitoyablement.

— Après des années de piraterie, ma chère, l'argent me brûle les doigts. Auriez-vous oublié qui je suis ?

— Je sais fort bien qui vous êtes. Vous êtes mon époux et si vous franchissez cette porte pour aller retrouver des putains, vous ne serez plus mon époux que de nom pour le restant de votre misérable existence ! Réfléchissez bien avant de prendre congé, milord, laissa-t-elle tomber avant de faire volte-face et de gagner la porte.

Sebastian dut faire appel à toute sa volonté pour garder une expression impassible

alors qu'il était à vif intérieurement. Il tendit la main vers Olivia, lui hurlant en silence de se retourner, la suppliant de lui pardonner. Mais quand il ouvrit la bouche, ce fut pour déclarer avec amertume :

— Je pensais que nous avions discuté de cela lors de notre rencontre. Je peux vous posséder chaque fois que je le souhaite. La loi dit qu'un homme ne peut violer sa propre épouse.

Olivia pivota brusquement pour lui faire face.

— Je m'*offre* à vous ! Vous n'avez nul besoin d'une putain !

— J'en veux une.

— J'en serai une.

Cette déclaration lui fit l'effet d'une gifle.

— Je vous demande pardon ?

— Si c'est une putain que vous voulez, j'en serai une pour vous.

Elle s'approcha en tortillant outrageusement des hanches.

— Qu'est-ce que ce sera pour toi, excellence ? Un coup vite fait ? Ou tu préfères que je te suce ?

Sebastian en lâcha son verre de saisissement.

— Arrêtez cela !

Elle prit ses seins en coupe et en pinça les mamelons.

— Pour deux sacs, je te laisse les peloter, excellence.

Il la saisit par les épaules et la secoua.

— Arrêtez, vous dis-je !

Dans le regard qu'elle plongea dans le sien, il lut de la colère et de la douleur.

— Baise-moi.

Il l'écarta en lâchant un juron.

— Vous n'êtes pas une catin, Olivia. Vous êtes mon épouse et une dame.

Comportez-vous comme telle.

— Je jouerai le rôle que vous voudrez, déclara-t-elle, au désespoir. Sinon, vous partirez et notre mariage sera brisé. Vous avez beau dire, ce n'est pas ce que vous voulez. Vous souffrez. Laissez-moi vous aider.

Nom de nom ! Sebastian pouvait tout supporter, sauf l'idée de la perdre. Et elle le savait. Mais le monstre qui l'habitait était déterminé à la repousser.

— Je ne veux pas faire l'amour, Olivia. Je veux baiser. C'est ce que vous voulez ? Être baisée ?

Elle entrouvrit les lèvres, et au fond de son regard, le désir se mêla aux autres émotions.

— Fort bien, déclara-t-il en déboutonnant son pantalon afin de libérer son sexe

engorgé. Retrouvez votre chemise de nuit et couchez-vous à plat ventre.

— Sebastian... souffla-t-elle, les yeux écarquillés.

— Immédiatement, gronda-t-il.

Il la regarda s'empresser de lui obéir avec une sorte de satisfaction primitive. Et son sang s'échauffa encore davantage quand elle dévoila ses longues jambes et son délicieux postérieur. Il s'approcha, lui caressa la hanche, puis nicha son érection dans le sillon de ses fesses.

— Je vais me servir de vous à ma guise, murmura-t-il avant de lui mordiller le lobe de l'oreille. Toute la nuit. Au matin, vous serez incapable de marcher.

Olivia gémit et se contorsionna. Sebastian lui appliqua une bonne claque sur le derrière. Elle poussa un cri de surprise.

— Écartez les jambes. Encore.

Il caressa sa fente humide.

— Toujours prête à m'accueillir, approuva-t-il avant de la fesser de nouveau, couvant d'un œil satisfait la marque laissée par ses doigts.

Un violent besoin de la posséder s'empara de lui, un besoin de leur prouver à tous deux qu'il était trop tard pour reculer, à présent. Aussi affreux, tordu et indigne d'elle fût-il, elle était liée à lui à tout jamais.

Il lui lécha la joue.

— Je vous fais peur, mon ange ?

Elle déglutit, puis secoua la tête.

— Je-j...

— Vous quoi ? Vous aimez cela ?

— Faites ce que vous voulez, souffla-t-elle. J'aime tout ce que vous me faites...

— Bonne petite.

Il glissa son sexe entre ses cuisses et le fit coulisser le long de sa féminité pour la lubrifier. Olivia creusa les reins, il la récompensa en la pénétrant à peine. Il l'agaça longuement, feignant de venir en elle, puis se retirant aussitôt, se délectant de ses gémissements de protestation.

Il lui remonta sa chemise de nuit tout en faisant courir sa langue le long de son épine dorsale.

— La bonne petite Olivia obéit à son papa, mais en secret, elle rêve d'être séduite par un homme sans foi ni loi. Un pirate, peut-être ? ajouta-t-il dans un murmure.

Elle tendit désespérément les fesses vers lui.

— Je vous en supplie... cessez de me torturer...

Il lui caressa les fesses, et déposa un baiser sur sa joue, mais s'écarta quand elle tourna la tête pour s'emparer de sa bouche.

— Je ne vais pas être tendre, la prévint-il. Je n'en suis pas capable pour le moment. Ordonnez-moi d'arrêter si ce que je fais vous déplaît.

Il la pénétra à demi et frémit à l'idée qu'elle lui demande de partir.

Olivia se tordit, ses ongles traçant des sillons sur la courtepoinde de velours.

— Dépêchez-vous, sacredieu !

— Ne jurez pas, gronda-t-il en la pénétrant jusqu'à la garde.

Olivia poussa un long cri de bonheur quand Sebastian consentit enfin à la prendre, la puissance de son coup de reins la plaquant sur le matelas. Il se retira aussitôt, puis la gratifia d'une nouvelle poussée, encore plus profonde. Dans cette position, les cuisses largement écartées pour mieux l'accueillir, elle se sentait plus dévergondée que jamais. Vulnérable aussi, livrée aux caprices de son désir.

Il lui empoigna les cheveux pour l'immobiliser tandis qu'il la besognait. Les tractions qu'il exerçait sur sa chevelure à chaque coup de boutoir ne firent qu'accroître son excitation.

— Je vous aime, haleta-t-elle.

— Seigneur... Olivia...

Il ralentit le rythme, puis s'immobilisa.

— Je vous aime, répéta-t-elle en frissonnant tandis que son sexe gonflait en elle au point de lui faire presque mal.

Dieu tout-puissant, il était vraiment bien pourvu ! Il se retira lentement, mais elle tendit les fesses pour le reprendre.

— C'est cela que vous voulez, n'est-ce pas ? gronda-t-il, ses cuisses frémissant contre celles d'Olivia. Vous aimez me sentir à votre merci, savoir que j'ai désespérément besoin de vous.

Il recula pour revenir avec force en elle, ses doigts lui étreignant si puissamment les hanches qu'elle sut qu'ils laisseraient une marque.

— Oui, mon cœur, gémit-elle. Laissez-vous aller.

Le plaisir surgit brusquement tandis que Sebastian allait et venait en elle à un rythme si frénétique qu'Olivia crut qu'il allait la rendre folle. Ses yeux se fermèrent et son corps entier se mit à trembler.

Sebastian émit un grognement et elle sentit son sexe tressauter quand il jouit en elle. Il glissa la main entre ses cuisses pour caresser la perle de chair durcie qui se languissait de ses doigts. Bouleversée, elle étouffa un long gémissement dans la courtepoinde. Sebastian était si habile qu'elle enchaîna les orgasmes. Quand il s'abattit

finalement sur elle, Olivia fut certaine qu'elle ne pourrait pas marcher avant plusieurs jours, comme il l'en avait menacée.

Au bout d'un long moment, il la soulagea de son poids. Le courant d'air frais sur sa peau échauffée lui tira un frisson. Dieu sait, comment, elle trouva la force de lui attraper le poignet à tâtons.

— Ne m'abandonnez pas.

La main de Sebastian lui effleura la hanche tandis qu'il se redressait.

Elle se retourna, remarqua qu'il détournait les yeux et devina la cause de son embarras.

— Vous ne m'avez pas fait mal.

— Je ne vous ai pas ménagée, dit-il d'un ton bourru.

— Vous regrettez ce qui vient de se passer ?

Il se débarrassa de sa veste d'un mouvement d'épaules, puis s'attaqua aux boutons de son gilet.

— Non.

Olivia fit passer sa chemise de nuit par-dessus sa tête et la laissa tomber sur le sol.

— Dans ce cas, cessez de vous comporter comme si vous aviez des remords.

Elle se glissa sous les couvertures, s'allongea sur le flanc.

— Regrettez-vous ce que vous avez dit ? s'enquit-il dans un souffle.

Elle dissimula un sourire.

— Non.

Sebastian se plaqua contre son dos et lui embrassa l'épaule avant de glisser la main sur son ventre. Nouant ses doigts aux siens, Olivia s'endormit d'un coup.

Elle se réveilla en sentant les mains de son mari se promener sur son corps. Ses doigts agiles s'immiscèrent entre ses cuisses, investirent les replis de sa chair encore imprégnée de sa semence et la caressèrent jusqu'à lui tirer des gémissements. La bouche de Sebastian trouva le lobe de son oreille. Éperdue de désir, elle se cambra contre lui.

— Redites-le-moi encore, lui chuchota-t-il à l'oreille.

— Je vous aime.

Elle creusa les reins et il la pénétra par-derrière, l'emplissant complètement. Il se mit à aller et venir en elle, lentement, langoureusement, lui pétrissant les seins. Elle le supplia d'accélérer l'allure, mais il l'ignora, lui murmurant des paroles si crues que la passion l'enfiévrâ tout à fait. Quand il l'autorisa enfin à jouir, la fulgurance de son orgasme la stupéfia. Elle poussa un cri et ses doigts se crispèrent sur ceux de Sebastian. Il se raidit, puis l'inonda d'un flot tiède, répétant son nom encore et encore dans l'obscurité.

Reçu, il la serra étroitement contre lui.

— Je vous demande pardon, dit-il à mi-voix. Je ne l'aurais pas fait.

Olivia ne se méprit pas.

— Je ne pourrais pas supporter de vous partager.

— Cela n'arrivera jamais, je vous le promets.

L'aube perçait déjà entre les tentures de velours quand Sebastian l'étreignit de nouveau. À demi endormie, elle se tourna entre ses bras, sentant d'instinct qu'il avait besoin d'elle.

— Je vous demande pardon, chuchota-t-il d'une voix brisée. Je ne vous mérite pas.

— Chuut...

— Redites-le-moi encore.

— Je vous aime.

Le cœur d'Olivia se serra pour cet homme merveilleux, qui avait reçu si peu d'amour dans sa vie qu'il en était réduit à mendier ses serments.

— Je vous aime, Sebastian.

Les yeux clos, elle s'en remit à ses autres sens, explora le corps si familier de son époux, se sentit chérie et protégée tandis qu'il lui chuchotait des mots sans suite. Elle l'attira plus près quand son désir, aiguïlé par ses paroles et ses caresses, égala le sien. Il se tint au-dessus d'elle et son corps repoussa les murmures de l'aube.

Il se montra tendre et inventif ; la fit jouir, encore et encore, en véritable expert de ses désirs et en amant attentif. Pantelants, épuisés, absolument comblés, ils sombrèrent ensemble dans le sommeil.

Lorsque Olivia se réveilla, des heures plus tard, et se frotta les yeux, elle sentit un poids nouveau à sa main gauche. Elle s'éveilla tout à fait à la vue de l'énorme saphir qui ornait son annulaire. Son cœur se serra et elle n'eut pas besoin de regarder autour d'elle pour s'en assurer.

Sebastian était parti.

Sebastian ouvrit la porte de la chambre de son père sans chercher à être discret. Le parfum d'Olivia s'accrochait encore à lui et son sang bouillonnait de fureur. Son père avait délibérément projeté de détruire sa femme pour servir ses seuls intérêts, et il n'était pas question qu'il recommence.

Il regarda avec une joie mauvaise son père se redresser dans son lit, surpris par le claquement de la porte contre le mur. Le marquis le fixa d'un regard égaré.

— Tonnerre, Sebastian ! Que signifie cette intrusion ?

— Quelle coïncidence. Notre dernière entrevue s'est déroulée de la même façon, à la différence que c'était moi qui me trouvais au lit, et vous sur le seuil, frémissant de

colère.

Un flot de bile lui monta dans la gorge à ce souvenir. Il sourit cependant de voir son père pâlir.

— Ah ! Vous voyez où je veux en venir.

Il bondit et plaqua son père sur le matelas, sa main se refermant comme un étau autour de sa gorge.

Il ne partirait pas en laissant sa femme à la merci de ce monstre.

— Estimez-vous heureux que je n'aie aucune envie de devenir marquis, sans quoi je vous tuerais sur-le-champ.

Les yeux de Dunsmore jaillirent presque de ce visage si semblable au sien – un de ces tours dont le destin a le secret.

— Sebas... Pour l'amour de D...

Son père se débattit comme un forcené, lui griffant les poignets jusqu'au sang et agitant convulsivement les jambes sous la courtepointe.

— Écoutez-moi, siffla Sebastian, le visage à quelques centimètres du sien. Vous allez garder vos distances avec mon épouse. Ne l'approchez sous aucun prétexte. Si j'apprends que vous ou Carr, vous êtes seulement tenus à portée de vue d'Olivia, je vous tuerai.

Ses doigts se crispèrent sur sa gorge au point qu'il eut mal à la main. Il le lâcha abruptement et s'écarta.

Le marquis roula au bord du matelas et rendit sur le tapis d'Aubusson.

— Je-je... te... deshéri... terai... cracha-t-il entre deux hoquets.

Sebastian s'autorisa un rire moqueur.

— Si seulement c'était possible. Mais tous vos biens sont inaliénables, votre argent excepté, et je n'en ai nul besoin. Dilapidez-le, brûlez-le, je m'en contrefiche.

Son père cracha par terre.

Sebastian gagna la porte.

— N'oubliez pas, père. Tenez-vous loin de ma femme.

Une fois les arrangements concernant Olivia réglés avec son notaire, Sebastian prit la mer. Debout sur le pont de la *Sorcière des mers*, il regarda Londres s'éloigner lentement. Le lâche qu'il était aurait aimé fuir à jamais l'odieuse famille à laquelle il appartenait, mais il lutta pour résister à cette tentation. Il serait si facile de laisser toute cette laideur derrière lui pour ne jamais revenir, d'échapper à une vie dont il ne voulait pas et d'aller chercher la liberté ailleurs. Mais il y avait Olivia désormais, et il était prêt à endurer tous les supplices, à aller jusqu'au bout du monde tant qu'elle serait sienne et qu'il pourrait passer chaque jour de sa vie à ses côtés.

Mais avant, il devait se libérer de son passé – relever ses hommes de leur fonction,

se débarrasser de son navire et couper tout lien avec les frères Robidoux. Il ignorait comment il survivrait aux longues semaines qui l'attendaient loin de sa femme, mais l'emmener avec lui aurait été trop dangereux.

Quand les côtes d'Angleterre disparurent à l'horizon, Sebastian sut qu'il reviendrait dès qu'il pourrait.

Il avait laissé son cœur derrière lui, et il ne pouvait vivre sans elle.

Olivia peina à achever sa toilette, consumée par un manque douloureux. Elle était si sûre d'avoir réussi à convaincre Sebastian de rester – ou au moins de l'emmener avec lui. Une part d'elle-même n'était cependant pas surprise qu'il se soit enfui. Avait-il jamais réagi autrement face à un problème ? Dans sa prime jeunesse, il avait fui en s'enivrant et en courant les filles. Plus tard, il avait fui en mer, et s'était servi d'elle pendant quelque temps. Mais, apparemment, elle ne lui avait pas suffi.

Elle serait restée au lit si elle avait pu, à se vautrer dans les draps imprégnés de leurs parfums mêlés, mais son père était là et elle se devait de le rejoindre. Elle ne savait comment elle arriverait au bout de cette journée, mais elle devrait s'y efforcer.

Dans la salle à manger, elle garnit son assiette de mets disposés sur le buffet, puis suivi le valet au salon où elle trouva son père occupé à lire les journaux.

— Bonjour, Olivia, la salua-t-il d'un ton jovial.

— Bonjour, père, répondit-elle en allant l'embrasser.

Elle prit place à la petite table placée dans un coin du salon, le valet posa son assiette devant elle, lui servit son thé et repartit après qu'elle l'eut congédié d'un sourire.

— Tu me donnes l'impression d'être très éprise, déclara son père en l'observant. Es-tu vraiment heureuse avec ton mari ?

— Je... oui.

Elle l'avait été, avant qu'il ne lui brise le cœur – mais elle ne se voyait pas dire cela à son père. Le pauvre ne pouvait prévoir ce qui se produirait quand il s'était mis en tête de la marier à un aristocrate. Et au fond, tout cela n'était-il pas uniquement sa faute ? Elle savait fort bien à quoi s'attendre de la part de Sebastian quand elle avait choisi de rester avec lui. Seule la sottise l'avait poussée à espérer autre chose.

— Je reconnais avoir eu des doutes quand je l'ai rencontré, admit Jack Lambert. Je connais ce genre d'hommes, rebelles et indomptables. Pas le genre d'époux qu'un père choisirait pour sa fille. Mais après m'être entretenu avec lui ce matin...

Le pouls d'Olivia s'emballa.

— Vous avez parlé avec lui ce matin ?

— Oui, nous avons pris le petit-déjeuner ensemble. Loin du vaurien pour lequel je l'avais d'abord pris, et dont il a l'allure, la façon dont il a fait face à la situation hier après-midi m'a épaté. J'ai également apprécié son attitude protectrice vis-à-vis de toi, presque possessive, dirais-je. Cela me plaît. En outre, il m'a paru plus que compétent dans l'art de la navigation et n'a pas semblé rebuté le moins du monde par mon statut de négociant... Pour être franc, je l'apprécie bien plus que son cousin, celui que j'avais d'abord pris pour lord Merrick.

Olivia réprima un gémissement. Comme si elle n'avait pas assez de problèmes à régler, son sort était désormais inextricablement lié à celui de la famille Blake et le peu qu'elle en avait vu lui laissait un goût amer.

— Merrick vous a-t-il parlé de ses projets ?

Son père replia son journal et posa sur elle un regard circonspect.

— Il m'a confié t'avoir laissé un message. Tu n'en as pas pris connaissance ?

Dans la seconde, elle se leva et alla appeler le majordome qui arriva bientôt, presque essoufflé. Il n'avait eu connaissance d'aucun message, aussi empoigna-t-elle ses jupes pour gravir l'escalier. Elle trouva la femme de chambre occupée à faire le lit.

— Bonjour, milady, la salua celle-ci.

— Avez-vous trouvé un message qui m'est destiné ?

La fille hocha la tête, s'approcha de la table et revint vers elle, avec une feuille de parchemin pliée.

Olivia murmura un remerciement, puis gagna sa propre chambre pour en prendre connaissance. Le message était bouleversant de simplicité.

Faites-moi confiance. Je reviendrai.

Votre,

S

Elle se laissa choir sur le sol et fondit en larmes.

Londres, Angleterre, juin 1813

Olivia réprima un bâillement, et considéra la salle de bal d'un œil torve. La foule était dense, l'atmosphère étouffante et, malgré la profusion de fleurs, malodorante. Elle n'avait aucune envie d'être là, mais Dunsmore avait insisté.

À en juger par leur étroite collaboration visant à garantir le succès d'Olivia en société, certains auraient pu croire que les sentiments qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre avaient changé au cours de ces quatre derniers mois. Tel n'était pourtant pas le cas. Elle détestait l'odieux marquis autant qu'au premier jour. Malheureusement, livrée à elle-même, elle avait été contrainte de solliciter son aide. Le soutien de Dunsmore lui était indispensable, car sans son parrainage, elle n'avait aucun espoir d'être acceptée en tant que lady Merrick.

Olivia ne se souciait absolument pas de l'estime du beau monde et, si elle avait eu le choix, elle serait restée chez elle à panser ses plaies. Mais son enfant méritait un bon départ dans la vie, et c'était uniquement pour cette raison qu'elle feignait un intérêt pour des réceptions telles que celle-ci.

Ses efforts avaient été couronnés de succès. Dunsmore lui-même était impressionné et elle avait perçu un imperceptible radoucissement dans son attitude à son endroit. Il serait extatique s'il savait qu'elle était enceinte et que toutes ses machinations avaient abouti. Mais cette information était bien trop précieuse pour qu'elle la partage. Olivia devinait qu'il prendrait un plaisir pervers à apprendre la nouvelle avant Sebastian et elle ne souhaitait pas lui donner cette satisfaction. Ce serait un ultime acte de bonté envers son vagabond de mari.

Anéantie par son abandon, abattue, elle s'était d'abord laissée aller aux larmes.

Puis la fureur avait repris le dessus.

Une fureur qui ne l'avait pas quittée.

Olivia posa son verre de limonade sur le plateau d'un valet qui passait plutôt que d'en briser le pied délicat. Sebastian avait rompu sa promesse, il avait fui ses problèmes et l'avait laissée seule parmi les loups. Elle ne le lui pardonnerait jamais.

Faites-moi confiance, avait-il écrit, lui qui refusait de lui faire confiance. Et pourquoi aurait-elle été la seule à la lui accorder ?

— Serait-ce trop espérer qu'il vous reste encore une danse, milady ?

Olivia pivota vers Carr Blake en réprimant un soupir. L'homme n'était pas aussi mauvais que son oncle, il s'était juste fourvoyé, en plus d'être facilement manipulable. Olivia le gardait cependant à l'œil et veillait à garder ses distances. Elle n'oubliait pas qu'il avait tenté de la duper de la plus odieuse des manières. Mais elle devait sauvegarder les apparences et feindre de s'accorder avec les membres de la famille Blake, aussi répugnants fussent-ils.

— Il m'en reste une après le prochain set.

Le regard bleu étincela de plaisir.

— Permettez-moi de m'estimer chanceux.

Une fois de plus, Olivia fut saisie par la ressemblance entre Carr et Sebastian. Ils avaient les mêmes yeux et la même chevelure, mais cela s'arrêtait là. Carr avait les façons d'un jeune chien fou, alors que Sebastian était une somptueuse panthère à l'affût.

Olivia redressa les épaules et se força à sourire, consciente des regards braqués sur elle. Elle devait en grande partie son succès à son souci permanent de la mode. Une quête coûteuse qu'autorisaient les largesses de son époux.

Elle aurait volontiers renoncé à tout en échange de l'amour de Sebastian. Mais il était trop tard désormais.

— Lady Merrick, je crois que vous m'avez réservé cette danse.

— Vous avez raison, monsieur Robidoux, répondit Olivia en se tournant vers l'homme qui venait de s'adresser à elle.

Le séduisant Français s'inclina poliment au-dessus de la main qu'elle lui tendit. Son physique avantageux lui avait gagné l'estime de bien des membres de la haute société. Olivia y était insensible, mais elle le gratifia néanmoins de son plus charmant sourire.

— Vous êtes plus ravissante que jamais, ce soir, milady, observa-t-il en la guidant jusqu'à la piste de danse.

— Merci, monsieur.

Robidoux s'était montré excessivement entreprenant avec elle depuis son arrivée à Londres, un mois plus tôt, suggérant des promenades dans les jardins ou au parc

qu'Olivia avait évidemment refusées. Il semblait si déterminé à se retrouver seul avec elle qu'elle en était venue à appréhender de le rencontrer.

— Lady Merrick, j'ai ouï dire que le titre de Dunsmore était aussi ancien que respecté, observa-t-il de sa voix suave. Pourtant, le comte qui en est l'héritier ne vous escorte jamais. Il paraît même que personne ne l'a vu depuis plus de cinq ans.

Elle rit, partagée entre amusement et exaspération. Le Tout-Londres bruissait des plus folles rumeurs quant à l'endroit où se trouvait son époux – n'était-il pas étrange qu'un homme qui avait disparu décide subitement de se marier ? Et cette circonstance des plus inhabituelles rendait indispensable le soutien de Dunsmore pour établir la crédibilité d'Olivia.

— Je peux vous assurer que lord Merrick n'est nullement le fruit de mon imagination.

La main de Robidoux accentua la pression de ses doigts sur la sienne.

— Une belle femme ne devrait jamais être négligée.

Olivia réprima un ricanement indigne d'une lady. Les avances de cet homme étaient passablement fatigantes.

— Personne ne me néglige, monsieur Robidoux.

— Où donc est votre époux ? J'aimerais beaucoup faire sa connaissance.

— Vous le rencontrerez en temps voulu, assura-t-elle alors que l'orchestre entamait une gavotte, à son grand soulagement.

Le sourire du Français n'avait plus rien de charmant quand ils traversèrent l'allée formée par les danseurs.

— Vous plairait-il de faire une promenade au jardin après cette danse ? risqua-t-il avant le changement de partenaire.

— Non, je vous remercie, répondit-elle quand elle le retrouva quelques mesures plus tard.

Olivia éprouva de la reconnaissance pour les musiciens quand ceux-ci ménagèrent une pause. Il restait encore une danse avant la fin du set, mais elle la rapprocherait de l'instant où elle serait enfin délivrée de la compagnie de Robidoux. Cet homme la mettait mal à l'aise. Son sourire n'atteignait jamais ses yeux et son regard lui donnait l'impression d'être... disséquée.

— L'honorable comte de Merrick, annonça la voix de stentor du majordome.

Toute la salle se figea et un silence pesant s'abattit, tel un épais brouillard.

Olivia se retourna, les yeux écarquillés, la bouche entrouverte. Les premières mesures de la danse s'élevèrent et son regard se riva à la haute silhouette sombre qui se tenait en haut de l'escalier.

Sebastian descendit lentement les marches, avec cette grâce arrogante qui lui était

coutumière. Aussi incroyable que cela paraisse, son teint s'était encore assombri, et il détonnait si complètement avec les canons de la mode qu'Olivia sentit ses genoux faiblir. À elle seule, sa démarche recérait la promesse de longues heures de fabuleux plaisirs charnels. Malgré sa colère, Olivia en eut l'eau à la bouche.

Remis de leur surprise, les invités s'avancèrent pour le saluer, mais Sebastian ne leur accorda pas la moindre attention. Son regard bleu, d'une intensité inouïe, était rivé sur elle. La brûlure du désir qui jaillit entre eux, même à distance, déposa un voile de sueur sur la peau d'Olivia. Elle savait ce que signifiait ce regard et comprit qu'elle était sur le point de céder à l'appel des sens. Pourtant, elle était incapable de bouger. Il ne mit qu'un court instant à la rejoindre, mais elle eut l'impression qu'une heure entière s'écoulait.

Quand il lui tendit la main, elle hésita à peine avant de l'accepter et cessa de respirer quand il la porta à ses lèvres. À travers son gant, elle sentit une flèche de feu remonter le long de son bras et l'atteindre en plein cœur. Elle frissonna.

Un sourire de satisfaction incurva les lèvres de Sebastian.

— Vous m'avez manqué, mon ange.

Toute la salle attendit la réponse d'Olivia en retenant son souffle et la musique parut soudain trop forte.

Elle prit une profonde inspiration, laissa transparaître sa fureur dans son regard, puis s'inclina gracieusement devant lui.

— Milord.

L'expression possessive de Sebastian se teinta d'amusement.

— Il est temps que nous partions.

Olivia se tourna vers Robidoux, prête à faire les présentations, et fronça les sourcils. Le Français avait disparu parmi la foule sans un mot d'adieu.

— *Maintenant*, Olivia.

— Vous venez juste d'arriver, objecta-t-elle.

Se retrouver seule avec Sebastian ne ferait que créer des problèmes.

Il arquait un sourcil arrogant.

Elle ouvrit la bouche pour protester, puis la referma. Son mari n'était pas homme à accepter un refus. Et d'autant moins qu'il semblait prêt à lui retrousser ses jupes pour la posséder sur-le-champ.

D'un léger hochement de tête, Olivia l'autorisa à caler sa main au creux de son bras. Elle réussit à tenir sa langue jusqu'à ce qu'ils soient dans la voiture, mais quand il voulut la toucher, elle lui flanqua un coup sur les mains avec son réticule.

— Bon sang ! glapit-il.

Elle sourit.

— Vous ne poserez plus jamais la main sur moi, je vous le garantis.

Stupéfait et meurtri, Sebastian fixa son épouse. Il avait remarqué d'emblée un changement en elle. Son visage s'était durci, son regard était chargé de fureur et sa bouche, pincée. Alors qu'il s'attendait à des retrouvailles chaleureuses, sa femme décréait qu'il ne poserait plus jamais la main sur elle.

— Que diable se passe-t-il ? gronda-t-il.

Elle lui adressa un regard incrédule.

Diantre ! Elle était censée être heureuse de le revoir !

— Olivia, mon amour...

— Oh, par pitié ! soupira-t-elle en tournant les yeux vers la fenêtre. Vous ne savez pas aimer. Vous désirez simplement exercer votre droit de visite conjugal.

— Mon droit de... éructa-t-il. Par l'enfer ! De quoi diable parlez-vous ?

— Oh, pardon ! répondit-elle d'un ton faussement contrit. Je vous ai choqué ? Je voulais dire votre droit de reproduction.

— Mon « droit de reproduction » ? répéta-t-il en croisant les bras. C'est ridicule.

— En effet.

Sebastian nageait en pleine confusion. Il avait regagné leur demeure directement depuis le port, appris du majordome qu'elle était à la réception des Dempsey et s'était empressé de se changer pour la rejoindre. L'idée de faire sa première apparition en tant que lord Merrick devant une telle assemblée ne lui plaisait guère et, à dire vrai, le silence qui avait salué son arrivée l'avait momentanément troublé. Mais il lui avait suffi de voir Olivia pour que le reste du monde cesse d'exister. Il s'en soucierait plus tard. Pour l'heure, tout ce qu'il voulait c'était retrouver le corps tiède et voluptueux de sa femme et voir ses beaux yeux sombres étinceler de bonheur.

— Qu'ai-je donc fait pour mériter votre colère ? s'enquit-il d'une voix douce.

— Je n'arrive pas à croire que vous osiez le demander. Vous m'avez abandonnée, rétorqua-t-elle. Laisée seule parmi les vautours, alors que vous m'aviez promis de rester. Vous n'avez pas même eu le courage de me faire vos adieux. Si vous êtes incapable de tenir vos promesses, milord, rien ne m'oblige à tenir les miennes.

— Par la bouche de l'enfer, marmonna-t-il. C'est justement pour tenir ces promesses que j'ai été contraint de partir.

Elle étrécit les yeux.

— Eh bien ? N'êtes-vous pas curieuse de savoir ce que j'ai fait ? s'étonna-t-il.

— Non. Il est trop tard. Vous auriez dû me faire part de vos projets *avant* votre départ.

Sebastian contempla la beauté lumineuse qui lui faisait face et eut envie de hurler. Elle ne pouvait pas avoir cessé de l'aimer. Elle ne le pouvait pas car il en mourrait.

— Vous m'aimez.

— Vous vous flattez, ricana Olivia.

— Je sais que vous m'aimez, persista-t-il. Et par Dieu, vous le reconnaîtrez !

— Certainement pas !

— Vous le ferez !

Seigneur, il avait l'impression de parler comme un enfant. Il se sentait d'ailleurs aussi vexé qu'un enfant puni, avide de retrouver cet amour qui donnait sens à son existence. Personne ne l'avait jamais aimé, Olivia était la seule à lui avoir fait ce présent. Sa mère l'avait peut-être aimé, mais quel intérêt puisqu'il ne s'en souvenait pas.

L'attelage s'immobilisa et, sans laisser à Sebastian le temps de faire un geste, Olivia sortit précipitamment et courut jusqu'à la maison. Il se lança à sa poursuite, bousculant le valet qui s'apprêtait à déplier le marchepied. Olivia fila comme une flèche devant un majordome éberlué qui maintint la porte ouverte, et grimpa l'escalier à toute allure.

— Olivia ! hurla Sebastian.

Il était sur le point de la rattraper, mais trébucha sur le tapis dans la courbe de l'escalier et dut ralentir pour garder l'équilibre. Elle atteignit sa chambre, claqua la porte et poussa le verrou. Sebastian jura et gagna sa propre suite.

Ah, elle avait décidé de s'enfermer ? Pas question, décréta-t-il en fonçant vers la porte de communication, dépourvue de verrou.

Avant de s'apercevoir que celle-ci n'existait plus.

Elle avait été condamnée, puis recouverte d'une tenture damassée afin d'en effacer toute trace. Nom de nom, cette fois, la coupe était pleine !

Sebastian regagna le couloir d'un pas rageur, flanqua un violent coup de pied dans la porte de la chambre d'Olivia et lâcha un juron retentissant quand celle-ci ne trembla même pas.

— Vous n'y arriverez pas ! cria-t-elle à travers le panneau. Elle est barricadée !

— *Barricadée ?* hurla-t-il en retour, incrédule.

— Oui, barricadée. Partez, maintenant !

La poitrine de Sebastian enfla de fureur indignée.

— Olivia... commença-t-il d'un ton d'avertissement.

— *Partez !*

Assise au bord du lit, le cœur battant, serrant un oreiller contre elle, Olivia fixait la porte d'un regard plein d'appréhension. Le silence était retombé depuis un moment,

mais elle craignait encore que Sebastian revienne.

Elle découvrait, stupéfaite, qu'elle avait grandement sous-estimé son pouvoir d'attraction. Au cours de ces quatre mois d'absence, elle était parvenue à se persuader que leur passion finirait par mourir de sa belle mort. Mais elle se rendait compte à présent que celle-ci ne s'éteindrait jamais. L'amour qu'elle ressentait pour lui ne le permettrait pas.

Elle éprouvait cependant une joie sombre à l'idée d'avoir réussi à repousser ses avances, ne serait-ce que pour un soir. Elle avait eu du mal à survivre jour après jour tant son absence l'avait fait souffrir. Il méritait tous les désagréments qu'elle pourrait lui infliger.

Vaguement déçue qu'il ait abandonné la partie si facilement, elle finit par se lever en soupirant, lança l'oreiller sur le lit et entreprit de se dévêtir, la rangée de boutons minuscules qui fermait sa robe dans le dos rendant la tâche plus que malaisée. Elle se tortillait tel un contorsionniste quand des doigts impatients repoussèrent les siens. Surprise, elle fit volte-face en hurlant, et se retrouva nez à nez avec son mari qui la dévisageait d'un regard avide teinté d'un agacement à peine contenu.

— Comment êtes-vous...

Elle s'interrompit en apercevant le haut d'une échelle appuyée à la rambarde du balcon.

— Mon Dieu, quelle audace !

Sebastian haussa un sourcil tout en dénouant sa cravate.

— Je suis un pirate, ma chère. Une porte barricadée ne suffit pas à m'arrêter.

— Qu-que faites-vous ? s'écria-t-elle quand il ôta son gilet comme il venait de le faire avec sa veste.

— J'ai réussi l'abordage. Il est temps que je prenne possession du butin.

Il retira sa chemise, révélant son torse puissant qui avait pris une belle teinte acajou.

Seigneur, si elle ne se ressaisissait pas, elle allait bientôt baver.

— Rhabillez-vous ! ordonna-t-elle en plaquant le corsage de sa robe à demi déboutonnée contre sa poitrine. Je suis furieuse contre vous !

— J'avais bien compris, grommela-t-il en déboutonnant sa braguette.

— Mon Dieu... murmura-t-elle quand son sexe jaillit, énorme et dur comme le roc.

Les pointes des seins dressées, Olivia se força à croiser son regard, et y lut sa virile satisfaction. Il savait parfaitement quel effet son corps nu avait sur elle.

— Voyez combien vous m'avez manqué, ma douce, dit-il d'une voix caressante. Il n'y a que trop longtemps que je ne me suis trouvé en vous.

Elle avala sa salive avec peine.

— Je n'ai pas envie de vous.

— menteuse.

— Je suis en colère, affirma-t-elle, sentant sa résistance faiblir quand Sebastian referma la main sur son sexe pour le caresser sur toute la longueur.

— C'est ainsi que j'ai passé mes nuits, Olivia, avoua-t-il, le va-et-vient de sa main s'accélérait. Les visions que j'avais de vous me poussaient à implorer un soulagement qui m'était refusé. Dormir dans le lit où nous avons passé tant de merveilleux moments à nous aimer me mettait au supplice.

Ses paupières s'alourdirent.

— Ne vous ai-je pas manqué, moi aussi ?

Olivia s'humecta les lèvres. Elle avait douloureusement envie de lui. Elle l'aimait en dépit de tout. Elle ne pouvait s'en empêcher.

— Cela ne change rien, murmura-t-elle. Ce n'est que du sexe.

Sebastian afficha un sourire triomphal qui piqua sa fierté. S'il croyait sortir victorieux de cette rencontre, elle allait lui prouver le contraire.

Elle franchit la courte distance qui les séparait et s'agenouilla devant lui. S'emparant de sa virilité, elle l'amena au niveau de sa bouche et enroula la langue autour de l'extrémité engorgée. La façon qu'eut Sebastian d'aspirer l'air entre ses dents et de crisper les doigts dans ses cheveux trahit le pouvoir qu'elle exerçait sur lui. Après quelques brèves ondulations des hanches, ses cuisses commencèrent à trembler.

— Mon pauvre ange, murmura-t-elle. Vous feriez mieux de vous allonger si vous ne voulez pas vous effondrer.

Sebastian l'aida à se redresser, puis captura sa bouche, y enfonçant la langue comme il venait d'y enfoncer son sexe. Ses mains caressèrent ses courbes avec une désarmante familiarité, et Olivia ne tarda pas à s'agripper à lui en haletant. Il écarta alors les pans de sa robe, si violemment qu'une pluie de boutons minuscules vola dans les airs.

— Cela ne change rien, insista Olivia alors même que son excitation grimpait en flèche.

— J'espère que vous vous en souviendrez quand j'en aurai fini avec vous, gronda-t-il en faisant glisser sa robe le long de son corps.

Il la fit pivoter et tira sur les lacets de son corset, puis de ses jupons, la débarrassant en hâte de ses sous-vêtements.

— Sebastian...

— Hmm... Redites encore mon nom, ma douce. J'aime la façon dont vous le prononcez.

— Sebastian, répéta-t-elle, prête à fondre.

Il fit passer sa chemise par-dessus sa tête avant de la porter jusqu'au lit.

— Vous m'avez terriblement manqué.

Olivia secoua la tête, les yeux brillant de larmes, et tira sur le ruban de son catogan pour libérer sa chevelure soyeuse.

— Je devrais être plus forte. Je devrais vous résister. Vous m'avez affreusement blessée. Si j'avais un couteau ou un pistolet...

— Ni l'un ni l'autre ne suffirait à m'éloigner de vous.

Dans ce cas pourquoi était-il parti ? Mais elle avait surtout besoin de savoir pourquoi il était revenu.

— Je vous aime, Olivia.

Elle se raidit et se pencha légèrement en arrière pour scruter son visage. Le regard dont il la gratifia était si tendre qu'elle en aurait pleuré. Elle avait désiré cet amour et voulait croire qu'il était réel. Mais elle ne pouvait lui faire confiance et pour cette raison, ses mots, au lieu de la rendre heureuse, la faisaient souffrir.

— Pourquoi semblez-vous aussi choquée, mon ange ? Vous aviez deviné ce que je ressentais, j'en suis sûr.

Il la déposa sur le lit avec une infinie délicatesse.

— Vous êtes revenu parce que vous m'aimez ? s'enquit-elle d'un ton amer. Seule une bécasse énamourée croirait cela.

— Je ne suis pas revenu parce que je vous aime.

Elle fronça les sourcils, perdue.

— Je suis *parti* parce que je vous aime.

Sebastian s'allongea sur elle et étouffa les questions qu'elle s'apprêtait à poser sous ses baisers dévastateurs. Sa bouche si habile sapait toutes ses défenses, lui rappelant quel plaisir c'était d'être entre ses bras. Il bascula sur le dos sans la lâcher, puis ses mains se promenèrent sur son corps tandis que sa langue continuait d'explorer sa bouche... Seigneur, elle avait oublié à quel point ses baisers étaient délicieux !

Olivia sentit une contraction au plus secret de sa chair. Elle ondula des hanches jusqu'à ce que le sexe de Sebastian se niche entre ses cuisses.

— Attendez ! fit-il en s'arrachant à ses lèvres.

Ne lui prêtant aucune attention, elle s'empala sur sa queue palpitante en gémissant de bonheur.

— *Olivia !* cria-t-il en se redressant.

Mais déjà l'extase l'emportait. De longs frissons le secouèrent tandis qu'il se répandait en elle, les bras refermés autour d'elle avec force, le corps parcouru de spasmes.

Olivia l'étreignit, tout à la fois émerveillée et émue. Quand il reprit pied dans le

monde réel, elle bascula avec lui contre les oreillers.

— Ma douce, pardonnez-moi, murmura-t-il d'une voix rauque en lui caressant le dos. Je n'ai pas pu me retenir. Cela faisait si longtemps.

— Je comprends.

— Laissez-moi un peu de temps pour me ressaisir et je vous donnerai du plaisir jusqu'à l'aube.

Ses paroles, censées la séduire, l'emplirent d'effroi. Profitant de ce qu'il était trop épuisé pour réagir, elle s'écarta de lui et s'assit au bord du lit.

— Vous m'avez abandonnée, Sebastian, lui rappela-t-elle en ôtant les épingles qui restaient dans sa coiffure.

— J'avais de bonnes raisons, se défendit-il en roulant sur le flanc. J'avais d'abord accepté de rester quelques jours, comme vous me l'aviez demandé. Mais quand vous m'avez avoué que vous m'aimiez, cela a tout bouleversé. J'ai compris que je vous aimais aussi et que je voulais vivre auprès de vous, mais pour cela, je devais d'abord couper les ponts avec mon passé. Afin de prendre un nouveau départ avec vous.

Olivia essuya une larme et prit une longue inspiration. Le ressentiment, la crainte et l'espoir bataillaient en elle si bien qu'elle ne savait plus où elle en était.

Elle regarda son mari par-dessus son épaule, et son cœur se serra. Le raffinement très féminin de son lit ne faisait qu'accentuer sa splendeur virile. Mais ce fut son regard qui l'anéantit, plein d'espoir et d'amour, et cependant teinté d'une pointe d'anxiété. Elle détourna les yeux, incapable de le supporter.

— Vous êtes parti quatre mois.

Il pianota doucement le long de son épine dorsale.

— J'ai fait don de mon vaisseau à Will et payé à mes hommes ce que je leur devais. J'avais ensuite l'intention de mettre les voiles pour venir vous retrouver.

— Mais vous ne l'avez pas fait.

— Non, reconnut-il. Il y avait ces frères jumeaux, des pirates – j'ai honte de le dire, mais je m'étais associé avec eux. J'ai suscité leur colère et ils ne sont pas hommes à laisser passer une offense. La nuit où nous avons quitté la Barbade, ils avaient exigé de moi que je vous livre à eux pour racheter ma dette.

— *Moi ?*

— Oui, vous. Will m'a appris qu'un des deux pirates avait approché la servante de l'auberge où vous logiez. Il l'a interrogée et a ainsi appris votre identité. Je ne pouvais pas laisser la situation s'envenimer. Vous étiez en danger par ma faute.

— Qu'avez-vous fait ? demanda-t-elle en se tournant vers lui.

Sebastian lui prit la main et entrelaça ses doigts aux siens.

— J'ai attendu qu'ils reviennent sur l'île, je me suis battu avec le plus vicieux des

deux frères et je l'ai tué. L'autre a réussi à s'enfuir. Je l'ai pourchassé, mais il s'est bien caché. J'ai tout lieu de croire qu'il n'osera rien tenter seul. Sans Dominique, Pierre n'a jamais constitué une menace sérieuse.

Olivia suivit un motif du tapis de la pointe de l'orteil.

— Vous auriez pu me parler de vos projets.

— Vous dormiez, répliqua-t-il, sur la défensive. Je vous avais tenue éveillée toute la nuit et j'ai pensé qu'il valait mieux partir discrètement. Je vous ai laissé une lettre.

Elle se leva et se mit à marcher de long en large.

— Ce n'était pas une lettre, milord. Tout juste quelques mots, griffonnés à la hâte.

— Je n'étais pas enclin à écrire davantage.

— Pourquoi ? demanda-t-elle en s'immobilisant.

Il croisa son regard et l'honnêteté qu'elle y lut lui brisa le cœur.

— Si je m'étais attardé, si je vous avais fait mes adieux, je n'aurais pas pu partir, surtout si vous m'aviez supplié de vous emmener. Il m'aurait été impossible de refuser, or, vous laisser m'accompagner était bien trop dangereux.

Il se redressa en position assise.

— Olivia. Mon épouse. Mon amour. Pouvez-vous comprendre ? demanda-t-il en tendant les mains vers elle dans une attitude suppliante.

— Non, Sebastian, dit-elle en secouant la tête. C'est pour vous-même que vous êtes parti. Pas pour moi. Vous...

— Ce n'est pas vrai !

— Hélas, si ! Vous vous êtes enfui parce que vous n'avez fait que cela toute votre vie – vous avez fui votre famille, vos responsabilités, tout ! Et cette fois, c'est moi que vous avez fui.

Elle serra les poings.

— J'ai cru que je pourrais vous aider, vous guérir, mais j'en suis incapable.

Il bondit du lit et la prit aux épaules.

— Écoutez-moi, Olivia.

— Non, c'est à vous de m'écouter, rétorqua-t-elle. Vous m'avez brisé le cœur, Sebastian Blake. Vous n'avez pas hésité à me jeter aux chiens pour vous ressaisir et reconstruire vos défenses – *contre moi* ! J'étais trop proche de vous, je devenais trop importante, vous...

— *Importante* ? l'interrompit-il. Vous êtes *tout* pour moi. J'ai abandonné tout ce que j'avais pour vous !

— Eh bien, vous n'auriez pas dû. Vous avez jeté aux orties ce que nous avions.

Il pâlit sous son hâle.

— Non, souffla-t-il. Ne dites pas cela. Mon Dieu... Olivia... ne dites jamais cela.

— Je ne peux pas me fier à vous.

— Vous le pouvez, assura-t-il. Je ne vous abandonnerai plus jamais. Je le jure. Je ne serai pas plus capable de vous quitter que de cesser de respirer.

— Vous avez déjà rompu la promesse que vous m'aviez faite. Comment puis-je vous croire à présent ?

Elle ne survivrait pas s'il la faisait souffrir à nouveau.

— Bon sang... ragea-t-il, ses bras retombant le long de son corps. Ma douce, reprit-il d'un ton caressant, je vous aime.

— Pas assez, répliqua-t-elle en s'éloignant. Vous n'aurez aucun scrupule à fuir de nouveau. Rien ne vous attache à moi.

— Notre mariage, notre amour. Je *sais* que vous m'aimez encore.

— Apparemment, mon amour ne suffit pas, murmura-t-elle d'un ton amer. Ni le vôtre.

Sebastian vint vers elle, et elle perçut son désespoir dans sa façon de la toucher.

— Il le faut, Olivia. Je n'ai rien d'autre que cet amour.

La soulevant dans ses bras, il la porta jusqu'au lit.

— Vous n'obtiendrez pas gain de cause par la séduction.

— Possible, marmonna-t-il. Mais je peux au moins vous amadouer.

Sebastian écoutait le souffle régulier de sa femme. Il l'avait aimée jusqu'à l'épuisement, mais n'était pas plus près de reconquérir son cœur qu'il ne l'avait été avant de commencer.

À l'évidence, ce ne serait pas simple. Mais rien n'avait jamais été simple dans sa vie.

Dans un soupir, il reconnut que ce n'était pas entièrement vrai. Gagner l'amour d'Olivia avait été simple. Presque aussi simple que de le perdre. Par Dieu, il se retrouvait en fâcheuse posture. Si Olivia ne l'aimait plus...

Non, il ne s'autoriserait pas à penser cela.

Elle murmura et s'agita dans son sommeil. Il remonta tendrement la courtepointe sur elle.

Olivia était sa femme. Le saphir de sa mère qui scintillait à son doigt ne faisait que le confirmer. Au fond, il avait toute la vie pour la reconquérir. Mais il n'avait pas l'intention d'attendre toute la vie.

C'était maintenant qu'il avait besoin de son amour.

Olivia lui avait appris ce que c'était que d'être chéri, heureux, pas superficiellement, mais jusqu'au plus profond de l'âme.

Il ne supporterait pas longtemps son indifférence. Celle de son père avait cessé d'avoir la moindre importance quand il n'était encore qu'un enfant. Mais celle d'Olivia... sa douce Olivia, tellement ardente. Sa colère et son refus de lui faire confiance le mettaient à l'agonie.

Il fourragea nerveusement dans ses cheveux. Rien ne l'attachait à elle, avait-elle dit. Il allait changer cela.

Il allait s'attacher à elle, au domaine de Dunsmore et à sa maudite famille. Il allait lui prouver qu'il pouvait changer. À condition qu'elle accepte de lui appartenir.

À condition qu'elle accepte de l'aimer à nouveau.

Olivia se réveilla en sursaut, et eut aussitôt conscience du grand corps de son époux qui l'enlaçait d'un bras possessif. Elle se figea un instant, se demandant que faire.

— Bonjour, mon amour, murmura-t-il de sa belle voix ensommeillée.

— Sebastian, chuchota-t-elle, je...

— Chut. Pas de dispute, aujourd'hui, déclara-t-il en s'écartant.

Libérée de son étreinte, elle se leva et alla se réfugier derrière le paravent, le cœur battant de joie – Sebastian était de retour dans son lit !

Cœur idiot et stupide. Avide de châtiment.

Tandis qu'elle procédait à sa toilette, elle l'entendit se lever à son tour. Peu après, on frappa à la porte et elle tendit la main vers son peignoir, puis suspendit son geste, surprise d'entendre Sebastian commander de l'eau pour son bain, ainsi que du café bien fort. Le gloussement amusé de la femme de chambre l'incita à jeter un coup d'œil de l'autre côté du paravent. Elle écarquilla les yeux en découvrant Sebastian sur le seuil de la chambre, uniquement vêtu d'un drap. Furieuse, elle fondit sur lui et l'écarta pour claquer la porte.

Ravalant un sourire insolent, il arqua un sourcil.

— Qu'y a-t-il, mon amour ? s'enquit-il d'un ton suave en parcourant son corps nu du regard. Vous savez que je suis toujours disposé à satisfaire vos désirs. Vous n'avez nul besoin de me sauter dessus.

— Oooh ! rugit-elle en se détournant, les poings serrés. Sonner la femme de chambre alors que vous êtes nu est parfaitement indécent !

— Je serais volontiers passé dans ma chambre pour y prendre un peignoir, mais la porte de communication semble avoir disparu.

Olivia se tourna à nouveau vers lui... et comprit son erreur. Il avait lâché le drap et

s'avançait vers elle, son sexe en érection le précédant.

— Couvrez cette chose !

— J'en ai bien l'intention, ronronna-t-il. Avec vous.

Elle leva les bras au ciel.

— Comment pouvez-vous être aussi entreprenant après une telle nuit ? Vous m'avez à peine laissée dormir. Je suis éreintée.

— C'est votre faute, répliqua-t-il. J'étais fort sage avant que vous ne vous pavaniez nue dans la chambre.

— Je ne me pavane pas ! protesta-t-elle en s'empressant de regagner l'abri du paravent pour enfiler son peignoir. Je me suis contentée d'interrompre votre flirt ridicule avec la femme de chambre. C'est une toute jeune fille...

— Exactement, l'interrompit-il en la prenant par la taille pour l'attirer contre lui. Alors que mon épouse, elle, est une vraie femme. Et jalouse, de surcroît.

— Je ne suis pas jalouse !

Il s'agenouilla souplement, l'entraînant avec lui si bien qu'elle se retrouva allongée sur le tapis. Il se positionna au-dessus d'elle, et alors même qu'elle avait amorcé un mouvement de défense, elle se figea subjuguée par sa beauté virile. Il glissa la main entre ses cuisses et sourit.

— Parfait, aucun préliminaire ne sera requis, constata-t-il avant de lui écarter les jambes et d'entrer en elle. Hmm... je me suis tellement languie de vous. Vous êtes encore plus douce et voluptueuse que dans mon souvenir, ajouta-t-il avant d'aspirer la pointe d'un sein entre ses lèvres.

Olivia retint son souffle, grisée par le vertigineux plaisir de le sentir de nouveau en elle.

— Le tapis...

— Nous en achèterons un autre.

Il se retira presque entièrement, puis plongea de nouveau en elle.

Elle se contorsionna, cherchant à lui échapper.

— Les domestiques...

— Ils attendront.

Sur ce, il entreprit de la besogner sans ménagement.

— Dieu... Olivia... Je vous aime...

— Sebastian, vous...

— Silence, femme !

Il s'empara de sa bouche pour la faire taire. Olivia plaqua les mains sur ses fesses et gémit tandis qu'il s'enfonçait en elle à un rythme de plus en plus fougueux. Il l'amena

rapidement au bord de la jouissance, puis la fit basculer dans l'extase. Olivia criait son plaisir quand on frappa à la porte.

Mortifiée, elle le repoussa.

— *Attendez !* gronda-t-il en poursuivant impitoyablement son va-et-vient.

— Sebastian ! s'étrangla-t-elle. On va nous entendre !

— Oui, éructa-t-il. Jouissez encore pour moi et que toute la maisonnée vous entende !

Elle gémit et se cabra sous lui. Quand l'orgasme la submergea, elle fut incapable de retenir ses cris. Sebastian lâcha un juron et la rejoignit sur la crête du plaisir.

— Je vous aime, murmura-t-il contre son cou.

Aucun mot ne franchit les lèvres d'Olivia, mais son cœur lui répondit en secret.

À la table du petit-déjeuner, Sebastian observa sa femme par-dessus son journal et dut lutter pour ne pas sourire. Olivia évitait le regard des domestiques et rougissait jusqu'à la racine des cheveux chaque fois que l'un d'eux s'adressait à elle. Il trouvait cela fascinant venant d'une femme qui avait menacé d'attenter à sa virilité avec un couteau et braqué un pistolet sur des pirates.

Il était heureux. Aucune femme ne pouvait réagir comme Olivia venait de le faire avec lui et demeurer par ailleurs indifférente. Non qu'il ne tînt aucun compte de sa colère. Après tout, il l'avait méritée et était disposé à faire amende honorable.

Olivia était sa moitié – la meilleure des deux –, douée pour tout ce qui le faisait trébucher et pourtant en parfaite harmonie avec le rustre indompté qu'il était. Elle était son contrepoint, son âme sœur, et il l'avait affreusement blessée – une offense impardonnable qu'il veillerait à corriger. Impérativement.

— Quels sont vos projets pour la journée, mon ange ?

Elle leva vivement les yeux vers lui.

— Je... j'ai un rendez-vous. Suivi d'un essayage chez la modiste.

— Parfait. J'ai moi aussi rendez-vous. À quelle heure est prévu votre essayage ? Je vous accompagnerai volontiers.

— Je vous demande pardon ?

— Je dois m'entretenir avec notre homme d'affaires pour arranger une visite des domaines. Ce serait un voyage agréable, vous ne croyez pas ? Nous les visiterions tous, ce qui prendrait quelques mois.

— Un voyage ? répéta-t-elle, abasourdie.

— C'est ce que j'ai dit.

Olivia le dévisagea comme s'il avait soudain deux têtes. Sebastian se mordit la joue

pour ne pas rire.

— Mon essayage est prévu à 14 heures, répondit-elle finalement.

— Cela me laissera juste assez de temps pour régler mes affaires, déclara-t-il en repliant son journal sur son assiette avant de quitter la table.

Il saisit au passage le dossier de la chaise d'Olivia et l'inclina en arrière jusqu'à ce que sa femme lève les yeux vers lui.

— Sebastian ! Bonté divine, les domestiques...

Il l'embrassa à perdre haleine.

— Je vous aime.

Il redressa sa chaise, et sortit en sifflotant sans lui laisser le temps de répondre. Après avoir récupéré sa canne et son chapeau auprès du majordome, il franchit la porte et s'engouffra dans la voiture qui l'attendait. Peu après, il pénétrait dans le bureau de son homme d'affaires.

— Milord ! s'écria Benjamin Wilson. J'ignorais que vous étiez de retour.

— Je suis rentré hier soir. Comment allez-vous, Wilson ?

— Fort bien, milord. Et vous-même ?

— Très bien. Avez-vous engagé un détective comme je vous l'avais demandé ? s'enquit Sebastian en prenant place dans un fauteuil.

— Bien sûr, répliqua Wilson, l'air offensé par cette question. Je suis, hélas, au regret de vous annoncer que le détective en question n'a pas rassemblé autant d'éléments que je l'aurais souhaité. Après votre départ, lady Merrick est rapidement devenue la coqueluche du Tout-Londres, si bien que récolter des informations en toute discrétion s'est révélé presque impossible.

Wilson ouvrit un tiroir fermé à clef et en sortit un dossier d'où dépassaient des coupures de presse.

— La majeure partie de ce que j'ai pu recueillir à son sujet provient des journaux.

Sebastian n'esquissa pas un geste pour ouvrir le dossier qu'il posa devant lui.

— Je les consulterai plus tard. Faites-m'en un résumé, si vous voulez bien.

— Certainement, répondit Wilson. La première Saison à laquelle a assisté lady Merrick – alors Mlle Olivia Lambert – s'est déroulée sans incident notable. Son nom n'apparaît que rarement dans la rubrique mondaine où il est juste fait allusion à sa grande beauté et à son élégance. Les affaires de son père la rendaient infréquentable aux yeux des personnes de qualité, et tout le monde savait que si lady Crenshaw lui avait accordé son parrainage, c'était uniquement parce que celle-ci était affreusement endettée auprès de M. Lambert.

— Je suis prêt à parier que plus d'un pair de la couronne regrette aujourd'hui ses manières dédaigneuses, commenta Sebastian en souriant.

— Assurément, milord, approuva Wilson. Vous avez fait un choix avisé.

— Il faudra sans doute que je remercie mon père un jour, soupira-t-il. Mais je vous en prie, poursuivez.

— La popularité de lady Merrick s'est notablement accrue au cours de sa deuxième Saison, quand elle a retenu l'attention de lord Haversham.

— Du diable si je m'attendais à cela ! s'exclama Sebastian.

Haversham était de ses amis au début de ses études à Oxford. Mais quand Sebastian était devenu un parfait vaurien aux mœurs dissolues, Haversham n'avait guère tardé à prendre ses distances avec lui.

Wilson fronça les sourcils.

— Oui, lord Haversham a sérieusement courté lady Merrick pendant toute la durée de la Saison. La haute société ne doutait quasiment plus d'une probable demande en mariage.

— Par la bouche de l'enfer !

Comparé à l'angélique Haversham, Sebastian faisait figure de Méphistophélès.

— Une demande que le vicomte Haversham n'a finalement jamais formulée. De façon tout à fait inattendue, il a éliminé Mlle Lambert au profit de lady Chelsea Markham, la plus jeune des filles du comte de Radcliff. De son côté, Mlle Lambert a tourné ses regards vers lord St. Martin.

Wilson secoua la tête d'un air affligé.

— Mais le scandale a été si retentissant que la réputation de Mlle Lambert a été ruinée. Elle a quitté Londres et n'y est revenue qu'après vous avoir épousé.

Sebastian comprenait enfin pourquoi Olivia s'était terrée aux Antilles et ce qui avait incité son père à la marier par procuration. À sa façon, elle aussi avait fui.

Il se sentit vaguement troublé à l'idée qu'elle ait pu songer à en épouser un autre que lui, mais il s'empessa de chasser cette pensée. Olivia était à lui désormais ; son passé ne signifiait rien.

Il se leva et gagna la porte.

— Milord ! Les coupures de presse !

— Brûlez-les, je n'en ai plus besoin. Bon travail, Wilson. Je vous laisse le soin d'arranger les entrevues avec les régisseurs pour les semaines à venir.

Olivia posa la main sur son ventre et poussa un long soupir. Le bébé commençait à remuer et ces premiers signes de vie, presque imperceptibles, la plongeaient dans un émerveillement mêlé d'étonnement.

— Prête, mon amour ? s'enquit Sebastian depuis le pas de la porte.

Elle laissa retomber sa main et passa devant lui pour récupérer son chapeau et ses gants auprès du majordome. Sebastian lui saisit le coude et la dévisagea d'un air inquiet.

— Seriez-vous souffrante ? Vous avez les traits tirés.

— Ce n'est rien. Juste un peu de fatigue.

Il rougit et elle dissimula un sourire. Pourquoi paraissait-il aussi reposé alors qu'elle était épuisée ? C'était injuste !

Il l'aida à monter dans la voiture avec des gestes empreints de sollicitude. Blottie contre lui sur la banquette, elle se surprit à souhaiter que le trajet jusqu'à Pall Mall fût plus long. Si seulement elle avait pu le convaincre de rester auprès d'elle pour toujours...

— Je ne vous quitterai plus jamais, déclara Sebastian comme s'il lisait dans ses pensées. Je vous le répéterai chaque minute de chaque jour jusqu'à ce que vous me croyiez.

— Il est possible que vous ayez vraiment à le faire, murmura-t-elle en se serrant davantage contre lui.

— Dans ce cas, je le ferai, mon amour. Je le ferai.

Sebastian semblait si sincère qu'Olivia sentit renaître l'espoir. Elle sourit.

— Je suis affreusement entichée de vous.

— « Entichée », grommela-t-il. Vous êtes folle de moi. Et je suis fou de vous, ajouta-t-il à voix basse.

Une fois qu'ils eurent atteint l'artère encombrée où se trouvait la boutique de la modiste, ils descendirent de voiture et continuèrent à pied, s'arrêtant en chemin devant les vitrines des magasins.

— Lord et lady Merrick.

Ils se retournèrent d'un même mouvement. Olivia sourit au couple qui venait vers eux. L'homme, grand et splendidement vêtu, avait des yeux d'une couleur extraordinaire – quelque part entre le violet et le bleu foncé. La femme, mince et gracieuse, qui était à son bras les gratifia d'un sourire lumineux.

— Remington, salua Sebastian en tendant la main. Comment vas-tu, mon vieux ?

Remington lui secoua vigoureusement la main et sourit.

— Il me semblait bien que c'était toi, Merrick. Mais j'avoue que sans la présence de lady Merrick pour le confirmer, je n'aurais rien dit. Tu as tout d'un pirate, dis-moi ! Il ne te manque plus qu'un anneau à l'oreille pour que l'illusion soit parfaite. Julienne, ajouta-t-il à l'adresse de sa compagne, voici le prodigue lord Merrick. Merrick, permets-moi de te présenter lady Julienne.

Lady Julienne lui offrit sa main tout en jetant un regard amusé à Olivia.

— Ainsi donc, il existe vraiment un lord Merrick.

Olivia réprima un rire.

Sebastian ne fit pas autant de manières et donna libre cours à son hilarité.

— Olivia, mon ange, avez-vous fait la connaissance de Lucien Remington et de sa charmante épouse ?

— J'ai eu ce plaisir, acquiesça-t-elle.

— J'aurais une faveur à vous demander, milord, dit Remington. Il me faudrait de nouveaux chevaux et j'espérais vous convaincre de m'accompagner chez Tattersall, demain.

— Certainement. Y a-t-il une catégorie qui vous intéresse plus particulièrement ?

Lady Julienne adressa un petit signe de tête à Olivia pour l'inviter à se joindre à elle. Celle-ci s'empressa d'accepter, abandonnant les hommes à leur conversation. Julienne Remington était l'une des très rares personnes véritablement sincères qu'elle ait rencontrées depuis son retour à Londres. Elles avaient en commun d'avoir été l'une et l'autre ostracisées par la haute société. Julienne, qui était fille de comte, avait épousé Lucien Remington, qui, lui, n'était que le fils bâtard d'un duc. La chose avait provoqué un énorme scandale, disait-on. Mais, apparemment, Julienne avait fait le bon choix, car Remington était de toute évidence éperdument amoureux d'elle.

— Je comprends que vous l'ayez gardé caché, observa Julienne avec un sourire malicieux tandis qu'elles marchaient côte à côte. Merrick a tout pour faire tourner la tête d'une jeune fille, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas moi qui vous contredirai, reconnut Olivia.

Julienne tomba soudain en arrêt devant la vitrine d'un chapelier.

— Oh ! Regardez celui-ci ! N'est-il pas adorable ?

Olivia considéra le petit chapeau orné d'une plume.

— Tout à fait, admit-elle.

— Il me le faut ! décréta Julienne.

Contournant la charrette à bras d'un vendeur de pâtisseries, elle se dirigea vers la porte du magasin. Alléchée par une délicieuse odeur de tarte, Olivia ressentit soudain une faim dévorante et son estomac émit un grondement.

— Ma pauvre chérie, s'esclaffa Julienne, vous n'avez pas fini de souffrir avec votre grossesse.

— Comment le savez-vous ? murmura Olivia, stupéfaite.

— J'ai mis deux garçons au monde, lady Merrick. Je reconnais les symptômes.

Elle adressa un signe de la main au vendeur de pâtisseries.

— Allez chercher votre gâteau pendant que j'achète mon chapeau, et retrouvons-nous ici ensuite.

— Excellente idée, acquiesça Olivia avec un grand sourire.

Elle s'approcha de la charrette et acheta une part de tarte, en salivant d'avance.

— Charmante journée, vous ne trouvez pas, lady Merrick ?

Olivia reconnut la voix de l'homme qui s'adressait à elle et soupira intérieurement avant de se retourner.

— Bonjour, monsieur Robidoux.

Tandis que le vendeur s'éloignait, le Français s'inclina, puis indiqua un banc voisin. Olivia jeta un coup d'œil à Sebastian, toujours en pleine conversation avec Lucien Remington. À contrecœur, elle se dirigea vers le banc.

Et sentit soudain quelque chose de dur – un revolver, devina-t-elle – se presser contre son dos. Elle se pétrifia, le cœur battant.

— Que diable faites-vous ?

— Reste tranquille et je ne te ferai pas de mal. Si tu cries, je tire.

Elle comprit à son ton qu'il ne plaisantait pas.

Elle lança un regard affolé à Sebastian, mais celui-ci s'était déplacé et lui tournait à présent le dos.

Un flot de peur la submergea. En d'autres circonstances, elle aurait crié, se serait débattue. Mais elle pensait à l'enfant qu'elle portait ; elle ne ferait rien qui puisse mettre en péril cette petite vie si précieuse.

— Avance ! ordonna Robidoux en la poussant avec le canon de son arme.

Elle trébucha.

— Il y a beaucoup de monde, monsieur. On va forcément nous voir.

— Peu m'importe. Avant ce soir, j'aurai quitté ce fichu pays pour ne jamais y revenir.

— S'il m'arrive quoi que ce soit, lord Merrick vous pourchassera sans relâche.

Le Français ricana.

— Phoenix sera mort.

— Lord Merrick !

Sebastian se retourna vivement et découvrit lady Julienne qui courait vers lui, un carton à chapeau dans la main.

— Que se passe-t-il ? répondit-il, tendant le cou pour regarder derrière elle. Où est lady Merrick ?

— Je l'ai vue s'éloigner avec ce drôle de Français, haleta-t-elle avant de se tourner vers son époux. Rappelez-moi son nom, voulez-vous ? Ce blond avec une voix enjôleuse ?

Sebastian se raidit, la poitrine comme serrée dans un étau.

— Robidoux ?

— Oui, c'est cela ! s'écria-t-elle. Dominique Robidoux.

— Pierre, rectifia-t-il. Vous voulez dire Pierre Robidoux.

— Non, milord, intervint Remington. Julienne a raison. Ce Français se prénomme bien Dominique.

Sebastian parcourut l'artère encombrée du regard. Si Remington disait vrai, il avait éliminé le moins grand des périls et laissé l'autre approcher de son cœur.

— Quelle direction ont-ils prise ?

— Par là, répondit Julienne en désignant le bout de la rue. Je vous ai appelé dès que je les ai vus.

Sebastian s'élança en courant sans se soucier des piétons qui le fixaient bouche bée. Il ne se souciait plus de personne. Ne s'en était jamais soucié. Seule importait Olivia.

Le sang lui rugissait si fort aux oreilles qu'il faillit ne pas entendre le cri de sa femme. Il s'arrêta brusquement, s'engagea dans une allée, et soupira de soulagement quand il aperçut Olivia et Robidoux à l'autre bout. Dès qu'il vit le visage du Français, il sut qu'il avait bel et bien tué Pierre, et non Dominique. Il porta la main à sa cuisse, cherchant spontanément le couteau qui ne s'y trouvait pas.

— Lâche-la, siffla-t-il en faisant un pas dans leur direction. C'est moi que tu veux, pas elle.

Robidoux eut un rire sans joie.

— Imagine ma surprise quand j'ai découvert que la femme que convoitait Pierre était ton épouse.

Le cœur battant, Sebastian serra les poings. Olivia demeurait stoïque, mais ses yeux trahissaient sa peur.

— Je paierai tout ce que tu voudras si tu la relâches sans lui faire de mal.

— Je veux que tu me rendes mon frère. Tu peux faire cela ?

Sebastian serra les dents et avança encore d'un pas.

— Tu sais bien que non.

— Fort bien, déclara Robidoux en poussant Olivia devant lui avant de lever son pistolet. Dans ce cas, ta femme mourra dans tes bras, comme Pierre est mort dans les miens.

— *Non !*

Le hurlement de Sebastian se répercuta entre les murs tandis qu'il s'élançait vers la silhouette chancelante d'Olivia. L'entourant de ses bras, il pivota pour la protéger de son corps. La détonation fut assourdissante et une douleur fulgurante lui traversa l'épaule.

Lucien Remington jaillit de nulle part, un pistolet à la main, et les repoussa. Le

second coup de feu provoqua un effroyable bourdonnement dans les oreilles de Sebastian, noyant les sanglots d'Olivia. Un rapide coup d'œil lui confirma que Robidoux était mort. Il baissa les yeux sur la tache de sang qui s'étalait rapidement sur son manteau et tâta sa blessure.

— Ce n'est rien, assura-t-il à Olivia.

Elle agrippa les revers de son habit, sa bouche formant des mots qu'il ne parvenait pas à entendre, mais qu'il comprit cependant.

— Maudit imbécile !

— Ne jurez pas, la réprimanda-t-il avant de l'embrasser avec ardeur.

Épilogue

Olivia quitta la chaise placée près du lit et fut saisie d'un léger vertige. Sebastian fut aussitôt près d'elle.

— Que se passe-t-il ? Vous avez pâli, dit-il en la forçant à se rasseoir.

— Vous êtes censé rester au lit, se fâcha-t-elle.

— Rester au lit toute la journée est insupportable. J'ai le bras en écharpe, je ne suis pas malade. Alors que vous semblez réellement souffrante.

— Ce n'est rien, je vous assure, mon chéri.

Elle avait cherché le bon moment pour lui parler du bébé, mais il s'était passé tant de choses depuis trois jours qu'il était de retour, qu'elle avait à peine eu le temps de souffler.

— Je vous croirai quand un médecin me l'aura confirmé.

— Je n'ai nul besoin d'un médecin.

— Vous n'êtes pas bien, insista-t-il. Je vous ai toujours vue rayonnante de santé.

— Je vais très bien, Sebastian. Vous devriez vous étendre...

— Vous ne me ferez pas avaler ce mensonge ! tonna-t-il.

— Je suis enceinte, avoua-t-elle dans un soupir.

— *Quoi ?* Pourquoi me l'avoir caché, tonnerre de Dieu ?

— Je n'ai pas eu le temps de vous le dire. Quand l'aurais-je trouvé ?

Sebastian l'attira à lui et elle enfouit le visage au creux de son épaule.

— Olivia, ma douce, murmura-t-il, je vous aime. Je vous en supplie. Vous devez me croire.

— Je vous crois.

— Je ne vous abandonnerai plus jamais. Si d'aventure je devais aller quelque part, je vous emmènerai avec moi.

— Je commence à vous croire, mon amour.

— Oui. Croyez-moi.

Il s'écarta pour la dévisager, son beau regard bleu éperdu de tendresse.

— Je ne suis plus l'homme que j'étais quand je vous ai connue. Vous m'avez donné une raison de changer, d'espérer. D'aimer.

Olivia lui caressa le dos.

— Chut, ne vous fatiguez pas à parler, dit-elle d'un ton apaisant. Vous êtes à bout de nerfs.

— À *bout de nerfs* ? Un homme n'est jamais à bout de nerfs. Moi, je ne le suis pas, en tout cas.

Encadrant son visage de ses mains, Olivia lui sourit.

— Mon beau et tendre Sebastian. Aurais-je heurté votre délicate sensibilité ?

— Ma « délicate sensibilité » ? répéta-t-il en fronçant les sourcils.

— Oui, mon cher. Je vous en demande pardon. Je me montrerai plus prudente la prochaine fois que je vous annoncerai une telle nouvelle. Vous êtes une vraie pelote de nerfs.

— « Une pelote de nerfs » ? s'écria-t-il avant de pousser un soupir contrarié. Sacredieu, vous avez perdu l'esprit !

— Ne jurez pas, le réprimanda-t-elle avant de l'embrasser avec ardeur.

LE PARI DE LUCIEN

Londres, 1810

— Que diable faites-vous dans mon club ?

Julienne plongea son regard dans les yeux de l'homme assis de l'autre côté du bureau d'acajou – des yeux d'un bleu inouï, entre le marine et le violet, frangés d'épais cils noirs.

— Je suis venue chercher mon frère, répondit-elle en levant le menton d'un air de défi.

— Remettre un message au portier eût été plus simple, mademoiselle...

— Lady Julienne. J'ai déjà tenté de lui faire passer plusieurs messages. Sans jamais recevoir de réponse.

Elle se tortilla discrètement sur sa chaise, l'étoffe de son pantalon irritant la peau délicate de son derrière. Sa perruque la démangeait également, mais la situation dans laquelle elle se trouvait était déjà si embarrassante qu'elle préféra résister à la tentation de se gratter.

— Vous travestir en homme était une trouvaille originale.

Le rire contenu qui perçait dans la voix de velours la fit se renfrogner.

— Comment aurais-je pu entrer dans un club réservé aux gentlemen, autrement ?

Comme Lucien Remington quittait son fauteuil et contournait son bureau, Julienne fut prise d'une furieuse envie de s'enfuir. L'homme était imposant. Elle ne l'avait encore jamais vu que de loin, de l'autre côté d'une salle de bal bondée. De près, il était encore plus irrésistible. Ses cheveux noirs et son léger hâle mettaient en valeur son incroyable regard. Son menton ferme et sa bouche bien dessinée révélaient sa nature sensuelle, chaudement louée par celles qui avaient eu le bonheur d'y goûter.

— Précisément, lady Julienne. Un club *réserve aux gentlemen*. Ces vêtements ne suffisent pas à dissimuler votre féminité. Ridgely devait avoir bu pour n'avoir rien remarqué.

Ses yeux s'attardèrent brièvement sur sa poitrine avant de revenir à son visage.

— Personne n'a rien vu, marmonna-t-elle.

— *Moi*, je l'ai vu.

En effet. Presque immédiatement. Elle n'était pas dans le club depuis cinq minutes qu'il l'avait attrapée par le coude et entraînée dans son bureau.

— Qu'avez-vous donc de si urgent à dire à votre frère pour en arriver à de telles extrémités ? s'enquit-il d'un ton radouci.

L'étoffe de son pantalon se tendit sur ses cuisses comme il s'appuyait contre le bureau, juste devant elle. Il était si près qu'elle sentait la chaleur de son corps. Elle perçut une légère odeur de tabac et de linge empesé, ainsi qu'un autre parfum délicieux qui lui appartenait en propre.

Remington se racla la gorge pour attirer son attention. Julienne rougit. À en juger par son sourire, son trouble ne lui avait pas échappé. Elle carra les épaules, refusant de se laisser impressionner.

— Mes raisons m'appartiennent.

Remington se pencha, amenant sa bouche à quelques centimètres de la sienne.

— Ces raisons incluant mon club, je me réserve le droit de les connaître.

Julienne gardait les yeux rivés sur ses lèvres.

Étaient-elles aussi douces qu'elles le paraissent ?

Il s'écarta, s'accroupit et posa ses grandes mains sur ses genoux. Elle sursauta.

— Qui est votre frère ? demanda-t-il.

La bouche de Julienne s'était asséchée dès qu'il l'avait touchée. Lucien Remington était incroyablement séduisant. Elle l'avait toujours pensé, l'avait toujours comparé à ses soupirants, trouvant chaque fois que ceux-ci lui étaient inférieurs. Aucun n'était aussi beau, aussi intéressant, aussi... insolent.

Elle s'humecta les lèvres et Remington suivit du regard le mouvement de sa langue. Une étrange sensation naquit au creux de ses cuisses. Elle tenta de repousser ses mains, mais quand elle le toucha, elle eut l'impression de se brûler, et tressaillit.

— Un gentleman ne pose pas la main sur une dame, lui rappela-t-elle.

Ses mains remontèrent un peu, lui pressèrent légèrement les cuisses tandis qu'il la gratifiait d'un sourire malicieux.

— Je n'ai jamais prétendu être un gentleman.

Et il n'en était pas un, Julienne le savait. Sa détermination et son impitoyable sens des affaires étaient légendaires. Lucien Remington n'hésitait jamais à faire tout ce qui

n'était pas spécifiquement interdit par une loi écrite. Dès qu'il s'agissait d'agrandir son empire, la clémence n'était pas de mise. Il était largement décrié pour son « vulgaire appât du gain », mais Julienne trouvait cela exaltant. Il ne se souciait absolument pas de l'opinion que les autres avaient de lui et elle lui enviait cette indifférence.

— Pour en revenir à votre frère...

— Lord Montrose, lâcha-t-elle.

Un sourire diabolique incurva la bouche de Remington.

— Je comprends que vos messages soient restés lettre morte, ma belle. Le comte me doit beaucoup d'argent. Je le soupçonne de m'éviter.

Elle serra les poings. Leur situation devait être encore pire qu'elle ne le pensait. Hugh avait coutume de faire la noce et de disparaître plusieurs jours d'affilée en compagnie de ses amis de débauche. Julienne savait d'expérience qu'il ne courait pas grand danger, mais cela ne suffisait pas à apaiser ses craintes. Ni à régler leurs problèmes.

— Pourquoi ne pas me dire ce dont vous avez besoin ? suggéra Remington d'une voix caressante, ses doigts lui pétrissant doucement les cuisses. Je suis peut-être en mesure de vous aider.

— Pourquoi m'aideriez-vous ?

Il haussa les épaules.

— Vous êtes une jolie femme. J'apprécie les jolies femmes. Surtout celles qui sont dans l'embarras et ont besoin de mon assistance.

— Afin de profiter d'elles ?

Elle se leva vivement, le corps et l'esprit en émoi.

— Je n'aurais pas dû venir.

— En effet, acquiesça-t-il d'une voix douce en se redressant.

Il la dominait d'une bonne tête si bien qu'elle devait s'incliner en arrière pour croiser son regard.

Elle tourna les talons, mais il la retint par le coude.

— Lâchez-moi, ordonna-t-elle d'une voix mal assurée. Je veux partir.

Elle ne le voulait pas, pas vraiment, mais elle le devait. La proximité de Remington avait sur elle un effet étrange. Aussi merveilleux qu'épouvantable. Un effet que cet homme avait sans doute sur toutes celles qui l'approchaient.

Il secoua la tête en souriant.

— Vous m'en voyez navré, mais c'est impossible. Vous ne pourrez aller nulle part avant demain matin. Vous avez causé assez de scandale en recrachant votre cognac sur lord Ridgely. Si vous vous avisez de traverser de nouveau la salle, le tollé reprendra de

plus belle. Vous avez heurté sa fierté et l'animal compte parmi les plus arrogants que je connaisse.

— Que proposez-vous que je fasse, en ce cas ?

Son regard conserva son expression amusée.

— Vous passerez la nuit dans une des chambres qui se trouvent à l'étage pendant que je divertirai Ridgely et sa bande jusqu'à ce que l'incident soit oublié.

— Vous êtes fou ! s'exclama-t-elle. Je ne peux pas passer la nuit dans un tel établissement !

Remington laissa échapper un rire sonore qui l'enveloppa comme une étreinte et lui arracha un frisson alors même qu'elle avait de plus en plus chaud. Et comment ne pas avoir chaud sous le feu d'un tel regard ? Julienne avait déjà vu ce genre de regard. Mais aucun homme n'avait jamais osé le lui adresser directement.

Elle dut admettre que la chose n'était pas déplaisante.

— Après vous être donné tant de mal pour entrer ici, vous ne songez donc plus qu'à partir ? feignit-il de s'étonner.

Julienne fit un pas de côté, mais il ne la lâcha pas.

— Il s'agissait d'une affaire urgente. Je suis désolée des tracas que j'ai pu...

— Vous ne semblez pas vraiment désolée.

— Je préfère partir immédiatement.

— Vous partirez demain matin. Il est tard. Les rues ne sont pas sûres.

— Ma tante va s'inquiéter, avança-t-elle.

— Je ferai porter un message à lady Whitfield. Elle saura que vous êtes en sécurité.

Elle étrécit les yeux.

— Comment savez-vous que c'est ma tante ?

— Je sais tout sur tous les membres de mon club. Et j'en sais encore plus long sur ceux qui jouent à crédit, répondit-il, lui caressant le creux de son coude d'un air absent. Je sais que vos parents sont morts quand vous n'étiez qu'une enfant et que vous vivez depuis lors sous la tutelle de votre tante Eugenia. Votre frère et vous-même ne faites pas grand cas d'elle. Montrose est d'une nature rebelle, exaltée, et encore trop immature pour assumer les responsabilités de son titre. Vous veillez toujours à le tirer des embarras dans lesquels il se fourre. Et je constate aujourd'hui jusqu'où vous poussez le dévouement.

Elle baissa les yeux, troublée qu'il ait connaissance de détails aussi personnels.

— Savez-vous aussi à quel point je suis lasse de devoir me dévouer ainsi ? murmura-t-elle finalement, elle-même surprise par cet aveu.

La voix de Remington se fit douce et compréhensive tandis qu'il répondait :

— Je m'en doute. Mais vous avez accompli un travail admirable. Le nom des La

Cœur n'a jamais été entaché du moindre soupçon de scandale.

Julienne leva de nouveau les yeux vers lui. Un léger vertige la saisit qu'elle ne put mettre sur le compte du cognac – elle n'en avait bu qu'une gorgée avant de s'étrangler et de la recracher sur lord Ridgely.

Remington l'entraîna à l'autre bout de la pièce et tira le cordon de la sonnette.

— Je vais demander à l'une de mes employées de vous donner une chemise de nuit. Vous serez bien ici. Mon hospitalité est légendaire.

— Il n'y a pas que cela qui est légendaire dans votre établissement.

Loin de s'offenser, il lui décocha un clin d'œil. Une mèche retomba sur son front et Julienne dut résister à l'envie de l'écartier du bout des doigts.

On frappa à la porte. Remington s'entretint à voix basse avec son employé.

— Monsieur Remington, dit-elle une fois le serviteur sorti, j'insiste pour que vous me laissiez partir. Passer la nuit ici serait d'une inconvenance innommable.

— Alors que vous travestir en homme pour pénétrer dans mon établissement est parfaitement convenable ? répliqua-t-il, le regard dur. Vous m'avez causé des désagréments, lady Julienne. Le moins que vous puissiez faire serait de limiter les dégâts.

Apparemment, tout ce qu'elle avait entendu dire de cet homme était vrai. Obstiné. Entêté. Impitoyable. Mais peut-être parviendrait-elle à s'échapper. Elle était assez habile pour se...

— Et n'espérez pas vous enfuir, la prévint-il. J'ai donné des instructions au domestique. Vous n'irez pas loin.

Elle s'apprêtait à protester quand un pan de mur pivota soudain, révélant une porte dérobée. Une jeune femme en tenue légère apparut.

— Conduisez mon amie à la chambre saphir, Janice, ordonna Remington, coulant un regard amusé à Julienne quand il prononça le mot « amie ». Vous lui donnerez une chemise de nuit et lui commanderez un souper en cuisine.

Janice détailla Julienne de la tête aux pieds sans chercher à dissimuler sa curiosité.

Remington posa la main au creux de ses reins et la poussa doucement vers la porte secrète. Il se pencha vers elle et ses lèvres frôlèrent son oreille lorsqu'il chuchota :

— Restez dans votre chambre jusqu'à ce que j'envoie quelqu'un vous chercher, demain matin. Je ne tiens pas à ce qu'on vous voie sans votre déguisement.

Julienne fixa la porte ouverte.

— Votre établissement ne disposerait-il pas d'un de ces passages secrets qui...

— Non. Cet escalier mène directement à mes appartements. Et nulle part ailleurs.

— Monsieur Remington, il n'existe vraiment aucun moyen de vous convaincre de l'inconvenance de cet arrangement ? Je suis sincèrement désolée de vous avoir dérangé.

Son regard bleu s'assombrit, il ouvrit la bouche pour répliquer, puis se ravisa et secoua la tête.

— Allez, dit-il d'un ton pressant. Je dois travailler.

Julienne s'engagea en marmonnant dans le couloir secret. Elle sentit le regard de Remington peser sur elle tandis qu'elle s'éloignait. Il ne fallut qu'un instant pour gagner le couloir du premier étage, où la courtisane l'escorta jusqu'à une somptueuse chambre à coucher. Dès qu'elle y eut pénétré, Julienne s'immobilisa, éblouie.

Les murs étaient tendus de soie à rayures bleu nuit et crème, le lit imposant garni de velours indigo, et le parquet recouvert par un épais tapis d'Aubusson. Elle tourna lentement sur elle-même, tâchant d'imaginer Remington dans cette chambre.

— Milady ?

Julienne sursauta. Elle ne s'attendait certes pas qu'on l'appelle par son titre.

— Comment savez-vous... ?

— Une bonne naissance est impossible à cacher, répondit Janice en souriant. Je vous apporte une chemise de nuit et de quoi souper. Je ne serai pas longue.

— Merci. Je ne serai pas fâchée d'ôter ces vêtements.

Une fois seule, Julienne lança sa perruque dans le seau à charbon, et se laissa tomber dans un fauteuil. Elle promena les yeux sur le décor qui l'entourait. Le club Remington était un haut lieu de débauche, un bastion de plaisirs masculins et d'iniquité. Hugh devait adorer cette atmosphère, lui qui s'entourait de romans érotiques, d'images stéréoscopiques scandaleuses et d'un cercle d'amis libertins. Julienne avait été forcée d'étudier l'ennemi pour comprendre ce contre quoi elle devrait se battre.

Enfin, ce n'était pas l'entière vérité. Elle devait admettre une certaine curiosité pour les relations charnelles. Elle avait horreur de demeurer dans l'ignorance, et tante Eugenia, qui se mettait à bredouiller chaque fois qu'elle abordait le sujet de la chair, ne lui avait été d'aucune utilité sur ce point. Les livres et les images stéréoscopiques avaient répondu à nombre de questions, mais en avaient aussi soulevé d'autres, et ne lui avaient rien appris quant à la façon de sortir Hugh du chemin sur lequel il s'était engagé.

Elle s'approcha de la fenêtre et contempla la ligne des toits. Le Remington était le club favori de Hugh et elle comprenait pourquoi, maintenant qu'elle l'avait vu de l'intérieur. Son frère était absent depuis une semaine, ce qui n'avait rien d'exceptionnel, mais la meute des créanciers la rendait folle. D'ordinaire, c'était Hugh qui se chargeait de les charmer pour leur soutirer quelques jours de répit. Julienne, elle, n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle devait leur dire, et même si ces gens s'efforçaient de rester polis, ils se montraient de plus en plus insistants.

Hugh lui paierait cher quand il daignerait refaire surface. Julienne considérait cependant que son aventure de ce soir avait été profitable, ne serait-ce que pour les

instants passés en compagnie de Lucien Remington. À dire vrai, la possibilité de le voir de près, d'entendre sa voix et de l'étudier à sa guise constituait la raison essentielle de cette expédition travestie, retrouver Hugh n'étant au fond qu'accessoire.

Sans ce stratagème, elle n'aurait jamais eu l'occasion de faire la connaissance de Remington. Il n'était pas convenable pour une jeune fille de parler de lui et elle ne savait que très peu de choses à son sujet. Les bribes de conversations surprises dans les salons n'avaient fait qu'attiser son désir d'en savoir davantage. Elle était néanmoins certaine d'une chose : Lucien Remington était un être sulfureux.

Ce qui n'était pas pour lui déplaire.

Cet homme-là avait trouvé le moyen de jouir de la vie sans courir le risque de finir ses jours à l'hospice. On prétendait même qu'il était l'homme le plus riche d'Angleterre. Ah, si seulement Hugh avait son talent pour les affaires et la finance !

Julienne poussa un long soupir et se tourna vers le lit. Il lui arrivait de regretter d'être fille de comte et soumise aux devoirs liés à son rang. Elle aurait aimé jouir d'autant de liberté que sa femme de chambre, qui fréquentait le valet des voisins dont elle était follement éprise. Julienne, elle, serait contrainte de faire un mariage d'intérêt. C'était vraiment injuste. D'autant que jouer les martyrs n'était pas dans sa nature. Si Hugh tenait tant à mener une vie de débauche, il aurait au moins pu réparer lui-même les torts qu'il causait. Hélas, le sort en avait décidé autrement.

Mais il lui restait toujours ses rêves. Et si ses rêves tournaient autour de Lucien Remington et de son sourire charmeur, personne n'avait besoin de le savoir.

Lucien s'approcha de la console, se versa deux doigts de cognac et descendit son verre d'un trait.

Il avait perdu l'esprit. Comment expliquer autrement qu'il ait forcé Julienne La Cœur à rester ? Il passa la main sur son sexe en érection sous l'étoffe de son pantalon. Son excitation était ridicule. Elle était travestie en homme, pour l'amour du ciel !

Il ferma les yeux, se remémora son léger déhanchement lorsqu'elle avait quitté la pièce. Son sexe palpita en réponse.

Enfer et damnation ! Il aurait dû la mettre à la porte. En douceur, bien sûr, mais la renvoyer séance tenante.

Au lieu de quoi il l'avait expédiée à l'étage, dans la chambre qui jouxtait la sienne. Elle était innocente, la chose était douloureusement évidente, mais en dépit de son inexpérience, elle n'ignorait pas ce qu'était le désir. Elle l'avait regardé comme si elle avait envie de le dévorer tout cru. Et, par Dieu, il aurait adoré la laisser faire. Il n'eut

pas de mal à imaginer son sexe allant et venant dans son adorable petite bouche. Il aurait eu l'impression de plonger dans un fourreau de soie tiède...

Il gémit comme son pantalon devint plus inconfortable tant il le serrait.

Lâchant un juron, il reposa son verre vide et s'approcha des rayonnages remplis de dossiers. D'un bref coup d'œil, il repéra celui du comte de Montrose et le sortit. L'historique financier complet du comte se trouvait là, depuis le montant des factures encore impayées de son tailleur jusqu'au solde de son compte bancaire.

Lucien avait remarqué que l'homme jouait trop et beaucoup trop gros. N'importe quel autre client aurait perdu son droit de crédit depuis longtemps. Mais il avait maintenu son compte ouvert pour une seule et unique raison : il voulait Julienne La Cœur. Il l'avait couvée des yeux dans bien des salles de bal. Petite, mais non dépourvue de courbes voluptueuses, avec ses cheveux blond foncé et son regard espiègle, il en avait eu le souffle coupé à l'instant où il l'avait vue.

Il aurait voulu l'approcher, l'inviter à danser, histoire de la serrer dans ses bras. Mais sa réputation de débauché notoire et de libertin invétéré, tout autant que son statut d'homme d'affaires, interdisait qu'il lui soit seulement présenté. Il avait donc autorisé Montrose, seul lien entre Julienne et lui, à continuer de jouer, afin de le garder à l'œil jusqu'à ce qu'il trouve le moyen d'approcher sa sœur.

Lucien n'était pas certain de ce qu'il ferait ensuite. Peut-être la séduirait-il pour assouvir son désir. Peut-être envisagerait-il une association plus durable. Il ne savait franchement pas ce qu'il voulait d'elle. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il la voulait. De toutes ses forces.

Jamais, même dans ses plus folles divagations (et celles-ci pouvaient se révéler très débridées), il n'aurait imaginé que ce serait elle qui viendrait à lui. Habillée en homme, par-dessus le marché !

Mais il ne lui déplaisait pas qu'elle l'eût fait. Il fallait un sacré cran pour prendre un tel risque. Et elle lui avait tenu tête alors que certains ducs pliaient devant lui. Julienne La Cœur n'avait rien d'une demoiselle timorée.

Elle était à l'étage à présent, s'apprêtant à se coucher dans le lit de la chambre saphir. Il la vit, sa chevelure répandue sur l'oreiller, la tête ployée en arrière tandis qu'il allait et venait en elle. Elle serait ravissante, les joues empourprées par la passion...

« Arrête ! » s'ordonna-t-il.

Avant de s'exciter au point de faire quelque chose de regrettable, Lucien alla ranger le dossier et regagna la salle de jeu. Il circula parmi ces messieurs tout en surveillant gains et pertes. Il orienta les courtisanes vers ceux qui semblaient avoir besoin de s'amuser et fit signe aux serveurs de couper d'eau les verres de ceux qui risquaient de

sombrer dans l'ivresse. Il devisa avec ceux qui paraissaient en manque de conversation et surveilla les plats qui sortaient des cuisines.

Absorbé par son travail, il parvint à passer un moment sans être tirillé par son entrejambe. Mais tandis que les heures s'égrenaient, et que bon nombre de ces messieurs s'isolaient à l'étage en compagnie d'une courtisane, ses pensées revinrent inéluctablement à Julienne.

La belle et intouchable Julienne.

Il l'avait vue inciter des jeunes filles qui faisaient tapisserie à sortir de leur coquille et transformer des dragons de la haute société en chatons ronronnants.

Il gagna le premier étage et, avant de s'être rendu compte de ce qu'il faisait, se retrouva dans la chambre qu'il réservait à son usage personnel quand les soirées se prolongeaient trop avant dans la nuit ou qu'il était trop épuisé pour rentrer chez lui. Devant la porte de communication avec la chambre saphir, il hésita. Son sexe était de nouveau dressé, chaud et palpitant dans sa prison de tissu. Il appuya le front contre le battant, sachant que Julienne était juste de l'autre côté, si proche. Douloureusement proche.

Après avoir pris une profonde inspiration, il tendit la main vers la poignée, et ressentit une joie immense quand elle tourna sans opposer de résistance. Julienne n'avait pas eu la présence d'esprit de fermer à clé. Fallait-il considérer cela comme une chance ou un désastre ? Lucien aurait été bien en peine de le dire. Un gentleman aurait fait demi-tour. Cela dit, un gentleman ne serait jamais monté dans cette chambre.

Mais Lucien ne s'était jamais targué d'être un gentleman.

Sans se laisser le temps d'y réfléchir à deux fois, il ouvrit la porte et pénétra dans la chambre saphir.

2

Julienne, qui avait le sommeil léger, se réveilla dès qu'elle sentit une présence étrangère dans la pièce. Elle décida de ne pas faire un geste avant de savoir qui venait d'entrer.

— Vous ne dormez pas.

Elle se raidit. Elle aurait reconnu cette voix de velours entre mille. Elle se redressa dans le grand lit en remontant le drap jusqu'au menton et tourna les yeux vers la porte. La silhouette de Lucien Remington était entourée d'un halo de lumière provenant de la pièce voisine. Il lui apparut comme le diable incarné, tout en puissance et sombre virilité.

— Vous m'avez réveillée, lui reprocha-t-elle d'une voix ensommeillée, le corps tendu comme un arc.

Ses rêves avaient été emplis de visions de lui. De ses mains sur elle, de ses lèvres s'unissant aux siennes, de son corps musclé pesant sur elle... Fantômes nocturnes dont elle s'était délectée sans se sentir vraiment coupable.

— Votre intrusion est parfaitement inconvenante, monsieur Remington, observa-t-elle sèchement, s'appliquant à dissimuler la grisante excitation qu'elle ressentait. Que faites-vous ici ?

Il s'approcha de sa souple démarche de prédateur, s'arrêta près du lit et alluma la chandelle de la table de chevet. Quand le cercle de lumière la révéla à ses yeux, il demeura un instant bouche bée.

— Seigneur ! Mais vous êtes nue ! lança-t-il d'un ton accusateur en reculant.

— Raison pour laquelle vous ne devriez pas être là.

Désignant le négligé drapé sur le dossier d'une chaise, elle ajouta :

— Porter ceci serait encore pire qu'être nue.

Le regard de Remington demeura rivé sur elle.

— J'aurais dû vous laisser partir, maugréa-t-il en secouant la tête.

— À présent, c'est vous qui devriez partir, répliqua-t-elle en rosissant.

Il gagna la porte à reculons.

— Mon frère est-il arrivé ? s'enquit-elle en repoussant ses cheveux de son visage.

Remington se figea dans l'encadrement de la porte.

— Non, croassa-t-il. Montrose n'est pas là.

Il la contempla un instant, puis demanda abruptement :

— Êtes-vous bien installée ?

— Si je suis... ? bredouilla Julienne en fronçant les sourcils, surprise par sa question. Oui, je suis tout à fait à mon aise.

— Et le souper ? Était-il à votre goût ?

— Le souper était excellent, assura-t-elle en souriant. Votre établissement est exceptionnel. J'en avais entendu parler, bien sûr, et Montrose ne tarit pas d'éloges sur la beauté des lieux, mais rien ne vaut de le voir de ses propres yeux. C'est très impressionnant. J'admire ce que vous avez accompli.

— Vraiment ? Merci. Je suis heureux que cela vous plaise.

— On doit vous complimenter à longueur de journée, j'imagine.

— En fait, excepté mes parents, c'est la première fois que cela m'arrive.

Julienne ne sut que répondre. Elle savait ce qu'on disait de lui, mais fut peinée de découvrir qu'il le savait aussi.

— C'est pour cela que vous êtes venu ? Pour vous assurer de mon bien-être ?

Un silence embarrassé suivit.

— Je suis peut-être venu pour vous séduire, hasarda-t-il finalement.

Elle s'étrangla, puis éclata de rire.

— C'est bien la chose la plus ridicule que j'aie jamais entendue.

Remington écarquilla les yeux.

— Pourquoi ? Vous ne croyez pas possible que je veuille vous séduire ?

Julienne secoua la tête, se demandant si elle n'était pas en train de rêver cet improbable tête-à-tête.

— Monsieur Remington, vous l'un des hommes les plus séduisants d'Angleterre. Je connais votre réputation et je sais qu'un libertin tel que vous ne risque pas de s'intéresser à la débutante que je suis.

Il revint vers elle à pas lents, comme s'il agissait contre son gré.

— L'un des hommes les plus séduisants d'Angleterre ? répéta-t-il d'une voix douce. C'est une opinion personnelle ou ce que vous avez entendu dire ?

Elle pivota légèrement comme il approchait afin de dissimuler son dos nu à sa vue.

— Les deux, avoua-t-elle en relevant un sourcil. Je ne vous aurais pas cru vaniteux, monsieur Remington, mais si vous l'êtes, et si vous souhaitez obtenir confirmation de votre séduction, je le ferai volontiers... *demain*. Pour l'heure, j'apprécierais...

— Je suis curieux, milady, l'interrompit-il en esquissant un sourire. Comment confirmeriez-vous ma séduction ?

Julienne nota, méfiante qu'une étincelle s'était allumée dans son regard – comme un peu plus tôt dans son bureau. Ce n'était certes pas déplaisant, mais, Dieu tout-puissant, elle était *nue* ! Cette situation était extrêmement... excitante... mais aussi entièrement nouvelle. Agrippant fermement le drap d'une main, elle leva l'autre, paume en avant, pour lui interdire d'avancer. Il s'immobilisa.

— Que voulez-vous ? articula-t-elle.

— Vous séduire.

Il avait dit cela si simplement et avec un tel accent de sincérité que Julienne en resta sans voix. Cet homme était vraiment diabolique. Et bien plus intéressant que tous ceux qu'elle connaissait.

— Vous pouvez avoir toutes les femmes que vous voulez.

— Non, répondit-il avec un sourire mélancolique. Je ne peux pas vous avoir.

Julienne en eut le souffle coupé.

— Vous êtes doué, admit-elle finalement. Charmant, apparemment sincère... Je vois comment vous procédez pour faire autant de conquêtes. Mais franchement, je ne mérite pas autant d'efforts, même si j'en suis flattée.

— Vous êtes étonnante, s'esclaffa Remington. Vous vous travestissez en homme pour vous introduire dans mon club, vous tolérez que je vous impose de passer la nuit ici et vous vous dites flattée quand je fais irruption dans votre chambre avec l'intention avouée de vous séduire. J'aimerais pouvoir vous garder, ajouta-t-il d'une voix plus douce.

Le cœur de Julienne s'emballa. La tête lui tournait soudain. Puis une pensée lui traversa l'esprit.

— Auriez-vous bu ?

Il s'approcha tranquillement de la chaise et s'y assit.

— Dites-moi pourquoi vous cherchez votre frère et je vous dirai pourquoi je suis entré dans votre chambre.

— Si vous avez l'intention de bavarder avec moi, pouvez-vous au moins m'autoriser à m'habiller ?

Une lueur avide étincela dans les yeux bleus.

— En negligé ou en pantalon ?

Julienne se tint coite. Elle devait être en train de rêver. Un rêve étrange, à la fois

bizarre et merveilleux.

— J'ignore comment me comporter avec un homme tel que vous, monsieur Remington.

— Vous pouvez commencer par m'appeler Lucien, suggéra-t-il. Après quoi vous devriez vous mettre à crier. La plupart des débutantes se seraient déjà enfuies, à l'heure qu'il est. Vous ne me connaissez pas, sinon de réputation, et celle-ci ne devrait pas vous inciter à me faire confiance.

— Je n'ai pas peur de vous, assura-t-elle en souriant. Vous n'avez nul besoin de prendre une femme de force.

— Qui a dit que j'aurais besoin de vous forcer ?

— Dieu tout-puissant, soupira-t-elle en levant les yeux au ciel. Vous prenez plaisir à cultiver votre image, n'est-ce pas ? Je suis prête à parier que vous n'êtes pas aussi affreux qu'on le prétend.

— En effet, acquiesça-t-il avec un sourire en coin. Je suis bien pire. Si vous n'étiez pas la créature la plus pure, la plus douce et la plus adorable que j'aie jamais vue, je vous aurais déjà renversée sur le dos.

Stupéfaite, Julienne rougit et détourna le regard. Seul un parfait vaurien pouvait tenir de tels propos, mais elle n'en avait cure. Solide, viril, doté d'un charme dévastateur, Lucien Remington était l'incarnation de ses rêves les plus secrets. Il l'était depuis qu'elle l'avait vu pour la toute première fois, à la partie de campagne des Milton.

Plus grand que la plupart des autres invités et aussi musclé qu'un travailleur de force, il s'était à jamais gravé dans sa mémoire lorsqu'il lui avait adressé un signe de tête en lui décochant un clin d'œil. Au cours du mois suivant, il ne s'était pas passé une nuit sans qu'elle rêve de lui comme aucune lady digne de ce nom ne devrait rêver d'un homme, fût-il son époux.

Que n'aurait-elle donné pour être audacieuse et désirable, ne serait-ce qu'un instant ! Elle aurait tant aimé ressembler à ces femmes qui savaient retenir l'attention de Remington. Cette pensée lui tira un soupir.

— Bon sang !

Elle leva les yeux, surprise.

— Quoi ? s'écria-t-elle choquée par son expression. Pourquoi prenez-vous cet air-là ?

Lucien se leva et retourna la chaise, la plaçant entre eux comme si Julienne représentait une grave menace.

— Parce que *vous* prenez cet air-là ! Je sais à quoi vous pensez et vous devez cesser. Immédiatement.

— Il se trouve que mes pensées ne vous regardent pas, répliqua-t-elle. Il est tard et

Je suis fatiguée. Je suis dévêtue et...

— Je voulais vous regarder dormir.

— Je vous demande pardon ? dit-elle avec un battement de cils.

— Vous m'avez demandé pourquoi je suis venu, répondit-il avant de se racler la gorge. Je voulais vous regarder dormir.

Julienne fronça les sourcils, perplexe.

— Pourquoi voudriez-vous faire cela ?

Lucien Remington, prince de la volupté, occupé à la regarder *dormir* ? Cela semblait infiniment plus intime qu'une simple séduction...

Elle l'examina, et remarqua que ses mains agrippaient si fort le dossier de la chaise que ses jointures avaient blanchi. Il était impossible qu'il s'intéressât à elle. C'était tellement contraire à sa nature qu'elle ne pouvait le croire. Il préférait les femmes plus mûres et, généralement, mariées.

— Vous ne vous sentez pas bien, monsieur Rem... euh, Lucien ? Peut-être avez-vous un peu trop bu ?

— Je n'ai *pas* bu, gronda-t-il. Mais, en effet, je ne me sens pas bien. Je suis en train de perdre pied. Et par Dieu, vous me regardez comme si vous étiez dans le même état. Je ne suis pas un homme honorable et je n'aspire pas à le devenir. Je vais ravir votre innocence et vous abandonner sans un regard en arrière. Votre réputation sera ruinée, Julienne. Je soupire après vous depuis des semaines. Des *semaines*.

Il écarta la chaise et se mit à arpenter la chambre.

— Je jure devant Dieu que j'aurais préféré que vous ne veniez pas ici ce soir.

Julienne en resta bouche bée. Depuis son arrivée à Londres pour la Saison, son existence avait été chamboulée. Son frère s'était évaporé, les créanciers assiégeaient Montrose Hall et Lucien Remington voulait coucher avec elle. Elle ne put décider lequel de ces événements la perturbait le plus. Sa peau s'échauffa, rétrécit, et elle se sentit soudain affreusement mal à l'aise.

— Vous ne comptez pas dire quelque chose ? s'irrita-t-il. Me traiter de goujat ou pire encore, si vous disposez d'un vocabulaire assez grossier pour le faire. M'ordonner de partir.

Voyant qu'elle se contentait de le regarder d'un air incrédule, il s'approcha d'elle, la saisit aux épaules et la secoua.

— Faites quelque chose ! *N'importe quoi* pour m'obliger à partir.

Elle le contempla, muette de saisissement. Sa voix, ses propos, son comportement – jamais encore elle n'avait été témoin d'une telle passion. Et penser qu'elle était à l'origine d'un tel débordement la plongeait dans un silence choqué.

Double d'une troublante excitation.

— Dites-moi de partir, répéta-t-il d'une voix rauque. Avant que je ne fasse quelque chose que nous regretterons tous les deux.

— Partez, dit-elle, d'une voix si douce que c'était à peine un murmure.

Cela suffit, pourtant. Lucien la lâcha et s'éloigna d'un pas rageur.

Comme la porte se refermait sur lui, Julienne ressentit une étrange panique, comme si, une fois qu'elle l'aurait laissé partir, elle ne le reverrait plus jamais. Ce qui était en partie vrai. Elle ne serait en tout cas jamais autorisée à lui adresser la parole ou à le toucher puisque le simple fait de poser les yeux sur lui était considéré comme choquant. Une fois qu'il aurait fermé cette porte, plus jamais elle ne passerait du temps avec lui.

Et cette pensée lui était insupportable.

— Lucien ! cria-t-elle, au désespoir.

La porte se rouvrit aussitôt, et la seconde d'après il était dans ses bras.

3

Julienne La Cœur sentait divinement bon. Sa peau était de soie, et ses seins pressés contre son torse plus que généreux. Lucien ignorait pourquoi elle l'avait rappelé, mais il n'était pas assez sot pour lui demander une explication.

— Douce Julienne, murmura-t-il fiévreusement. Vous auriez dû me laisser partir.

Ses petites mains délicates s'immiscèrent sous le velours de sa veste, puis glissèrent sur le dos de satin de son gilet.

— J'ai essayé.

Il se détourna à demi pour se débarrasser de son manteau qu'il laissa négligemment tomber sur le sol. Quand il se tourna de nouveau vers elle, il se figea de stupeur.

Le drap avait glissé jusqu'à sa taille, révélant sa poitrine. Fermes et d'une rondeur parfaite, il n'avait jamais vu seins plus adorables.

— Vous êtes encore plus belle que je l'imaginai, souffla-t-il.

Il regarda, émerveillé, la rougeur qui se déploya depuis ses seins, jusqu'à son visage. Elle n'osait pas croiser son regard, aussi l'incita-t-il du bout des doigts à relever le menton.

— Ne soyez pas timide, mon cœur. Pas avec moi.

Tandis qu'il la scrutait, il s'émerveilla de sa bonne fortune. Lady Julienne La Cœur reposait sur un de ses lits, à demie nue, son opulente chevelure répandue sur ses épaules d'albâtre, et le contemplait d'un regard vibrant de désir. Il avait tellement envie d'elle qu'il avait l'impression qu'il allait exploser, mais la petite partie de son cerveau qui ne se trouvait pas entre ses jambes se demanda pourquoi cet admirable joyau de l'aristocratie semblait si pressé d'écartier les cuisses pour un type comme lui.

Étouffant un juron, il quitta le lit et balaya la pièce d'un regard affolé.

— C'est un piège, n'est-ce pas ? cracha-t-il. Votre frère est caché quelque part, prêt

à jaillir une fois que je vous aurais compromise ?

— Je vous demande pardon ? dit-elle, l'air perdu.

— Que faites-vous, allongée nue dans ce lit ? Pourquoi vous donnez-vous à moi si aisément ?

Un pli vertical apparut entre les sourcils de Julienne.

— Je dormais, lui rappela-t-elle, fâchée. Je ne vous ai pas demandé de venir ici. Je ne voulais même pas passer la nuit ici. C'est *vous* qui avez insisté.

Elle remonta le drap sur sa poitrine.

— Sortez, ordonna-t-elle froidement.

Lucien serra les poings.

— Sortez, monsieur Remington, avant que je me mette à crier comme vous me l'avez suggéré.

Sur ce, elle lui tourna le dos. Être surprise en sa compagnie lui serait certes bien plus préjudiciable à elle qu'à lui, mais pour quelle autre raison se serait-elle offerte ainsi ?

— C'est incroyable, marmonna-t-il, plus pour lui-même que pour Julienne.

Elle émit un petit grognement dédaigneux et frappa l'oreiller de son petit poing.

Lucien parcourut la chambre, regarda derrière les rideaux de velours saphir, s'agenouilla pour inspecter le dessous du lit. Une fois assuré qu'aucun intrus ne se trouvait dans la chambre, il verrouilla les deux portes, puis se débarrassa de son gilet.

Julienne se redressa en position assise.

— Vous êtes fou si vous pensez que je vais vous autoriser à me toucher !

Lucien sortit sa chemise de son pantalon et la fit passer par-dessus sa tête. Il eut un sourire amer quand Julienne étouffa un cri à la vue de son torse. Il savait que sa musculature était trop développée, résultat de nombreuses heures consacrées à l'escrime et à la lutte. Mais la lueur qui brillait dans ses yeux ne reflétait ni frayeur ni répulsion. Juste du désir.

— Pourquoi moi ? demanda-t-il.

Elle roula sur le côté.

— Partez.

— Pourquoi moi ? répéta-t-il.

— Pourquoi trouvez-vous cela si difficile à croire ? marmonna-t-elle. Toutes les femmes se jettent à votre tête. Pourquoi pas moi ?

— Allez-vous vous en vanter auprès de vos amies ? demanda-t-il en s'approchant du lit.

Julienne s'enfonça davantage dans les oreillers.

— Comme si j'allais me vanter d'avoir succombé à vos charmes auprès de qui que ce

soit. Ce que je ne ferai pas ! s'empressa-t-elle d'ajouter. Succomber, j'entends. À présent, je vous en prie, partez !

— Et si j'en parlais autour de moi ? demanda-t-il. Si je racontais à tous les membres de mon club que j'ai visité votre entrejambe ? Que je vous ai possédée et que vous avez crié de plaisir pendant que je le faisais ? Parce que vous allez crier de plaisir, ajouta-t-il avec un sourire prédateur.

— Je n'en ferai rien, ricana-t-elle.

— Et si je le dis à tout le monde, Julienne ?

— Vous ne feriez pas cela.

— Vous ne me connaissez pas assez pour en être certaine.

— Vous ne me connaissez pas assez non plus. Parce que si vous me connaissiez, vous ne me questionneriez pas sur mes intentions.

Lucien se retourna et regarda pensivement le feu qui se mourait dans l'âtre.

— Vous êtes affolée par le comportement de votre frère.

— C'est vrai reconnu-elle d'une voix claire qui lui apprit qu'elle s'était tournée vers lui. Je vais devoir le sortir du guêpier où il s'est fourré, comme toujours.

Il soupira.

— Si je vous touche, vous ne pourrez plus prétendre au mariage qui sauverait votre frère de la ruine.

— J'en suis consciente. Venir ici ce soir était une folie, mais j'en avais mesuré les conséquences. Je comptais m'asseoir dans un coin tranquille et observer. Je voulais vous voir dans votre élément, un lieu où c'est vous qui édictez les règles, où vous n'êtes pas entravé par l'étiquette. C'est malheureux que Ridgely ait choisi de partager ma table, mais pas inattendu.

— Lady Julienne. Si votre identité avait été découverte...

— Le scandale aurait détruit toutes mes chances de faire un mariage avantageux, je sais. Mais ce ne serait peut-être pas plus mal pour Montrose. L'idée d'être sacrifiée sur l'autel du mariage ne m'enchanté guère. Affronter les conséquences de nos actions est la meilleure façon d'apprendre ses responsabilités et c'est moi qui suis à blâmer de l'avoir trop protégé. Quant à l'instant présent, est-ce donc si mal de vouloir ce plaisir que connaissent d'autres femmes ? Est-ce donc si épouvantable de voler un peu de passion avant d'affronter une vie qui en sera dépourvue ? Il y a des moyens... des moyens qui... qui ne mettraient pas ma virginité en péril...

Lucien pivota vers elle, abasourdi.

— Comment pourriez-vous être informée de tels « moyens » ?

Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— J'ai lu des... choses.

— Des choses ? Des ouvrages *érotiques* ? articula-t-il.

Avec ses épaules nues et son visage empourpré, Julienne avait tout de la séductrice dévergondée et plus rien de la vierge innocente qu'il savait qu'elle était.

Ce fut pourtant la façon dont elle releva crânement le menton tout en le mettant silencieusement au défi de la réprimander pour ses lectures qui le déstabilisa le plus. Une innocente qui n'était pas si innocente que cela. Son sexe se mit à palpiter douloureusement.

Sa beauté avait attiré son regard en premier lieu, sa silhouette avait ensuite retenu son attention, mais c'était son sourire, si franc et chaleureux, qui l'obsédait. Les femmes ne le regardaient jamais avec ce tendre intérêt. Elles le gratifiaient de regards assassins ou l'invitaient dans leurs lits en lui glissant des regards charmeurs. La première fois que Julienne l'avait vu au bal Milton, elle lui avait adressé un sourire si charmant qu'il en avait eu le souffle coupé. Il l'avait instantanément désirée, avait voulu découvrir ce qu'elle avait pu voir en lui pour qu'une telle flamme anime son regard.

Maintenant qu'elle était à portée de main, il s'apercevait que l'intérêt qu'elle suscitait en lui allait au-delà du besoin d'assouvir un désir physique. Désarçonné, il se rendait compte qu'il l'*appréciait*, qu'il appréciait autant son audace et son originalité que sa beauté et sa bienveillance.

Brusquement – et à son plus grand regret –, il comprit qu'il ne pouvait pas la déflorer. Ce serait la détruire, et il ne voulait pas la détruire.

— Non, dit-il avec un sourire contrit. Vouloir de la passion n'a rien de répréhensible. Et je suis très flatté que vous souhaitiez la découvrir avec moi.

Julienne lui adressa un sourire si étincelant que son cœur se serra. Il se passa la main dans les cheveux.

— J'apprécie la débauche comme n'importe quel homme, Julienne. Mais il m'arrive aussi de souhaiter des plaisirs plus raffinés, plus doux, aussi purs et innocents que vous l'êtes.

— Je ne suis pas si innocente que cela. Si vous saviez les pensées vous concernant qui me traversent l'esprit...

— Chut. N'en dites pas davantage. Je me donne déjà beaucoup de mal pour rester honorable.

— Je vous préfère sans honneur, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Il haussa un sourcil et sourit. Sous ses dehors policés, lady Julienne était une petite délurée. Elle cachait admirablement son jeu.

— On ne vous a pas mise en garde contre les hommes tels que moi ?

— Si, répondit-elle avec un sourire espiègle. C'est justement ce qui a éveillé mon intérêt.

Il secoua la tête.

— Voyez-vous, poursuivit-elle, le fait d'être près de vous m'emplit de désir. La façon dont vous me regardez m'emplit de désir. D'un désir bien plus ardent que lorsque je lis les livres de Hugh. Je ne suis plus une petite fille. Permettez-moi de me soucier des conséquences.

Lucien était à deux doigts de déposer les armes. Ce n'était pourtant pas faute d'avoir essayé de résister. Mais il n'était qu'un homme, un homme particulièrement porté sur les plaisirs de la chair, et la femme qu'il désirait plus que tout lui offrait des libertés qu'il ne pouvait accepter. Mais qu'il allait pourtant accepter. Il ne pouvait laisser passer cette chance de l'étreindre et de la caresser, rien qu'une fois.

— Je vais prendre soin de cela, ma douce, murmura-t-il en la rejoignant. Je m'en vais combler vos désirs.

Il s'allongea près d'elle. Et serra les dents quand elle roula vers lui et que ses seins se plaquèrent contre son torse. Elle renversa la tête en arrière pour lui offrir ses lèvres et il ne se fit pas prier pour s'en emparer. La réponse de Julienne le surprit par son avidité. Garder son calme, se montrer doux alors que le sang bouillonnait dans ses veines lui demandait un tel effort qu'il en tremblait.

Sans cesser d'explorer sa bouche, il referma la main sur son sein dont il pinça doucement la pointe. Julienne se laisser aller contre lui sans la moindre réserve, ce qu'il adora. L'attirant sur lui, il caressa ses fesses rondes avant de les pétrir jusqu'à ce qu'elle se torde.

— Je vous en prie, murmura-t-elle en s'arrachant à sa bouche, les jambes écartées en une invitation silencieuse.

Lucien enfouit le visage au creux de son cou pour dissimuler son sourire. Julienne était à la fois tellement innocente et tellement dévergondée. Elle était parfaite.

Il insinua la main entre ses cuisses, fit glisser son doigt jusqu'à sa minuscule ouverture déjà toute moite de désir, la testa doucement, avant de s'enfoncer légèrement. Elle gémit et ondula instinctivement des hanches pour se presser contre son érection. Lucien gémit en écho.

Il n'allait pas pouvoir résister très longtemps. Si elle recommençait, il risquait fort de plonger dans sa petite fente moite et de rompre son hymen.

Julienne laissa échapper un petit cri de protestation quand il l'empoigna par la taille et la fit remonter sur lui afin que ses seins se retrouvent au niveau de son visage, sa toison se nichant contre son ventre, loin du danger que représentait son sexe engorgé. Il la souleva aisément et admira le spectacle. Les yeux clos, elle se cambra pour lui offrir sa poitrine, sa chevelure serpentant sur ses épaules.

Lucien était littéralement fasciné.

Soulevant la tête, il déposa un baiser sur l'un de ses mamelons érigés. Le doux soupir de Julienne l'encouragea à poursuivre. Après l'avoir agacé de la langue, il le prit en bouche, s'enivra de son parfum et de sa saveur. Elle creusa les reins, se frotta contre son abdomen. Et recommença. Puis recommença encore. Elle se caressait sur lui tandis qu'il lui suçait un sein avec ardeur.

— Je vous en prie, gémit-elle. Il m'en faut... davantage...

Lucien savait de quoi elle avait envie. Elle le voulait en elle, voulait sentir son sexe l'investir, l'écarteler, la combler... jusqu'à la jouissance. Mais il ne ferait pas cela. Il n'en avait pas le droit. Il était tout sauf un homme honorable, mais il ferait un effort. Pour elle.

— Patience, ma belle, chuchota-t-il. Je vais m'occuper de vous.

Il la fit basculer sur le flanc, aspira dans sa bouche son autre sein en laissant sa main glisser le long de son corps, jusqu'à son entrejambe. À sa grande joie, elle écarta avidement les cuisses. Il entreprit de la caresser intimement, faisant rouler sous ses doigts habiles la perle durcie de son clitoris. Son petit corps souple se mit à onduler contre le sien. Il passa alors la jambe par-dessus sa hanche et frotta son sexe dur contre sa cuisse, son corps cherchant un soulagement qui lui serait refusé.

Il dut lutter comme un beau diable pour ne pas oublier la promesse qu'il s'était faite.

Impatiente, Julienne se plaqua contre sa main. Lucien aventura de nouveau un doigt dans son étroit fourreau, le retira avec une lenteur délibérée, puis revint en elle. Avec une patience qui le surprit, il l'activa tendrement jusqu'à ce que le miel de son plaisir accueille son toucher. Elle murmura son nom et l'esprit de Lucien chancela.

Les mâchoires crispées, il s'efforçait de ne pas perdre le contrôle. Il ajouta un deuxième doigt, accéléra le rythme de leur va-et-vient et s'écarta pour contempler le visage de Julienne tandis qu'elle luttait contre l'imminence de l'orgasme, la peau rosie, les pointes des seins dures et tendues. En dépit de sa virginité, elle était si excitée qu'il n'avait aucun mal à la satisfaire. Comme il la maintenait volontairement au bord de l'extase, Julienne se tordait follement, ses hanches accompagnant le mouvement de ses doigts.

— Ne luttez pas, ma douce, murmura-t-il quand sa tête se mit à rouler de droite à gauche et qu'elle devint brûlante. Laissez-vous aller.

Dans le silence de la chambre, on n'entendait plus que leurs halètements et le bruit de succion produit par ses doigts qui ne cessaient de s'activer. Julienne lui offrit sa bouche entrouverte et il glissa la langue entre ses lèvres, impatient de goûter de nouveau à sa délicieuse saveur. Elle se raidit soudain, puis arqua le dos en criant son nom, le corps parcouru d'un long frémissement. Ses muscles intimes lui enserraient si

fort les doigts qu'il pouvait à peine les remuer, il s'y employa cependant, et accompagna sa jouissance jusqu'au bout. Il la regarda voler en éclats, bouleversé, conscient de n'avoir jamais rien vu de plus beau de sa vie.

Et cela ne se reproduirait plus jamais, songea-t-il, déchiré entre la satisfaction virile et un désespoir torturant.

Julienne ouvrit les yeux, se demandant si elle s'était évanouie. Elle était toute molle, et languide, et elle avait chaud. Quand elle comprit que la chaleur provenait de Lucien, un sourire lui incurva les lèvres. Elle voulut se blottir contre lui, et se figea en l'entendant prendre une brève inspiration. Elle sentit presque aussitôt son érection contre sa cuisse, et le regarda, consternée. Il souffrait, et elle avait été tellement perdue dans son propre plaisir qu'elle ne l'avait pas remarqué.

Il se hissa sur les coudes et baissa les yeux sur elle, les traits tirés.

— Il faut que je vous laisse.

Elle baissa les yeux sur son sexe, se risqua à l'effleurer d'une main timide. Il tressauta sous sa caresse.

Lucien lui écarta la main en jurant, puis la lui reprit et baisa le bout de ses doigts pour se faire pardonner.

— Vous ne devez pas me toucher, Julienne.

— Mais j'aimerais le faire, insista-t-elle. C'était tellement merveilleux... ce que vous m'avez fait...

Le regard dont Lucien la gratifia était infiniment tendre tandis qu'il murmurait :

— J'en suis heureux.

Spontanément, Julienne pressa ses lèvres contre les siennes. Il la prit à la nuque, prolongeant leur baiser. Puis il poussa un soupir et se leva vivement. Il ramassa sa chemise et aida Julienne à l'enfiler.

— Restez avec moi, dit-elle.

Elle lui agrippa le poignet quand il se détourna pour partir.

— Je ne pense pas pouvoir faire cela.

— Mais vous vouliez me regarder dormir.

Voyant qu'il hésitait, elle rabattit la courtepoinette en un geste d'invite. Il était en proie à un si douloureux dilemme que Julienne en eut le cœur serré.

Puis soudain, il souffla la chandelle et se glissa près d'elle. Il se plaqua contre son dos, les genoux au creux des siens, les lèvres contre son épaule. Elle s'accrocha à son bras comme si elle n'avait pas l'intention de le laisser repartir, ce qui était le cas. Enveloppée par sa chaleur et son odeur, elle s'endormit très vite.

— Oh, Seigneur, c'est affreux ! Nous sommes perdus. *Tu es perdue !* Qu'allons-nous faire ? Nous serons chassés de Montrose Hall et...

— Tante Eugenia, par pitié ! chuchota Julienne. Les domestiques vont vous entendre.

Eugenia Whitfield ferma la bouche et se mordit la lèvre.

Julienne se laissa choir dans le fauteuil du bureau de son frère et froissa sa lettre dans son poing. La profonde satisfaction qu'elle ressentait depuis qu'elle avait quitté Lucien, à l'aube, s'était envolée, cédant la place à la lassitude et la résignation.

— Je ne suis pas perdue.

— Tu as passé la nuit avec Lucien Remington !

— *Tante Eugenia !*

Eugenia se recroquevilla sur sa chaise.

— Je n'ai pas passé la nuit avec Lucien Remington. J'ai simplement passé la soirée dans son établissement, et vous êtes la seule à le savoir. J'aimerais que cela continue, aussi baissez la voix. S'il vous plaît !

— Qu'allons-nous faire au sujet de Hugh ?

Julienne se posait la même question. Hugh était allé s'amuser à la campagne avec ses amis, lui laissant le soin de s'occuper de ses dettes. Comme d'habitude, il n'avait songé à l'en informer que plusieurs jours après son départ. Son frère ne pensait pas à mal. Il était juste irresponsable, sautait sans regarder et se retrouvait en permanence dans des mares d'ennuis. C'était en partie la faute de Julienne, qui passait son temps à nettoyer derrière lui. Hugh n'avait jamais appris que chaque action avait des conséquences.

Elle se leva et jeta la lettre au feu.

— Rien n'a changé. J'étais déjà obligée de me marier de toute façon.

— Oh, Julienne ! soupira sa tante. Tu en as déjà tellement enduré. Je ne sais pas comment tu trouves la force de supporter tout cela.

— De la même façon que vous nous avez supportés, Hugh et moi. Nous faisons ce qui doit être fait.

Julienne tourna le dos à sa tante et sourit. À cinquante ans, Eugenia Whitfield était encore une belle femme. Elle s'était retrouvée veuve à un âge encore tendre et aurait pu se remarier aisément. Mais elle avait préféré prendre soin des enfants de son frère après le décès prématuré du comte de Montrose et de son épouse. Elle avait eu beau se lamenter sur le tempérament indiscipliné de ses pupilles plus souvent qu'à son tour, elle n'avait jamais eu un mot de regret pour tout ce à quoi elle avait renoncé. Pour cette raison, Julienne aimait sa tante plus que tout au monde.

— J'étais persuadée que Hugh était encore en train de s'enivrer et de jouer dans ce club, avoua Eugenia. Jamais je n'aurais imaginé qu'il puisse quitter la ville en un pareil moment. Ce garçon mérite une bonne correction, ajouta-t-elle en pinçant les lèvres.

Julienne réprima un gloussement. Tante Eugenia, qui les avait toujours choyés et câlinés, n'avait jamais levé la main sur eux.

Elle retourna s'asseoir et laissa dériver ses pensées du côté de Lucien Remington, un homme affranchi de toutes les contraintes et les règles qui l'étouffaient. Il lui suffit de fermer les yeux pour se rappeler la douceur de ses caresses, et son habileté lorsqu'il s'agissait de déchaîner sa passion. L'excitation la gagna de nouveau, lui faisant durcir les pointes des seins.

Si elle s'en était tenue à la morale de la bonne société, elle aurait dû affreusement regretter ce qui s'était passé. Ce n'était nullement le cas.

Dans les bras de Lucien, elle s'était sentie aimée, et bien qu'il n'ait fait mention que de son attirance physique, chacune de ses caresses, chacun de ses baisers, avait été empreint de tendresse. Toute sa vie, Julienne avait été un fragile objet d'estime. Jamais elle n'avait été considérée comme une femme passionnée, une personne à part entière ; elle avait d'abord été la fille de son père, puis la sœur de son frère, et serait bientôt la femme de son époux. Lucien était le seul à avoir vu, au-delà des apparences, la femme qu'elle était en secret.

Elle était reconnaissante d'avoir eu cette nuit de passion avec lui car elle n'en aurait pas d'autre.

Julienne l'avait quitté sans un mot d'adieu. Et trois jours plus tard, Lucien ne pouvait s'empêcher de penser à elle.

En général, il préférait éviter les adieux du lendemain matin, souvent embarrassants. Mais le départ silencieux de Julienne l'avait laissé désemparé. Pour la première fois de sa vie, il aurait voulu s'éveiller auprès de la femme qu'il avait caressée si intimement au cours de la nuit. Partager son petit-déjeuner et découvrir ce qui la tracassait. Passer quelques heures en sa compagnie avant de la perdre à tout jamais.

Julienne La Cœur l'intriguait davantage maintenant qu'il la connaissait. Il l'avait observée avec attention des semaines durant, admirant son maintien gracieux et ses manières d'aristocrate accomplie. Pourtant, dans la chambre saphir, elle avait été surprise par l'intérêt qu'il lui portait, non parce qu'elle sous-estimait ses charmes, mais parce qu'elle tenait les siens, à lui, en haute estime. Elle aimait chez lui ce pour quoi ses pairs le condamnaient habituellement, et il n'avait pas eu l'impression qu'elle disait cela pour le plaisir de paraître scandaleuse. Avec elle, il s'était senti apprécié pour lui-même.

Son départ avait laissé un vide qu'aucune des femmes avec lesquelles il avait couché depuis n'avait su combler. Il se demandait si elle regrettait d'avoir fait montre d'une telle curiosité, et si elle lui en voulait d'avoir profité d'une offre qu'il aurait dû rejeter. Il aurait sans doute dû se sentir coupable, mais il ne ressentait rien de tel. Comment l'aurait-il pu quand il ne souhaitait que recommencer ?

— Il semblerait que Montrose se soit retiré à la campagne.

Lucien fronça les sourcils et regarda Harold Marchant, son homme d'affaires, qui se tenait de l'autre côté de son bureau. La plupart des hommes tremblaient quand Lucien était de mauvaise humeur. Harold, lui, en faisait son affaire, ce qui expliquait qu'il fut à son service depuis bientôt dix ans. Lucien avait fait de Marchant un homme riche et avait gagné sa loyauté dans la foulée. Lui qui n'avait aucun ami en était venu à le considérer comme une sorte de confident.

— Le comte est-il ruiné ?

— Il le sera très prochainement. En sus des sommes considérables qu'il doit au Remington club, les marchands commencent à reprendre possession des biens qu'ils lui ont vendus et les créanciers affluent plus nombreux chaque jour à Montrose Hall. Au train où vont les choses, ils ne vont pas tarder à établir un campement devant sa demeure.

Lucien laissa échapper un petit sifflement. En ces temps de progrès industriels, de nombreux aristocrates perdaient leurs héritages séculaires par refus de s'engager dans les affaires ou d'investir sur l'avenir. Lucien, qui n'avait jamais compté que sur lui-même pour subvenir à ses besoins, n'avait que peu de respect pour quiconque plaçait sa fierté au-dessus de sa survie.

— Comment la situation affecte-t-elle lady Julienne ?

— Lady Julienne ? répéta Marchant, l'air franchement perplexe. Elle vient juste

d'entamer sa première Saison, ce qui n'est remarquable qu'en regard de son âge – elle a vingt ans. Pourquoi a-t-elle attendu aussi longtemps ? C'est la question que tout le monde se pose. La part de son héritage est importante, mais on dit qu'elle représente un montant dérisoire. Si un prétendant sérieux se présentait, il devrait accepter la responsabilité des futures dettes de son frère. Pour parler franchement, il lui faudra faire un mariage d'argent, mais la chose ne devrait pas être un problème. Elle jouit d'une grande popularité, descend d'une excellente lignée, et c'est une vraie beauté.

— Qui l'a présentée au roi ? demanda Lucien en se carrant dans son fauteuil.

— Sa marraine, la marquise de Canlow. Pourquoi cet intérêt pour lady Julienne ? s'enquit Marchant avec un froncement de sourcils.

Lucien préféra ne pas répondre.

— Non, déclara soudain Marchant. Ne l'approchez pas.

— Je vous demande pardon ?

— Je vous ai déjà vu cette expression. Tenez-vous-en à vos demi-mondaines et à vos épouses d'aristocrates. Lady Julienne a eu son lot de malheurs. Son frère a hérité du titre à l'âge de neuf ans et s'est révélé fort démuni face à cette responsabilité. Elle doit faire un bon mariage. Ne gâchez pas ses chances.

En d'autres circonstances, Lucien aurait trouvé la mise en garde amusante. Mais il n'y avait pas lieu de rire.

C'était à cause de sa maudite conscience qu'il se retrouvait dans cette situation. Il aurait dû baiser Julienne quand il en avait l'occasion et assouvir son désir. Les trois nuits de débauche qu'il venait d'enchaîner n'y avaient pas suffi. Il se sentait juste souillé. Ces coïts sans émotion s'étaient révélés tristes, de sordides imitations du doux plaisir qu'il avait partagé avec Julienne.

— Restez en dehors de mes affaires.

— Mon travail consiste à gérer vos affaires, rétorqua Marchant.

— Je ne vous paye pas pour que vous vous érigiez en censeur de mon comportement.

— Vous me payez trop, Lucien. Permettez que je mérite mon salaire.

Lucien lui jeta un regard noir.

— Pourquoi vous soucier d'une femme que vous n'avez jamais rencontrée ?

— Je l'ai rencontrée, répliqua Marchant, que son étonnement fit sourire. Il y a quelque temps, vous m'avez envoyé chez le comte, qui ne jouait plus qu'avec l'argent du club. Il était absent, mais lady Julienne m'a invité pour le thé en dépit de la raison de ma visite. Je l'ai trouvée charmante et authentique, une vraie lady. Elle m'a énormément plu.

Lucien sourit malgré lui. Julienne ne voyait que la part de bonté chez ceux qu'elle

rencontrait. Et on ne pouvait s'empêcher de savourer sa chaleureuse estime.

— Je n'ai pas l'intention de ruiner sa réputation, Harold.

— Je suis soulagé de l'entendre.

— En fait, j'aimerais lui venir en aide. Engagez quelqu'un pour retrouver Montrose.

Je veux savoir où il est.

— Comme vous voudrez, répondit Marchant en se levant. Autre chose ?

— Oui, dit Lucien après réflexion. Je veux que vous dressiez la liste des partis envisageables pour lady Julienne. Recensez tous les gentlemen riches et titrés, ni trop jeunes ni trop vieux. Et renseignez-vous sur leurs antécédents. Éliminez tous les pervers et les mauvais coucheurs, ceux qui empestent ou sont affligés de vices incontrôlables.

Marchant en resta bouche bée, et c'était bien la première fois que Lucien parvenait à le laisser sans voix.

Mais il était si malheureux qu'il ne put même pas s'en réjouir.

Julienne dévorait Lucien Remington du regard. Il était éblouissant en habit de soirée, ses yeux extraordinaires plus étincelants que jamais à la lumière des lustres et sa peau hâlée formant un saisissant contraste avec la blancheur immaculée de son gilet et de sa cravate. Toute la semaine elle n'avait cessé de penser à lui, se demandant ce qu'il faisait et qui il voyait. Il y avait tout lieu de croire qu'elle s'était entichée de lui, ce qui serait la pire des sottises.

— Julienne, murmura tante Eugenia en lui tirant le bras. Lord Fontaine se dirige par ici.

Elle tourna la tête et regarda le marquis approcher de sa lente démarche sensuelle. Beau comme un dieu grec, Fontaine était l'incarnation même du débauché. À seulement vingt-trois ans, il avait décidé qu'il lui fallait une épouse et Julienne semblait figurer en tête de liste des partis qu'il considérait comme envisageables. Elle plaqua un sourire sur ses lèvres et se pencha discrètement vers sa tante.

— Êtes-vous certaine qu'il aura la bonté d'aider Hugh ? chuchota-t-elle.

Eugenia conserva son expression affable pour lui répondre sur le même ton.

— La bonté serait un bonus. Je peux t'assurer qu'il est assez riche pour le faire. Souviens-toi qu'une femme obtient généralement ce qu'elle veut d'un homme par le charme et le compromis.

Julienne plissa le nez. Elle n'avait nulle envie de charmer un homme pour qu'il devienne bon ; elle voulait qu'il le soit naturellement. Elle espérait trouver quelqu'un qui ait assez d'expérience pour inciter Hugh à s'engager sur le chemin de la maturité et de l'indépendance financière. Elle était certaine que, convenablement guidé, son frère pouvait changer du tout au tout. Mais la main qui le guiderait devrait être à la fois douce et ferme.

Lord Fontaine s'inclina devant elle, accepta la main gantée qu'elle lui tendait et l'effleura d'un baiser.

— Lady Julienne, vous êtes d'une beauté à couper le souffle.

— Et vous, lord Fontaine, êtes particulièrement éblouissant ce soir.

Julienne s'évada par la pensée et débita les amabilités d'usage sans même avoir besoin de réfléchir. Elle fut soulagée quand le marquis lui proposa de faire quelques pas autour de la piste de danse. Comme ils s'éloignaient, elle vit Lucien prendre la main d'une jolie brune, connue pour ses liaisons scandaleuses. Son cœur se serra. Aussi bruns l'un que l'autre, ils formaient un couple magnifique.

Elle eut beau le regarder fixement, Lucien ne tourna pas même les yeux vers elle. De fait, il ne lui avait pas accordé un seul regard de la soirée.

Fontaine suivit la direction de son regard et émit un ricanement.

— Ce bâtard de Remington dépense autant qu'une verrue dans notre monde. Je ne comprends pas qu'il reçoive encore des invitations.

— Lord Fontaine ! s'écria Julienne, choquée par sa grossièreté.

Le marquis la gratifia d'un sourire, mais elle ne lui trouva soudain plus aucun charme.

— Ce genre de personnage n'a pas sa place dans la haute société. Cela déteint sur nous tous.

Julienne se raidit et Fontaine ralentit le pas pour rester à sa hauteur. L'étiquette imposait à Julienne de garder le silence, mais elle ne put s'y résoudre.

— M. Remington a bâti sa fortune seul, grâce à son travail et sa détermination. J'estime qu'il y a tout lieu de l'admirer.

— J'admire sa capacité à faire de l'argent, lady Julienne, concéda Fontaine, mais la manière dont il le fait est si vulgaire. Il n'est rien de plus qu'un pirate domestiqué. Et sa conduite *personnelle* laisse beaucoup à désirer. Remington n'a rien d'un gentleman.

Julienne s'immobilisa si abruptement que Fontaine chancela.

— Je trouve votre commentaire offensant, milord.

Fontaine fronça les sourcils, puis l'incita d'une main ferme à se remettre en marche.

— Je vous présente mes excuses si mon commentaire vous a paru offensant. Je me suis contenté d'énoncer la vérité.

— Le connaissez-vous si bien que cela ? s'enquit-elle d'un ton de défi.

— Ma foi... je ne dirais pas cela, non.

— Dans ce cas il est possible que vous ignoriez certains aspects de son caractère.

Elle jeta un coup d'œil à Lucien alors qu'ils passaient près de lui. Celui-ci n'avait d'yeux que pour sa compagne. Il avait trouvé sa nouvelle conquête. Pendant qu'elle-même s'appliquait à le défendre comme une petite sottie enamourée.

— Vos joues ont rosi, lady Julienne, murmura Fontaine.

Elle était furieuse contre elle-même, mais ne pouvait évidemment pas le reconnaître.

— Il fait un peu chaud.

Avec un sourire malicieux, le marquis la guida jusqu'à la terrasse qui surplombait le jardin.

— Cela va mieux ? s'enquit-il.

Julienne lui rendit son sourire à contrecœur. Fontaine était effectivement très beau et charmant – même s'il frisait parfois l'arrogance –, et elle se demanda s'il saurait la conduire aux sommets de la passion comme l'avait fait Lucien. À cet instant, elle ne ressentait rien à son endroit, sinon une pointe d'irritation, mais l'attirance s'éveillerait peut-être progressivement. Quoi qu'il en soit, elle ne pouvait continuer à se languir d'un homme qui ne serait jamais à elle.

— M'escorteriez-vous dans le jardin, milord ?

— Ne devrions-nous pas aller d'abord chercher votre chaperon ? répondit-il en arquant un sourcil.

— Vous y tenez vraiment ?

Elle savait fort bien qu'elle aurait dû insister pour que tante Eugenia les accompagne, mais elle n'avait pas envie de revoir Lucien et sa nouvelle conquête.

— Je vous promets de me comporter de manière irréprochable, déclara Fontaine en calant la main de Julienne au creux de son bras.

Ils s'engagèrent dans une allée gravillonnée, et elle se força à se détendre et à apprécier la petite brise nocturne. Ils firent bientôt halte et s'assirent sur un banc depuis lequel ils apercevaient la villa. Fontaine se tourna vers elle et lui prit les mains.

— Lady Julienne, je serais enchanté que vous m'autorisiez à vous accompagner au derby d'Epsom, la semaine prochaine.

Julienne savait qu'être vue en compagnie du beau marquis lors d'un événement aussi couru serait interprété par la haute société comme le signe qu'il la courtisait.

— Lord Fontaine...

— Justin, je vous en prie.

Elle était stupéfaite. C'était là une proposition de nature intime. Il comptait sans doute sur les doigts d'une main le nombre de personnes autorisées à l'appeler par son nom de baptême et non par son titre.

— Fort bien... Justin.

Elle prit une profonde inspiration. Elle aussi pouvait faire des propositions de nature intime. Ce qui s'était passé avec Lucien Remington ne l'empêcherait pas

d'approcher d'autres hommes puisque cela ne l'empêchait pas, lui, d'approcher d'autres femmes.

— J'apprécierais infiniment que vous m'embrassiez.

Fontaine parut évidemment surpris, puis méfiant, mais finit par la gratifier d'un sourire ravi. Si on les surprenait, ce serait pour elle un désastre. Fontaine pourrait soit lui offrir le mariage, soit se détourner d'elle. Vu son rang, personne ne pouvait le forcer à quoi que ce soit et certainement pas à quelque chose d'aussi drastique qu'un mariage. Mais Julienne était d'humeur intrépide, sa fierté et son cœur blessés l'incitant à se comporter stupidement.

— Avec plaisir, murmura-t-il en l'attirant à lui.

Julienne ferma les yeux et invoqua la passion. La bouche de Fontaine effleura la sienne, aussi légère qu'une aile d'un papillon. L'échange ne fut pas déplaisant – il fut même agréable –, mais il manquait lamentablement de feu. Son cœur ne s'emballa pas et ce baiser fut loin de lui couper le souffle. Cela dit, elle ne s'était pas attendue à autre chose.

Elle rouvrit les yeux et cacha sa déception derrière un sourire.

— Je serais ravie de vous accompagner au derby, milord.

— Venez-vous de me soumettre à un test, lady Julienne ? Et le cas échéant, suis-je autorisé à penser que je l'ai réussi ?

Julienne ne pouvait pas lui dire la vérité, aussi se contenta-t-elle de sourire. Dieu merci, Fontaine s'en tint là. Il se leva et lui offrit son bras, mais elle déclina son invitation.

— Partez devant, je vous prie. Je veux prendre le temps de retrouver mon souffle avant de regagner la salle de bal.

— Je ne peux pas vous laisser seule ici.

Mais elle insista.

Fontaine demeura indécis un moment, mais le désir de gagner son estime l'emporta. Il s'inclina devant elle et lui baisa la main.

— Je préviendrai lady Whitfield que vous êtes dans le jardin.

Une fois seule, Julienne comprit qu'il était temps d'abandonner son rêve d'une grande passion. Et de cesser d'embrasser ses prétendants en pensant à Lucien. Elle devait se marier et ne pouvait se permettre de faire la difficile. Personne, dans la haute société, ne se mariait par amour ni au nom d'aucun autre sentiment, aussi élevé fût-il, et il était vain de croire qu'elle échapperait à la règle.

— Vous l'avez embrassé !

Elle se leva vivement et tourna la tête.

Lucien.

Lucien garda ses poings serrés derrière son dos. Il s'était déjà retenu à grand-peine de réduire le marquis en bouillie, mais permettre à Julienne de voir combien il tenait à elle aurait été la pire des erreurs. Elle avait visiblement choisi d'oublier leur nuit ensemble, quand il s'en était révélé incapable. Il ne devait à aucun prix lui montrer à quel point il était épris d'elle.

Il l'avait observée toute la soirée. Bien qu'il fût seul à le savoir, elle portait sa marque. La lueur nouvelle au fond de ses yeux, son subtil déhanchement, la coloration plus vive de ses lèvres, tout cela disait mieux que des mots qu'elle avait fait l'expérience de la passion. Julienne avait toujours été séduisante, mais à présent... il était à deux doigts de la soulever dans ses bras, de l'emporter à l'écart et de la baiser jusqu'à plus soif.

Il l'avait entendue défendre son honneur face à Fontaine quand ils étaient passés près de lui et l'agacement qu'elle ressentait à l'endroit du marquis l'avait profondément touché. Lucien savait qu'il était trop audacieux et agressif pour être accepté dans les hautes sphères de la société, mais il était aussi trop riche pour frayer ailleurs. Les hommes enviaient son sens des affaires et appréciaient les avantages offerts aux membres de son club. Les femmes l'aimaient pour son physique et son appétit sexuel. Il était de ce fait invité partout, mais n'était nulle part à sa place.

À l'exception des heures trop brèves qu'il avait passées avec Julienne. Là, il s'était senti à sa place. Parfaitement à sa place.

Il l'avait suivie dans l'intention désespérée de la faire sienne. Et l'avait trouvée occupée à embrasser Fontaine. Elle levait à présent sur lui un regard rêveur alors qu'il était dévoré de jalousie.

— Oui, reconnut-elle. Je l'ai embrassé.

— Pourquoi ?

Rien ne l'autorisait à poser cette question, mais il ne put s'en empêcher.

Elle sourit – de ce sourire doux et honnête qui disait qu'elle voyait en lui des choses dignes d'être vues.

— Je voulais savoir si cela me ferait le même effet que de vous embrasser.

Il n'aurait su dire quelle réponse il espérait, mais ce n'était à coup sûr pas celle-là. Elle avait pensé à lui en embrassant un autre homme. Il desserra les poings.

— Et quel est le verdict ?

— Je ne sais trop. Cela fait une semaine que vous m'avez embrassée. Ma mémoire me joue peut-être des tours.

Lui attrapant la main, il l'entraîna dans l'ombre.

— Permettez-moi de la raviver, murmura-t-il.

Il s'inclina sur elle et l'embrassa à perdre haleine, déterminé qu'il était à effacer de sa mémoire tout souvenir du contact des lèvres d'un autre homme.

Cela ne faisait qu'une semaine qu'il l'avait tenue dans ses bras et pourtant cela lui semblait une éternité.

Julienne répondit à son baiser avec une passion équivalente, glissant les mains sous sa veste pour lui caresser le dos. Il retrouva avec bonheur la douce saveur de sa bouche. Une saveur unique, la seule capable d'étancher sa soif.

— Avez-vous ressenti cela quand il vous a embrassée ?

— Mon Dieu, non, gémit-elle.

Il insinua la cuisse entre ses jambes, l'incitant à la chevaucher. Ses yeux étaient clos, sa tête renversée en arrière et ses lèvres tout humides de leur baiser. Il suffisait d'un baiser et elle fondait déjà entre ses bras.

Il avait dû faire quelque chose dans une vie antérieure pour mériter une telle passion.

— Julienne, murmura-t-il en l'étreignant. Je dois vous parler. Je doute d'en être capable ici. Vous êtes trop tentante, ma douce. Je ne pourrai résister à l'envie de profiter de vous.

— Vous êtes incorrigible.

— Y a-t-il un moyen de vous rencontrer ? Pour parler.

Elle s'écarta de lui.

— Quel que soit le lieu, nous serons forcément seuls, observa-t-elle, amusée.

Lucien soupira. Il haïssait ces distinctions de classe qui les sépareraient éternellement.

— C'est vrai, mais à la lumière du jour, je serais peut-être en mesure de me contrôler.

Julienne s'esclaffa et son rire merveilleux le réchauffa.

— Si vous voulez me parler, il vous faudra me rendre visite. Je n'ai nulle intention de me travestir de nouveau en homme.

— J'avoue que vous me plaisez pourtant beaucoup en pantalon.

— Vous n'êtes qu'un vaurien, Lucien Remington.

— J'ai essayé de vous le dire, répliqua-t-il, pince-sans-rire. Vous devriez vous sauver en courant dès que je vous approche.

— Je n'ai pas peur de vous. Je sais que vous ne me ferez jamais aucun mal.

Cette confiance aveugle le bouleversa. Dieu lui vienne en aide si, d'aventure, elle s'éprenait de lui, car il serait incapable de lui résister.

— Comment pouvez-vous savoir cela ? répliqua-t-il. Mes intentions vis-à-vis de vous

sont loin d'être honorables.

— Vraiment ? Dans ce cas, pourquoi souhaitez-vous vous entretenir avec moi dans un lieu où vous ne pourrez pas profiter de moi ?

— Pourquoi ne pas me demander plutôt ce que je ferais si vous vous aventuriez dans ces jardins avec moi ?

Julienne croisa les bras et le gratifia d'un regard réprobateur.

— Pourquoi est-ce si important pour vous d'entretenir cette image de débauché ?

Croisant à son tour les bras, il haussa un sourcil sardonique.

— Pourquoi est-ce si difficile pour vous d'admettre qu'il ne s'agit pas seulement d'une image ?

Elle pinça les lèvres.

— Pardieu, Julienne ! Vos fantasmes de jeunes filles à mon sujet ne sont que cela : des fantasmes. J'ai ruiné des ducs avant de trouser leur épouse. J'ai...

Il s'interrompt, incapable de prononcer les paroles qui la feraient fuir.

« Prenez peur, lui ordonna-t-il en silence. Partez avant qu'il ne soit trop tard ! »

Julienne le dévisagea, les yeux plissés.

— Si vous étiez aussi mauvais que vous le prétendez, vous auriez ravi ma virginité lorsque vous en avez eu la possibilité. Mais vous ne l'avez pas fait. Je parie que si je soulevais mes jupes à l'instant même en vous suppliant de me prendre, vous ne le feriez pas. Vous en seriez *incapable* !

— Pauvre sotte innocente, cracha-t-il, soudain furieux qu'elle le torture ainsi. Ne mettez jamais un homme au défi à propos de sa virilité. Vous l'obligez à se défendre de la seule façon possible.

Fulminant, contrarié qu'au lieu de le repousser elle s'ingénie à l'aguicher, Lucien la saisit par le coude et l'entraîna sur la pente herbeuse, vers les profondeurs sombres du jardin. Julienne le suivit sans protester et sa docilité ne fit que l'irriter davantage. Arrivé dans une alcôve bordée d'ifs entourant une statue de marbre, il la plaqua contre la pierre froide et s'empara de sa bouche.

Ses mains s'élançèrent avec impatience à l'assaut de son corps, tirèrent sur son corsage pour dénuder ses seins qu'elles prirent en coupe. Les pointes en durcirent au premier coup de langue.

— Votre goût... m'enivre.

Elle gémit et enfouit les mains dans ses cheveux.

— Lucien...

Sa voix rauque de désir ne fit qu'ajouter à son excitation, et, tout en luttant pour garder le contrôle, il se mit à sucer voracement son mamelon. Elle frémit de la tête aux pieds.

Puis elle le repoussa et, plus dévergondée que jamais, les seins jaillissant de son corsage, elle souleva ses jupes avec la grâce d'une courtisane expérimentée, révélant ses mollets, adorablement galbés, puis ses cuisses, et enfin le triangle bouclé de son sexe. Elle écarta alors les jambes, s'offrant à lui sans vergogne.

— Lucien, murmura-t-elle, vous me rendrez folle avant d'en avoir fini avec moi.

Il eut envie de la rassurer, de lui promettre des choses qu'il n'aurait jamais pensé promettre à qui que ce soit. Mais il savait que ce serait une erreur, qu'il ne pouvait lui offrir l'espoir d'un avenir qui n'existerait jamais. La colère et le besoin désespéré qu'il avait d'elle le poussèrent à déboutonner son pantalon et à libérer son sexe.

Il allait lui montrer quel genre d'homme il était et la déflorer. Elle le haïrait une fois qu'il en aurait fini avec elle, mais ce serait mieux ainsi.

— Je vais vous baiser, promit-il d'un ton farouche, alors même qu'il savait qu'avec elle, l'acte ne pouvait se réduire à cela. Je vais vous empaler contre cette statue jusqu'à vous faire crier de plaisir.

Sur ce, il glissa la main sous sa cuisse, lui souleva la jambe et l'écarta. L'extrémité de son sexe trouva sa fente et il ploya les genoux pour la pénétrer. Elle était si étroite, mais aussi chaude et moite. Le gémissement qu'elle laissa échapper quand il entra en elle le rendit fou. D'irrépressibles frissons le secouèrent, mais il se força à procéder avec lenteur, prudemment. Il avait été généreusement doté par la nature et Julienne était si petite. Il ne supporterait pas de lui faire du mal.

Il contempla son visage d'une blancheur de statue au clair de lune. Elle verrouilla son regard au sien. Loin d'avoir peur, elle lui faisait implicitement confiance. Sous l'intensité de son regard, le souffle de Lucien se bloqua dans sa gorge. Il s'immobilisa.

Julienne avait raison. Il ne pouvait la prendre ainsi, telle une catin, dans la pénombre d'un jardin. Il ne voulait pas qu'elle en vienne à le haïr. Le simple fait d'y penser le torturait. Il se retira avec un juron. Elle émit un sanglot de protestation et le cœur qu'il ignorait posséder se brisa.

Fermant les yeux, il se détourna d'elle. Son torse se soulevait au rythme de son souffle haletant, son corps était tendu, son sang brûlant. Son sexe engorgé du désir qu'il n'avait pu assouvir l'élançait douloureusement.

L'esprit en déroute, maudissant le jour où il avait posé les yeux sur Julienne La Cœur, il serra les poings à s'en faire mal.

Et tout à coup, une chaleur moite enveloppa sa virilité. D'instinct, il amorça un mouvement de recul, mais les mains de Julienne se refermèrent sur ses fesses pour l'immobiliser. Il baissa les yeux et découvrit, effaré, qu'elle l'avait pris dans sa bouche adorable.

Lui qui avait couché avec tant de femmes, dans toutes les positions et parfois dans

les lieux les plus incongrus, n'avait, de sa vie, vu spectacle plus érotique que celui qu'offrait Julienne en cet instant, agenouillée dans l'herbe, ses seins jaillissant de son corsage.

Ses attentions étaient maladroitement et innocentes et, pour cette raison, d'autant plus efficaces. Elle le caressait avec un enthousiasme touchant, quand bien même ses caresses étaient un peu trop légères, le plaisir de Lucien n'en était pas moins intense.

Étouffant un gémissement, il posa les mains sur la tête de Julienne tandis que ses hanches adoptaient spontanément un mouvement ondulant de plus en plus rapide.

— Écartez-vous, ma douce... je suis sur le point de... je ne peux...

Ignorant son ordre, Julienne continua de le sucer avec ardeur. Encore et encore. Et la jouissance le balaya, si intense qu'il chancela alors que sa semence se répandait dans sa bouche à longs traits. Lucien cria son nom et lui fut reconnaissant de lui agripper les hanches, lui évitant de tomber à genoux. Le sang se précipitait dans ses veines tel un torrent furieux au point de lui faire tinter les oreilles et de lui obscurcir la vue.

Il n'avait jamais joui aussi fort de sa vie.

Quand Julienne se redressa en s'essuyant la bouche de sa main gantée, son visage rayonnait de satisfaction. Tremblant, Lucien se laissa aller contre elle et l'enlaça, comblé jusqu'au tréfonds de son âme.

6

Julienne serra étroitement Lucien contre elle, supportant son poids autant qu'elle le pouvait, le cœur léger et rempli de joie. Elle se passa la langue sur les lèvres, retrouva sa saveur et éprouva un élan de triomphe tout féminin face à ce succès – une sensation enivrante. Elle ne put contenir un rire ravi.

— Vous trouvez cela drôle ? s'enquit-il d'une voix rauque où perçait néanmoins une pointe d'amusement. Vous me ferez mourir.

— Je vous ai rendu heureux, répliqua-t-elle.

Lucien s'écarta d'elle. Son beau visage était emperlé de sueur, son regard encore brouillé par l'extase. Et c'était *elle* qui l'avait mis dans cet état. Elle rit de nouveau.

— Julienne, dit-il d'un ton à la fois bourru et tendre, vous êtes heureuse de m'avoir rendu heureux ?

Elle le gratifia d'une brève étreinte.

— Bien sûr.

Elle recula pour remettre de l'ordre dans ses vêtements, et Lucien en profita pour se rajuster. Il tendit ensuite la main vers elle.

— Oh, que non ! gloussa-t-elle en faisant un pas de côté.

Il la gratifia d'un sourire ravageur.

— C'est à votre tour, ma douce.

Elle s'empressa de gravir les grandes marches couvertes d'herbe en direction de la villa, mais il la rattrapa aisément et la tira à lui pour capturer ses lèvres. Julienne lui rendit son baiser, puis le repoussa.

— Non, Lucien, dit-elle fermement. Vous ne devez plus me toucher ce soir. Votre réputation vous autorise à regagner la salle de bal dans l'état où vous êtes, mais si je m'avisais d'en faire autant, ce serait une catastrophe.

Il lui caressa le bras, lui arrachant un frisson.

— Je me ferais l'effet d'un goujat égoïste si vous ne m'autorisez pas à vous donner du plaisir à mon tour.

Il inclina la tête pour lui effleurer le cou du bout du nez, mais elle battit en retraite en agitant l'index.

— Vous comprenez à présent ce que j'ai ressenti l'autre soir quand vous avez refusé mes caresses.

Julienne se retourna et évita habilement les bras qui cherchaient à la retenir.

— Attardez-vous un moment ici, reprit-elle. Ma pauvre tante doit être dans tous ses états. Je vous autorise à me rendre visite demain à 14 heures. Tante Eugenia sera sortie et ne rentrera qu'en fin de journée.

— Où vous rejoindrai-je ?

— Passez par les écuries, je vous trouverai.

— Vous prenez un bien grand risque pour me voir, observa-t-il gravement.

— Je sais. Mais vous êtes irrésistible.

Il avait raison, elle le savait. Mais sa réputation, si essentielle soit-elle pour sa famille, lui importait bien moins que son besoin de profiter de tous les instants volés qui leur seraient offerts.

Il la retint par le coude comme elle s'éloignait.

— Vous ne devriez pas, Julienne. Je ne suis pas bon pour vous.

— Oh, Lucien ! soupira-t-elle. Vous faites comme si je contrôlais mieux la situation que vous.

Elle écarta ses cheveux humides de son front et il ferma les yeux. Dieu qu'elle aimait cet homme si honorable et qui s'appliquait tellement à le cacher. Se hissant sur la pointe des pieds, elle pressa ses lèvres sur les siennes.

— Venez demain. Ou pas. Le choix vous appartient

Elle fit volte-face et l'abandonna dans le jardin.

— Vous semblez très... respectable, commenta Marchant en l'observant avec étonnement. Quelle est l'occasion ?

Lucien l'ignora.

— Avez-vous dressé la liste que je vous ai demandée ?

— Celle des partis envisageables pour lady Julienne ? Bien sûr, répondit-il en faisant glisser un dossier sur le bureau.

Lucien le feuilleta et grommela :

— Pourquoi Fontaine se trouve-t-il au sommet ?

Marchant arquait un sourcil.

— En plus d'être séduisant, il est marquis, à la tête de dix-sept domaines, de centaines de domestiques, de fonds illimités et est considéré comme le parti le plus en vue de la Saison par toute la haute société.

— Qu'en est-il de sa vie personnelle ? s'enquit Lucien d'un ton soupçonneux.

— C'est un séducteur notoire, mais il ne joue ni ne boit avec excès. Et je n'ai pu trouver la preuve qu'il ait engendré le moindre bâtard.

— Et socialement ?

— Il siège à la Chambre des lords et est tenu en haute estime par ses pairs.

Lucien reposa le dossier, ferma les yeux et repensa à ce moment où il avait surpris Julienne en train d'embrasser Fontaine.

Ce souvenir déclencha une série d'images qu'il n'avait pas sollicitées – Fontaine enlaçant Julienne et caressant sa voluptueuse poitrine. Fontaine chevauchant Julienne, plongeant dans sa chair intime. Malade de jalousie, il serra les dents.

Julienne était une lady. Continuer à la voir causerait sa perte, provoquerait sa mise au ban de la haute société et une telle humiliation qu'elle en serait brisée à jamais et que l'affection dans son regard céderait la place à un amer ressentiment.

— Monsieur Remington ? Vous êtes souffrant ?

Lucien rouvrit les yeux.

— Je vais très bien.

— Vous devriez peut-être vous reposer. Vous avez beaucoup travaillé ces derniers temps.

— Non, répondit-il en ramassant le dossier avant de se lever. J'ai un rendez-vous.

— Avec qui ? Il n'y a rien de noté sur votre agenda.

— Cela ne vous regarde pas, gronda Lucien.

— Votre tenue... murmura Marchant pensivement en jetant un coup d'œil au dossier qu'il tenait à la main. Ne me dites pas que vous n'avez pas l'intention de rendre visite à lady Julienne !

Pour la première fois de sa vie, Lucien maudit la grande intelligence de son homme d'affaires. Mais au lieu de le blâmer, ce dernier se contenta de rire.

— Envisageriez-vous de jouer les marieuses, Lucien ? Ou espérez-vous récupérer la dette de Montrose auprès de son beau-frère ?

— Allez au diable, Harold, gronda-t-il.

Marchant retrouva son sérieux.

— Êtes-vous tout à fait certain de savoir ce que vous faites ? risqua-t-il.

— Je le suis, oui.

— Et que faites-vous au juste ?

Lucien fit halte sur le seuil de son bureau.

— J’agis honorablement. Pour une fois.

— *Des partis envisageables ?*

Julienne le dévisagea d’un regard incrédule.

Lucien serra son chapeau entre ses mains. Sa gorge était si nouée qu’il eut du mal à déglutir. Contempler la beauté solaire de Julienne à la lumière du jour lui rappela tout ce qu’ils ne seraient jamais autorisés à faire ensemble. Jamais ils ne pourraient chevaucher dans les allées d’un parc ou se promener dans la rue. Jamais ils ne pourraient partager un pique-nique, ni même prendre simplement le thé. Par Dieu, il devait recourir à des subterfuges rien que pour échanger quelques mots avec elle. Ce cuisant rappel affermit sa résolution. Il devait l’éloigner de lui sous peine de la détruire.

Il prit place dans un fauteuil et expliqua :

— Votre frère vous délaisse, ma douce. Vous devez vous marier sans tarder et je me suis dit que je pourrais vous y aider.

Les yeux baissés, elle posa le dossier sur le guéridon entre eux.

— Vous n’allez pas y jeter un œil ?

— Si, dit-elle en lui coulant en regard oblique. Mais vous en savez bien plus long à mon sujet que je n’en sais de vous. Aussi, avant de choisir mon futur époux, j’aimerais découvrir tout ce qu’il y a à savoir de vous.

Il se rembrunit. Moins elle en saurait à son sujet, mieux ce serait.

— Je n’aime guère parler de moi.

— Pourquoi ? Je vous trouve fascinant. Votre maintien est parfait, vos manières irréprochables, votre goût excellent. De toute évidence, vous avez reçu une instruction...

— Vous n’avez pas écouté Fontaine hier soir ? Je suis un bâtard, une verrue dans votre monde.

— Non, vous n’êtes ni l’un ni l’autre, répliqua-t-elle. Je suis navrée que vous ayez entendu cela.

— Il n’y avait là rien de bien nouveau, assura-t-il en lui prenant la main. Je vous remercie cependant d’avoir défendu mon honneur.

La toucher, c’était le paradis. Et l’enfer. Il regarda leurs mains jointes – celle de Julienne était si pâle, si menue, si délicate. Il se souvint de la caresse de ses mains sur son corps, et son cœur se serra à la pensée que plus jamais il n’en éprouverait la douceur sur sa peau.

Julienne se mordit la lèvre.

— Pourquoi dire des choses aussi horribles à votre sujet sous prétexte que vous êtes

dans les affaires ?

— Ce n'est pas uniquement pour cette raison, Julienne.

Il s'interrompit. Il n'avait pas envie de lui révéler ce qu'elle ignorait encore. Mais le moment était si intime, le regard de Julienne chargé d'une telle tendresse, qu'il se retrouva à partager avec elle ce dont il n'avait jamais parlé à personne.

— Je suis un bâtard de naissance.

— Vous n'y êtes pour rien, répliqua-t-elle sans ciller.

— Ce n'est pas tout, poursuivit-il. Je suis le produit d'une très longue liaison entre une courtisane et un aristocrate.

— Juste ciel !

Lucien attendit qu'elle tire les conclusions qui s'imposaient. Cela ne prit qu'un instant.

— Remington. Votre mère est *Amanda Remington* ? La célèbre demi-mondaine ?

Il acquiesça et se demande si Julienne allait le mépriser, maintenant qu'elle savait qu'il était le fils bâtard d'une prostituée. Une prostituée très riche, très avisée, et monogame depuis plus de trente ans, mais qui n'en avait pas moins fait commerce de ses charmes dans sa jeunesse. Le fait que Julienne n'en ait rien su prouvait, s'il en était encore besoin, à quel point leurs existences étaient éloignées.

— Comme c'est romantique, soupira-t-elle. Vous êtes donc un enfant de l'amour ! Quelle chance vous avez.

Lucien la dévisagea, bouche bée.

— Votre sang est presque aussi bleu que le mien, reprit-elle. Il n'est guère étonnant que votre maintien soit aussi fier.

— Avez-vous perdu l'esprit ?

— Je vous demande pardon ?

Il secoua la tête. Elle se comportait comme si elle ne voyait pas la flétrissure attachée à sa personne. À moins qu'elle n'y attache aucune importance... Cette éventualité lui fit battre le cœur et une étincelle d'espoir vacilla en lui.

— Julienne, chaque instant que je passe auprès de vous vous rapproche de la ruine. Pourquoi refusez-vous de voir que je ne suis qu'un bâtard hédoniste et égoïste qui a pris de telles libertés avec vous que je mériterais d'être noyé et écartelé. Décapité. Pendu. Fusillé, passé par...

— Parfait, l'interrompit-elle en libérant sa main et en redressant le dos.

— *Parfait ?*

— Oui. Parfait. Vous n'êtes qu'un misérable et un odieux individu. C'est ce que vous souhaitez que je dise ? Vous vous sentez mieux, à présent ? Je vais m'empressez de

choisir un époux, ajouta-t-elle en prenant le dossier et en l'ouvrant, ainsi vous n'aurez plus de raison de venir me voir.

Julienne parcourut rapidement la colonne de noms, puis referma le dossier.

— Je choisis le marquis de Fontaine.

Lucien serra les poings. Ses paroles le blessaient alors même que c'était lui qui l'avait incitée à les prononcer, et il eut honte. Piqué au vif, il ne put s'empêcher de déclarer brutalement :

— Fontaine ne vous sera jamais fidèle. Il est exactement comme moi. Il couche avec tout ce qui porte jupon.

— Je sais, répondit-elle d'un ton qui ne trahissait ni blâme ni tristesse.

Qu'elle soit aussi prompte à accepter un autre que lui, un homme qui ne la méritait pas davantage que lui, le rendit furieux.

— Et cela ne vous dérange pas ? cracha-t-il.

— J'aimerais certes, que les choses soient différentes, reconnut-elle. Mais c'est un arrangement banal, Lucien. Vous avez la chance d'avoir des parents qui éprouvent l'un pour l'autre des sentiments sincères. Ils sont ensemble depuis des années, n'est-ce pas ? Votre mère et le duc ?

Ainsi elle savait qui était son père.

— Oui. Près de quarante ans.

— Toute une vie de bonheur. Tandis que d'autres n'en connaîtront que de brefs instants. Vous n'avez pas à avoir honte de votre naissance. Vous avez la possibilité de faire des choix, de nombreuses voies vous sont offertes. Certains d'entre nous ne peuvent en suivre qu'une seule.

— Et que faites-vous du vôtre, de bonheur ? s'enquit-il rudement.

Julienne eut un sourire fragile.

— Je fais partie de ceux qui n'ont qu'une seule voie possible.

Lucien baissa les yeux sur le dossier. Il songea à cette liste d'hommes considérés comme lui étant supérieurs parce que leurs parents étaient mariés alors que les siens ne l'étaient pas. Il avait plus d'argent qu'aucun d'entre eux, plus de propriétés et plus d'affection pour Julienne.

Si elle acceptait de renoncer à son rang pour lui, il lui offrirait l'univers.

Les mots franchirent ses lèvres avant qu'il ait le temps de réfléchir :

— Si êtes disposée à épouser un coureur de jupons, pourquoi ne pas vous marier avec moi ?

Le dossier glissa des mains de Julienne et les papiers qu'il contenait se répandirent sur le sol. Elle s'agenouilla et s'efforça de les rassembler.

Lucien lui vint en aide. Ses mains tremblaient, nota-t-il, et son souffle était saccadé.

Il ne dit rien. Il était encore sous le choc de ce qu'il venait de lui proposer et redoutait qu'un mot de plus n'affecte sa décision.

Le silence se prolongea.

— Vous n'allez pas répondre ? demanda-t-il finalement, à l'agonie.

— Je vous demande pardon ? dit-elle en tournant vers lui un regard perplexe.

— Sacredieu ! Je viens de vous demander de m'épouser !

Elle baissa les yeux, hésita visiblement puis :

— Je sais que je dois me marier sans tarder, mais ma situation n'est pas désespérée.

Parmi les partis possibles, plusieurs sont excellents. Il n'est pas nécessaire que vous fassiez un tel sacrifice.

Lucien en demeura interdit. S'il n'avait jamais envisagé demander sa main à aucune femme, jamais il n'aurait imaginé qu'il puisse se faire éconduire. Il se sentait mal, soudain.

Il posa ses mains sur celles de Julienne pour les immobiliser.

— Je suis conscient de ne pas pouvoir rivaliser socialement avec vos autres prétendants, Julienne, mais financièrement, je le peux tout à fait.

Il se cuirassa intérieurement avant de lui révéler ses pensées.

— Je vous veux dans mon lit. Je ressens un tel besoin de vous posséder que je ne suis pas loin de perdre la raison, et que j'en viens à penser qu'une seule fois ne suffira pas. Il faudra sans doute des semaines, des *mois* même, pour que je vienne à bout de ce désir. Quel que soit le nombre de femmes que je prenne, et j'en ai bien pris une dizaine depuis...

— Taisez-vous ! s'écria-t-elle en se relevant d'un bond. Je ne veux pas savoir.

Lucien se redressa à son tour.

— Julienne, dit-il d'une voix caressante, je suis extrêmement riche. Je peux aider votre frère et je peux vous offrir tout ce que peut vous offrir Fontaine, à l'exception d'un titre. Un titre a-t-il une telle importance à vos yeux ?

Elle releva la tête, qu'elle avait gardée baissée pendant son *laius*, et il découvrit que ses yeux étaient embués de larmes.

— Non, un titre n'a aucune importance à mes yeux, Lucien.

Il s'empara de sa main.

— Dans ce cas, acceptez ma demande, la pressa-t-il. Je prendrai soin de tout. Je prendrai soin de vous.

— Oh, Lucien ! souffla Julienne. C'est impossible.

— Pourquoi ?

Son menton se mit à trembler.

— Parce que je ne supporterais pas de vous partager.

— Mais vous supporteriez les infidélités d'un pair ? répliqua Lucien, éberlué. Je ne comprends pas.

— Je sais, soupira-t-elle. Nous devons oublier cette conversation. Votre amitié m'est précieuse, Lucien, et...

— Mon *amitié* ? Nous sommes plus que des amis, Julienne. J'ai étreint votre corps nu. Mes doigts connaissent votre intimité. Vous avez pris mon sexe dans votre...

Elle le fit taire en plaquant la main sur sa bouche.

— Je vous en prie, ne soyez pas fâché. Je ne tirerai jamais avantage de votre désir pour vous forcer au mariage. Vous seriez malheureux si de tels liens vous entravaient, et je serais malheureuse à mon tour. Mais je peux vous retrouver. Nous pouvons nous arranger pour...

— Vous êtes disposée à baiser avec moi, éructa-t-il, saisi d'une rage froide, mais pas à m'épouser ? Vous prétendez que mes origines et mon statut social vous indiffèrent, mais c'est un mensonge, Julienne. Vous me considérez comme un inférieur. Indigne de vous épouser. Assez bon pour baiser, mais pas davantage.

Il lui lâcha la main et se détourna, redoutant de se ridiculiser – de s'agenouiller devant elle pour la supplier, par exemple.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria-t-elle. Vous savez très bien que ce n'est pas vrai.

Il lui adressa un regard furieux. Et fut bouleversé. Sa bouche qui l'avait aimé si ardemment la veille tremblait tandis qu'elle luttait pour retenir ses larmes.

Et lui aussi luttait pour retenir les siennes, bon sang !

Sans mot dire, il franchit la porte qui ouvrait sur le jardin. Il entendit Julienne l'appeler d'une voix implorante, mais il lui était impossible de revenir en arrière.

Dieu, qu'il avait envie d'elle ! Il avait le souffle court et frémissait de la tête aux pieds quand il enfourcha son cheval. Anéanti, il s'éloigna de la demeure de Julienne en sachant qu'il venait de lui parler pour la dernière fois.

Julienne examinait ouvertement Lucien sans se soucier qu'on la voie. Après plusieurs semaines d'exil volontaire, il venait de réapparaître en société, aminci et pâle, les yeux cernés. Il semblait souffrant, mais elle le trouva magnifique. Impeccablement élégant dans son habit de soirée, sa présence fascinante le distinguait du reste de la foule.

Il dut se sentir observé car il tourna la tête et croisa son regard. Au grand désarroi de Julienne, son expression ne changea pas d'un iota. Il reporta les yeux sur sa compagne, une voluptueuse femme du monde aux cheveux acajou et aux lèvres écarlates, qui se suspendait à son bras de façon à y presser sa poitrine.

L'indifférence de Lucien à son égard transperça le cœur de Julienne. Puis elle se rappela qu'il ne lui avait jamais appartenu. Même lorsqu'il lui avait abruptement proposé de l'épouser, Lucien n'avait jamais accepté de lui appartenir. Ce qui ne l'empêcha pas de se sentir au bord de la nausée.

— À quoi songez-vous donc, lady Julienne ? s'enquit Fontaine en s'inclinant vers elle.

— Je songe que vous devriez m'inviter à danser.

Son séduisant prétendant la gratifia d'un sourire qui faisait se pâmer toutes les femmes sauf Julienne.

— Une autre danse ? murmura-t-il. Quelle suggestion délicieusement scandaleuse.

Il la guida avec aisance jusqu'à la file des couples qui patientaient au bord de la piste de danse. Alors que l'orchestre entamait le morceau suivant, elle aperçut Lucien qui guidait la rousse vers un recoin discret la main posée à la naissance de ses fesses. Consternée, Julienne manqua un pas. Fontaine raidit aussitôt le bras pour la soutenir, leur évitant de se ridiculiser.

— Merci, murmura-t-elle avec un sourire reconnaissant, ravalant son amertume.

Justin hocha imperceptiblement la tête.

— Nous nous accordons à merveille, vous et moi.

— En effet, acquiesça-t-elle.

Fontaine afficha une expression satisfaite. Toute la haute société s'attendait à une demande en mariage imminente. Julienne allait donc bientôt devoir lui parler des problèmes financiers de son frère. Fontaine connaissait les mécanismes du mariage entre aristocrates, et la situation de Julienne, aussi navrante fût-elle, n'avait rien d'extraordinaire. De fait, elle était presque certaine qu'il était déjà au courant des dettes de Hugh.

Quand le quadrille écossais s'acheva, son cavalier la raccompagna auprès de tante Eugenia avant de les quitter pour se rendre à une autre soirée. Julienne eut beau faire, elle ne put s'empêcher de chercher Lucien des yeux. Quand elle l'eut enfin repéré, elle plaqua sa main gantée sur sa bouche pour réprimer un sanglot. Visiblement sous le charme de sa rousse maîtresse, Lucien lui parlait à l'oreille.

— Pardonnez-moi, tante Eugenia, dit Julienne en se détournant. Je vais devoir éternuer.

Elle s'empressa de gagner le couloir le plus proche. Mais plutôt que de se rendre dans le salon des dames, elle s'enfonça dans le couloir plongé dans la pénombre. Elle ouvrit la troisième porte, pénétra dans la pièce et la referma derrière elle. Titubant de chagrin, elle se laissa tomber sur la méridienne la plus proche et éclata en sanglots. Elle n'entendit pas le bruit que fit le verrou qu'une main invisible repoussa. Et quand cette même main se plaqua sur sa bouche, elle ouvrit des yeux stupéfaits.

Et croisa le regard furieux de Lucien.

Ses intentions apparurent évidentes lorsqu'il la couvrit de son corps. Il écarta sa main pour la remplacer par ses lèvres. Sa bouche avait le goût du cognac, et la puissante fragrance lui emplit les narines et parfuma leur baiser. Le cœur de Julienne s'emballa tandis qu'un flot de désir la submergeait.

Ses dents entaillèrent l'intérieur de la lèvre de Lucien, et elle sentit aussitôt la saveur métallique du sang. Loin de se calmer, Lucien redoubla d'ardeur. Frémissante, Julienne creusa les reins, se plaquant d'instinct contre son érection.

Il gémit en réponse, et glissa le genou entre ses cuisses pour les lui écarter aussi largement que le permettait sa robe.

Lui qui s'était toujours montré tendre et affectueux n'était plus que souffrance et fureur. Ses mains lui pétrirent si brutalement les seins qu'elle tressaillit. Elle s'attaqua à ses vêtements, tirant sur les boutons pour les déloger tant elle était pressée de toucher sa peau nue. Déjà, Lucien lui retroussait ses jupes. Les coutures de sa robe cédèrent en

protestant contre le traitement brutal qu'on leur infligeait. Il écarta sa bouche de la sienne et Julienne aspira une grande goulée d'air.

— Je suis perdu par votre faute, gronda-t-il. Je n'ai pu coucher avec aucune femme... depuis que je vous ai touchée.

Elle étouffa un sanglot, détestant l'idée qu'il ait seulement essayé, et profondément, infiniment soulagée qu'il s'en soit révélé incapable.

— *Julienne...*

— Allez retrouver votre catin, cria-t-elle, alors même qu'elle l'étreignait en priant pour qu'il n'en fasse rien.

Il lui empoigna les cuisses.

— Bonté divine ! Vous ne songez donc qu'à vous débarrasser de moi.

Ses doigts atteignirent son sexe et il laissa échapper un grognement.

— Vous êtes trempée. Quelqu'un d'autre a-t-il cet effet-là sur vous, Julienne ? Ou suis-je le seul ?

— Lucien...

— Vous voulez que j'arrête ? coupa-t-il d'une voix rauque en glissant les doigts en elle.

Elle tenta de l'en empêcher, mais son corps la trahit en accueillant aisément son intrusion.

— Je ne veux pas... de votre colère...

— C'est *moi* que vous voulez. Mais vous m'envoyez dans le lit d'une autre. Cette femme que vous avez vue... elle est aussi folle de moi que vous l'êtes, mais elle ne me repoussera pas. Dans une heure, je la posséderai, je serai en elle et elle criera mon nom... pendant que vous pourrirez dans votre lit virginal.

— Pourquoi faites-vous cela ? sanglota-t-elle, les poings serrés contre le dos de Lucien.

— Dites-moi d'arrêter et j'obéirai, murmura-t-il en l'embrassant fiévreusement dans le cou.

— Allez au diable !

— Ah, ma douce ! chuchota-t-il de sa voix de velours, tandis que ses doigts ne cessaient de lui infliger leur délicieux tourment. Vous ne pouvez pas le dire, n'est-ce pas ? Vous avez trop envie de moi.

Julienne gémit et se tordit sous sa caresse.

— Cela vous plaît, mon ange ? demanda-t-il en appuyant son front contre le sien. Votre chatte est trempée. Si étroite et brûlante. Je pourrais vous baiser pour de bon, Julienne. Vous besogner jusqu'à vous faire hurler de plaisir. Vous aimeriez cela ?

Elle souleva les hanches en réponse.

— Lucien...

Il frotta son sexe dur contre sa cuisse.

— Vous me manquerez quand vous serez mariée à votre petit marquis volage, assura-t-il. Mais je vous recevrai volontiers quand vous aurez envie d'être tenue ainsi... aimée ainsi. Vous vous travestiriez en homme et viendriez à mon club.

— Je vous déteste, siffla-t-elle.

Et elle se détestait de l'aimer malgré tout.

— Montrez-moi à quel point vous me détestez, Julienne. Je veux le sentir quand vous jouirez autour de mes doigts.

Lucien accentua habilement ses caresses. Elle fut traversée par un orgasme si fulgurant qu'elle laissa échapper son nom dans un gémissement. Il étouffa ses cris d'extase de sa bouche en étreignant son corps parcouru de frissons.

Une fois la tempête passée, Julienne affermit sa résolution tandis qu'elle reprenait son souffle. Avant que Lucien ait pu s'écarter, elle se cabra et le fit tomber sur le sol. Elle fut sur lui en un instant, l'enfourcha, lui plaqua les mains sous ses genoux et pesa de tout son poids pour les coincer à terre. Elle ôta alors ses longs gants de soirée, puis lui déboutonna sa braguette sans douceur.

— Que faites-vous ? demanda-t-il, le regard étincelant.

Libérant son sexe, elle l'agrippa fermement. Son sourire n'avait rien de tendre lorsqu'elle lui répondit :

— Vous n'aurez plus rien à donner à cette femme une fois que j'en aurai fini avec vous, Lucien Remington.

Elle se pencha et lui lécha la lèvre inférieure tout en faisant glisser sa main sur toute la longueur de sa virilité.

— Je vais vous essorer.

— Je pourrais vous repousser sans difficulté, la menaça-t-il.

— Mais vous n'en ferez rien, répondit-elle tandis que ses pouces caressaient l'extrémité de son sexe luisant de semence. Vous avez bien trop envie de moi.

Il ferma les yeux en jurant, incapable de nier.

— Auriez-vous joui en même temps que moi, Lucien ? demanda-t-elle en enroulant ses doigts fuselés autour de sa verge. C'est très vilain. Mais vous êtes encore dur, prêt à recommencer.

Les hanches de Lucien se soulevèrent en rythme quand elle se mit en devoir de le caresser des deux mains.

— Seigneur... Julienne... souffla-t-il, le front ruisselant de sueur.

— Quel dommage pour votre catin, murmura-t-elle. Je n'ai aucune expérience en matière d'anatomie masculine, mais je constate que la nature s'est montrée généreuse

avec vous. Vous êtes énorme. Ma main parvient à peine à encercler votre sexe. Comme un étalon sauvage, ajouta-t-elle tout contre son oreille. Mais cette femme qui vous attend n'aura pas le plaisir de vous chevaucher ce soir... Vous ne serez jamais à moi, mais ce soir, au moins vous ne serez pas non plus à elle.

Lucien gronda et son sexe gonfla entre les mains de Julienne. Les yeux rivés sur son beau visage empourpré par la passion, elle accentua le rythme de ses caresses.

Elle adorait le toucher ainsi, adorait cette façon presque primitive qu'il avait de répondre à ses attentions. Elle sentit soudain son corps se tendre comme un arc sous elle, son sexe engorgé se mit à palpiter, annonçant l'imminence de l'orgasme.

— Jouissez pour moi, mon chéri, lui ordonna-t-elle. Jouissez jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien pour aucune autre.

Il jura, creusa les reins et libéra sa semence à grands traits puissants. Julienne continua à s'occuper de lui jusqu'à ce qu'il s'affaisse, épuisé, le corps secoué d'irrépressibles frissons, le souffle laborieux.

Alors seulement, elle le lâcha. Tout en s'appliquant à lui dénouer sa cravate, elle déposa des baisers légers sur ses paupières closes et ses lèvres entrouvertes, puis se redressa, tira sur ladite cravate et s'essuya les mains avec. Puis elle se releva et laissa négligemment tomber l'accessoire souillé sur son torse.

— Au revoir, Lucien.

Auréolée d'une colère triomphale, elle l'abandonna à son sort.

8

Julienne alla retrouver sa tante et elles quittèrent le bal aussitôt.

Elle était soulagée de retrouver Montrose Hall. Elle était si bouleversée qu'elle avait grand besoin d'un verre de cognac et d'un bain chaud. Alors que le majordome refermait la porte derrière elles, la gouvernante approcha, une lettre à la main.

— Lord Montrose est rentré ce soir. Il m'a été demandé de vous remettre ceci à votre retour.

— Juste ciel ! marmonna Eugenia. Qu'a-t-il encore fait ?

Julienne décacheta la missive et la parcourut rapidement. Furieuse, elle frappa du pied le sol dallé de marbre.

— Cet idiot n'est revenu que pour rejoindre aussitôt une autre fête.

— *Une fête ?* Après ce que nous avons enduré ces dernières semaines ?

— Rapportez-moi ma cape, ordonna Julienne au majordome. Et dites au cocher de ramener l'attelage.

— Non, Julienne.

Elle tourna vers sa tante un regard stupéfait.

— Notre position est trop précaire, argumenta celle-ci. Risquer ta réputation en ce moment pourrait nous conduire à la ruine. J'ai honte d'avoir laissé Hugh se comporter de la sorte et de t'avoir chaque fois laissée lui courir après. Il est grand temps que cela change. C'est à moi d'aller le chercher.

Julienne se pencha et déposa un baiser sur la joue de sa tante.

— Vous avez accompli un travail remarquable, ma tante. Mais vous allez devoir me faire confiance. Les lieux que fréquente Hugh vous rempliraient d'effroi, il vaut mieux que vous les évitiez.

— Voilà qui est discutable. J'ai été mariée, alors que tu n'es qu'une...

— Savez-vous ce qu'est un godemiché, ma tante ?

— Grands dieux ! souffla Eugenia, les yeux écarquillés.

— Ou le Kama Sutra ?

Eugenia s'éventa de la main.

— J'ai évidemment entendu parler de ces choses, mais que toi-même... Dieu du ciel !

— Voyez, vous êtes déjà sur le point d'avoir vos vapeurs, déclara Julienne en prenant sa tante par le coude pour la guider vers l'escalier. Je me charge de retrouver Hugh.

— Tu ne peux pas retourner au Remington ! Si Fontaine venait à l'apprendre...

— Je doute que Hugh soit au Remington, répliqua Julienne avec flegme. Il doit bien trop d'argent là-bas.

— Trop d... Oh, mon Dieu, nous sommes perdus ! s'écria Eugenia avant de secouer la tête, résignée.

— Allons, allons. Commandez du thé et détendez-vous. Ne vous inquiétez pas, je vais retrouver Hugh et tout va s'arranger, assura-t-elle en incitant sa tante à gravir les marches.

— J'ai mauvaise conscience de te laisser sortir seule à une heure pareille, Julienne.

— Je ne serai pas partie longtemps.

— La dernière fois que tu m'as dit cela, tu as passé la nuit avec Lucien Remington !

— Tante Eugenia ! souffla Julienne en regardant autour d'elle avec consternation.

Moins fort !

Sa tante monta l'escalier en maugréant, s'arrêtant à intervalles réguliers pour jeter un coup d'œil indécis vers le hall.

Julienne se rendit dans le bureau pour attendre l'attelage. Elle se servit deux doigts du coûteux cognac qu'avait coutume de boire Hugh. Elle vida le verre d'un trait, grimaça, puis toussa quand l'alcool puissant lui brûla la gorge. Son corps était encore tout vibrant de passion, mais son cœur était froid. Les choses que Lucien avait dites... cette femme avec qui il était...

Non, elle ne devait pas penser à cela maintenant ou elle allait devenir folle.

Elle devait penser à Hugh, et à la bonne surprise qu'elle s'apprêtait à lui faire. Elle en avait par-dessus la tête de son irresponsabilité, et à cet instant précis, elle était en rage contre tous les mâles de la planète.

Son frère serait le premier sur qui s'abattrait sa fureur.

L'aube n'allait guère tarder à poindre, et Julienne était épuisée lorsque sa voiture

s'arrêta devant la quatrième maison. Pour retrouver son frère, elle se fiait au cocher, qui connaissait mieux que quiconque ses lieux de débauche favoris. Cette maison était la dernière qu'elle visiterait. Si Hugh ne s'y trouvait pas, il ne lui resterait plus qu'à rentrer à Montrose Hall pour l'attendre.

Son valet alla poser les questions habituelles. Quelques secondes plus tard, il ouvrait la portière.

— Lord Montrose est arrivé il y a un peu plus d'une heure, milady, annonça-t-il.

— Parfait.

Julienne descendit de voiture et rabattit sa capuche sur sa tête pour dissimuler son visage. Tandis qu'elle gravissait la courte volée de marches, elle contempla la somptueuse demeure à l'architecture géorgienne. Ses dimensions et sa façade parfaitement entretenue témoignaient de la bonne santé financière de son propriétaire. La porte était grande ouverte et elle pénétra à l'intérieur.

Elle dénicha son frère dans une salle de billard richement aménagée, parmi un groupe de jeunes gens bruyants et de demi-mondaines. Elle jugea plus sage d'attendre sur le seuil qu'il remarque sa présence. Hugh riait encore du trait d'esprit que venait de lui décocher une jolie petite brune, lorsqu'il tourna le regard dans sa direction. Il la reconnut immédiatement, écarquilla les yeux et ouvrit la bouche d'un air horrifié. Abandonnant ses compagnons, il la rejoignit à grandes enjambées. Il l'attrapa par le coude et l'entraîna à l'écart.

Outre sa propension à l'hédonisme, Hugh La Cœur était renommé pour quantité de choses. Beau garçon aux cheveux dorés et aux yeux sombres, il était sorti vainqueur de deux duels et était considéré comme un expert au tir au pistolet et à l'épée. Si seulement il avait mis la même passion à gérer ses biens, cela aurait suffi à les sortir du gouffre financier dans lequel ils se trouvaient.

— Julienne, que diable fais-tu ici ? s'écria-t-il.

— D'après toi ? répliqua-t-elle avec colère. Tu es irresponsable, uniquement soucieux de tes plaisirs et...

Plaquant une main qui empestait le tabac contre sa bouche, il l'entraîna à sa suite. Un instant plus tard, il la poussait dans un petit salon à l'éclairage tamisé.

— Si Fontaine apprenait que tu es venue ici, ce serait un désastre !

Julienne dégagea son bras de son étreinte.

— Il risquerait de renoncer à me demander ma main et tu te retrouverais définitivement ruiné. Je comprends ton inquiétude.

Hugh eut la décence de rougir.

— Ce serait ta ruine, à toi aussi, souligna-t-il d'un ton bourru.

— Au point où nous sommes rendus, que ma réputation soit ruinée ne me déplairait

pas si cela pouvait te servir de leçon. Il faut en finir avec cette vie de débauche. J'en suis venue à apprécier Fontaine. Penser que son argent servira à payer tes caprices égoïstes m'indispose. Je ne lui permettrai pas de t'entretenir éternellement. Tu dois te plier aux devoirs de ton titre. Veiller à l'entretien des domaines, satisfaire les demandes des métayers et trouver une personne de confiance afin de réaliser des placements.

— Il n'est pas question que je me lance dans les affaires ! s'exclama-t-il.

— Ravale ta fierté. Tu as dilapidé des siècles d'héritage des La Cœur en moins d'une décennie. Tu dois maintenant trouver le moyen de le reconstruire, déclara-t-elle en croisant les bras. Et tu vas t'y employer immédiatement. Tu n'as plus le temps pour des fêtes comme celle-ci. Tu devrais être à la maison, en train de dormir en prévision de la dure journée de travail qui t'attend demain.

— Je ne te laisserai pas me dicter ma conduite ! déclara-t-il, les poings sur les hanches.

— Et je ne te laisserai pas me prostituer à seule fin de maintenir ton train de vie !

Hugh fut si choqué qu'il ne trouva rien à répondre. Il était encore assez jeune pour que sa vie de débauche n'ait pas flétri son beau visage, mais cela ne durerait guère. S'il continuait à satisfaire perpétuellement tous ses vices, il serait vieux avant l'âge. Mais Julienne comptait bien se battre bec et ongles avant que cela n'arrive.

Il baissa la tête.

— Bon sang, Julienne, tu as raison, comme toujours. Je suis affreusement désolé de nous avoir mis dans ce borborygme, dit-il en fourrageant dans ses cheveux, le regard soudain très las. Je ne suis pas taillé pour être un Montrose. Tu n'imagines combien de fois j'ai souhaité que père et mère soient encore en vie. Ils me manquent, j'avais encore tant de choses à apprendre...

— Je comprends, Hugh, vraiment. Mais il n'y a que toi qui puisses faire cela, soupira-t-elle. Nous avons tous des responsabilités dans l'existence. Tenir ton rang est ton fardeau. Je t'aiderai du mieux que je le pourrai à trouver tes repères, mais ensuite, ce sera à toi de maintenir ta position.

Hugh se mit à arpenter la pièce d'un pas nerveux.

— As-tu abordé la question de notre situation avec Fontaine ?

— Pas encore.

— Mais Julienne, il faut que tu lui en parles ! s'écria-t-il.

Julienne étrécit les yeux.

— Quelle est exactement l'ampleur de nos difficultés ?

Il rougit, et elle sentit son estomac se nouer.

— Sois direct, ordonna-t-elle. Je n'ai pas le cœur d'écouter la liste détaillée de tes dettes.

Hugh s'immobilisa et lui fit face.

— Ce sont surtout des dettes de jeu.

— Cela, je le sais déjà, Hugh. Combien ? demanda-t-elle en se frottant le front, sentant poindre une migraine.

— Eh bien, au White, je dois vingt mille livres et...

— *Vingt mille ?* glapit-elle.

— Chuut ! fit-il jetant un coup d'œil vers la porte. Tu ferais peut-être mieux de t'asseoir.

— Bonté divine, marmonna-t-elle. Dis-moi à quel créancier tu dois le plus d'argent.

— En fait, Julienne, je me rends compte que...

— Dépêche-toi. Nous n'avons pas toute la nuit.

— Nous ferions mieux de parler de cela à la maison.

— Oh, non ! Ici même, ce sera parfait, répliqua-t-elle. Dis-moi à quel créancier tu dois le plus d'argent, répéta-t-elle, et quel est le montant de ta dette.

Les épaules de Hugh s'affaissèrent.

— Le Remington. Je leur dois cent mille livres.

Julienne chancela.

— *Cent mille livres !* articula-t-elle en pâissant. À Lucien Remington ?

Il s'avança pour l'aider à garder l'équilibre.

— Je suis désolé, Julienne, mais ce salaud de Remington a gardé mon crédit ouvert. Au White, mon compte a été fermé à vingt mille, mais...

— Tais-toi ! l'interrompit-elle en le repoussant. Ne blâme pas Lucien Remington de ta faiblesse. Je ne tolérerai pas de t'entendre médire de lui d'aucune façon. Tu m'entends ? Cet homme a fait quelque chose de lui, il a bâti un empire. Alors que *toi*, tu n'as été capable que de te couvrir de dettes. Tu en es le seul responsable.

Hugh eut un haut-le-corps ; jamais encore elle ne lui avait parlé sur ce ton.

— Il peut causer notre perte !

— Et qui lui en a donné le pouvoir ? répliqua-t-elle.

Il ouvrit la bouche pour répondre, mais elle leva la main pour l'en empêcher.

— Je suis épuisée et je ne veux plus discuter de tes ennuis ce soir. Va chercher ta cape. Nous partons.

Une fois que la porte du petit salon se fut refermée, les deux silhouettes enlacées sur le canapé se séparèrent et l'une d'elles se redressa.

— Fascinant, murmura Amanda en rajustant son corsage.

Magnus, duc de Glasser, écarta sa brune chevelure pour lui caresser le cou du bout

du nez.

— Pas aussi fascinant que ce que j'ai ici, murmura-t-il.

— Glasser, pour l'amour du ciel. Vous ne vous rendez donc pas compte que nous venons de rencontrer notre future belle-fille ? répliqua-t-elle en écartant ses mains baladeuses.

Le duc émit un long soupir.

— Nous n'avons *rencontré* personne. Nous avons surpris un entretien privé. Lequel semble indiquer que cette demoiselle a déjà sérieusement ferré Fontaine. Pourquoi diable s'intéresserait-elle à Charles ?

— *Charles* ? répéta sa compagne en levant les yeux au ciel. Glasser, faites un peu attention ! Ce n'est pas de Charles que je parlais, mais de Lucien !

— Lucien ? dit-il, l'air perdu. Elle est fille de comte. Et en bonne voie de devenir marquise, si j'ai bien compris. Pourquoi s'intéresserait-elle à Lucien ?

— Quelle femme ne s'intéresserait pas à lui ? C'est votre portrait craché, ajouta-t-elle avec un sourire enjôleur. Vous n'avez pas entendu de quelle façon lady Julienne l'a défendu ? Il se trame quelque chose. Elle *l'apprécie*.

— Des tas de femmes apprécient Lucien, observa Magnus avec une bonne dose de fierté paternelle. Ce ne signifie pas pour autant qu'il songe à les épouser. Qui sait s'il a seulement rencontré celle-ci ?

Amanda s'efforçait de remettre de l'ordre dans sa coiffure.

— Faites-moi confiance, mon chéri. Une femme devine ces choses-là. Lady Julienne a réagi au commentaire de Montrose comme s'il s'agissait d'une offense personnelle. Je puis vous assurer qu'ils se connaissent. Vous verrez que j'ai raison.

Un glapissement lui échappa quand il la rallongea sur le canapé.

— J'ai quelque chose à vous montrer, gronda-t-il. Ici même.

— Vous avez une mine épouvantable.

Lucien, qui arpentait la salle de jeu déserte du Remington, se renfrogna.

— Allez au diable, Marchant.

Son homme d'affaires s'esclaffa.

— C'est très inhabituel de vous voir ici d'aussi bonne heure.

— Vous y êtes bien, vous, répliqua Lucien.

— J'y suis toujours à cette heure-ci, expliqua Marchant avant de soupirer comme Lucien lui décochait un regard sceptique. Vous n'avez véritablement aucune idée de ce pour quoi vous me payez, n'est-ce pas ?

Remingtons'immobilisa.

— Ce dont je suis en tout cas certain, c'est de ne pas vous payer pour que vous me harceliez et m'insultiez. Vous pouvez disposer.

— Il faut que je vous parle de quelque chose, Lucien.

— Pas maintenant. Je ne suis pas d'humeur.

— C'est précisément votre humeur présente qui justifie cet entretien.

— Nom de Dieu ! jura Lucien, qui s'appuya contre la table de jeu et croisa les bras.

Je vous écoute, mais faites vite.

— Je vous ai donné un mauvais conseil, l'autre jour.

Lucien haussa un sourcil.

— Vous risquez de regretter ce que vous allez dire, Harold. Si je vous paye, c'est en grande partie pour vos conseils. S'ils sont mauvais, je pourrais bien décider de me passer de vous.

— L'employé que je suis tremble dans ses souliers, répliqua Marchant, pince-sans-rire. Mais l'ami, que je me flatte également d'être pour vous, se sent tenu de poursuivre.

Lucien ferma les paupières et se pinça l'arête du nez.

— Je pense que vous ne devriez pas laisser lady Julienne épouser aucun des hommes figurant sur la liste que j'ai établie.

Lucien rouvrit vivement les yeux.

— Pourquoi ? Quel est le problème de ces gentlemen ?

— Il ne s'agit pas de leur problème, mais du *vôtre*, rectifia Marchant, son regard se faisant bienveillant derrière ses lunettes. Vous êtes fou amoureux.

— Moi ? Pas le moins du monde !

— Vous l'êtes. Votre comportement est insupportable. Les employés vous évitent, nos clients fuient votre compagnie, vous vous enivrez chaque soir et au lieu de rentrer chez vous, vous passez vos nuits à l'étage.

— Je suis propriétaire de cet établissement ! tonna Lucien. Je peux dormir ici si cela me chante.

— Si vous restez dans la chambre saphir, c'est uniquement à cause d'elle, soutint Marchant.

Lucien baissa la tête. Il était inutile de nier. Son homme d'affaires était trop futé.

— C'est vous qui m'avez déconseillé de l'approcher, Harold.

— J'ai cru à une passade. Je me rends à présent compte, comme tout le monde, qu'elle signifie bien plus à vos yeux que je ne l'imaginai.

— Mes sentiments importent peu. Je ne suis pas digne d'elle.

Marchant soupira.

— Serez-vous capable de vivre avec vous-même la sachant mariée à un autre ? Un homme que vous serez amené à voir régulièrement dans votre propre établissement ?

Serez-vous capable de tenir votre langue, et vos poings, quand il se divertira avec les courtisanes et que la femme que vous convoitez l'attendra dans leur foyer ? Que ressentirez-vous quand lord Fontaine viendra fêter ici la naissance de leurs enfants ?

— Assez ! cria Lucien.

Imaginer que Julienne puisse appartenir à un autre lui était intolérable. S'il ne pouvait l'avoir, alors elle ne devait appartenir à personne d'autre. Sauf que cela ne se passerait pas ainsi. Et il allait devoir trouver la force de vivre avec cela.

— Il y a des erreurs avec lesquelles nous pouvons vivre, et d'autres pas. Vous seul pouvez déterminer la nature de celle que vous êtes en train de commettre, conclut Marchant avant de tourner les talons.

— Harold.

L'homme d'affaires s'immobilisa.

— Merci.

— Lucien, mon chéri. Toujours aussi ponctuel.

Lucien sourit affectueusement à sa mère alors qu'on l'introduisait dans son boudoir. Dans les tons roses et mauves, rehaussés de dorures et de satin, la pièce était un havre de paix on ne peut plus féminin. Il s'inclina pour embrasser sa mère.

— Vous êtes éblouissante, la complimenta-t-il.

Elle attendit qu'il ait pris place en face d'elle pour servir le thé.

— Et toi tu as une mine épouvantable, déclara-t-elle sans ambages. Aurais-tu perdu du poids ? ajouta-t-elle en lui tendant une tasse. Se languirait-on de Julienne La Cœur ?

Pris de court, Lucien sursauta. Et jura quand le thé lui brûla les doigts.

— Je vous demande pardon ? dit-il en posant la soucoupe.

— Je disais que tu avais fort mauvaise mine.

— Cela, je l'ai entendu, marmonna-t-il en s'essuyant les doigts sur une serviette de batiste. C'est la suite qui m'a échappé.

— Pas le moins du monde. J'ai rencontré ta dulcinée hier soir.

Lucien cilla.

— Quoi ?

Amanda laissa tomber deux morceaux de sucre dans son thé.

— Elle est charmante et pleine de fougue.

— Julienne est venue *ici* ? s'exclama-t-il en se levant d'un bond. *Hier soir* ?

— Assieds-toi, Lucien. Je vais attraper un torticolis à lever ainsi la tête pour te regarder.

Il obtempéra, sourcils froncés.

Sa Julienne. *Ici ?* Au milieu du demi-monde londonien ? Il rougit.

— Cela t'ennuie qu'elle se soit trouvée là ?

— Qu'y faisait-elle ?

— Elle est venue chercher son vaurien de frère, répondit Amanda en souriant.

— Montrose est rentré à Londres ? s'écria Lucien en se levant de nouveau.

Il déglutit. C'était épouvantable. Fontaine allait pouvoir faire sa demande en mariage.

— Lucien, s'il te plaît ! Assieds-toi.

Il obéit.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il d'une voix rauque, luttant contre un début de panique.

— Elle s'est montrée très ferme avec lui, l'a sermonné et lui a ordonné de prendre ses responsabilités.

Lucien ne put réprimer un sourire. Il reconnaissait bien là sa Julienne, farouche, passionnée et pétrie de bon sens.

Amanda sourit, elle aussi, par-dessus le rebord de sa tasse.

— Et quand Montrose s'est permis d'émettre un commentaire déplaisant à ton endroit, elle a aussitôt pris ta défense. J'aurais aimé que tu entendes cela. Elle était magnifique.

La nausée contre laquelle il luttait depuis le matin empira.

Hier soir. Après ce qu'il lui avait fait et ce qu'il lui avait dit, Julienne n'en avait pas moins pris sa défense. Il se prit la tête entre les mains. Bon sang ! Il se serait senti tellement mieux si elle avait médité de lui avec son frère.

Ce matin, il était en proie à de tels tourments qu'il aurait juré qu'il était impossible de souffrir davantage.

Il se trompait.

Comment pourrait-il jamais faire amende honorable ? Ivre de cognac, la jalousie l'avait dévoré quand il avait vu Julienne s'entretenir longuement avec Fontaine. Les voir ensemble avait attisé sa fureur. Ils formaient un couple si parfaitement assorti ; ils étaient aussi beaux, blonds et policés l'un que l'autre. Le charmant marquis courtisait ouvertement Julienne et il avait été pris d'une envie folle de les séparer.

Il avait alors décidé de la rendre aussi jalouse que lui, de la forcer à partager sa souffrance. Il y avait fort bien réussi, mais en la voyant quitter la salle de bal, dissimulant à grand-peine son désarroi, il n'avait pu s'empêcher de la suivre. L'idée de renoncer à elle, de la perdre, lui était insupportable, et il avait voulu l'entendre dire qu'elle ressentait la même chose. Il avait voulu qu'elle se batte pour lui, et quand elle l'avait fait, quand elle avait renversé les rôles, il ne l'avait désirée que davantage.

— Lucien ? s'enquit sa mère d'un ton inquiet.

Il se passa les mains dans les cheveux et les noua sur sa nuque avant de lui adresser un sourire peiné.

— J'ai trouvé moyen de tout gâcher.

La porte du salon s'ouvrit.

— Bonjour ! lança le duc en entrant.

Lucien se leva et tendit la main à son père.

— Bonjour, Votre Grâce.

— Tu as une mine épouvantable, mon fils.

— On me l'a déjà dit. Plusieurs fois.

— Ton père pense que lady Julienne serait parfaite pour Haverston, murmura Amanda.

— *Quoi ?*

Lucien afficha une expression horrifiée. S'il existait un seul moyen pour que sa vie devienne plus cauchemardesque qu'elle ne l'était déjà, celui-ci consistait à imaginer Charles, son frère cadet, l'actuel marquis de Haverston et futur duc de Glasser, courtisant ou même (Dieu l'en préserve !) épousant sa Julienne.

Le duc jeta un coup d'œil à sa maîtresse de longue date.

— Il semble que vous ayez vu juste, ma chérie, concéda-t-il.

Amanda eut un sourire de triomphe.

— N'est-ce pas toujours le cas ?

Le duc émit un vague marmonnement, puis se pencha pour déposer un baiser sur sa joue offerte.

— Je dois malheureusement prendre congé. Carolyn donne je ne sais quelle soirée à thème à laquelle je suis tenu d'assister.

— Bien sûr, répondit-elle sans manifester la moindre contrariété à la mention de la duchesse de Glasser.

Leur liaison durait depuis tant d'années qu'elle avait confiance en l'amour du duc, d'autant qu'elle savait qu'après la naissance de Charles, son héritier, il n'avait plus jamais touché son épouse.

— Revenez-moi au plus vite.

— N'en doutez jamais, dit le duc en l'embrassant de nouveau.

Lucien, qui avait maintes fois assisté à ce genre d'échanges au fil des ans, considéra la scène d'un œil nouveau, et y vit le douloureux rappel que les gens ne se marient pas en dessous de leur condition. S'il était honnête envers lui-même, il devait admettre que le mieux qu'il puisse espérer serait de devenir l'amant de Julienne une fois celle-ci mariée. L'arrangement serait idéal. Il n'aurait pas à l'épouser et Julienne recevrait le

titre qu'elle méritait. Mais il savait qu'il ne pourrait jamais la partager avec un autre, et qu'elle-même ne consentirait jamais à un tel arrangement. Elle prenait ses responsabilités au sérieux et ne trahirait jamais son époux, même si celui-ci lui était infidèle.

Une fois le duc parti, sa mère reporta son attention sur lui.

— As-tu l'intention de laisser lady Julienne épouser Fontaine ?

— Je n'ai pas le choix.

— Pourquoi ?

— J'ai proposé de l'épouser et elle a refusé.

— *Lucien !*

Amanda plissa le front.

— Tu l'aimes, ajouta-t-elle, et ce n'était pas une question.

— Je la désire, corrigea-t-il.

— Pour l'amour du ciel, soupira-t-elle, je suis ta mère, mon chéri. Tu ne peux pas me mentir.

— Je ne mens pas.

— Je suis certaine que ce que tu ressens est plus que du désir.

— Que pourrait-il y avoir de plus ?

D'abord Marchant, à présent, sa mère. Pourquoi tout le monde avait-il décidé de se mêler de ses affaires ?

— Comment expliques-tu son empressement à prendre ta défense ? Et face à son frère, pas moins. Et ces cent mille livres, Lucien ? Tu n'aurais jamais autorisé Montrose à s'endetter autant sans raison. Aurais-tu l'intention d'utiliser la malchance du comte pour obtenir sa sœur ? demanda-t-elle, le regard soudain brillant. Un tel stratagème te ressemblerait assez.

— Merci de m'adresser de pareils éloges, mère.

Lucien trouva cependant l'idée intéressante, et se demanda comment il avait pu ne pas y penser.

Amanda le gratifia d'un sourire entendu.

— Quel est ton plan ? s'enquit-elle.

— Je n'en ai pas. Je me contentais d'attendre qu'il se présente de lui-même.

— Allons. Tu as toujours un plan. C'est pour cette raison que tu es beaucoup plus riche que ton frère.

— Mère, je ne sais quelle impression Julienne vous a faite hier soir, mais je peux vous assurer qu'elle n'est guère encline à se montrer charitable avec moi ces temps-ci.

Sa mère fronça de nouveau les sourcils.

— Tu la veux ?

— Évidemment, admit-il. Mais je ne sais pas au juste de quelle façon. Ni pour combien de temps. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'elle a décliné mon offre.

Et parce qu'il avait gâché toutes ses chances en l'accusant de choses dont elle était incapable, avant de prendre congé sans un mot d'adieu.

— Raconte-moi votre échange et je te dirai quelle erreur tu as commise.

— Pourquoi faudrait-il que l'erreur soit forcément la mienne ? s'esclaffa-t-il.

Se penchant vers lui, sa mère déclara d'un ton fervent :

— Tu mérites d'être heureux. Si lady Julienne te rend heureux, tu dois te battre jusqu'à la mort pour l'obtenir. Tu mérites pleinement une épouse issue de la noblesse. N'en doute jamais.

— Je ne mérite pas Julienne.

Il n'y avait aucune amertume dans sa voix. Juste une calme résignation.

Le regard de sa mère étincela autant que s'il venait de lui infliger une blessure cuisante.

— Je suis la seule différence entre Fontaine et toi. Tu es plus riche, plus beau et ton sang est aussi bleu que le sien. Aurais-tu honte de *moi*, Lucien ? Est-ce parce que ta mère est une courtisane que tu t'estimes indigne de Julienne La Cœur ?

— Non, dit-il en s'emparant de sa main fine. Cela n'a rien à voir avec vous. Je ne suis pas un saint. Je n'ai jamais souhaité l'être et je suis parfaitement heureux ainsi. Je n'ai nul désir de changer. Julienne, elle, est un ange. C'est la créature la plus pure qu'il m'ait été donné de rencontrer. Accepter ma demande la couperait à jamais de la seule vie qu'elle ait jamais connue. Elle finirait par me haïr de lui avoir imposé un tel choix.

— Je crois que tu sous-estimes sa force, Lucien. Je doute fort que votre union l'amointrisse. Elle, en revanche, a le pouvoir de faire de toi un homme meilleur. Que tu sois un bâtard la choque-t-elle ?

— Non, admit-il. Elle trouve même votre liaison « romantique ».

— Ce qu'elle est, confirma Amanda avec un sourire suffisant. Cette fille m'a plu hier soir, et elle me plaît encore davantage aujourd'hui. Elle semble avoir le sens des réalités. Lucien haussa un sourcil.

— Je connais ce regard. Restez en dehors de mes affaires, mère. Je m'y entends fort bien pour les saboter tout seul. Je n'ai nul besoin de votre aide. Je dois y aller, à présent, ajouta-t-il en se levant. J'ai du travail.

— Et matière à réflexion.

Il la gratifia d'un sourire affectueux, mais ignora son commentaire.

— Je vous verrai la semaine prochaine.

Une fois son fils parti, Amanda s'adossa au canapé et réfléchit à ce qu'elle allait faire. S'il ignorait ce dont il avait besoin, elle le savait.

Et elle veillerait à ce qu'il l'obtienne.

Hugh La Cœur, sixième comte de Montrose, s'immobilisa sur le marchepied de son attelage et considéra l'imposante entrée à colonnade du Remington. L'éclat du soleil matinal rendait presque aveuglante la blanche façade du célèbre club. Le trafic était animé sur St. James. Le bruit régulier des roues des attelages, des sabots des chevaux et des grelots des harnais lui rappela que la vie continuait pour le reste de Londres tandis qu'il se préparait à affronter le plus puissant et le plus impitoyable de ses créanciers.

Après avoir pris une grande inspiration, Hugh gravit les marches du perron jusqu'à la double porte de verre dépoli. Il fut accueilli par un valet de pied en livrée noir et argent, et remit son chapeau, sa canne et ses gants à l'un des deux domestiques préposés du vestiaire. Il pénétra dans le hall circulaire au sol dallé de marbre noir et blanc, admira comme chaque fois l'immense lustre suspendu trois étages plus haut en surplomb d'une grande table ronde. Une imposante composition florale trônait au centre de celle-ci.

Droit devant, il y avait la salle de jeu, à partir de laquelle on pouvait accéder aux étages supérieurs – où se trouvaient la salle d'escrime, les chambres des courtisanes et les appartements privés – ou au sous-sol, réservé aux pugilistes. Le couloir de gauche menait aux cuisines, celui de droite, aux bureaux de Lucien Remington.

Hugh emprunta ce dernier, non sans avoir jeté un regard nostalgique à la salle de jeu. Une fois la porte franchie, il remit sa carte au secrétaire. Il s'attendait à devoir patienter, mais eut la surprise d'être annoncé sans délai.

Un frémissement nerveux le parcourut quand il pénétra dans le sanctuaire de Lucien Remington. Le bureau d'acajou sculpté qui faisait face à la porte attira immédiatement son attention. Le meuble, imposant, était flanqué de part et d'autre de

fenêtres courant du sol au plafond, et son plateau était couvert de dossiers, silencieuse confirmation de la puissance et de l'étendue de l'empire Remington.

Vert sombre, ivoire et vieil or, le décor déclinait des tons éminemment masculins. Sur la gauche, une grande cheminée constituait le point de mire de l'espace dédié à la conversation, espace délimité par un canapé et deux profonds fauteuils de cuir. Tous les murs étaient tapissés de rayonnages chargés de livres.

— Bonjour, lord Montrose. J'espère que votre séjour à la campagne a été agréable.

Hugh se tourna vers la voix et aperçut Remington debout derrière son bureau. Une lueur amusée éclaira son célèbre regard bleu quand il l'invita d'un geste à prendre place sur l'un des fauteuils qui lui faisaient face.

— Comment savez-vous où je me trouvais ? s'enquit Hugh d'un ton sec en s'asseyant.

— Vous me devez cent mille livres, milord. Il n'est pas question que je vous quitte des yeux.

— Pour vous, c'est une goutte d'eau dans un océan, Remington.

— En effet. Mais j'imagine que vous êtes venu me rembourser ?

— J'espérais convenir avec vous d'un arrangement, répondit Hugh en s'agitant sur son siège.

Remington arqua un de ses sourcils.

— Et que proposez-vous ?

— À la fin de la Saison, je pourrai vous rendre la moitié de ce que je vous dois, après quoi...

Remington leva la main pour l'interrompre.

— Je n'accepterai pas l'argent de Fontaine. C'est *vous* qui êtes endetté. C'est *vous* qui remboursez.

— Diantre ! s'emporta Hugh, rougissant de colère et d'embarras. Que vous importe la provenance de cet argent dès lors que vous le récupérez ?

— Le fait est que cela m'importe.

— Si vous souhaitez que je vous rembourse de ma poche, cela prendra des années.

— Je ne suis pas prêt à attendre davantage. Soit vous me rendez l'argent maintenant, soit vous écoutez la solution que je vous propose.

— À savoir ? demanda Hugh en se raidissant, soudain méfiant.

Remington se carra dans son fauteuil et croisa les bras.

— J'aimerais fréquenter votre sœur en société. Vous ferez en sorte de me faciliter les choses. Pour chaque sortie, chaque danse, chaque entretien privé que j'aurai avec elle, je réduirai votre dette de dix mille livres.

Hugh demeura un instant bouche bée.

— Mais c'est de l'extorsion !

Remington ne répondit pas.

— Lady Julienne est sur le point d'annoncer ses fiançailles avec le marquis de Fontaine. Votre requête risque de tout compromettre.

Silence.

— C'est une débutante, Remington, non une de vos catins. Il n'est pas question que je la prostitue pour payer mes dettes.

Remington haussa les sourcils, et Hugh rougit, sachant que c'était exactement ce qu'il faisait.

— Fontaine lui offre le mariage, insista-t-il.

— Moi aussi.

— Par le diable, s'étrangla Hugh, vous dépassez les bornes ! Julienne ne peut pas vous épouser ! Elle est fille de comte, pour l'amour de Dieu !

— Et je suis fils de duc.

— Eh bien, oui, mais vous n'êtes pas... enfin vous êtes... Bon sang, vous savez fort bien ce que vous êtes ! Ce n'est pas du tout la même chose.

Remington eut un haussement d'épaules indifférent.

— Si le mariage est inenvisageable, revenons-en à mon offre. Vous commencerez dès ce soir. Je veux une danse avec lady Julienne. Après quoi vous pourrez déduire dix mille livres de votre dette.

Hugh se ratissa les cheveux des deux mains, puis se massa les tempes.

— Elle va se marier, Remington. Pourquoi ne pas vous intéresser à une autre ?

— Mes raisons m'appartiennent, répondit Lucien en posant les coudes sur son bureau. Je suis un homme très occupé, Montrose. Faites-moi part de votre décision sur-le-champ – l'argent ou dix moments avec votre sœur. Que choisissez-vous ?

— C'est consternant.

— Vraiment ?

— Vous êtes fou.

— C'est fort possible.

Abasourdi, Hugh se maudit d'avoir entraîné Julienne dans ce guêpier. Elle avait raison. Il était grand temps qu'il mette ses affaires en ordre.

— Et si elle refuse ?

— Je l'autoriserai à le faire. Mais elle devra m'opposer un refus chaque fois.

— Quelle abomination, gronda Hugh. Vous n'avez rien d'un gentleman, monsieur.

— Je n'ai jamais prétendu en être un, sourit Remington.

— J'ai des conditions.

— Je m'y attendais.

— Les sorties devront être chaperonnées.

— Cela va de soi.

— Si je réussis à me procurer une partie de l'argent de ma dette, je peux vous racheter celle-ci.

— Accordé.

— Ma sœur est pure, ajouta Hugh en rougissant. Si vous vous avisez de ruiner sa réputation afin de me forcer la main, je vous en demanderai personnellement réparation. Au cas où vous ne le sauriez pas encore, je suis un excellent tireur. Vous ne sortiriez pas vivant de la rencontre.

— J'accepte vos conditions, déclara Remington. Je réclamerai la dernière danse avec lady Julienne au bal des Dempsey, ce soir. Ne lui dites rien. Je l'approcherai moi-même et lui laisserai la possibilité de refuser.

— Bien, lâcha Hugh en se levant.

Il promena un ultime regard sur l'élégant bureau, et déclara :

— Je ne miserai plus un seul shilling de ma vie.

— Bonne idée, commenta Remington en s'emparant de sa plume. Personnellement, je n'aime pas parier.

Hugh secoua la tête, incrédule, puis se dirigea vers la porte.

— Il n'aime pas parier, marmonna-t-il. Ridicule ! Il possède le plus grand établissement de jeu de la ville.

Lucien eut un sourire de triomphe une fois que la porte se fut refermée sur Montrose.

— Et je viens de faire le plus gros pari de ma vie.

Julienne balaya l'étincelante salle de bal d'un regard las. Les expéditions que Hugh avait menées ce jour-là auprès de ses différents créanciers avaient été couronnées de succès. Tous étaient prêts à coopérer, avait-il assuré, y compris Lucien Remington. Il semblait véritablement déterminé à prendre ses responsabilités au sérieux.

Julienne aurait pu passer la soirée à la maison et considérer la journée comme bien remplie. Mais Hugh avait insisté pour qu'elle assiste au bal des Dempsey. Minuit était passé depuis longtemps et elle était épuisée, pourtant, son frère insistait pour qu'ils restent jusqu'à la fin.

— Hugh, murmura-t-elle, je vais me retirer dans le boudoir des dames pour faire une sieste. Tu m'enverras chercher quand tu seras disposé à partir.

— Tu m'avais promis la dernière danse.

— Dans ce cas, envoie-moi chercher juste avant. Si je reste ici un instant de plus, je

vais finir par m'endormir debout.

— Fort bien, grommela-t-il. Va.

Julienne s'empressa de s'éloigner avant qu'il ne change d'avis. En atteignant le couloir, elle dissimula un bâillement derrière sa main gantée.

Elle poussa un cri quand on l'attira sans crier gare dans une alcôve. Lucien referma le rideau derrière elle.

— Que faites-vous ? s'écria-t-elle, le cœur battant la chamade.

Il était vraiment à couper le souffle en habit de soirée. Elle ne l'avait pas vu dans la salle de bal et s'interdit de penser à ce qu'il avait pu faire avant de venir.

— Vous avez l'intention d'ajouter d'autres bleus à ceux que vous m'avez déjà faits ? siffla-t-elle.

Il eut la bonne grâce de tressaillir.

— Julienne, murmura-t-il, je vous supplie de me pardonner ce que j'ai fait hier. J'étais ivre. Je n'aurais jamais dû vous toucher.

Elle leva le menton et tendit la main vers le rideau.

— Je ne peux qu'être d'accord. Si vous voulez bien m'excuser.

Il lui saisit le coude.

— Julienne, je vous en prie. Ne partez pas tout de suite.

— Je crois que nous nous sommes dit tout ce que nous avons à nous dire.

Lucien retira ses gants et les glissa dans sa poche. Le désir qu'elle lut dans son regard l'arrêta. Et quand sa paume se posa sur sa joue, elle ferma les yeux et respira le parfum familier de sa peau.

— Vous m'avez manqué, murmura-t-il. Vous me manquez à chaque instant que je passe loin de vous.

— Lucien, non...

— Si, Julienne. Regardez-moi.

Elle obtempéra et croisa son regard.

— Je suis infiniment désolé, ma douce. Je n'ai jamais eu l'intention de vous blesser.

Julienne refoula les larmes qui menaçaient.

— Laissez-moi vous expliquer quelque chose, Lucien. Quelque chose que les hommes de votre espèce ne semblent pas comprendre. Les femmes sont des créatures douées de sentiments, du moins le sont-elles jusqu'à ce qu'on les blesse assez pour qu'elles ne ressentent plus rien. Nous réservons une part de notre âme aux hommes qui importent dans notre existence, une part sur laquelle la confiance et le respect règnent en maîtres. Si ceux-ci viennent à disparaître, rien ne saurait les faire revenir. Une fois morts, ils ne peuvent ressusciter.

Elle écarta sa main de son visage.

— J'ai entendu vos excuses, mais elles ne signifient rien pour moi. Vous voudriez que je vous aide à vous sentir mieux, que je vous dise que je comprends et que je vous pardonne, mais je ne comprends pas.

Elle pivota pour partir.

— Je ne l'ai pas touchée, dit-il d'une voix si rauque qu'elle la reconnut à peine. Depuis que je suis venu chez vous, je n'ai été avec aucune autre femme. Je vous ai été fidèle.

Julienne se retourna, scruta son visage et sut qu'il était sincère.

— Pourquoi ? demanda-t-elle simplement.

— Vous êtes la seule femme que je désire, répondit-il en encadrant son visage de ses mains. Quand vous avez décliné mon offre de mariage, j'ai perdu la tête. Je n'ai pas l'habitude de me voir refuser quelque chose que je désire aussi désespérément. Je suis tellement désolé, Julienne. Vous n'avez pas à me pardonner. Tout ce que je demande, c'est que vous croyiez en ma sincérité.

Il approcha lentement ses lèvres des siennes, lui laissant la possibilité de se dérober. Avec une tendresse bouleversante, il chassa de ses baisers les larmes qu'elle ignorait avoir versées. Julienne tourna la tête pour s'emparer de sa bouche et elle fut perdue. Perdue dans ses caresses et son odeur. Perdue en lui.

— Je vous crois, murmura-t-elle.

Les lèvres de Lucien glissèrent vers sa gorge.

— Pourquoi portez-vous une robe à col montant ?

— Pour dissimuler les bleus que vous m'avez faits.

Il se pétrifia. Ses mains quittèrent son visage pour atteindre les boutons au dos de sa robe, ses doigts impatients œuvrant avec une habileté née de l'expérience.

— Lucien, non, protesta-t-elle, consciente qu'un simple rideau les séparait des yeux curieux. Pas ici. Pas maintenant.

Il la fit taire d'un baiser. Bientôt, les pans de sa robe s'écartèrent et il la fit glisser à terre. Un grondement lui échappa tandis que ses doigts frôlaient les marques qu'ils avaient laissées sur la chair tendre de sa poitrine.

— Seigneur, souffla-t-il.

Il l'attira à lui, remplaça ses doigts par sa bouche, déposant des baisers légers, empreints de respect, murmurant des excuses tout contre sa peau, et tandis qu'il s'agenouillait devant elle, elle sentit ses larmes à travers sa chemise.

La profondeur de ses remords, sa volonté de lui laisser voir ses sentiments et sa vulnérabilité stupéfièrent Julienne. Elle n'avait jamais vu cette facette de Lucien – l'avait-il jamais montrée à quiconque ?

Il souleva sa chemise. Son souffle tiède frôla le triangle au creux de ses cuisses, et

elle frémit, le cœur battant. Lucien passa alors la main derrière son genou, lui souleva la jambe et la cala sur son épaule. Puis il pressa la bouche contre sa féminité.

Sa langue s'activa, léchant, suçant, savourant, et Julienne dut s'appuyer contre le mur tant elle tremblait. Elle n'aurait jamais imaginé voir un jour Lucien Remington agenouillé devant elle, n'aurait jamais cru lire dans son regard du chagrin et d'autres émotions, plus troublantes encore. Il la chérit, l'adora, l'aima avec sa bouche comme s'ils étaient seuls au monde, et non à deux pas de la ruine.

Un flot de mélancolie submergea la jeune femme.

— Lucien... mon chéri, chuchota-t-elle.

Les doigts enfouis dans la chevelure sombre, elle se mordit la lèvre pour ne pas crier. Un nœud de tension se forma au creux de son ventre et ses hanches basculèrent en avant. Elle ondulait doucement, les lèvres entrouvertes, le souffle de plus en plus haletant tandis que Lucien continuait de la caresser de la langue avec une précision diabolique.

Puis soudain son dos se cambra, et l'extase vint, foudroyante. Et la tension qui ne l'avait pas quittée depuis plus d'une semaine s'envola comme par miracle.

Lucien se redressa, et entreprit de la rhabiller. Quand il eut terminé, il la serra contre lui et la berça doucement. Seigneur, jamais, de sa vie, elle ne s'était sentie autant chérie.

— La dernière danse va commencer, murmura-t-il.

— Je dois y aller, soupira-t-elle. Montrose va se demander où je suis passée.

— Cette danse m'est réservée, déclara-t-il en frottant le nez contre son cou.

— Soyez sérieux, murmura-t-elle en déposant un baiser sur sa mâchoire. Vous savez bien que c'est impossible. Nous...

— Je suis sérieux. Montrose est au courant de mes intentions et m'a promis qu'il n'émettrait aucune objection. Dites oui, Julienne. Je suis un excellent danseur, vous savez.

— Vous êtes surtout un vaurien arrogant.

— Certes, et c'est ainsi que je vous plais, répondit-il en lui décochant un sourire ravageur. Allez, retournez là-bas et attendez-moi.

Julienne lui jeta un regard dubitatif, quitta l'alcôve et se dirigea vers la salle de bal. Quelques instants plus tard, Lucien s'inclinait devant elle. Elle lança un coup d'œil à Hugh qui se rembrunit.

— Souhaites-tu danser avec lui ? demanda-t-il.

— Oui, souffla-t-elle, s'attendant à un refus.

À sa grande stupéfaction, son frère acquiesça d'un bref hochement de tête.

— Comment avez-vous fait cela ? demanda-t-elle comme Lucien l'escortait vers la

file des danseurs d'un pas confiant.

— Aucune importance, répondit-il. J'ai l'impression d'être au paradis. J'ai encore votre goût dans la bouche et votre parfum m'emplit les narines.

Il ferma les yeux, inspira longuement, et soupira.

Julienne s'empourpra.

— Vos propos sont inconvenants, monsieur.

— Votre comportement est inconvenant, mon ange, rétorqua-t-il. Sous vos dehors sages se cache une dévergondée qui meurt d'envie d'être séduite. Et je suis le débauché repentini qui se charge de vous satisfaire.

— Repentini ?

— Absolument.

Elle coula un regard furtif autour d'elle avant de chuchoter :

— Vous le pensez vraiment ?

— Quoi ? Que je suis chargé de vous satisfaire ? s'enquit-il avec un sourire espiègle. Vous en doutez ? Je crois pourtant avoir fait mes preuves, et ce plutôt bien étant donné que je n'étais pas en mesure de vous révéler toute l'étendue de mon talent. Ne vous ai-je pas déjà dit qu'il ne fallait jamais mettre un homme au défi à propos de sa virilité ? ajouta-t-il, son sourire s'élargissant.

— Je ne parlais pas de cela, dit-elle en rougissant de nouveau. Je faisais allusion au fait que vous me considérez comme une dévergondée.

Il rit.

— Cela vous a plu, n'est-ce pas ?

— C'est un soulagement de savoir que vous me trouvez...

— Passionnée ? Désirable ? Intéressante ? Belle ?

Julienne s'esclaffa sans se soucier des regards scandalisés.

— Vous me donnez l'impression d'être tout cela, en effet. Je vous en remercie.

— Et vous me rendez heureux. C'est donc à moi de vous remercier.

Elle baissa modestement les yeux.

— J'aimerais vous convier à un pique-nique, demain, reprit-il.

— Montrose ne permettra jamais...

— Je m'en charge.

Julienne étrécit les yeux.

— Quand bien même, j'ai déjà accepté d'accompagner lord Fontaine à un déjeuner littéraire, demain.

Lucien pinça les lèvres, dépité.

— Le jour d'après, alors.

— Si vous parvenez à obtenir l'accord de mon frère, j'adorerais pique-niquer avec

vous, Lucien.

Elle savait ce qu'il voulait. Il voulait lui faire ses adieux et elle fut touchée qu'il tienne à en faire un événement mémorable. Il l'aimait bien, peut-être même davantage qu'il ne le pensait, mais il ne changerait jamais, et elle ne le lui demanderait pas. Si elle avait accepté de l'épouser, il aurait fini par lui reprocher les contraintes de la vie conjugale. Il la désirait, cela ne faisait aucun doute, mais le seul désir ne suffirait jamais à combler l'abîme qui les séparait.

Mais elle refusait de penser à cela pour le moment.

S'abandonnant tout entière à la danse, elle laissa Lucien Remington, libertin notoire, lui faire tourner la tête. Dans ce délicieux tourbillon, au moins pouvait-elle prétendre que ses rêves étaient devenus réalité.

Il était très séduisant.

Julienne, qui observait discrètement lord Fontaine, le reconnut pour la centième fois. Et tout à fait charmant. Elle promena le regard sur les convives réunis autour de la table de lady Busby. La plupart des femmes le regardaient avec convoitise. Julienne, quant à elle, ne tirait aucun plaisir de cette journée. Elle ne pensait qu'au pique-nique avec Lucien.

— La nourriture n'est pas à votre goût, lady Julienne ? s'enquit Fontaine d'un ton plein de sollicitude.

— Tout est exquis, sourit-elle. C'est juste que je n'ai pas faim, ajouta-t-elle en coulant un regard vers son assiette.

— Menteuse, la taquina-t-il. Vous avez envie de mordre dans mon scone.

Il brisa ce dernier entre ses doigts, y étala une noisette de beurre et l'approcha de la bouche de Julienne. Elle entrouvrit instinctivement les lèvres et il glissa le morceau de scone entre elles.

Elle rougit, sachant que ce geste intime n'avait échappé à personne.

— Je sens en vous un certain attrait pour le scandale, milord.

— Cela vous déplâit ?

— Vous savez bien que non, sinon vous ne m'en feriez pas profiter.

— C'est une des raisons qui font que je vous apprécie autant, Julienne. Il est une question que j'aimerais aborder avec vous, ajouta-t-il, mais le moment est mal choisi. Que diriez-vous d'une promenade en calèche au parc, demain ?

Julienne savait quelle question il souhaitait aborder et connaissait déjà la réponse qu'elle lui ferait. Mais avant, elle voulait profiter une dernière fois de la compagnie de Lucien.

— Je crains de devoir décliner. J'ai d'autres projets. Mais nous pouvons remettre au surlendemain, ajouta-t-elle comme il se rembrunissait.

— Bien sûr, acquiesça-t-il. Il me tarde d'y être.

Quelques heures plus tard, Julienne regagna Montrose Hall, déterminée à passer la soirée à la maison afin d'être fraîche et dispose pour le pique-nique. Elle avait tant de choses à dire à Lucien.

Elle demanda qu'on lui serve le thé au salon, puis monta dans sa chambre avec le courrier de l'après-midi. Elle le triait négligemment lorsqu'une missive retint son attention.

L'enveloppe de vélin rose, parfumée à la rose et cachetée d'un sceau représentant une rose avait de quoi intriguer. Julienne l'ouvrit avec curiosité.

— Juste ciel, souffla-t-elle quand elle découvrit qui en était l'auteur.

Elle s'absorba alors dans sa lecture avec délectation.

Elle lui avait fait faux bond !

Lucien redescendit les marches du perron de Montrose Hall au pas de charge. Il n'arrivait pas à le croire. Un « contretemps », avait expliqué Julienne dans un billet d'excuse bien trop bref. Si ledit contretemps se révélait être Fontaine, il entendrait parler de lui.

Lucien jura à la vue de l'imposant panier de pique-nique sanglé à l'arrière de son phaéton. N'ayant jamais organisé de déjeuner sur l'herbe, il avait sommé son personnel de courir acheter le nécessaire, y compris le panier. En dépit de sa mauvaise humeur, il n'était guère disposé à laisser se perdre ce festin spécialement concocté par le chef du Remington. Il décida donc de rendre visite à sa mère et de l'emmener se promener. Elle serait ravie de la surprise.

Quelques instants plus tard, il était à sa porte. Mais alors qu'il fonçait vers le salon rose, il entendit retentir le rire de sa mère. Malédiction, elle avait des invités ! Elle risquait de ne pas être libre pour un pique-nique. Cette pensée n'arrangea certes pas son humeur. Il ouvrit la porte, et demeura figé sur le seuil.

— Que diable faites-vous chez ma mère ? aboya-t-il.

Trois têtes – celles de sa mère, du duc et de Julienne – pivotèrent dans sa direction. Le sourire radieux de Julienne l'apaisa quelque peu.

— J'y ai été invitée, bien sûr, répondit-elle.

— Bonjour, fils, dit le duc en se levant. Je ne m'attendais pas à te voir avant ce soir au club, mais j'en suis ravi.

— Pas moi, grommela Amanda. Va, Lucien, laisse-moi bavarder avec lady Julienne.

Lucien lui adressa un regard noir et croisa les bras.

— Si je pars, Julienne vient avec moi. Elle m'a promis cette journée, nous devons pique-niquer.

— Tu geins comme un enfant capricieux, le réprimanda sa mère en agitant la main pour le chasser.

— Vous n'avez pas idée des tracas que m'ont valus les préparatifs de ce satané déjeuner, se défendit-il. Il est là qui refroidit, à l'arrière de mon phaéton. Venez, Julienne, ajouta-t-il en tendant la main à la jeune femme.

— Elle n'ira nulle part, décréta Amanda. Elle est venue me voir et elle vient à peine d'arriver.

— Elle n'a rien à faire ici. Nous avons des projets.

Julienne se leva avec sa grâce coutumière. Incarnation du « bon ton » aristocratique, elle semblait néanmoins parfaitement à l'aise dans le salon de sa mère, et Lucien ne l'en adora que davantage. Elle était éblouissante en tenue d'équitation écarlate, son admirable chevelure rassemblée en chignon, ses lèvres sensuelles s'incurvant sur un sourire désarmant. À peine se fut-il approché d'elle, que son corps entier réagit à sa proximité.

— Je suis navrée d'avoir gâché vos projets, dit-elle en passant une main légère sur son avant-bras crispé. Peut-être pourrions-nous proposer à vos parents de se joindre à nous.

Le contact de sa main lui fit perdre toute retenue. Lui agrippant les coudes, il l'attira plus près et déclara à voix basse afin d'être entendu d'elle seule :

— Je vous voulais pour moi seul. Je m'en faisais une joie.

— Ma femme de chambre est là, dit-elle avec un petit rire. Elle nous aurait accompagnés de toute façon.

— J'aurais pu tolérer votre femme de chambre, chuchota-t-il, mais ma mère sera suspendue à nos lèvres.

— Que pourriez-vous bien dire qui risquerait de choquer vos parents ?

— Que vous êtes ravissante ainsi vêtue, par exemple. Que je meurs d'envie de vous dévêtir. Le simple fait de vous regarder me fait bander, Julienne. Je voudrais vous emmener quelque part, trousser vos jupes et...

— Mon Dieu, l'interrompit-elle en s'éventant de la main. Vous êtes un incorrigible débauché.

Julienne remarqua alors la lueur malicieuse qui faisait étinceler son regard. Elle étrécit les yeux.

Ce petit jeu pouvait se jouer à deux.

Le gratifiant d'un sourire séducteur, elle s'humecta les lèvres.

— Et pendant que vos mains se trouveront sous mes jupes, les miennes seront dans votre pantalon, occupées à vous caresser. Vous en perdrez la tête et me laisserez vous faire tout ce que je voudrais. Je vous prendrai dans ma bouche et...

— Par l'enfer !

Lucien s'écarta, les joues empourprées par le désir.

Julienne le gratifia d'un grand sourire, puis se tourna vers ses parents.

— Vous plairait-il de vous joindre à nous pour un pique-nique, madame Remington ? Votre Grâce ?

Amanda sourit.

— Juste ciel ! Il émane de vous deux une telle chaleur qu'elle suffirait à allumer une flambée.

Julienne rougit. Lucien avait raison. Elle était devenue une vraie dévergondée.

— Ne soyez pas embarrassée, ma chère, continua Amanda. Je sais que Lucien vous a fait sa demande. Il ne s'y serait jamais risqué s'il n'y avait qu'indifférence entre vous.

— *Sa demande ?* rugit le duc. Pourquoi suis-je toujours le dernier informé ?

— Elle l'a éconduit, expliqua Amanda.

— À raison, grommela le duc. Fontaine est un excellent parti.

Julienne battit des cils.

— Lucien aussi est un excellent parti. N'importe quelle femme s'estimerait chanceuse de l'avoir pour époux.

— Dans ce cas, pourquoi l'avoir éconduit ? riposta le duc.

— En effet, Julienne, renchérit Lucien derrière elle. Pourquoi ?

Elle pivota vers lui. Il était appuyé au chambranle, les bras croisés.

— Vous savez très bien pourquoi !

— Pas moi, intervint Amanda. Dites-le-moi.

Julienne releva fièrement le menton.

— Il veut de moi pour toutes les mauvaises raisons, et quand il se sera lassé de moi, il entend mener sa vie à sa guise.

— Enfer et damnation, Lucien, s'esclaffa le duc. Ne dis jamais cela à une femme avant le mariage.

— Glasser ! s'exclama Amanda. Seigneur, vous me faites autant honte l'un que l'autre.

— Elle laissera Fontaine courir les jupons, répliqua Lucien, sur la défensive, mais me refuse ce droit. C'est injuste !

— C'est différent ! objectèrent Lucienne et Amanda d'une même voix.

— Vraiment ? dit Lucien.

— Vraiment ? renchérit le duc en se rapprochant de son fils. Explique-nous un peu

cela.

Les deux hommes presque identiques se tournèrent vers elle avec un haussement de sourcils identique.

Amanda leva les yeux au ciel.

— Les hommes sont si obtus, soupira-t-elle avant de fixer sur le duc un regard acéré.

Vous autoriserais-je à courir les filles, Glasser ?

Le duc rougit légèrement.

— Tonnerre, Amanda, ma virilité serait en péril si je m’y aventurais.

— Ayez la bonté de nous expliquer pourquoi, ronronna Amanda.

Julienne comprit où risquait de les mener cette conversation et contourna le sofa.

— Tout ceci est parfaitement inutile. Nous en étions à parler du pique-nique et...

— Laissez, Julienne, coupa Lucien. Je tiens à entendre cela.

— Parce que vous m’aimez, bien sûr, répondit le duc en inclinant fièrement le menton. Et que vous êtes sacrément possessive.

— Et voilà ! déclara Amanda triomphalement. Et si vous vous abstenez de le faire, c’est parce que vous m’aimez en retour.

Lucien se figea, puis :

— Êtes-vous en train de dire, mère, que Julienne refuse de m’épouser parce qu’elle m’aime ?

Amanda secoua la tête.

— Je dis que si lady Julienne refuse de t’épouser, c’est parce que *tu* ne l’aimes pas.

Ou que, si tu l’aimes, tu refuses de l’admettre.

— Et vous croyez que Fontaine l’aime, lui ? s’étrangla Lucien.

— Lucien, ce ne sont pas les sentiments de Fontaine qui nous intéressent, soupira sa mère. Tu es peut-être un génie des affaires, mais quand il s’agit des femmes...

— Je vous remercie de votre hospitalité, madame Remington, intervint Julienne qui en avait plus qu’assez de cette conversation, mais je crains de devoir prendre congé.

— Pas question, gronda Lucien en se redressant pour lui barrer le passage. Vous m’avez promis un pique-nique et c’est ce que nous allons faire.

— Je ne suis pas habillée pour sortir, se lamenta Amanda.

— Alors nous pique-niquerons ici.

Il tendit le cou dans le couloir et appela le majordome. Quand ce dernier apparut, Lucien l’envoya chercher le panier avant de reporter son attention sur Julienne.

— Je ne me sens pas très bien, dit-elle d’une voix rauque.

Il s’approcha d’elle, un doux sourire aux lèvres.

— Amoureuse, peut-être ?

Elle leva vers lui un regard stupéfait.

— Allez au diable, monsieur l'arrogant.

— C'est déjà fait, ma douce. Ma vie est un enfer depuis que je vous ai rencontrée.

— Si je suis pour vous une telle source de souffrances, pourquoi me pourchassez-vous donc ?

— Vous n'en êtes pas la source, mon amour. C'est ma propre sottise qui en est responsable.

— Cessez de m'appeler ainsi. Nous savons tous deux que je ne le suis pas.

Lucien chassa du pouce la larme qui venait de rouler sur sa joue, puis baissa la tête et pressa doucement ses lèvres sur les siennes sans se soucier de la présence de ses parents.

— Lucien, vos parents... murmura-t-elle, le visage rouge d'embarras.

— Ne faites pas attention à nous, lança Amanda derrière elle.

La bouche de Julienne s'incurva sur un sourire. Elle aimait assez les parents de Lucien.

— Que voulez-vous de moi, Lucien ?

— Une chance, répondit-il à voix basse. Faites languir Fontaine jusqu'à la fin de la Saison.

— Pourquoi ?

— M'aimez-vous, Julienne ?

— Lucien... souffla-t-elle, contrariée qu'il lui ait posé la question aussi brutalement. Vous m'en demandez trop.

— Je ne vous demande qu'un peu de temps. Si m'épouser est une éventualité que vous refusez d'envisager, dites-le, je cesserai de vous poursuivre de mes assiduités. Mais si la possibilité que vous consentiez à m'appartenir existe, je veux que vous m'accordiez une chance de vous conquérir.

Elle recula et le scruta.

— Vous êtes sérieux ?

— Oui, acquiesça-t-il avec un tendre sourire. M'épouseriez-vous si je changeais ?

— Je ne sais pas. Je ne suis pas certaine que nous serions heureux ensemble. Jusqu'à la fin de nos jours.

— Et vous croyez que Fontaine saura vous rendre heureuse ? Comment le pourrait-il, alors que vous êtes amoureuse de moi ?

Les yeux de Julienne s'emplirent de larmes et elle haussa les épaules.

— Je n'ai pas choisi d'avoir des sentiments pour vous, Lucien. La situation serait tellement plus simple si vous m'étiez indifférent.

— Ne pleurez pas, dit-il d'un ton bourru en l'attirant à lui. Je me rends compte que je vous en demande trop. Vous seriez obligée d'abandonner la vie que vous connaissez

pour en commencer une nouvelle avec moi, un paria. Mais je suis monstrueusement riche et je suis l'un des hommes les plus séduisants d'Angleterre...

— Juste ciel ! Vous vous souvenez de cela ? murmura-t-elle.

— Comment aurais-je pu l'oublier ? sourit Lucien. Que diriez-vous de passer votre vie dans mon lit ? Je vous promets d'aimer votre corps à en perdre la tête à chaque occasion. De vous offrir un bonheur dont vous ignorez l'existence. De vous acheter des choses que vous n'avez jamais songé à posséder. De rendre votre vie si agréable que le jugement des autres vous blessera moins.

Julienne savait que si Lucien Remington décidait de la rendre heureuse, il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour s'assurer qu'elle le soit.

— La proposition ne manque pas de charme, murmura-t-elle.

Toute une vie avec lui. La chose ne serait pas simple, mais elle méritait peut-être le sacrifice. *À condition qu'il l'aime.*

— Le pique-nique est prêt ! annonça gaiement Amanda.

Ils se retournèrent et découvrirent que les meubles avaient été repoussés pour dégager un grand espace au centre de la pièce. La nappe avait été déployée sur le sol et toutes les victuailles sorties du grand panier.

Les deux heures qui suivirent furent les plus agréables que Lucien ait jamais vécues. Son père et sa mère racontèrent quelques anecdotes paillardes qui scandalisèrent et fascinèrent à la fois Julienne. Les plats se révélèrent tous plus exquis les uns que les autres et la compagnie délicieuse, exclusivement composée des personnes qui lui importaient le plus au monde.

Il fut extrêmement déçu quand vint l'heure pour Julienne de prendre congé. Il l'accompagna jusqu'à sa monture et la regarda s'éloigner, escortée par sa femme de chambre et deux valets d'Amanda.

Quand il regagna le salon, il trouva ses parents bras dessus, bras dessous, devant la fenêtre. Sa mère se tourna vers lui.

— Nous l'aimons beaucoup, Lucien.

— Tout le monde l'aime, répondit-il en souriant.

Elle s'approcha de son écritoire et revint vers lui avec une lettre.

— Regarde le mot qu'elle m'a adressé en réponse à mon invitation à prendre le thé. Si gracieuse et charmante. Le roi lui-même n'aurait pu recevoir de réponse plus respectueuse.

Lucien baissa les yeux sur la missive et hochâ la tête.

— Elle a le don de faire en sorte que chacun se sente important à ses yeux.

— Elle t'adore. Elle est bien trop innocente pour le cacher.

— Elle me regarde de cette façon-là depuis la toute première fois que j'ai posé les

yeux sur elle, avoua Lucien. Et je me suis comporté comme un parfait imbécile avec elle depuis le début. J'ai dit et fait des choses que je regrette profondément.

— Tu es amoureux, mon garçon, commenta Magnus avec commisération. L'amour rend tous les hommes idiots.

— Je ne suis pas... commença Lucien avant de s'interrompre.

Son père haussa un sourcil. Sa mère sourit.

Bon sang, était-il amoureux ? Un homme sait quand une telle chose lui arrive, non ?

À moins que... peut-être... Peut-être que ce qu'il ressentait n'avait rien de commun avec le désir physique. Qui pouvait le dire ? Certainement pas lui ; il n'avait jamais été amoureux.

L'amour expliquerait pourtant son comportement inhabituel – ses étranges sautes d'humeur, sa jalousie, son incapacité à être sexuellement excité par une autre qu'elle. Était-ce parce qu'il l'aimait qu'il pensait perpétuellement à elle, qu'elle lui manquait atrocement dès qu'il était loin d'elle et qu'il rêvait d'elle toutes les nuits ?

Oui, il *aimait* Julienne La Cœur.

Lucien agrippa le dossier de la chaise qui se trouvait près de lui.

— Juste ciel, Glasser, vous n'avez vraiment aucun tact, le sermonna Amanda. Ce n'est pas le genre de révélation qu'on assène sans crier gare. Vous ne voyez pas qu'il est en état de choc ?

— Comment diable un homme peut-il ignorer qu'il est amoureux ? se défendit Magnus.

Amanda secoua la tête.

Lucien laissa échapper un rire étrange, à la fois émerveillé et étranglé.

— Je *l'aime*, souffla-t-il. Quand je pense à toutes ces semaines de torture, alors que nous aurions pu être ensemble !

— Pourquoi ne pas lui avouer simplement ce que tu ressens ? suggéra Amanda.

— Je vais le faire. Et je le lui prouverai, déclara-t-il d'un ton résolu.

— Hâte-toi, lui conseilla Magnus. Fontaine ronge son frein.

Lucien grinça des dents.

— Je sais. Mais Julienne m'a promis de le faire languir jusqu'à la fin de la Saison.

— C'est dans quelques semaines, lui rappela sa mère. Tu ne dois pas la perdre, Lucien. Tu le regretteras jusqu'à la fin de tes jours.

— Ne vous inquiétez pas, mère.

Il ne devait pas sa réussite à la chance. Il avait bataillé pour la conquérir et il bataillerait aussi dur pour conquérir Julienne.

— Cela ne risque pas d'arriver.

— Vous devez vous ennuyer à périr.

Julienne leva les yeux du livre qu'elle feignait de lire et réprima un sourire. Lovée sur un canapé du bureau de Lucien, elle était en réalité occupée à le regarder travailler.

— D'où vous vient cette impression ?

L'acquisition d'un moulin, pierre angulaire de nouveaux projets, lui prenait tout son temps. Sans nouvelles de lui depuis deux jours, Julienne avait décidé de passer le voir au Remington. Elle avait demandé à sa femme de chambre de l'accompagner pour détourner les soupçons de sa tante et de son frère, et était entrée au club en passant par les cuisines. Lucien s'était empressé de venir la chercher dès qu'on l'avait averti de son arrivée et il avait invité sa femme de chambre à visiter l'établissement avant d'emmener Julienne dans son bureau. Celle-ci avait insisté pour qu'il continue à travailler tout en s'excusant abondamment de l'avoir dérangé bien qu'il lui ait assuré que son interruption était la bienvenue.

— Vous êtes trop silencieuse, répondit-il. Et je suis certain que vous n'êtes pas venue ici pour me regarder travailler.

Il avait ôté sa veste et roulé les manches de sa chemise. Cette apparente décontraction et la concentration qu'il mettait à sa tâche le rendaient infiniment séduisant aux yeux de Julienne. Ses avant-bras nus et ses mains puissantes la troublaient et sa façon de marmonner en relisant des contrats la ravissait. Après avoir regardé Hugh se battre contre d'éternels ennuis d'argent, l'aisance avec laquelle Lucien traitait ses affaires la fascinait. Un « pirate domestiqué », avait dit Fontaine. Julienne partageait cet avis et trouvait cela merveilleusement excitant.

— J'aime assez vous regarder travailler, murmura-t-elle.

— Vraiment ? sourit Lucien en reposant sa plume. J'aime assez vous avoir ici. Je

craignais de ne pas parvenir à grand-chose avec vous à proximité, mais, finalement, je trouve votre présence tout à fait stimulante.

— C'est parce que vous êtes un vaurien.

— Où en êtes-vous avec Fontaine ? s'enquit Lucien en s'adossant à son fauteuil.

Elle haussa les épaules.

— Hier, il m'a emmenée à la Royal Academy of Arts. Il souhaite solliciter auprès de Montrose la permission de me faire sa demande et a voulu savoir si j'étais réceptive à l'intérêt qu'il me porte.

Lucien se raidit.

— Que lui avez-vous dit, mon ange ?

— Je lui ai demandé s'il m'aimait, répondit-elle en baissant les yeux.

— Et que vous a-t-il répondu ?

— Il pense qu'il en viendra à m'aimer avec le temps.

— Lui avez-vous dit que vous accepteriez sa demande ?

Julienne lui adressa un regard de reproche.

— Je ne serais pas ici si ç'avait été le cas. Je lui ai demandé d'attendre la fin de la Saison, comme nous étions convenus.

— Il a dû être curieux de vos raisons.

— Bien sûr. Je lui ai expliqué qu'il se pouvait que quelqu'un pour qui j'ai de l'affection en vienne aussi à m'aimer et que je tenais à laisser une chance à cet homme.

— Fichtre, marmonna Lucien avec un rire contrit. J'ai toujours apprécié votre honnêteté, mais était-il vraiment nécessaire de vous montrer aussi franche ? Aucun homme n'apprécie d'entendre qu'il arrive en deuxième position. En revanche, découvrir qu'il occupe la première est très plaisant.

— Je lui ai aussi déconseillé de se contenter d'un mariage d'intérêt. Il a apprécié mon honnêteté et accepté de respecter mes désirs. Et il a dit aussi qu'il se battrait pour remporter ma main, précisa-t-elle.

Lucien fut tenté de lui révéler ses sentiments, mais craignit que Julienne ne le suspecte de vouloir uniquement supplanter Fontaine. Il quitta son fauteuil, alla verrouiller la porte, puis s'assit près d'elle et prit ses mains entre les siennes.

— Quel homme ne se battrait pas pour vous, ma douce ? Moi, en tout cas, j'ai bien l'intention de me battre.

— Savoir que les deux hommes qui souhaitent m'épouser voient dans le fait de tomber amoureux de moi une corvée est assez démoralisant, commenta-t-elle.

— Un homme a parfois besoin de temps pour se rendre compte qu'il a déjà trouvé ce qu'il ignorait chercher.

— Vous pouvez enrober la chose comme vous voudrez, cela ne change rien à la

froide dureté des faits.

Lucien attira sa main sur son entrejambe.

— Je concède la dureté, dit-il en souriant. Mais je conteste la froideur.

Julienne écarquilla grand les yeux avant de laisser échapper un rire cristallin.

— Lucien Remington, vous êtes sans aucun doute l'homme le plus lascif que j'aie jamais rencontré.

Il pressa les lèvres sur son cou.

— C'est en partie votre faute. Vous me tentez constamment et je n'ai pas assouvi mes désirs depuis un certain temps.

— Souhaitez-vous que je vous soulage, mon chéri ? demanda-t-elle dans un souffle en pressant brièvement son sexe.

— Seigneur, gémit Lucien, le visage enfoui au creux de son cou, vous êtes la femme qu'il me faut. Vous le savez, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas moi que vous devez convaincre, répondit-elle.

Posant les mains à plat sur son torse, elle le fit ployer en arrière avant de ramper sur lui, le regard brillant d'amusement.

— Mais permettez-moi de vous donner d'autres choses auxquelles réfléchir.

— Par exemple ?

— Par exemple, le fait que vous regarder travailler à votre bureau affole mon cœur.

Il haussa un sourcil.

— Et que de vous voir les manches de chemise retroussées m'inspire... des sentiments positivement charnels.

— Des sentiments charnels ? répéta-t-il tandis que son sexe durcissait davantage.

Dieu qu'il aimait cette femme !

— Oui, souffla-t-elle en écartant du bout des doigts les cheveux de son visage. J'adore aussi vos cheveux. Ils sont épais et aussi doux que de la soie filée.

Alors qu'elle commençait à s'étirer le long de son corps, quelqu'un actionna le bouton de porte, puis, la trouvant close, frappa au battant.

— Monsieur Remington ?

— Partez, si vous tenez à conserver votre emploi ! gronda Lucien, qui avait reconnu la voix de son secrétaire, avant de s'emparer de la bouche de Julienne.

— Je comprends, monsieur, mais lord Fontaine requiert respectueusement un moment de votre temps, insista son secrétaire.

Julienne glissa aussitôt de ses genoux.

— Doux Jésus ! Que veut-il ? chuchota-t-elle. Difficile de tomber plus mal.

— Fontaine n'est qu'un fichu gêneur, se plaignit-il.

— Taisez-vous, il risque de vous entendre, murmura-t-elle en se baissant pour

récupérer son livre.

Lucien lui agrippa le poignet avant qu'elle s'éloigne et la gratifia d'un fougueux baiser.

— Hum... Monsieur Remington... ? s'enquit le secrétaire.

— Bon sang, accordez-moi un instant ! tonna Lucien.

— Bien sûr, monsieur, chevrota l'employé.

— Quel affreux caractère vous avez, monsieur Remington, le taquina Julienne tandis qu'il lui ouvrait le passage secret conduisant à l'étage. Il faudra que vous me fassiez visiter votre demeure, un jour. Vu votre goût exquis, je suis persuadée qu'elle figure parmi les plus belles de Londres.

Lucien se passa la main dans les cheveux pour y remettre un semblant d'ordre.

— Épousez-moi et ma maison sera la vôtre.

— C'est votre cœur que je veux, murmura-t-elle en lui soufflant un baiser avant qu'il ne referme le panneau derrière elle.

Après avoir pris une profonde inspiration, Lucien alla déverrouiller la porte, puis regagna son bureau. Son secrétaire lui emboîta le pas et lui remit la carte de Fontaine. Un instant plus tard, il introduisait ce dernier dans la pièce.

Lucien dut reconnaître, à contrecœur, que le marquis était un sérieux rival. Il irradiait les privilèges de l'aristocratie par tous les pores. Grand, élégant, sa beauté solaire s'imposait comme une évidence. Vêtu d'un pantalon gris taupe, d'un gilet de soie rayé et d'une veste un ton plus foncé, il avait une allure folle.

Une fois qu'il eut pris place sur un fauteuil, il promena le regard autour de lui.

— Impressionnant, monsieur Remington, commenta-t-il.

— Que puis-je pour vous, milord ? J'étais...

Lucien s'interrompit, se rappelant les délicieuses occupations qu'il avait dû interrompre.

— ... très pris par une affaire de la plus haute importance.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, observa le marquis, sarcastique. J'irai donc droit au but.

— Je vous en saurais gré.

Fontaine cala la cheville sur le genou opposé, adoptant une attitude d'arrogante désinvolture.

— Je suis venu régler la dette de lord Montrose.

Lucien conserva une expression impassible, se leva et s'approcha du cabinet à alcools.

— Puis-je vous offrir un cognac ?

— Volontiers, accepta Fontaine.

Lucien remplit deux verres.

— C'est Montrose qui vous envoie ?

Fontaine accepta le verre qu'il lui tendait avant de répondre :

— Non, mais je serai bientôt tenu de régler cette dette, de toute façon. Autant le faire maintenant.

Lucien regagna son fauteuil et fit lentement tourner le liquide dans son verre.

— La responsabilité ne vous en incombe pas.

— Vous n'êtes pas aussi regardant d'habitude, Remington. Je sais de source sûre que vous acceptez le paiement d'une dette quelle qu'en soit la provenance. Dès lors que vous êtes payé... ajouta-t-il d'un ton railleur.

Lucien acquiesça d'un léger hochement de tête. Il n'était pas idiot et n'avait jamais refusé le paiement d'une dette.

— La situation présente est différente. J'ai déjà convenu d'un arrangement avec Montrose. Votre aide n'est donc, par conséquent, ni requise ni bienvenue.

— Pourquoi tenez-vous tant à conserver cette dette ? demanda Fontaine, les yeux étrécis.

— Pourquoi tenez-vous tant à l'honorer ?

— J'épouse sa sœur, lady Julienne. Je tiens à assainir les finances de Montrose afin qu'elle se sente libre de se marier sans avoir à se soucier des dettes de son frère.

— Soyons honnêtes, voulez-vous ? murmura Lucien avec un sourire crispé. Vous espérez épouser lady Julienne et vous souhaitez honorer la dette de Montrose afin qu'elle se sente *obligée* de vous épouser.

Fontaine se raidit, puis descendit son cognac d'un trait. Il reposa son verre vide sur le bureau.

— Vous êtes l'autre gentleman dont elle m'a parlé, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Essayez-vous d'acheter une épouse de haute naissance au prix de la dette d'un gentleman ?

— Je n'achète rien. Je n'ai pas d'autre ascendant sur lady Julienne que l'affection qu'elle a pour moi.

Le marquis ricana.

— Si vous vous souciez sincèrement d'elle, vous souhaiteriez qu'elle épouse quelqu'un de son rang. Les sentiments qu'elle a pour vous la conduiront à sa perte et vous le savez.

— Épargnez-moi vos principes aristocratiques, répliqua Lucien d'un ton cassant. Hormis un fichu titre, je peux lui apporter autant que vous. Et je vous assure que l'amour que j'éprouve pour elle le compensera amplement.

Fontaine commença à s'agiter sur son siège.

— J'ai toujours loué l'excellence de votre goût, Remington. Je vois qu'il s'étend à tous les aspects de votre vie. Mais vous négligez de considérer les privilèges associés à mon titre, tels que le respect et la reconnaissance sociale. Toutes les portes lui seraient fermées si elle vous épousait. Votre amour aura-t-il le pouvoir d'apaiser sa fierté meurtrie, le cas échéant ?

— Votre titre aura-t-il le pouvoir d'apaiser son sentiment de solitude quand vous réchaufferez le lit d'une autre ?

Fontaine rougit.

Les deux hommes s'évaluèrent du regard.

— Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous empêcher de l'éloigner de moi, Remington, déclara finalement le marquis.

— Je n'en attendais pas moins de votre part. Mais n'oubliez pas que lady Julienne est une femme très intelligente. Elle décidera de ce qui vaut le mieux pour elle sans notre aide. Je crois que nous en avons fini, conclut Lucien en désignant la porte.

Fontaine se leva.

— Elle mérite d'être marquise et de jouir du pouvoir associé à son rang.

— Elle mérite d'être aimée. Bonne journée, milord.

Lucien laissa échapper un long soupir une fois que la porte se fut refermée sur son rival. Julienne lui appartenait. C'était *lui* qu'elle aimait. Lui qu'elle attendait à l'étage. Il était seulement animé de l'envie de la rejoindre et de la posséder de toutes les façons possibles. De la marquer afin qu'aucun autre ne puisse jamais la posséder.

D'un bond, il quitta son bureau et alla passer la tête dans le couloir.

— Je ne recevrai plus personne jusqu'à la fin de la journée, informa-t-il son secrétaire avant de refermer la porte et de gagner le passage secret.

À l'instant où il pénétra dans la chambre saphir, il sentit la tension qui lui raidissait le corps retomber. Julienne était là. La petite flambée dans la cheminée, inutile en cette saison, apportait une touche chaleureuse à l'atmosphère de la pièce, la nimbant d'un doux halo de lumière. Lucien rêvait d'être accueilli ainsi chaque fois qu'il regagnerait son foyer. Il rêvait d'emmener Julienne chez lui, de lui faire l'amour dans son lit, de se réveiller auprès d'elle jour après jour. Il en rêvait du fond de son âme.

— Les coloris de cette pièce vous vont fort bien, fit-elle remarquer d'une voix douce. Vos yeux si bleus rayonnent littéralement.

— C'est parce que je vous regarde, répondit-il en souriant.

Le sourire qu'elle lui retourna était hésitant.

— Que voulait lord Fontaine ?

— Payer la dette de votre frère. Quand j'ai refusé, il a deviné que j'étais son rival.

— Je vois, souffla Julienne.

— Ne vous inquiétez pas. Il compte toujours vous épouser.

— Je ne suis pas inquiète, assura-t-elle avant de baisser les yeux. Enfin, ce n'est pas tout à fait vrai. Il s'est montré charmant jusqu'ici. Et si je ne vous avais pas rencontré, j'aurais été ravie de passer le restant de mes jours auprès de lui. Ce n'est pas sa faute si j'ai des sentiments pour un autre.

Lucien s'appuya contre le montant de la porte et croisa les bras.

— Je suis disposé à payer toutes les dettes de votre frère. Sans que cela ne vous engage à rien.

— Je vous demande pardon ?

— Je veux que vous fassiez votre choix entre Fontaine et moi avec votre cœur, sans tenir compte des ennuis d'argent de votre frère. Que vous choisissiez d'épouser l'un ou l'autre, je demanderai à mon notaire d'établir les documents attestant du paiement de ses dettes. Je suis prêt à abandonner tout ce que je possède, Julienne, ajouta-t-il d'une voix vibrante d'émotion, pour vous permettre de faire ce choix.

— Non, déclara-t-elle en se levant. Il n'en est pas question. Ce n'est pas l'argent qui dictera mon choix.

Lucien dut lutter contre lui-même pour rester là où il était.

— Si je vous disais que je vous aime, me croiriez-vous ?

— Lucien...

— Vous ne vous êtes pas demandé pourquoi votre frère m'a autorisé à vous approcher ?

— Ma foi, si...

— Je l'ai soumis à un chantage.

Julienne battit des cils.

— J'ai fait pression sur lui en me servant de sa dette pour obtenir ce que je voulais – passer du temps auprès de vous.

Elle se laissa retomber sur son siège

— Je vous avais prévenue que je ne suis pas quelqu'un d'honorable, mon ange. Je ne reculerai devant rien pour vous conquérir. Aucun scrupule, aucune morale ne m'arrêtera. Maintenant, ajouta-t-il en l'observant attentivement, si je vous disais que je vous aime, me croiriez-vous ?

— Je ne sais pas, souffla-t-elle. Mais j'en ai envie.

Elle lui tendit la main. C'était tout ce qu'il attendait. Il la rejoignit en deux enjambées et l'attira dans ses bras. Une onde brûlante les enveloppa, doublée d'une faim inextinguible. Il ne se laisserait jamais d'elle, ne serait jamais ni repu ni rassasié.

— J'ai besoin de vous, Julienne.

Elle plongea les doigts dans ses cheveux.

— Je suis là, mon amour.

— Pas juste maintenant. Pour toujours. Vous m'appartenez. Vous êtes à moi. Je ne laisserai pas Fontaine vous avoir.

Il tira sur son corsage, libérant ses seins dont il entreprit de sucer les pointes.

— Épousez-moi, la pressa-t-il.

— Aimez-moi, répliqua-t-elle, haletante.

— Ma douce, répondit-il en souriant. Je ne fais que cela.

Lucien regardait Hugh La Cœur aller et venir derrière son bureau. Contrairement à son propre espace de travail, clair et spacieux, celui de Montrose était lambrissé de chêne et les parquets recouverts de tapis d'Aubusson. Avec ses tentures d'un lie-de-vin si sombre qu'elles paraissaient noires, la pièce, oppressante et inhospitalière, était tout l'opposé de son propriétaire, jovial et irresponsable.

Réprimant un soupir, Lucien se laissa aller contre le dossier de son siège. L'entretien prenait, hélas, la tournure prévue.

— Vous êtes fou ! s'exclama Hugh. Vous ne pouvez pas épouser Julienne. C'est inconcevable, je vous le dis tout net.

— Je m'en rends compte, répondit tranquillement Lucien.

— Dans ce cas, que faites-vous ici ?

— Je suis là pour vous demander sa main et discuter des arrangements avec vous, répondit-il avec une infinie patience. Je suis disposé à me montrer généreux.

— Bon sang ! Vous ne pouvez pas acheter une épouse.

— Pour l'amour du ciel, gronda Lucien, exaspéré. Je n'essaye pas d'acheter Julienne.

Montrose plaqua les mains sur son bureau et se pencha en avant.

— Pourquoi ma sœur ? Pourquoi ne pas jeter votre dévolu sur une autre débutante ?

— Milord, vous croyez à tort que je souhaite simplement prendre épouse. Un des avantages de ma condition consiste à ne pas être obligé de me marier. Je ne suis pas tenu de produire des héritiers, ni de transmettre un nom.

— Dans ce cas, pourquoi êtes-vous ici, sacredieu ?

Lucien n'avait pas de temps à perdre.

— Nous avons déjà établi la raison de ma présence. Voici l'arrangement proposé,

ajouta-t-il en déposant l'épais contrat sur le bureau.

Hugh le ramassa, le feuilleta... et écarquilla les yeux.

— Vous conservez la dot de Julienne, résuma Lucien, mais je la gérerai en votre nom. Je réaliserai les investissements que j'estimerai judicieux pendant six mois, au terme desquels je vous remettrai le crédit. J'ai établi un compte au nom de votre sœur et réservé à son usage personnel sur lequel j'ai déposé l'équivalent de sa dot. Elle percevra également une allocation, dont le montant est détaillé dans l'accord.

Hugh pâlit en découvrant le montant de celle-ci.

— Bonté divine ! Vous devez être riche comme Crésus.

— Pendant six mois, vous me retrouverez à mon bureau chaque mardi et jeudi matin. Je vous initierai aux arcanes de la finance, Montrose. Comment faire de l'argent et comment le garder.

— Grotesque ! s'exclama Hugh, outré. Je ne saurais me...

— C'est à cause de votre maudite fierté que vous vous retrouvez dans ce pétrin, coupa Lucien. Pour cette fois, je vous tire d'affaire. J'ai déjà payé tous vos créanciers. Mais j'aurai désormais une femme et, si Dieu le permet, des enfants. Je ne dilapiderai pas leur héritage pour vous. Il va donc vous falloir apprendre ce que je suis disposé à vous enseigner.

Le jeune comte rougit de honte.

— Vous n'étiez qu'un enfant quand vous avez hérité de votre titre, poursuivit Lucien, un ton plus bas. Je ne vous reproche pas de vous être senti dépassé. Mais je ne permettrai pas plus que vous continuiez à vous montrer irresponsable. Il est temps de grandir.

Hugh se laissa choir sur son siège.

— Pourquoi faites-vous cela ? demanda-t-il, abasourdi.

— Cela me semble évident. Je suis fou amoureux de Julienne. Vous devez veiller sur vous-même afin qu'elle n'ait plus à s'en charger et puisse se consacrer à moi.

Montrose soupira.

— Lui avez-vous déjà demandé sa main ?

— Oui.

— Partage-t-elle vos sentiments ?

Lucien acquiesça d'un cœur léger.

— Par l'effet d'une bénédiction imméritée, elle les partage, oui. J'ai promis de veiller sur elle, ajouta-t-il d'un ton radouci. Elle ne manquera de rien. Je l'adorerai et la chérirai jusqu'à la fin de mes jours.

— Vous avez intérêt, car elle n'aura rien d'autre. Je l'aimerai toujours, quoi qu'il advienne, mais la haute société...

Hugh s'interrompt et prit une profonde inspiration.

— Il ne me reste qu'à vous adresser mes félicitations, Remington.

Lucien accepta celles-ci d'un hochement de tête. Et soupira secrètement de soulagement quand le comte de Montrose trempa sa plume dans l'encrier.

Julienne attendait dans la chambre du maître de la somptueuse demeure que Lucien possédait à Mayfair. Ils n'étaient restés qu'une heure à la petite réception qui avait suivi leur mariage, aussi pressés l'un que l'autre de rentrer chez eux et de se retrouver seuls. Le trajet en calèche avait été consacré à échanger des baisers et des projets d'avenir.

Elle sourit à ce souvenir. Qui aurait cru que le cœur d'un débauché fût aussi tendre ?

Quant à leur maison... Seigneur, elle était aussi élégante et opulente qu'elle s'y attendait. Elle était désormais la maîtresse de cette belle résidence et se réjouissait à l'idée d'y recevoir.

En dépit des appréhensions de Lucien, elle avait bon espoir de ne pas être complètement exclue de la haute société. Des invités de marque avaient assisté à leur mariage, parmi lesquels le marquis de Fontaine, le duc de Glasser ainsi que Charles, le frère de Lucien, marquis de Haverston.

Fontaine avait promis de leur rendre visite, et d'inciter sa sœur et ses amis à l'imiter. Et la marraine de Julienne, lady Canlow, avait l'intention de rassembler les membres les plus influents de la bonne société pour s'assurer leur concours. Faire accepter cette mésalliance ne serait pas facile, mais ils s'y efforceraient. Et si leurs efforts ne portaient pas leurs fruits, Julienne s'en moquait. Lucien l'aimait. Cela seul comptait. Elle n'avait jamais souhaité mener une existence ennuyeuse et la vie avec son pirate domestiqué serait tout sauf cela.

La porte de la chambre s'ouvrit sur son époux. Il entra et verrouilla la porte, les isolant du reste du monde.

Il s'adossa au battant, le sourire aux lèvres.

— Vous êtes nue, devina-t-il.

— Je n'ai pas vu l'utilité d'enfiler ceci, répondit-elle en désignant la chemise de nuit vaporeuse drapée sur le dossier d'une chaise.

— Êtes-vous nerveuse ?

— Non, répondit-elle un peu trop vite.

— Moi, je le suis.

— Vraiment ? s'étonna-t-elle.

— Évidemment. Vous êtes la dernière femme à qui je ferai jamais l'amour et vous êtes vierge. Imaginez que je m'y prenne mal et que vous ne vouliez plus jamais que je

vous touche.

Julienne accueillit cet aveu d'un éclat de rire.

— Mon Dieu, Lucien, c'est ridicule !

La tendresse qu'elle lut dans son regard lui apparut d'autant plus poignante qu'elle était accompagnée d'un sourire diabolique.

— Cela va mieux ? demanda-t-il avec douceur.

Et soudain, elle comprit.

— Vous me taquiniez, l'accusa-t-elle d'un ton léger, le cœur battant follement à l'idée que cet homme magnifique lui appartenait désormais – et pour toujours.

— Je tentais de vous aider à vous détendre, rectifia-t-il. Vous paraissiez tendue quand je suis entré.

Lucien s'approcha du lit en dénouant sa cravate. Il se débarrassa rapidement du reste de ses vêtements et la rejoignit entre les draps.

— Nous devons établir des règles désormais, milady, annonça-t-il en déposant un baiser sur le bout de son nez. Pour commencer, vous n'avez pas le droit de me caresser.

Il étouffa ses protestations de la main.

— J'ai envie de vous depuis trop longtemps ; si vous me touchez, je ne serai plus bon à rien. Vous pourrez me caresser chaque fois que cela vous chantera pour le restant de nos jours, mais pas cette première fois.

Il attendit qu'elle ait acquiescé d'un hochement de tête pour ôter la main de sa bouche.

— En second lieu, je me dois de vous avertir que ce sera peut-être douloureux. Vous êtes très étroite et je suis... assez large.

Julienne laissa échapper un rire étranglé en réponse.

— Mais je vous donnerai du plaisir, mon amour. Cela, je vous le promets.

— Je sais que vous le ferez, souffla-t-elle, touchée qu'il prenne autant de précautions.

— Enfin, dernier point, et non des moindres, mon épouse, c'est que je vous aime. De tout mon être. J'ai l'intention de vous chérir et de vous vénérer éternellement.

Il effleura ses lèvres de doux baisers qui attisèrent singulièrement le désir de Julienne.

— Je vous remercie d'avoir accepté d'être ma femme.

— Oh, Lucien, murmura-t-elle avant de capturer sa bouche.

Il répondit à son baiser avec une douceur enivrante, puis promena les lèvres le long de son cou gracile, léchant et mordillant tour à tour, tandis que son grand corps ondulait contre le sien, ses lents mouvements sinueux lui tirant des gémissements de bonheur.

— Tes seins sont les plus parfaits qui soient, mon amour, murmura-t-il avant d'en goûter les pointes de la langue.

Il souffla dessus et sourit en les voyant se dresser orgueilleusement.

— Je ne connais pas de plus grand plaisir que de les prendre en bouche.

Il joignit le geste à la parole et elle crut devenir folle.

— *Lucien...* le supplia-t-elle tant elle avait envie de le toucher.

Mais il lui tenait fermement les mains et refusa de les libérer. Son corps le réclamait, elle était chaude et moite entre les cuisses et se tordait de désir. Elle le supplia de se hâter, mais il ne lui prêta aucune attention, se concentrant sur le chemin de baisers mouillés qu'il déposait sur son ventre. Il glissa plus bas, lui écarta les cuisses d'un mouvement d'épaules. Elle faillit crier de soulagement quand sa langue se décida enfin à investir son entrejambe.

— Oui, lâcha-t-elle d'une voix rauque en creusant les reins.

Lucien la caressa avec une habileté diabolique, fruit d'une connaissance intime du corps féminin, s'ingénia à accroître son désir jusqu'à ce qu'elle ressente *enfin* les premiers spasmes de l'orgasme. Son dos se cambra, son corps se tendit comme un arc...

Il s'empressa d'écarter la bouche.

— Va au diable ! s'écria-t-elle, furieuse, alors qu'elle tremblait de désir de la tête aux pieds.

Il rit doucement.

— Est-ce là une façon de s'adresser à son époux ?

— J'ai tellement envie de toi, haleta-t-elle comme il s'allongeait sur elle. Je vais mourir si tu ne me prends pas sur-le-champ.

— Je t'aime, souffla-t-il.

Et soudain il fut en elle, l'extrémité de son sexe l'écartelant comme pour l'avertir de ce qui allait suivre. Julienne ouvrit davantage les jambes, ses hanches se soulevèrent impatiemment, et sans autre avertissement, il s'enfonça en elle, profondément, jusqu'à ce qu'il lui soit impossible d'aller plus loin. Elle lui appartenait désormais.

Le souffle coupé d'émerveillement, Julienne avait déjà oublié la douleur – bien moins violente que ce à quoi elle s'attendait. Elle se sentait surtout comblée et brûlante. Un voile de transpiration lui couvrait la peau, à présent, et son corps palpait autour du sexe qui l'emplissait.

Lucien serra les dents et se retira sans tenir compte des protestations de Julienne. Puis il revint en elle. Ses hanches heurtaient ses cuisses tandis qu'il allait et venait lentement en elle.

— Mon Dieu, Julienne... haleta-t-il. C'est si bon d'être en toi...

Elle remua légèrement pour trouver une position plus confortable et Lucien jura.

Surprise, elle s'immobilisa. Il lui souleva alors une jambe afin de l'ouvrir davantage, se retira, puis l'investit à nouveau d'une poussée si franche qu'elle lâcha un cri.

Après cela, il ne fut plus question de tendresse. Tandis qu'il allait et venait en elle en rythme, Julienne comprit pourquoi il avait veillé si jalousement à accroître au maximum son excitation. Il avait su, comme seul peut le savoir un homme d'expérience, qu'il ne serait plus capable de la dorloter ensuite. Il avait trop désespérément envie d'elle, s'était retenu trop longtemps. Elle ne put que le laisser prendre les rênes et plonger frénétiquement en elle.

Et c'était si bon qu'elle crut mourir.

— Tu es à moi, gronda Lucien, qui rêvait depuis si longtemps de l'avoir sous lui ainsi, comblée, soumise à son bon plaisir.

Elle était si chaude et si étroite, se tortillait et sanglotait si délicieusement son nom qu'il lui était impossible de ralentir la cadence ou de lui manifester le moindre égard. Mais elle n'était ni effrayée ni timide, sa douce Julienne, non. Ses hanches répondaient à ses coups de reins avec une fougue qui le galvanisait.

— Voilà, c'est bien, l'encouragea-t-il d'une voix qu'il reconnut à peine.

Ses poussées s'affermirent et s'accéléchèrent, et il la besogna si fort qu'il la fit remonter jusqu'en haut du lit.

Et puis soudain, elle se tendit, son corps se cambra sous lui, ses muscles intimes l'enserrant si étroitement que son rythme enfiévré en fut ralenti. Elle ouvrit les yeux et croisa son regard.

— Je t'aime ! haleta-t-elle juste avant de jouir.

Elle se contracta si follement autour de son sexe que sa semence jaillit, se répandit en elle, la marquant ainsi de façon indélébile. Il renversa la tête en arrière et rugit son nom, certain de n'avoir encore jamais ressenti une telle joie.

Quand il fut à nouveau capable de bouger, Lucien roula sur le côté, entraînant sa femme avec lui. Il lui caressa le dos en chuchotant des mots d'amour et de désir, lui disant toutes les choses qu'il avait cru ne jamais avoir l'occasion de lui dire.

— Chéri ? souffla-t-elle.

Et le terme affectueux arracha un sourire de bonheur à Lucien. Avait-il vraiment, ne serait-ce qu'envisagé de renoncer à cela ? Il repensa à cette liste ridicule de partis possibles et reconnut sa sottise. Dieu merci, Julienne n'avait jamais renoncé à lui.

— Oui, mon amour ?

La chaleur de son corps le faisait déjà bander de nouveau.

Elle souleva la tête de son torse et sa bouche s'incurva sur un délicieux sourire.

— Tu es si tendre, et tes paroles sont si douces. Je n'aurais jamais imaginé que tu pouvais te montrer si romantique.

D'une main légère, elle repoussa les cheveux trempés de sueur de son front.

— Mais si tu n'y vois pas d'inconvénient, pourrais-tu me dire combien tu m'aimes un peu plus tard et te contenter de me le montrer ?

Laissant échapper un rire rauque, Lucien se mit à la tâche sans hésiter.

LA DUCHESSE FOLLE

Derbyshire, décembre 1814

Une ruine.

Dans l'esprit de Hugh La Cœur, il n'existait pas de terme plus approprié pour décrire la demeure située au sommet de la colline. Le blanc manteau neigeux qui confère habituellement un air de sérénité paisible au paysage ne parvenait pas à opérer sa magie. La beauté virginale de l'hiver elle-même ne parvenait pas à cacher l'état de délabrement des lieux.

Il hésita un moment et considéra la vue qui s'offrait à lui avec un ricanement de dégoût. Des nuages menaçants s'amoncelaient, mais le ciel s'assombrissait pour une autre raison : la journée touchait à sa fin. La perspective de retourner d'où il venait, dans la neige et l'obscurité, l'incita à avancer. S'il ne s'était pas trouvé en aussi fâcheuse posture, il aurait poussé jusqu'à une demeure plus accueillante. Mais il était désespéré, et les volutes de fumée qui s'échappaient des cheminées du vieux manoir indiquaient qu'en dépit des apparences, il était habité. L'aide était à portée de main et malgré son envie de rebrousser chemin, il ne pouvait pas la négliger.

Il attacha sa monture, un des coûteux alezans de son attelage, à l'anneau de métal en saillie d'un pilier. Celui-ci avait autrefois soutenu le portail, mais il ne remplissait plus cet office. Un seul battant tenait encore debout tandis que l'autre reposait de façon précaire sur le sol gelé.

— Atroce, marmonna Hugh tandis qu'il s'engageait sur la longue allée menant à l'habitation principale.

Il considéra les alentours avec une fascination morbide. On imaginait sans peine combien la propriété avait dû être belle autrefois, source de fierté pour ses nobles

occupants. Mais le destin avait soufflé sur eux un vent cruel et l'endroit était visiblement laissé à l'abandon depuis des lustres. Le squelette d'une vigne, morte depuis longtemps, rampait sur le mur de brique. La peinture qui avait autrefois égayé la façade s'écaillait et partait en lambeaux.

Le vent se leva et la poudreuse s'enroula autour des bottes de Hugh. Une bourrasque avait emporté son chapeau en cours de route et ses cheveux se plaquèrent sur son front. La tempête était imminente. Il allongea le pas.

Quand il atteignit la porte, il souleva le heurtoir à tête de lion. Le son qu'il produisit en retombant se répercuta lugubrement et Hugh réprima un frisson. Il était comte, par Dieu ! L'estimé, quoique quelque peu scandaleux, comte de Montrose, un titre ancien et auréolé de prestige. Son rang le plaçait au-dessus de cette sorte de craintes puériles. Mais, à dire vrai, l'endroit semblait hanté et l'atmosphère qui régnait ici l'emplissait d'appréhension.

Il faillit faire un bond quand la porte s'ouvrit en grinçant avec une effroyable lenteur. Un majordome bossu, aussi décrépît que la demeure qui l'abritait, s'encadra sur le seuil.

— Oui ? s'enquit le vieil homme d'une voix rocailleuse.

Hugh lui tendit sa carte.

— Le maître des lieux est-il présent ?

Le majordome considéra l'inscription en plissant les yeux. L'un d'eux saillait étrangement et il en approcha la carte avant de laisser retomber sa main avec un grognement.

— Vous le trouverez au cimetière, là-bas dehors, dit-il avec un geste de la main.

Hugh n'eut pas le temps de ciller que la porte se referma vivement. Ses réflexes de pugiliste lui permirent de se faufiler dans le hall juste avant qu'elle ne lui claque au nez. Le majordome se retourna, le heurta et poussa un hurlement d'effroi.

Hugh leva les yeux au ciel et le retint.

— Écoutez, mon vieux, j'ai encore moins envie d'être ici que vous de m'y voir. J'ai besoin d'aide. Si vous pouvez me la fournir, je ne m'attarderai pas.

Le majordome l'étudia de son œil bleu protubérant.

— De quoi donc est-ce que vous avez besoin, excellence ?

— Vous pouvez vous adresser à moi en m'appelant « milord », le corrigea Hugh avec un regard appuyé sur la carte de visite que le majordome avait froissée dans sa main. Quel est votre nom ?

Le domestique renifla.

— Artemis.

— Fort bien, Artemis. Y a-t-il d'autres hommes dans cette demeure ? Des hommes

capables de se livrer à un exercice physique ?

Le regard d'Artemis se fit soupçonneux.

— Il y a Henry, le palefrenier. Et Tom, l'aide-cuisinier.

— Parfait, dit Hugh avec un soupir de soulagement. Serait-il possible de trouver des chevaux convenables ici ?

Alors même qu'il posait cette question, Hugh sut qu'il en demandait trop vu l'état de délabrement des lieux.

— Évidemment ! répliqua le vieil homme, l'air offensé. La duchesse possède les meilleurs chevaux que vous ne verrez jamais !

Hugh se figea, s'efforçant de recenser toutes les informations qu'il avait reçues jusqu'ici. Feu le duc reposait au cimetière, la duchesse était donc veuve. Les duchesses n'étaient pas nombreuses, les duchesses veuves encore moins. La seule dont il ait entendu parler qui puisse posséder un endroit aussi désolé que celui-ci était...

— La duchesse folle ? hasarda-t-il.

Bon sang, c'était bien sa chance !

— Holà ! s'indigna Artemis. Nous ne goûtons guère ce genre de propos ici.

Hugh se racla la gorge. Bien décidé à quitter les lieux au plus vite, il déclara :

— Je suis certain que Sa Grâce ne verrait aucun inconvénient à ce que j'emprunte un de ses...

— Vous ne pouvez pas faire irruption comme cela et repartir avec les chevaux de Sa Grâce, l'interrompit le vieil homme en se dressant sur ses ergots – pour autant que le lui permettait son infirmité. Vous devez d'abord demander sa permission !

— Sa permission ? Dieu tout-puissant, vous voulez dire que la duchesse réside *ici* ?

L'endroit n'était adapté ni à des humains ni à des bêtes, alors une duchesse.

— Bien sûr. Où voulez-vous qu'elle réside ? ricana Artemis.

Hugh arqua un sourcil.

— Où donc, en effet ?

— Allez, suivez-moi, excellence.

Le domestique s'éloigna d'un pas traînant, ne s'arrêtant que pour attraper un candélabre sur une console.

— Vous pouvez attendre dans l'antichambre pendant que j'informe Sa Grâce de votre présence.

Artemis ouvrit une double porte sur sa droite, l'incita à en franchir le seuil d'un geste impatient et lui fourra le chandelier dans la main au passage.

Hugh pénétra dans la pièce, puis pivota sur lui-même tandis que la porte se refermait derrière lui.

— Service abominable, marmonna-t-il en inspectant les lieux du regard.

Aucune autre chandelle n'était allumée et il n'y avait pas de feu dans l'âtre. Tous les meubles étaient drapés de housses couvertes d'une épaisse couche de poussière. Le portrait suspendu au-dessus de la cheminée était lui aussi voilé. Hugh posa le chandelier sur une table et se mit en devoir de faire du feu.

Il inspecta le seau à charbon et découvrit, non sans surprise, qu'il était plein. Il ne mit guère de temps à démarrer le feu, se redressa et s'essuya les mains sur l'un des draps poussiéreux.

Parmi tous les lieux où son attelage avait une chance de casser un essieu, pourquoi avait-il fallu que ce fût celui-ci ?

Hugh tâcha de se rappeler ce qu'il avait entendu dire à propos de la duchesse douairière de Glenmoore. Quelques années plus tôt, le duc, déjà fort âgé, avait choqué la haute société en se remariant précipitamment. Et l'avait encore davantage choquée en passant de vie à trépas quelques semaines seulement après ses noces.

Il s'était alors murmuré que la récente duchesse avait sans doute hâté la mort de son époux. Le duc héritier n'avait guère tardé à prendre ses distances avec sa belle-mère et l'avait reléguée dans un manoir isolé, où, prétendait-on, elle passait son temps à effrayer les voyageurs de passage, un comportement qui lui avait valu le sobriquet de « duchesse folle ».

Un bruit étrange le tira de ses pensées et il tendit l'oreille.

La porte s'ouvrit un instant plus tard, et une effroyable cacophonie de vaisselle qui s'entrechoquait accompagna le grincement des gonds. Hugh ouvrit des yeux ronds tandis qu'une jeune femme pénétrait dans la pièce, les bras chargés d'un plateau sur lequel était disposé un service à thé. L'ensemble tremblait affreusement et il retint son souffle, attendant le moment où l'ensemble allait s'écraser sur le sol.

Le gémissement de détresse qui échappa à la servante incita cependant Hugh à passer à l'action. Il s'élança, la débarrassa de son plateau qu'il posa à l'écart. Quand il se retourna, il découvrit qu'elle tremblait autant que si elle s'était trouvée à l'arrière d'une charrette gravissant un chemin caillouteux. Plutôt jolie, dans le genre banal, avec des yeux bleus très clairs et des cheveux châains un peu rebelles, elle le gratifia d'un sourire aussi tremblant que le reste de sa personne.

Hugh dissimula sa réaction quand il comprit que la pauvre fille était affligée d'une sorte de maladie nerveuse, ce qui n'avait rien d'étonnant étant donné l'endroit dans lequel elle était obligée de vivre.

Elle marmonna quelques mots inintelligibles, s'inclina gauchement dans ce qui pouvait s'apparenter à une révérence et s'empressa de quitter la pièce comme si Hugh représentait une grave menace.

Il secoua la tête, stupéfait. Tous les domestiques de cette maison étaient-ils affligés

d'une infirmité ?

Il s'approcha du plateau, découvrit, soulagé, que le thé avait été préparé. Il s'en servit une tasse et en apprécia la chaleur dès la première gorgée. On le fit attendre si longtemps qu'il avait pratiquement bu tout le contenu de la théière quand la porte s'ouvrit de nouveau en grinçant.

Hugh pivota vers le nouvel arrivant, et fut si surpris par la grâce de la silhouette qui se glissa dans la pièce qu'il en oublia de reposer sa tasse.

Entièrement vêtue de noir, le visage dissimulé par un voile de dentelle, la duchesse traversa la pièce et s'immobilisa à quelques pas de lui. Elle était petite et menue. Sa toilette sombre se fondait dans la pénombre, mais même s'il ne la distinguait pas bien, quelque chose en elle retint son attention. Il se raidit et ses doigts se crispèrent sur l'anse de porcelaine. Malgré le froid, son front s'emperla de sueur. Ce n'était ni la nervosité ni l'appréhension qui l'avaient fait se figer ainsi. Non, c'était bien pire que cela...

Juste ciel, il était gagné par l'excitation !

Il jeta un coup d'œil à sa tasse et en déduisit que la folie qui régnait dans cette maison devait provenir de l'eau. Il reposa sa tasse si précipitamment que le thé qu'elle contenait encore déborda sur le drap poussiéreux.

— Y a-t-il un problème avec le thé ? s'enquit la duchesse.

Sa voix était étouffée par le voile.

— Non. Je vous prie de m'excuser pour le...

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle abruptement.

— Je vous demande pardon ?

Hugh, qui avait l'esprit vif et le sens de la repartie, ne trouva rien de plus intelligent à dire, occupé qu'il était à tâcher de comprendre pourquoi son corps se préparait à s'accoupler avec une vieille duchesse atteinte de maladie mentale.

— Pourquoi êtes-vous ici ? répéta-t-elle lentement, comme si c'était lui qui souffrait de troubles mentaux. Pourquoi êtes-vous venu ?

Il se ressaisit.

— Un essieu de mon attelage s'est brisé. J'aurais besoin de...

— Je suis vraiment désolée, mais je n'ai pas les moyens de vous aider, lâcha-t-elle avant de tourner les talons et de quitter la pièce aussi précipitamment que la servante.

Hugh demeura bouche bée, puis décida que ce qui contaminait l'eau devait être vraiment dangereux. Il n'y avait pas d'autre explication à sa folie. Les joues empourprées, vaguement désorienté, il franchit la porte ouverte et s'élança aux trousses de la duchesse.

— Votre Grâce ! appela-t-il avec une courtoisie trompeuse. Un instant, je vous prie.

Elle pressa le pas. Lui aussi.

Hugh avait de plus longues jambes.

Arrivée au pied de l'escalier, elle empoigna ses jupes et il plongea en avant pour lui agripper le coude. Elle étouffa un cri. Hugh faillit en faire autant, mais se retint. Il ne s'était pas attendu à sentir sous ses doigts, un bras ferme et rond.

— Je me suis sans doute mal fait comprendre, déclara-t-il avec flegme.

Elle tourna vers lui son visage voilé.

— Mon intention n'était pas de *demander*, ajouta-t-il.

Elle se raidit.

— Vous êtes malade ; voilà ce que je comprends.

Il tenta de distinguer ses traits sous la dentelle.

— Vous ne semblez pas vous rendre compte qu'une tempête se rapproche et que l'hiver est particulièrement rigoureux. Un de mes domestiques s'est cassé le bras quand ma voiture s'est renversée et un de mes chevaux boite...

— Boite ? répéta-t-elle d'une voix altérée.

Ah ! Le vieil Artemis avait dit que la duchesse aimait les chevaux, se souvint-il. Le goujat qu'était Hugh n'hésita pas un instant à jouer de sa compassion.

— Il est blessé à la jambe. Je suis certain qu'il se rétablira s'il est correctement soigné et qu'il se repose. Tout comme mon domestique.

Hugh lui relâcha le bras et recula, tout en se préparant à se lancer à sa poursuite si elle s'enfuyait de nouveau.

— Je n'ai pas le temps d'aller chercher de l'aide ailleurs, Votre Grâce. Je suis le comte de Montrose et non quelque bandit de grand chemin. Je vous ferai rapporter vos chevaux dès que je le pourrai, je peux vous l'assurer.

La duchesse garda le silence un long moment, le temps que son esprit malade trouve quelque chose à dire, supposa Hugh. Finalement, elle acquiesça d'un bref hochement de tête, puis gravit l'escalier avec une agilité remarquable pour une femme de son âge.

Soulagé, Hugh se retourna et appela Artemis. Il ignorait si la folie de la duchesse était ou non permanente, mais il n'avait aucune envie de finir comme elle.

— Va le rejoindre.

Charlotte regarda par la fenêtre le beau comte atteler les chevaux à une carriole. Grand et large d'épaules, les cheveux couleur miel foncé, il avait un corps athlétique qui n'était pas dénué de grâce. Elle ne voyait pas son visage, mais le devinait séduisant. Du

moins l'espérait-elle. Un homme doté d'une aussi belle silhouette se devait d'avoir un visage assorti.

— Ce ne serait pas convenable.

— Qui se soucie des convenances ? Nous n'avons jamais agi convenablement. Et le comte me semble... intéressant.

Intéressant ? Certes, il le serait certainement. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas parlé avec quelqu'un de son âge. Chaque jour, elle se répétait qu'elle était heureuse de la vie qu'elle menait, mais parfois, le soir, il lui arrivait de souhaiter que les choses fussent différentes.

Charlotte laissa retomber l'épais rideau de velours et se retourna. Son regard balaya la jolie chambre aux murs tendus de damas et au mobilier Chippendale avant de s'arrêter sur l'élégante silhouette qui se tenait en face d'elle.

— Je ne sais trop. J'aimerais l'aider, mais plus nous l'aiderons, plus il risque de se montrer curieux.

— Dans ce cas, occupe-le. Nous ne pouvons pas les laisser dans ce froid. Le cheval est blessé et doit être soigné. Et tu pourrais faire bénéficier le valet de tes talents de guérisseuse. S'ils attrapent la mort, ce sera notre faute. Tu as fort bien su préserver notre secret toutes ces années. Je suis certaine que tu sauras continuer.

Charlotte s'approcha d'une armoire d'acajou, l'ouvrit et en sortit une robe de soirée qu'elle déposa au pied du lit.

— Je persiste à croire que c'est une mauvaise idée. Les ordres du duc étaient clairs. Il n'y a qu'à laisser Tom et Henry leur venir en aide.

— Tu sais bien qu'ils sont incapables de soigner une fracture. Va. Tu t'y entends mieux que personne en matière de chevaux. Le comte a besoin de ton aide.

— Mais il est tard ! protesta-t-elle.

— Allons donc ! Il n'est pas tard du tout, et puisque Montrose ne doit pas me voir, je ne dînerai pas avec lui, tu peux donc ranger cette robe. Tu vas devoir t'occuper de lui toute seule, ce que tu savais déjà. Si tu ne te dépêches pas de te changer, tu seras forcée de leur courir après.

— S'il le faut, soupira Charlotte.

— Il le faut.

Maudissant le destin qui l'envoyait dehors par ce temps, Hugh ajusta les harnais et jeta de nouveau un coup d'œil au ciel. La nuit tombait rapidement et la vitesse à laquelle s'amoncelaient les gros nuages noirs était de très mauvais augure. Entreprendre ce voyage avait été pour le moins téméraire. Mais sa sœur Julienne l'avait invité pour

les vacances. Il avait d'abord décliné, puis, comme il s'ennuyait, il avait changé d'avis et décidé d'accepter.

Et voilà où il en était. Julienne ne manquerait pas de lui faire remarquer qu'il s'était lancé dans ce voyage sans réfléchir, soulignant que : s'il lui avait écrit pour lui annoncer qu'il acceptait son invitation, elle l'aurait attendu ; qu'il n'aurait pas dû tarder autant pour se mettre en route ; qu'il aurait fallu s'arrêter dans une auberge dès que le temps s'était fait menaçant ; qu'il aurait dû commander un attelage plus robuste, plutôt qu'un équipage fait pour impressionner. Et Julienne aurait raison sur tous ces points, comme d'habitude. Hugh ne désirait rien tant que réussir à donner enfin tort à sa sœur. Il rêvait de lui prouver qu'il était capable de s'occuper seul de ses affaires. Qu'on pouvait compter sur lui.

Relevant la tête, il vit deux hommes approcher, chargés de couvertures et de flacons d'alcool pour réchauffer ses domestiques. C'étaient de solides gaillards, comme il l'avait demandé, même s'il ne tarda guère à découvrir que l'un bégayait et que l'autre était affligé d'un strabisme. Cela dit, l'essentiel était qu'ils lui apportent leur concours, ce à quoi ils semblaient tout à fait disposés. Hugh songea qu'à leur place, il aurait accueilli avec joie le moindre incident lui permettant de s'éloigner de ce maudit domaine.

Un faible hennissement l'incita à se retourner. Son regard balaya le sol couvert de neige, suivit les contours massifs d'un robuste étalon et... Hugh demeura bouche bée en découvrant de longues jambes fuselées gainées d'un pantalon, un buste mince, d'éblouissants yeux verts et une somptueuse chevelure rousse. Il se dit qu'il aurait mieux fait de ne pas boire ce maudit thé, car il n'était guère vraisemblable qu'une femme fût juchée sur un cheval aussi imposant. Une femme *en pantalons*, qui plus est !

— Milord, murmura la vision fantastique depuis son perchoir.

Nul homme ne pouvait être confronté sans défaillir à un visage d'une aussi grande beauté et à une voix aussi enchanteresse. Une voix qui s'enroula autour de lui dans le crépuscule grandissant et lui échauffa le sang.

Il s'empressa de refermer la bouche.

— Vous êtes... ? grommela-t-il d'un ton brusque.

Il avait conscience de se montrer singulièrement impoli, mais il y a une limite aux bizarreries qu'un homme peut affronter au cours d'une seule journée, et il avait plus que son compte.

— Charlotte, répondit-elle comme si cela suffisait.

— Bien.

Il étrécit les yeux, passa une seconde fois sa silhouette au crible de son regard. Son vêtement masculin épousait les douces courbes de ses jambes. Sa veste d'équitation, dont

la coupe courte et cintrée était quelque peu démodée, mettait en valeur sa poitrine haute et la finesse de sa taille. Une nouvelle bouffée de chaleur le balaya alors qu'il frissonnait un instant plus tôt. Il étudia la jeune femme avec attention, nota son maintien irréprochable et son menton fièrement relevé.

— Que faites-vous donc dehors par un temps pareil ?

— Je suis venue vous apporter mon aide, milord.

— Parfait.

Il aurait dû discuter davantage, et le ferait certainement quand son esprit fonctionnerait de nouveau. Mais ce dernier était si entièrement occupé par cette rousse en pantalons qu'il n'était plus en mesure de lui opposer un refus.

Charlotte n'était ni jeune ni vieille. Aux alentours de vingt-cinq ans, estima-t-il. D'une beauté classique, elle avait un teint de porcelaine, une grande bouche – d'aucuns l'auraient jugée trop grande –, des lèvres pleines et sensuelles. Et un regard dont il apprécia d'emblée la franchise.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

La bouche qui appelait les baisers s'incurva sur un sourire et Hugh sentit ses entrailles se nouer. Il n'y a pas si longtemps, il se serait alarmé. Désormais, il était résigné. Apparemment, la présence de n'importe quelle créature femelle de cette étrange demeure suffisait à l'exciter.

— Je pensais avoir déjà répondu, murmura-t-elle de cette voix de gorge qui l'amena cette fois au bord de l'érection.

— Une domestique ?

— Une dame de compagnie, plutôt. On m'a demandé de vous tenir compagnie.

— Dans quel but ? Je dois me hâter si je veux espérer atteindre le prochain relais de poste.

— Il est trop tard, milord. Vous allez devoir passer la nuit ici – au moins –, et peut-être même attendre que la tempête se calme, si elle est aussi mauvaise que le ciel le laisse présager.

Elle laissa échapper un gloussement qui fit tressaillir son sexe.

— Nom de nom !

Cela faisait des années que Hugh n'avait pas été victime d'une érection intempestive, or il suffisait à cette étrange créature de rire pour le mettre dans tous ses états.

Son juron lui fit écarquiller les yeux.

— Pardonnez-moi, dit-il promptement. Il semblerait que mes bonnes manières se soient envolées.

De même que le sens commun avait fui tous les individus qu'il avait eu la

malchance de croiser ce jour-là.

— Je ne peux pas passer la nuit ici.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? répéta-t-il.

— C'est ce que je viens de vous demander, répliqua-t-elle, pince-sans-rire. Pourquoi ne pouvez-vous pas rester ?

— Parce qu'il n'y a pas la place, pour commencer.

— Il y en a bien assez. La maison est grande.

— Grande, peut-être, mais habitable ?

Charlotte s'esclaffa. Et Hugh décida à cet instant précis de séduire cette femme. Et la tempête qu'il maudissait la seconde d'avant lui apparut soudain comme une bénédiction. Elle les piégeait ensemble et lui offrait l'occasion de mettre son projet à exécution. Son humeur s'en trouva d'emblée transformée. Dans une chambre à coucher, il était certain de ne jamais commettre de faux pas – ce qui n'était pas le cas ailleurs.

— Ne vous laissez pas tromper par l'abandon apparent. Il y a plusieurs chambres propres et prêtes à recevoir des hôtes.

Il haussa un sourcil dubitatif.

— Je vous assure, insista-t-elle en agitant souplement les rênes pour inciter son imposante monture à s'engager vers le portail de guingois. Nous ferions mieux de nous hâter.

— Quel genre d'aide êtes-vous disposée à m'apporter ? demanda-t-il en se hissant sur le banc de la carriole tandis que les deux jeunes gens grimpaient à l'arrière.

Elle tapota le renflement de son sac de selle qu'il avait été trop distrait pour remarquer jusqu'alors.

— On m'a dit que votre valet avait le bras cassé. Je peux réduire sa fracture et veiller sur lui pendant que vous vous occuperez de votre attelage.

Hugh acquiesça, résigné. Cela ferait gagner du temps, et si elle se révélait incapable de soigner John, elle ravirait au moins sa vue. Qu'il soit maudit si la vision de cette femme en pantalons n'avait pas le pouvoir de vider la tête d'un homme de toute pensée.

Il ordonna aux chevaux d'avancer, et elle s'effaça pour le laisser prendre la tête.

Charlotte serrait les rênes pour empêcher ses mains de trembler.

Personne ne l'avait jamais examinée de cette façon. Sa peau était en feu et ses paumes moites. Elle n'avait rien d'une ingénue – des années durant, son existence avait entièrement reposé sur sa beauté –, mais la caresse inquisitrice du regard de Montrose

avait constitué une expérience entièrement nouvelle. Elle ne s'était pas seulement sentie regardée, mais véritablement *vue*, pour la première fois depuis des années.

Il apparaissait nonchalant au premier regard, mais Charlotte ne s'y était pas trompée. Il l'avait étudiée en détail, et ce qu'il avait vu lui avait plu. De son côté, elle avait trouvé cela troublant. Excitant. Et elle voulait que le beau comte, qui était à l'évidence un libertin, la déshabille encore une fois des yeux.

Elle avait espéré qu'il aurait un visage avenant, mais la réalité s'était révélée bien plus dévastatrice que tout ce qu'elle avait imaginé. Il ne présentait aucun des signes de lassitude et de débauche fréquents chez les hommes portés aux excès. Montrose respirait la jeunesse et la santé. Il était même vigoureux et viril. Terriblement viril.

Il s'habillait sans ostentation – un style qui lui convenait parfaitement car sa séduction naturelle se suffisait à elle-même. Le moindre ornement aurait été superflu.

L'arrogance masculine prend des formes variées parmi lesquelles celles de la richesse et des privilèges, de l'intelligence ou de la beauté. Le comte de Montrose affichait ces traits-là, et sans doute quelques autres. L'intensité de son regard, la façon dont il avait mis en place les harnais des chevaux, la grâce tranquille avec laquelle il se déplaçait – tout le trahissait. Un homme aussi sûr de lui devait tout connaître du plaisir sexuel et ne pas douter de sa faculté à le prodiguer. Montrose était un jouisseur dans tous les sens du terme. Un homme auquel peu de femmes pouvaient résister.

Charlotte l'observa tandis qu'ils s'engageaient sur le chemin enneigé et nota l'aisance avec laquelle il tenait les rênes. Parce qu'elle aimait les chevaux, elle appréciait les hommes qui savaient y faire avec eux. Ceux qui prenaient le temps de devenir experts dans leur domaine de prédilection lui avaient toujours inspiré du respect. Et Montrose comptait parmi ceux-là.

Levant les yeux, elle remarqua que le ciel s'obscurcissait à toute allure. Le comte n'aurait d'autre choix que de passer la nuit au château, et à en juger par la force du vent, il risquait même d'y rester beaucoup plus longtemps. Le blizzard soufflait parfois pendant plusieurs jours, rendant les routes impraticables durant de longues semaines après son passage.

Elle allait devoir se montrer très prudente si elle ne voulait pas qu'il en apprenne trop. Si par malheur il en venait à s'ennuyer, il risquait de fureter là où il ne fallait pas ; elle allait donc devoir veiller à le tenir occupé.

Une perspective qui lui plaisait plus qu'elle n'aurait dû.

2

— Vous pensez qu'il se rétablira ?

Hugh jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et découvrit la belle Charlotte appuyée au chambranle de la stalle.

— Je l'espère. Ce n'est sans doute qu'une foulure.

Il reporta son attention sur la jambe enflée de l'alezan et continua d'y appliquer le baume. Contrairement au château, il avait trouvé l'écurie chauffée et parfaitement entretenue, ce qui ne l'avait guère surpris.

— Permettez-moi de regarder, murmura-t-elle en s'approchant.

Les dimensions de la stalle étant réduites, il n'y avait pas moyen d'éviter de se toucher. Quand elle se glissa entre l'endroit où il était agenouillé et la tête du cheval, son pantalon se tendit délicieusement sur son fessier rebondi. La bouche de Hugh s'assécha d'un coup et son corps entier se tendit quand son parfum, une délicate senteur fleurie, l'enveloppa.

— Je partage votre avis, dit-elle.

Ses petites mains effleurèrent les écorchures et l'animal laissa échapper un petit hennissement. Hugh déglutit. Les gestes de la jeune femme n'avaient rien d'extraordinaire, mais l'intérêt qu'il lui portait était si puissant qu'il donnait une tournure étrangement érotique au plus anodin de ses actes.

Un peu plus tôt, alors qu'il s'efforçait de sortir ses malles de l'attelage renversé, son regard n'avait cessé de dévier vers la belle rousse, occupée à réduire la fracture de son valet et à soigner ses plaies. Sa maîtrise et son flegme avaient forcé son admiration. Cette assurance qu'il passait une partie de son temps à chercher en lui semblait innée chez Charlotte.

Si la plupart des femmes qu'il connaissait n'auraient pu lui être d'aucune aide, celle

de Charlotte s'était révélée précieuse. Grâce à elle, ils avaient pu regagner le manoir sans perdre de temps. Dehors, le vent hurlait et soufflait avec une telle force qu'on y voyait à peine. Dans la chaleur de l'étable, les flocons de neige qui s'étaient déposés sur ses superbes boucles rousses fondaient déjà.

— Vous n'auriez pas dû vous aventurer dehors, lui reprocha-t-il.

— Je voulais m'assurer que vous aviez trouvé le baume.

Toujours accroupie, elle tourna son visage vers lui, amenant sa bouche à quelques centimètres de la sienne. Un semis de taches de rousseur recouvrait son nez. Un fléau aux yeux de bien des femmes, mais que lui-même avait toujours trouvé charmant.

Il étrécit les yeux, s'efforçant de déterminer ce qui la rendait si désirable. Elle était belle, certes, mais pas plus que d'autres femmes de sa connaissance. Le pantalon révélateur était sans doute pour beaucoup dans son état d'excitation permanente, même s'il n'avait jamais trouvé le travestissement masculin particulièrement excitant. Un point sur lequel son beau-frère objecterait sans doute.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il.

Elle haussa un sourcil.

— Je viens de vous dire...

— Non, pas à l'écurie. Je veux dire ici, dans le Derbyshire.

Charlotte se redressa à demi, puis s'assit en tailleur. Hugh l'imita.

— J'ai grandi ici. Je suis partie un moment, et puis je suis revenue.

— Votre famille vit ici ?

Hugh attrapa un linge pour essuyer ses mains pleines de baume. Il s'empara ensuite de celles de Charlotte et les nettoya, notant au passage les cals et les taches d'encre sur ses doigts. Ses ongles étaient sommairement entretenus, propres mais sans afféterie, reflets de sa façon de se comporter.

— Non, murmura-t-elle d'une voix légèrement haletante. Je n'ai pas de famille.

Hugh reposa le linge, mais garda ses mains dans les siennes. Elle ne protesta pas, ce dont il lui fut reconnaissant. Il aimait la toucher, aimait ce picotement sensuel qui le parcourait à son contact.

— Parlez-moi de la duchesse.

S'il ne lui avait pas tenu les mains, il n'aurait pas remarqué la crispation que provoqua sa requête. Sa faculté de dissimuler ses sentiments l'intrigua. Elle était trop jeune pour être aussi experte dans l'art de la duplicité.

— Qu'aimeriez-vous savoir ? s'enquit-elle en détournant les yeux.

— Que n'aimerais-je pas savoir ? répliqua-t-il avec un petit rire. Est-elle folle, comme on le prétend ? Vous maltraite-t-elle ? Pourquoi vit-elle ainsi ? Les chevaux vivent mieux que vous. Pourquoi...

Charlotte lui couvrit la bouche de sa main.

— Non, non, et parce qu'elle n'a pas le choix.

Elle se leva et l'incita à faire de même en tirant sur ses mains. Hugh s'exécuta.

— Permettez-moi de vous montrer votre chambre, milord. Vous constaterez que les choses ne sont pas aussi épouvantables qu'elles paraissent.

— Vous évitez mes questions.

Elle sourit, puissant mélange de douceur et de fermeté qui lui noua les entrailles.

— Pas vraiment, assura-t-elle en se libérant. Je veux juste répondre à certaines de vos questions autrement que par des mots.

Il y avait une promesse dans l'étincelle qui fit briller ses yeux, et Hugh en déduisit qu'elle le trouvait à son goût. Il en fut heureux, car cela rendait son objectif plus facile à atteindre. Il gelait à pierre fendre, et il risquait d'être piégé dans ce manoir durant plusieurs jours. Le temps passerait plus agréablement dans un lit avec une charmante compagne, d'autant que Charlotte lui inspirait un désir qu'il n'avait pas ressenti depuis longtemps – sinon jamais.

Il se rapprocha d'elle, jugeant sa réaction, et sourit quand elle soutint son regard, ses yeux d'émeraude ne reflétant ni crainte ni méfiance.

— Je vous remercie de l'aide que vous m'avez apportée aujourd'hui, murmura-t-il en tendant la main vers la sienne.

— Ce n'était rien, assura-t-elle en le devançant pour lui saisir la main.

— C'était merveilleux. La façon dont vous avez soigné les plaies de John et réduit sa fracture... Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans vous.

Il lui caressa le dos de la main du pouce, lui arrachant un frisson.

— Vous seriez surpris de découvrir de quoi l'on est capable dans les situations extrêmes.

— Vous semblez parler d'expérience.

— Peut-être.

Elle inclina la tête de côté et l'étudia de son regard bien trop perspicace.

— Et vous ? ajouta-t-elle.

— Je ne crois pas m'être jamais trouvé dans une situation extrême, répondit-il avec un haussement d'épaules, s'efforçant, vainement, de donner un tour désinvolte à ses paroles. On m'a toujours secouru avant que les choses n'en arrivent là.

— Pourtant, observa Charlotte en lui pressant la main, aujourd'hui, vous avez fait irruption ici et forcé la main de Sa Grâce avec audace. Vous ne pouviez compter que sur vous-même et vous vous en êtes très bien sorti.

Hugh haussa les sourcils.

Charlotte caressa le coin de sa bouche qui hésitait à se relever sur un sourire.

— Je me flatte d’être un excellent juge de caractère, déclara-t-elle doucement, et pourtant, je vous ai mal jugé.

— Vraiment ? Comment cela ?

Elle lui retourna son sourire.

— Vous avez produit une forte impression sur moi, aujourd’hui. Il y a peu, je n’aurais pas pensé que vous aviez besoin d’entendre cela. Mais visiblement, c’est le cas.

Et il suffit de cette simple déclaration pour que le désir de Hugh atteigne son point de fusion. La douce chaleur des écuries lui parut tout à coup suffocante et l’air se mit à crépiter d’énergie sensuelle. Il n’avait encore jamais rien expérimenté de semblable, ce picotement brûlant qui courait sur sa peau. Qu’il soit dû à un simple compliment le stupéfia. Cela dit, tout ce qui s’était passé ce jour-là l’avait stupéfié.

Charlotte perçut le changement d’atmosphère. Ses pupilles se dilatèrent et ses lèvres s’entrouvrirent. Hugh recula pour s’empêcher de précipiter les choses et de l’effrayer. Elle avança d’un pas, annulant la distance qu’il venait d’établir.

Oubliant tout bon sens, Hugh l’attira plus près. Quand elle se rapprocha de son plein gré, il révisa son jugement. Sous des dehors innocents, Charlotte se montrait tout aussi audacieuse que lui.

— Charlotte, murmura-t-il en lui effleurant la joue, je crois bien que vous êtes ce que j’ai vu de plus adorable dans ma vie.

Sa peau était aussi douce qu’il l’avait imaginé.

— Milord...

— Hugh, la reprit-il.

Il n’avait jamais été à l’aise avec son titre et celui-ci établissait entre eux une distinction de classes à laquelle il n’avait pas envie de penser pour le moment.

Elle pressa la joue contre sa main avec un petit sourire ironique.

— D’ordinaire, je suis insensible au charme des débauchés.

Hugh ne prit pas la peine de nier l’évidence.

— Votre bouche est plus qu’adorable, déclara-t-il en lui caressant les lèvres du pouce. Elle est tout simplement parfaite.

Sa main libre se posa sur son épaule, puis descendit le long de sa colonne vertébrale. Charlotte se cambra, sa poitrine se plaquant contre son torse. Elle ne portait ni corset ni jupon, et Hugh *sentit* parfaitement son corps, sans toutefois le sentir assez.

Il baissa lentement la tête dans l’intention de l’embrasser. Elle avait une si jolie bouche, si pleine et si sensuelle. Et qui laissait échapper de si douces paroles.

La morsure, pas si douce que cela, que son cheval lui infligea à l’épaule le ramena brutalement à la réalité. Hugh envisagea un instant d’ignorer la grossière intrusion, mais la bête s’ébroua en manière d’avertissement et il changea d’avis.

— Nous ferions mieux de regagner la maison, dit-il à regret. Je crois que mon cheval est jaloux.

Charlotte battit des cils, l'air un peu perdu, avant de répondre :

— Oui, ce serait sans doute plus sage.

Le regret dans sa voix, qui faisait écho au sien, apaisa la frustration presque insupportable de Hugh.

Ils quittèrent l'écurie en se tenant la main, traversèrent la cour tête baissée et entrèrent dans la maison par les cuisines. Ils étaient mouillés et transis, et la cuisinière les regarda, bouche bée, franchir le seuil en trébuchant, suivis par un tourbillon de neige. Hugh la considéra, aussi stupéfait qu'elle.

La cuisinière était la femme la plus gigantesque qu'il ait jamais vue. Bâtie comme un travailleur de force, elle avait des cheveux gris hirsutes et des yeux, plus gris encore, qui le détaillèrent de la tête aux pieds. Tenant à la main un couteau étincelant dont elle s'apprêtait à faire usage sur un poulet, elle était proprement terrifiante. Il serait sans doute resté là, pétrifié, si Charlotte n'avait tiré sur son bras pour l'entraîner hors de la pièce.

— Juste ciel, marmonna-t-il en la suivant dans l'escalier de service.

Elle laissa échapper un petit rire roué.

— Attendez que le dîner soit servi, vous serez impressionné, promit-elle.

— Je le suis déjà, répondit Hugh, qui n'avait encore jamais rencontré d'Amazone.

Ils traversèrent des couloirs cossus, et avant qu'il ait eu le temps de noter la différence entre cette partie du manoir et celle qu'il avait vue à son arrivée, il se retrouva dans une immense chambre à coucher où brûlait un bon feu. Elle était superbement meublée et impeccablement entretenue. Il eut du mal à croire qu'il se trouvait dans la même demeure que celle où il avait pénétré quelques heures plus tôt.

— Pourquoi le reste de la maison est-il laissé à l'abandon ? demanda-t-il en se tournant vers Charlotte.

Elle frissonnait près de la porte, les cheveux et les vêtements mouillés de neige fondue. Il lui tendit la main.

— Venez vous réchauffer près du feu.

— Pas maintenant.

La formulation donnait à réfléchir, car il pouvait y entendre qu'elle avait l'intention de s'attarder dans sa chambre une autre fois. Leurs regards se croisèrent, celui de Hugh interrogateur, celui de Charlotte soutenant ouvertement le sien.

— Allez vous changer avant d'attraper la mort, lui conseilla-t-il. Vous m'expliquerez une fois que vous serez réchauffée.

— Je reviendrai pour vous escorter jusqu'à la salle à manger.

Hugh s'inclina brièvement.

— Je m'en remets à votre bon plaisir.

— Combien de temps lui a-t-il fallu avant qu'il ne commence à poser des questions ?

— Plus longtemps que je m'y attendais, soupira Charlotte.

— Comment as-tu répondu ?

— Je ne l'ai pas fait.

— Mais tu le devras.

Charlotte acquiesça et entreprit d'ôter ses vêtements mouillés. Frissonnante, elle se rapprocha du feu.

— Montrose est très intéressant, comme tu l'avais deviné.

— Et séduisant.

— Il est bel homme, oui. Et c'est un vrai débauché, ajouta Charlotte qui sourit en se rappelant la façon dont il lui avait essuyé les mains. Mais bien plus charmant que je ne l'aurais cru. Un rien vulnérable, aussi, ce que je n'aurais pas soupçonné. Je l'ai d'abord pris pour un arrogant, mais sous la façade, je pense qu'il doute de lui.

— Oh ! Il est donc *bel et bien* intéressant ! Sa venue est peut-être une bonne chose, finalement. Tu es jeune et charmante ; quelle honte que tu aies choisi de te consacrer à moi. Je ne t'aurais jamais chassée, note bien. Tu m'évites de périr d'ennui.

— Cela n'a rien d'un sacrifice, tu le sais bien, s'esclaffa Charlotte.

— Mais c'est à mille lieues de la vie que tu as connue.

— Et ce n'est pas un mal, répondit Charlotte en s'immergeant avec gratitude dans un bain chaud. Mon ancienne vie n'était pas dépourvue de plaisirs, je le reconnais volontiers, mais j'avais besoin de changement et d'un peu plus de sérénité.

Un silence, puis :

— J'ai étudié la carte pendant ton absence.

Charlotte appuya la tête contre le rebord de la baignoire et ferma les yeux.

— Je n'en peux plus de cogiter sur cette maudite carte, soupira-t-elle. Nous affréterons un navire au printemps et irons voir par nous-mêmes. Peut-être découvrirons-nous quelque chose d'utile.

— Sa Grâce était très malade quand il t'a remis cette carte. Qui sait s'il avait encore toute sa tête.

Charlotte s'enfonça davantage dans la baignoire. Elle avait envisagé cette éventualité plus d'une fois. Les livres que Glenmoore avait laissés derrière lui étaient pour le moins énigmatiques, et la carte, quoique très semblable à d'autres représentant les mêmes eaux, présentait des particularités qu'elle n'avait retrouvées sur aucune autre.

Mais quel autre choix leur restait-il ? Le nouveau duc administrait le fidéicommissaire en avare et...

— As-tu envisagé d'autres possibilités ? s'enquit la petite voix mélodieuse que Charlotte en était venue à aimer.

— Non, reconnut-elle. Mais j'imagine que je serai bientôt tenue de le faire.

— Eh bien, en attendant, amuse-toi avec le comte.

Il y eut un froissement de mousseline, puis :

— Tu devrais porter ta robe de soie rouge pour le dîner. Elle te va à ravir. Il sera incapable de te résister.

— Il n'essaye pas, lâcha-t-elle avec flegme.

Les amateurs de plaisirs charnels comme Montrose ne l'avaient jamais intéressée, mais elle les avait tolérés quand cela s'avérait nécessaire. Hugh cependant, n'était pas celui que son apparence laissait accroire. De fait, il semblait assez solitaire. Un peu comme elle.

— Alors c'est encore mieux.

Charlotte rit.

— Je suis certaine qu'il n'est pas convenable que je discute de ce genre de choses avec toi.

— Qui se soucie des convenances ? Nous n'avons jamais agi convenablement.

Hugh jeta un nouveau coup d'œil dans le miroir, ajusta sa cravate pour la centième fois, puis se remit à arpenter la chambre. *Pourquoi diable Charlotte tardait-elle tant ?*

Si elle ne se décidait pas à venir, il irait la chercher. Qui savait ce qui avait bien pu lui arriver dans ce cabinet de curiosités ? Il frissonnait rien que d'y penser. Reléguer une créature aussi superbe au fin fond du Derbyshire était une abomination pure et simple. Il entendait mettre un terme à cette parodie dès que ce satané vent coopérerait.

Quand elle frappa enfin à la porte, il ouvrit le battant si brusquement qu'elle en chancela de surprise. Hugh fut aussi stupéfait qu'elle.

Elle avait revêtu une robe de soie écarlate éblouissante de simplicité qui lui coupa le souffle et lui vida la tête. Avec ses manches découvrant les épaules, son corsage profondément décolleté et sa taille haute, la robe n'était agrémentée d'aucun ornement. Charlotte elle-même ne portait ni bijoux ni gants, et ses boucles rousses étaient relevées en un chignon un peu lâche. Sa peau était d'une pâleur lunaire, et son parfum, frais et fleuri, offrait un contraste fort excitant à sa séduisante apparence.

Hugh dut lutter pour se retenir de la prendre dans ses bras et de la renverser sur le lit. Charlotte lui plaisait de tant de façons, qu'il aurait été incapable de les nommer

toutes.

Il la contempla, fasciné, tandis qu'elle lui adressait un sourire entendu. Elle avait parfaitement conscience de l'effet qu'elle produisait sur un homme.

— Nous allons souper ? proposa-t-elle.

— Le devons-nous vraiment ?

Ses yeux verts étincelèrent d'amusement.

— Personnellement, je suis assez affamée.

Hugh l'était aussi, mais pas de nourriture. La perspective de jouir de la compagnie de la jeune femme eut toutefois un effet apaisant. Il sortit de sa chambre et lui offrit son bras. Le léger contact de ses doigts raviva aussitôt ses ardeurs. Charlotte était petite, le haut de sa tête atteignant à peine son épaule, et depuis son point de vue avantageux, Hugh bénéficiait d'une vue imprenable sur les rondeurs tentatrices de ses seins.

Il détourna les yeux, et regarda résolument devant lui. Alors qu'il n'avait jamais eu froid aux yeux avec les demi-mondaines qu'il avait l'habitude de fréquenter, il se sentait coupable de lorgner les appas de Charlotte comme s'il ne voyait en elle qu'une source de plaisir. Elle était intelligente et gentille, et il avait beau la connaître à peine, il l'appréciait déjà. Dans la mesure où il risquait de passer plusieurs jours auprès d'elle, il décida d'en apprendre le plus possible à son sujet.

Tandis qu'ils traversaient un couloir après l'autre, puis s'apprêtaient à descendre l'escalier principal, Hugh eut l'impression d'effectuer un voyage à travers le temps, la partie brillamment éclairée et somptueusement meublée du manoir cédant la place, au détour d'un corridor, à celle qui était laissée à l'abandon.

— La tâche des domestiques est moins lourde s'ils n'ont à entretenir que les parties de la maison qui sont régulièrement utilisées, expliqua Charlotte avant même qu'il lui repose la question.

Songeant à la tribu hétéroclite qu'il avait rencontrée jusqu'ici, Hugh ne put qu'acquiescer.

Il fut soulagé de découvrir que la salle à manger faisait partie des pièces « régulièrement utilisées », quoique un peu déçu de découvrir que le couvert n'était dressé que pour deux personnes sur la longue table d'acajou.

— La duchesse ne se joindra pas à nous ?

Alors même qu'il formulait cette question, il se demanda pourquoi une dame de compagnie était autorisée à s'habiller avec autant d'élégance et à dîner avec lui en lieu et place de celle qui l'employait. Il s'abstint cependant d'en faire la remarque. Aucun homme sain d'esprit ne remettrait en question une telle bonne fortune.

— Elle a pris l'habitude de dîner seule.

— Comme c'est curieux, murmura-t-il en lui tirant une chaise.

Hugh aimait s'entourer de quantité de gens bruyants et se trouvait rarement privé de compagnie. Manger seul lui paraissait très... solitaire.

À peine assis, un bruit familier lui fit tourner la tête vers la porte battante menant aux cuisines.

Comme il s'y attendait, la porte s'ouvrit et la jeune servante agitée de tremblements apparut. La soupière qu'elle tenait entre les mains oscillait dangereusement si bien que la louche plongée dedans tintait bruyamment contre le rebord. Immédiatement derrière elle, et portant une carafe, surgit Tom, le garçon affligé d'un strabisme qui avait aidé Hugh un peu plus tôt.

La porte se rabattit si vivement derrière lui que les deux domestiques faillirent entrer en collision. Ils se livrèrent alors à une étrange danse tournoyante, chacun d'eux titubant autour de la pièce tout en s'efforçant d'empêcher le liquide contenu dans leurs récipients respectifs de déborder.

Hugh les regarda évoluer un instant, à la fois fasciné et abasourdi, puis il se leva en étouffant un juron et alla secourir la servante – ou la soupière, selon le point de vue depuis lequel on considérait la chose.

— Je m'étonne que vous ne soyez pas encore morte de faim, marmonna-t-il en se rasseyant.

Charlotte rit.

— Ils s'en seraient très bien sortis si vous leur en aviez laissé le temps.

Hugh lui lança un regard dubitatif.

— Je vous assure, s'entêta-t-elle.

— Êtes-vous le seul individu normal de cette maison ?

— Tout dépend de ce que vous entendez par normal. D'aucuns diraient qu'une femme jeune et célibataire qui choisit de vivre avec une duchesse folle est loin de l'être. Vous pouvez servir, Katie, ajouta-t-elle à l'adresse de la servante tremblotante.

Celle-ci eut un sourire hésitant, puis s'approcha pour remplir leurs assiettes. En dépit de sa détresse, elle réussit à ne pas faire tomber une seule goutte sur la nappe immaculée, nota Hugh.

Le dîner fut composé de plats aussi variés que délicieux, dont une délectable volaille au curry et un jambon braisé. La compagnie de Charlotte se révéla aussi rafraîchissante qu'amusante. Elle le fit rire par ses réparties pleines d'esprit et veilla à remplir régulièrement son verre de vin. Hugh tenta d'aborder le sujet de la duchesse, mais tel un politicien aguerri, elle orienta chaque fois la conversation vers des sujets plus légers tels la danse de printemps du village ou le cochon squelettique de M. Edgewood. Hugh était si heureux d'être avec elle qu'il lui permit de se montrer évasive. Temporairement.

Après le dîner, ils gagnèrent la bibliothèque, à l'étage, et Hugh en profita pour

l'étudier plus attentivement. Il était facile de deviner qu'elle n'était pas qu'une simple dame de compagnie. Chacun de ses gestes, empreint de grâce, était celui d'une hôtesse accomplie qui connaissait les habitudes des privilégiés. Elle lui apporta un cigare qu'elle alluma avec aisance, puis lui remplit un verre de cognac qu'elle fit tiédir à la flamme d'une chandelle avant de le lui apporter. Ses hanches ondulèrent quand elle revint vers lui, les épaules rejetées en arrière de façon à mettre en valeur sa poitrine. Son regard ne laissait aucune place au doute.

— Vous cherchez à me séduire, murmura-t-il en souriant, ravi.

Il avait l'habitude que les femmes cherchent à faire sa conquête, mais il appréciait tout particulièrement cette soirée. Posant son cigare, il lui saisit le poignet quand elle lui tendit son verre et l'attira sur ses genoux.

— Aimeriez-vous que je vous arrache à cet endroit ?

À peine ces mots eurent-ils franchi ses lèvres qu'il reconnut qu'il s'agissait là d'une excellente idée. Charlotte était bien trop belle pour s'enterrer dans cet endroit, et il imaginait aisément la garder près de lui pour un temps.

Elle ne répondit pas, mais tourna le visage vers lui et pressa sa bouche adorable contre la sienne. Son baiser se révéla aussi exquis qu'enivrant. Hugh en demeura pétrifié, tout à la fois troublé et excité. Lui, l'expert en plaisirs de la chair, sidéré par un simple baiser. Ce fut Charlotte qui prit les rênes, Charlotte qui lui agaça les lèvres de la langue pour les inciter à s'ouvrir. Hugh ne put que gémir et l'attirer contre lui.

— Montrose, murmura-t-elle en appuyant son front contre le sien.

— Hugh.

— Hugh... soupira-t-elle, son souffle se mêlant au sien. Je suis une femme du monde. Je n'ai pas besoin d'être sauvée.

La tenir dans ses bras était à la fois un plaisir et un tourment. Son sexe dur douloureusement plaqué contre ses fesses brûlait du désir d'être en elle.

— Que voulez-vous, en ce cas, Charlotte ? Je vous donnerai tout ce que vous souhaitez.

Elle plongea les doigts dans ses cheveux et lui caressa la tête jusqu'à ce que ses yeux se ferment irrésistiblement. L'air autour d'eux s'échauffa, chargé d'un désir si intense que c'en était presque effrayant.

Le vacarme qui s'éleva soudain dans le couloir les fit sursauter.

— Nom de Dieu, grommela Hugh avant de l'écartier de ses genoux et de se lever.

Il fonça vers la porte, l'ouvrit en grand et passa la tête dans le couloir. Katie se tenait un peu plus loin, une carafe brisée à ses pieds. Sa main était en sang, aussi s'empressa-t-il de la rejoindre tout en tirant son mouchoir de sa poche.

— Pauvre petite, murmura-t-il en tamponnant la coupure. Cela doit vous faire

affreusement mal.

— Ce n'est rien. Je vous en prie...

C'était la première fois que Hugh entendait le son de sa voix. Celle-ci était si douce et mélodieuse qu'il leva les yeux. Et découvrit qu'elle pleurait.

Ennuyé, il s'efforça de la rassurer.

— Charlotte saura soigner cela en un clin d'œil.

— Ce n'est pas cela, sanglota-t-elle. J'ai cassé la carafe.

— Cette vieille chose ? Je vous en achèterai une dizaine d'autres dès que la tempête se sera calmée. Vous pourrez ainsi en casser autant que vous le souhaitez.

Katie le regarda et le gratifia d'un sourire aussi reconnaissant que larmoyant. Embarrassé, Hugh toussota et détourna les yeux. Il fut soulagé quand Charlotte se matérialisa près d'eux et prit la main de la jeune servante. Elle examina la blessure, puis déclara en lui adressant un regard d'excuse :

— Il faut que nous allions à la cuisine pour soigner cela. Vous pouvez vous retirer pour la nuit. Je m'en charge.

— J'aimerais vous aider.

— Franchement, vous ne pourrez rien faire d'autre que de regarder. La journée a été longue. Je vous verrai demain.

Hugh hésita, puis acquiesça d'un hochement de tête. Charlotte, qui avait de toute évidence l'habitude de s'occuper seule de ses affaires, venait de lui signifier son congé. Il ne la reverrait pas ce soir.

Il n'aurait su expliquer ce qui le poussait à vouloir la soulager de ce fardeau, et de tous les autres qu'elle pourrait porter. Il évitait les responsabilités dès qu'il pouvait, et Charlotte n'était pas ce genre-là, il le savait. Et pourtant le désir de prendre soin d'elle l'habitait bel et bien.

Une fois que les deux femmes eurent disparu au bout du couloir, Hugh regagna sa suite et verrouilla la porte. Ses pensées n'étant plus distraites par Charlotte, il réfléchit à la situation dans laquelle il se trouvait.

Quelque part à l'étage, la duchesse folle attendait.

Il n'avait jamais été nerveux. D'aucuns lui prêtaient même des nerfs d'acier, raison pour laquelle il s'était sorti de deux duels sans une égratignure – un exploit qui avait en outre établi sa réputation d'homme qu'il ne fallait pas chercher. Il avait donc tendance à trouver plutôt excitant le mystère qui entourait ce manoir décrépit et sa légendaire duchesse. Sa vie était devenue une ennuyeuse succession de rendez-vous d'affaires, de femmes dont il était incapable de retenir le nom et d'amis des beaux jours. Parce qu'il commençait à en avoir assez de tout cela, il avait décidé au dernier moment d'accepter l'invitation de Julienne.

Tandis qu'il se dévêtait, il tâcha de se rappeler ce qu'il savait du vieux duc et de son mariage précipité. Glenmoore avait la réputation d'être un excentrique, un original toujours prompt à se lancer dans quelque aventure à l'issue forcément désastreuse. Son fils avait du reste toujours eu honte de lui.

Hugh regrettait de ne pas avoir prêté davantage attention à ce qui se racontait sur son compte. Quand sa sœur avait épousé Lucien Remington, il avait jugé plus sage d'éviter les commérages de toute nature. Il lui faudrait réviser cette attitude à l'avenir. Après tout, peut-être y avait-il des choses intéressantes à glaner dans ces bavardages.

Charlotte était une énigme qu'il comptait bien élucider. Une dame de compagnie était censée jouir d'une réputation sans tache, or, s'il se fiait à sa façon de s'habiller et à son talent pour la séduction, celle de Charlotte était à l'évidence quelque peu ternie.

Tous les domestiques étaient affligés d'un défaut quelconque et il était bien possible que celui de la belle rousse concernât sa réputation.

Nom d'un chien, il avait affreusement soif !

Il n'avait bu que du vin en plus du thé pris à son arrivée. Il jeta un coup d'œil méfiant à la carafe d'eau fraîche laissée par Katie, puis avec un soupir de résignation, s'en servit un verre. Il ne pouvait se permettre de ne boire que de l'alcool pendant toute la durée de la tempête. Vu ce qu'il se passait autour de lui, il valait mieux qu'il garde les idées claires.

Il porta le verre à ses lèvres et le vida d'une traite. Il grimpa ensuite sur le lit massif et s'endormit aussitôt.

Hugh se raidit, mais ne fit pas un geste. Tous les sens en alerte, il tendit l'oreille, guettant le bruit qui l'avait réveillé.

Là, il l'entendait à nouveau – un froissement d'étoffe.

Quelqu'un se trouvait dans la pièce.

Rabattant les couvertures, il bondit du lit. La forme sombre qui se tenait au pied de celui-ci sursauta. Il s'élança, les bras tendus pour capturer le voyeur.

Et se retrouva à plat ventre sur le tapis.

Stupéfait, certain que ses bras auraient dû se refermer sur l'intrus, Hugh se redressa vivement et pivota sur lui-même dans l'espoir d'attraper *quelque chose*, mais ses mains ne rencontrèrent que le vide. Il courut vers la table de chevet, alluma la chandelle, puis regarda autour de lui. Personne. Tout était tel qu'il l'avait laissé avant de s'endormir.

Il enfila son pantalon en pestant. Tous ces mystères commençaient à l'agacer sérieusement.

Quand il retourna chercher la chandelle, il aperçut la carafe d'eau posée à côté et

laissa échapper un juron propre à écorcher les oreilles d'un marin aguerri. Si cette maudite eau était responsable de cela, il se ferait une joie d'être saoul pendant toute la durée de son séjour.

Il avait cependant du mal à croire qu'il ait imaginé avoir vu un spectre au pied du lit, et avait aussi du mal à croire qu'un individu puisse tout bonnement s'évaporer dans l'atmosphère. Être le beau-frère de Lucien Remington lui avait appris une ou deux choses au sujet des apparences, et il décida d'utiliser ce qu'il avait appris pour inspecter les murs de part et d'autre de la cheminée.

Il lui fallut moins d'une heure pour découvrir le minuscule levier. Il l'actionna et la paroi glissa silencieusement, preuve que le mécanisme était bien entretenu.

Esquissant un sourire satisfait, il s'empara de la chandelle et franchit le mur.

3

Penchée sur le bureau, Charlotte laissa échapper un long soupir et envisagea sérieusement de déchirer la maudite carte qu'elle était en train d'étudier. Depuis trois ans qu'elle tentait d'en déchiffrer les mystères, ses efforts n'avaient guère été couronnés de succès.

Si elle n'avait eu à veiller que sur elle-même, elle aurait fait encadrer cette carte tel un joli souvenir et serait passée à autre chose. Mais elle devait se soucier de toute une maisonnée et ses seuls efforts ne suffiraient jamais à entretenir tout ce petit monde. Les déplacer, trouver un endroit où vivre, s'efforcer de joindre les deux bouts... c'était impossible. Mais bien sûr, c'était précisément ce que voulait Carding.

Charlotte resserra la ceinture de son peignoir de soie. Ses déshabillés dataient de sa vie précédente et n'étaient guère conçus pour celle qu'elle menait désormais, mais elle persistait à les porter. Ils lui rappelaient qu'elle était une femme, qu'elle était toujours jeune et belle. Quand on vivait dans un lieu aussi reculé, il n'était que trop facile d'oublier tout cela.

Les yeux rougis de fatigue, elle savait qu'elle aurait mieux fait d'aller se coucher, mais la présence du beau comte à quelques portes de la sienne rendait le sommeil difficile. Elle avait faim de lui, faim de son corps musclé et de l'impressionnante érection qu'elle avait sentie quand elle était assise sur ses genoux. Malgré son évident désir, et son propre empressement, il s'était montré plein de retenue et n'avait pas tenté de poser les mains sur elle. Son attitude prouvait qu'il la respectait, et peut-être même l'admirait. Audacieuse comme elle l'était, elle avait envisagé d'aller frapper à sa porte, sachant que le charmant débauché l'accueillerait volontiers. Elle y songeait d'ailleurs encore...

— Bonsoir.

Charlotte sursauta et leva les yeux. Son cœur se logea dans sa gorge lorsqu'elle découvrit le comte de Montrose, seulement vêtu d'un pantalon et les cheveux en bataille. Il était puissamment bâti, avec des épaules à faire rêver un tailleur, un ventre dont le relief évoquait la planche à laver d'une lavandière et des hanches minces. Il fixait sur elle ses yeux sombres au regard si intense.

— Je ne vous ai pas entendu entr...

Elle s'interrompit en apercevant derrière lui l'ouverture dans le mur du bureau.

— Seriez-vous en train de fouiner ? s'enquit-elle sèchement.

Il s'approcha d'elle, pieds nus.

— Moi, je dormais tranquillement, répondit-il. En revanche, quelqu'un d'autre était occupé à fouiner. Dans ma chambre.

Charlotte tressaillit intérieurement, mais son expression demeura impassible.

— Vous avez fait un mauvais rêve, apparemment, murmura-t-elle en roulant la carte. Après les événements de la journée...

— Il ne s'agissait pas d'un rêve, Charlotte.

Elle se raidit quand Montrose contourna le bureau et s'approcha dans son dos. Il sentait divinement bon ; un mélange envoûtant d'eau de Cologne et de mâle en rut. Son excitation ne faisait aucun doute, à en juger par l'érection qui, avait-elle remarqué, tendait le devant de son pantalon. Elle attendit qu'il fasse le premier pas.

Le comte souffla sa chandelle et la posa sur le secrétaire. Son torse se plaqua contre son dos tandis qu'il se penchait en avant pour lui immobiliser les mains.

— Je vous ai autorisée à rester évasive, ma douce, mais il est temps à présent de répondre aux questions que je n'ai pas manqué de me poser.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, souffla-t-elle, le cœur battant.

Elle percevait sa chaleur à travers la soie de son peignoir. Incapable de s'en empêcher, elle se tortilla, et sentit le dur renflement de son sexe glisser entre ses fesses.

Il déroula la carte, son souffle chaud lui brûlant l'oreille.

— Vous m'avez habitué à des reparties plus spirituelles.

Charlotte déglutit. Il l'admirait bel et bien, et pour autre chose que son physique.

L'une de ses mains reposait sagement sur la sienne, sur la carte. L'autre, en revanche, s'aventura jusqu'à son épaule, puis glissa le long de son dos. Elle se cambra sous sa caresse.

— Très joli, murmura-t-il en promenant les doigts sur la lourde soie de son peignoir. Ce vert fait ressortir la couleur de vos yeux et s'harmonise à merveille avec votre chevelure.

— Montrose...

Elle ferma les yeux. Cela faisait si longtemps qu'on ne l'avait pas touchée. Trop

longtemps.

— Hugh, rectifia-t-elle quand ses dents effleurèrent son cou.

Elle frissonna et retint son souffle.

— Qu'étudiez-vous donc avec autant d'intérêt ?

— R-rien.

— Hum...

La main de Hugh glissa jusqu'à sa hanche et la lui pétrit.

— Cela m'a tout l'air d'être une carte des Antilles.

— Je l'examine quand je ne parviens pas à dormir. Elle est si ennuyeuse qu'elle finit toujours par me faire bâiller.

La main qui reposait sur la sienne la quitta pour se plaquer contre son ventre, la forçant à se presser contre son torse.

— Vous avez donc du mal à trouver le sommeil ?

Seigneur, Charlotte avait l'impression d'être droguée tant son esprit engourdi peinait à trouver des réponses à ses questions. Le comte était un maître de la séduction, force lui était de le reconnaître. Et être l'objet d'une telle expertise était tout simplement bouleversant.

— Parfois, avoua-t-elle.

Du bout du nez, il lui effleura la nuque.

— Parlez-moi de cette carte.

Charlotte tâcha de se souvenir pourquoi elle devait se méfier de ses questions et échoua lamentablement.

— On p-prétend qu-qu'elle permet de t-trouver un trésor.

L'une des mains du comte se faufila dans l'ouverture de son peignoir et se referma sur son sein que couvrait encore sa chemise de nuit. Ses doigts habiles entreprirent de le caresser tandis que son autre main remontait lentement déshabillé et chemise de nuit.

— Quel genre de trésor ?

— Un trésor de pirate.

Hugh fit rouler la pointe de son sein entre le pouce et l'index.

— Une façon intéressante de passer le temps.

Un gémissement échappa à Charlotte qui se cambra contre son sexe.

— Ah... oui.

Sa paume glissa sur sa cuisse nue. Il prenait possession de ses sens, menait une bataille silencieuse visant à lui faire baisser sa garde. Et ses efforts étaient couronnés de succès. Elle avait déjà révélé bien plus qu'elle n'aurait dû.

— Tenteriez-vous de me séduire, milord ? articula-t-elle quand sa main recouvrit son sexe.

— À ce stade, la séduction est déjà acquise, ma douce. Je m'applique désormais à vous faire l'amour. Mais ne changez pas de sujet. Dites-moi pourquoi cette carte vous intéresse tant.

Il fit courir sa langue le long de son cou.

— Et écartez les jambes, ajouta-t-il dans un murmure.

Son arrogance lui tira un rire haletant, mais elle s'exécuta – parce qu'elle ne pouvait rien faire d'autre. Il récompensa sa docilité d'une caresse subtile le long de sa fente, dont la moiteur ne la trahissait que trop.

— J'ai promis de trouver le trésor, gémit-elle en se laissant aller contre lui.

— Pourquoi ?

Son doigt s'insinua en elle et se mit à aller et venir avec une lenteur qui la rendit folle.

— Pourquoi cherche-t-on un trésor ? répondit-elle en renversant la tête contre son épaule. Seigneur... c'est divin.

Un frisson la parcourut, et Hugh affermit la pression de sa main sur son sein.

— Pour l'argent, pour la gloire, pour l'aventure, suggéra-t-il d'une voix rauque. Quelle est votre raison ?

Le corps en feu, Charlotte souleva les hanches. Hugh lui mordillait le cou, lui titillait la pointe d'un sein et son doigt plongeait si savamment en elle qu'elle était au bord de l'orgasme. Elle poussa un cri et se raidit dans l'attente de la déferlante.

Il s'arrêta, et ses mains quittèrent son corps.

— Non... protesta-t-elle. Continuez.

La main plaquée entre ses omoplates, Hugh l'incita doucement à se pencher en avant jusqu'à ce que son buste touche la carte. Il lui souleva alors le genou, le posa sur le plateau du bureau afin qu'elle s'ouvre complètement à lui.

— Pourquoi chercher ce trésor, Charlotte ? demanda-t-il en caressant ses fesses nues.

— Pour l'argent.

— Pour la duchesse ? demanda-t-il en déposant un baiser au creux de ses reins. Ou pour vous ?

— Les deux.

Elle frémit. Son excitation était telle qu'elle envisagea de se soulager elle-même. Elle souleva la main.

— N'y pensez même pas, la mit-il en garde.

Et elle l'entendit retirer son pantalon.

— Dites-moi que vous n'êtes plus vierge.

Sa gorge était si nouée qu'elle ne put que secouer la tête.

— C'est cela que vous voulez ? gronda-t-il en plaçant son sexe contre sa fente.

— Mon Dieu, oui, souffla-t-elle.

Il se pencha et pressa sa joue moite contre la sienne.

— J'ai envie de vous comme je n'ai encore jamais eu envie d'une femme, Charlotte.

Votre parfum m'enivre, toucher votre peau me rend fou et votre bouche... j'ai envie de faire des choses obscènes à votre bouche.

Il déposa sur sa joue un baiser si tendre que le cœur de Charlotte se serra.

— Mais j'ai besoin de réponses et j'entends que vous me les donniez. Le ferez-vous quand j'en aurai terminé ?

En cet instant, elle était disposée à faire tout ce qu'il lui demanderait.

La main de Hugh se promena le long de son dos, apaisante.

— Êtes-vous en danger, ma douce ? Peut-être vous cachez-vous pour échapper à quelque chose de déplaisant ?

Charlotte serra les poings. Elle voulait bien se laisser séduire, dès lors qu'il n'y avait aucune duplicité de sa part.

— Ne feignez pas de vous soucier de moi, Montrose. Je suis sans illusions à ce sujet. C'est du sexe que vous voulez ? Alors contentez-vous de me baiser.

Il se raidit et répliqua d'une voix dure :

— Je ne suis pas en manque de sexe. C'est *vous* que je veux.

Elle retint son souffle, puis le relâcha, consciente de l'avoir blessé, et se demandant pourquoi cela l'ennuyait.

— J'ai juré de ne rien dire, Montrose. Vous pouvez comprendre cela ? Je ne vous connais pas. D'ici un jour ou deux vous partirez et...

Elle étouffa un cri quand il la pénétra sans autre forme de procès.

Ses doigts griffèrent le bureau et elle creusa les reins comme le plaisir la submergeait. Son sexe était imposant, dur comme l'acier, et la comblait entièrement. Il palpait en elle et elle ne sentit bientôt plus que cela.

Hugh se pencha au-dessus d'elle, noua ses doigts aux siens.

— Je suis en vous, Charlotte.

Il ponctua sa déclaration d'un coup de reins, façon de le lui rappeler. Comme si elle pouvait l'oublier.

— Et j'ai l'intention de rester en vous ces prochains jours. Je peux vous faire des choses qui vous obligeront à me dire ce que je veux savoir, tant votre besoin de jouir sera grand. Mais vous pouvez aussi vous montrer raisonnable et me répondre maintenant. Ainsi nous pourrions profiter agréablement du temps que nous passerons ensemble et discuter des moyens de régler vos problèmes.

Charlotte avait toujours eu une sainte horreur des arrogants.

— Je ne suis pas non plus dénuée de talent, riposta-t-elle en contractant ses muscles intimes, précipitant sa jouissance.

Il gronda et ses mains se crispèrent brutalement sur les siennes quand il la sentit jouir. Elle bascula le bassin en arrière de façon à le prendre entièrement en elle et se mordit la lèvre pour retenir ses cris. Le soulagement lui incendia les sens, mais ce ne fut qu'un bref répit, car son sexe enfla en elle en guise de réponse, l'incitant à se tordre de désir.

Hugh se retira, puis revint en elle si lentement qu'elle crut mourir.

— Vilaine Charlotte, murmura-t-il en poursuivant ses savantes caresses. Nous pouvons rester ici des heures... ou rejoindre mon lit où vous vous allongerez sur le dos afin que je vous suce les seins. Que je les lèche et les morde pendant que je vous posséderai. Qu'en dites-vous ?

Elle serra les dents et un frisson la secoua quand il revint en elle.

— Bâtard.

— Non, je suis parfaitement légitime. Et riche. Je pourrais vous aider, ma douce. Pourquoi chercher un trésor alors que vous m'avez ?

— Vous ne m'appartenez pas.

Il s'immobilisa.

— Je le pourrais.

Elle était plaquée contre le bureau d'acajou, impuissante, empalée sur la somptueuse queue de Montrose, le cœur battant si fort qu'elle n'entendait rien d'autre que le sang qui lui rugissait aux oreilles.

Que disait-il ? Que proposait-il ? Et pourquoi le faisait-il alors qu'elle lui donnait ce qu'il voulait sans se débattre ?

Hugh ne bougeait toujours pas, et elle sut sans qu'il ait besoin de le dire, qu'il ne ferait rien de plus tant qu'elle n'aurait pas répondu d'une façon ou d'une autre. Elle ne comprenait pas ce qu'il offrait, mais quoi que ce fût, elle le voulait. Et le voulait, lui. Désespérément.

Elle n'avait jamais pu compter que sur elle-même. Elle avait du mal à accorder sa confiance et avait toujours préféré tenir ses émotions éloignées de ses liaisons sexuelles. D'où lui venait cette envie soudaine de croire les douces paroles de ce débauché ? Tout en sachant qu'elle n'aurait pas dû, elle hocha la tête.

— Dieu merci, marmonna-t-il en déposant sur sa peau une pluie de baisers fiévreux qui prouvait qu'il n'était pas aussi maître de lui qu'il le paraissait.

L'empoignant aux hanches, il la pilonna avec un abandon vorace. Le rythme implacable de ses coups de reins amena Charlotte à l'orgasme et il poursuivit son va-et-

vient comme s'il ne devait jamais s'arrêter. Il jouit, elle en eut la certitude. Elle entendit ses gémissements, sentit sa semence se répandre en elle, mais il continua sans faiblir.

Il jura et jouit encore, et elle ne put qu'agripper le rebord du bureau et laisser le plaisir l'envahir, l'emplir, balayer ses réserves jusqu'à ce qu'elle ne sente plus que Hugh La Cœur et un rêve hésitant qui ne se concrétiserait jamais.

Hugh regarda la carte et regretta de ne pas avoir accordé plus d'attention aux discussions du comte de Merrick sur les routes de navigation commerciale des Antilles.

Il ricana. Il avait regretté de ne pas avoir prêté attention à bien des choses ces dernières vingt-quatre heures. Plutôt égocentrique, il ne s'était que rarement soucié de tout ce qui ne les touchait pas directement, Julienne et lui. Et voilà qu'il se surprenait à s'inquiéter du sort d'une inconnue. C'était pour le moins déconcertant et perturbant.

Dans le lit, derrière lui, Charlotte dormait encore. Il allait lui accorder encore quelques minutes de repos avant de la prendre de nouveau. Il avait consacré la matinée à cela, ce qui n'empêchait pas son sexe d'être dur et palpitant de désir. Il n'y avait que lorsqu'ils baisaient qu'il se sentait redevenir lui-même, quoique dépourvu de son habituelle maîtrise.

Il ne comprenait pas pourquoi son esprit refusait de se concentrer sur les finesses de l'acte sexuel avec Charlotte. Il la possédait de façon primitive, pour assouvir un irrépressible besoin. Il avait été incapable de se retirer avant de répandre sa semence – pas une fois, *chaque fois*. C'était intolérable, mais il était incapable de résister et persistait à se raconter qu'il suffirait d'une dernière fois pour satisfaire son envie, d'un ultime orgasme fulgurant pour apaiser son besoin dévorant.

— Hugh ?

Le doux soupir lui fit battre le cœur. Il lui avait fallu une bonne dose de... *persuasion* pour la convaincre de l'appeler par son prénom. Il était enclin à penser qu'elle y avait mis de la mauvaise volonté pour le forcer à la *persuader*, et cette pensée l'emplissait d'une satisfaction toute virile.

— Oui, ma douce ? répondit-il en se tournant vers elle.

Charlotte écarquilla les yeux en découvrant la bosse qui tendait le devant de son

pantalon. Les joues empourprées et les cheveux ébouriffés, étendue au milieu des draps froissés, elle était d'une beauté à couper le souffle.

— Que faites-vous ?

— J'étudie votre carte, répondit-il en calant la hanche contre l'écritoire. Elle est inhabituelle et énigmatique.

Charlotte acquiesça.

— Il existe des livres et un journal dont je me suis servie pour tenter de la déchiffrer.

— Où avez-vous déniché tout cela ?

— C'est le duc de Glenmoore qui me les a donnés.

— Pourquoi ? s'étonna Hugh.

Elle se redressa contre les oreillers sans manifester la moindre pudeur. Hugh en fut heureux car la vision de sa peau laiteuse et de ses seins fermes aux pointes roses le fascinait. Il aurait pu la contempler des heures durant. Il s'y était d'ailleurs employé ce matin-là, comptant ses taches de rousseur tandis qu'elle dormait. Après quoi il avait maudit cette folie qui s'était emparée de lui depuis son arrivée. Déterminé à penser à autre chose qu'à Charlotte, il avait enfilé son pantalon et s'était plongé dans l'étude de la carte.

— Glenmoore savait que son fils ne nous donnerait rien, expliqua-t-elle d'un ton empreint d'amertume. Le nouveau duc ne nous autorise à vivre ici que parce que cela lui permet d'avoir la mainmise sur nous.

— Pourquoi ne place-t-il pas la duchesse dans une institution ?

— Elle n'est pas folle, répliqua aussitôt Charlotte.

— Il vaudrait peut-être mieux tout me raconter, suggéra-t-il.

— J'étais sa maîtresse, lâcha-t-elle, le menton haut.

— La maîtresse du *vieux duc* ? s'étrangla-t-il.

— Non, dit-elle en levant les yeux au ciel. De son fils, le duc actuel.

— Ah ! fit-il en se rembrunissant.

— Vous saviez que je n'étais pas innocente, lui rappela-t-elle doucement.

Hugh balaya cette déclaration d'un geste, agacé de ressentir de la jalousie à l'endroit d'un homme avec qui elle n'était plus.

— Oui, marmonna-t-il. Et cela ne me dérange pas le moins du monde. En fait, j'en suis heureux. Je n'aurais pas pu abuser de vous toute la matinée, autrement.

— J'étais plus que consentante, s'esclaffa-t-elle.

Hugh haussa un sourcil.

Un sourire ravi aux lèvres, Charlotte ajouta :

— Ce n'est pas souvent que de beaux messieurs, bien pourvus et dotés d'un puissant

appétit sexuel nous honorent de leur visite.

Il se passa la main dans les cheveux.

— Je n'aime pas me dire que vous auriez pris le premier venu, déclara-t-il d'un ton bougon.

— Et je n'aime pas que vous puissiez penser que je l'aurais fait, répliqua-t-elle en glissant hors du lit, entraînant le drap avec elle.

Il la regarda se diriger vers la porte, le dos droit. Elle était splendide, une déesse rousse qui ne tolérait pas que quiconque lui manque de respect.

Hugh la dépassa et se planta devant la porte.

— Je suis désolé. Ne partez pas, je vous en prie.

Charlotte le considéra avec attention.

— Je vous trouve bien maussade, ce matin.

— Je vous demande pardon. Vous n'êtes pas à blâmer.

Visiblement satisfaite, elle hocha la tête et regagna le lit.

— C'était très beau ici, autrefois, lança-t-elle par-dessus son épaule. La première fois que je suis venue, le manoir et les alentours m'ont impressionnée, ajouta-t-elle en se recouchant.

Il s'assit au bord du lit.

— C'est Glenmoore qui vous y a amenée ? voulut-il savoir.

— Il était alors marquis de Carding, et pressé que son père meure. Vous le connaissez ?

Une image du duc, puissamment musclé et dominateur, lui vint immédiatement à l'esprit.

— Il m'est arrivé de le croiser.

— C'est une ordure, commenta-t-elle sèchement. Peu lui importait que son père soit choqué de rencontrer sa maîtresse. Carding ne s'est jamais soucié que de lui-même. Glenmoore était malade. Et Carding le laissait ici, loin du château de ses ancêtres, mourant et sans personne pour prendre soin de lui. Il n'y avait pas assez de domestiques et personne n'avait envoyé chercher le médecin. C'était affreux. J'ai eu honte de le connaître.

Hugh s'empara de sa main, devinant qu'elle avait dû être profondément émue par la souffrance du vieux duc. Elle lui serra la main en réponse, et se découvrir capable de lui apporter quelque réconfort le toucha. Il était bien certain de n'avoir jamais été d'aucun réconfort pour qui que ce fût.

— Un soir, je suis allée dans sa chambre voir comment il allait. Personne ne s'était donné la peine de faire du feu et la pièce était glaciale. Le pot de chambre était plein et

empestait. J'ignore à quand remontait son dernier repas, souffla-t-elle, frissonnant à ce souvenir.

— Alors vous vous êtes occupée de lui, acheva-t-il à sa place avec une pointe de fierté qu'il n'était pourtant pas en droit d'éprouver.

— Je n'avais pas le choix, murmura-t-elle. Les animaux sont mieux traités.

Hugh la rejoignit sur le lit et la cala entre ses jambes, le dos contre son torse. Il lui caressa doucement les bras et déposa un baiser sur son épaule, s'efforçant de la consoler du mieux qu'il pouvait.

— Vous êtes si tendre, Hugh, souffla-t-elle tandis qu'il refermait les bras autour de sa taille.

Embarrassé, il enfouit le visage dans sa chevelure.

— Racontez-m'en davantage, dit-il, peu enclin à parler de lui.

— Glenmoore était malade, mais parfaitement lucide. Il ne savait pas qui j'étais, bien sûr, mais une fois que je le lui eus expliqué, il a accepté ma présence sans ciller et nous avons longuement discuté. J'aimais beaucoup Sa Grâce. Il avait un sens de l'humour et une joie de vivre que j'admirais. Je ne pouvais pas le laisser souffrir sous prétexte que Jared souhaitait se débarrasser de lui...

— Pourquoi son épouse ne s'est-elle pas occupée de lui ?

— Glenmoore ne s'était pas encore remarié à l'époque. Il l'a fait peu de temps après mon arrivée.

Hugh fronça les sourcils tandis qu'il lui effleurait l'épaule de ses lèvres.

— Quelle femme saine d'esprit épouserait un homme dans cet état ? Il avait déjà un héritier et ne pouvait assurer d'autre descendance. Elle n'avait rien à y gagner.

— Il y a des raisons à tout, Hugh, répondit Charlotte en appuyant la tête contre son épaule. Faites-moi confiance, les siennes étaient solides.

Il eut un rire incrédule.

— Carding a dû être furieux quand vous lui avez donné son congé.

— Oh, que oui ! confirma-t-elle. Il a tonné et tempêté, et menacé de me détruire afin qu'aucun homme ne puisse plus jamais m'avoir.

Elle prit une longue inspiration.

— Mais vu la façon méprisante dont il avait traité son père, je ne voulais plus rien avoir à faire avec lui. Je lui ai répliqué qu'il pouvait toujours essayer.

— Nom de nom ! souffla Hugh, impressionné.

Personne n'osait défier le duc, et Charlotte n'était qu'un petit bout de femme qui dépendait de lui pour subvenir à ses besoins.

— N'allez surtout pas croire que j'ai l'âme d'un martyr. Je comptais rompre avec Carding de toute façon et j'avais mis de côté de quoi vivre confortablement. Offrir mon

aide à Glenmoore me donnait le temps de décider de ce que je voulais faire ensuite. L'arrangement semblait parfait.

— Mais quelque chose a perturbé ce projet.

— J'ai sous-estimé Carding. Si j'avais pu deviner sa réaction, j'aurais agi différemment. Je serais rentrée à Londres avec lui pour rassembler mes effets, et je serais revenue ici. Au lieu de quoi j'ai chargé ma femme de chambre de s'en occuper – une erreur vraiment stupide. Carding n'a pas perdu de temps. Le soir même de son retour, il est allé chez moi et a récupéré mes vêtements et mes bijoux – acquis pour la plupart avant d'avoir fait sa connaissance. Il a cessé de payer les gages des domestiques du manoir, qui ont donné leur congé. Ceux que nous avons à présent mériteraient d'être mieux récompensés de leurs efforts. Mais nous ne pouvons leur offrir que le toit et le couvert, raison pour laquelle je ne leur demande pas d'entretenir les pièces inutilisées.

— Qu'est-il advenu de l'argent que vous aviez économisé ?

— Ce n'était pas de l'argent, mais des bijoux.

— Que Carding a volés, acheva Hugh.

Elle lui caressa machinalement le dos de la main, ce qu'il n'apprécia que trop.

— Par respect pour Glenmoore, j'ai tu ce que son fils avait fait, mais il l'a deviné. Quand son état s'est aggravé, il m'a fait don de cette carte, des livres et du journal. Il voulait me remercier d'avoir veillé sur lui aux derniers jours de sa vie et souhaitait d'une certaine façon assurer mon avenir.

— Mais pourquoi êtes-vous restée après sa mort ? Belle comme vous l'êtes, vous deviez savoir que vous auriez pu aisément trouver un autre protecteur.

Elle se tourna vers lui, ses seins se pressant contre son torse, et il eut bien du mal à se concentrer sur sa réponse.

— Tout le monde ici dépend de moi. Si je m'en allais, qu'advierait-il d'eux ? Ce sont d'excellents domestiques, mais rares sont les employeurs capables de voir au-delà de leur handicap. Et puis, la situation n'est pas si affreuse. Nous mangeons bien. Nous avons de quoi nous vêtir et nous chauffer.

— Cette carte n'est donc qu'un passe-temps ? demanda-t-il en lui caressant le dos. Vous paraissiez pourtant fort absorbée quand je vous ai surprise, hier.

— C'est une question de fierté, avoua Charlotte en se cambrant sous sa caresse. Être sous la coupe du duc me déplait. Il a l'impression d'avoir gagné, d'avoir eu le dessus sur moi. Si je parviens à acquérir mon indépendance financière, je pourrais contrôler mon destin. Cela mérite que j'étudie la carte avec attention. En outre, je n'avais rien d'autre à faire par ce temps. Jusqu'à votre arrivée, précisa-t-elle en déposant un baiser sur son torse.

Hugh fit glisser ses cheveux derrière son oreille.

— Je n'ai jamais envisagé de prendre une maîtresse, mais...

— Pourquoi payer pour ce que vous pouvez avoir gratuitement ? l'interrompit-elle avec un sourire sensuel.

— Vous évitez de nouveau le sujet. Vous êtes experte en fuite.

— Je suis experte en bien des choses.

Il rit et lui planta un baiser sur le nez, heureux qu'elle se soit confiée à lui.

— La duchesse est-elle inoffensive ?

— Oh, oui ! Elle ne représente aucun danger pour vous.

— Alors pourquoi s'est-elle aventurée dans ma chambre ?

— Qui sait ? répondit-elle, une lueur espiègle dans les yeux. Peut-être a-t-elle des vues sur vous ?

— Ce n'est pas drôle, grommela-t-il.

— Je trouve que si, gloussa-t-elle.

Il se mit à la chatouiller.

— Arrêtez ! haleta-t-elle en riant.

— Voilà, déclara-t-il. Cela, c'est drôle.

D'un mouvement aussi brusque qu'habile, Hugh la fit basculer sous lui.

— Non ! protesta-t-elle en le repoussant. Il faut que j'aie manger ; je meurs de faim. Je veux me laver et... faire d'autres choses.

Hugh leva les yeux au ciel, puis roula sur le dos en laissant échapper un soupir théâtral.

— Pour une maîtresse, vous n'êtes guère conciliante, se plaignit-il.

Charlotte passa la jambe par-dessus ses hanches et l'enfourcha, tenant le drap devant elle comme une toge.

— Je suis votre amante, pas votre maîtresse. Et je me suis montrée fort conciliante des heures durant, milord. À votre tour, à présent.

— Hugh, la reprit-il, parce qu'il avait besoin de cette intimité.

Il commençait à croire que l'ennui dont il souffrait tenait à son absence de liens profonds avec autrui. Peut-être lui fallait-il juste une maîtresse, une femme sur qui concentrer toute son attention, plutôt que de la dissiper dans des liaisons passagères. Mais il devait d'abord prouver à Charlotte qu'elle avait besoin de lui.

— Une fois que nous aurons pris le petit-déjeuner et fini de baiser, nous pourrions étudier la carte ensemble, qu'en dites-vous ?

Elle rit, l'air dubitatif.

— Vous doutez que je puisse vous aider ? insista-t-il, vexé, en songeant qu'elle serait peut-être plus difficile à convaincre que prévu. J'ai investi dans la compagnie maritime Lambert et...

Elle posa les doigts sur ses lèvres pour le faire taire.

— Je suis persuadée que vous pouvez réussir tout ce à quoi vous aspirez, mais je doute que vous finissiez un jour de baiser.

Hugh sentit son désir renaître à toute allure.

— Vous feriez mieux de regagner votre chambre avant que je ne vous donne raison. Charlotte bondit du lit et s'esquiva en riant.

— Tu n'aurais pas dû aller dans sa chambre, lui reprocha Charlotte. À présent, il connaît l'existence de la carte et du passage secret.

— Je suis désolée. Tu as dit qu'il était beau. Je voulais m'en rendre compte par moi-même. Était-il très fâché ?

Charlotte s'assit à sa coiffeuse en soupirant.

— Il l'était sans doute au début, mais il ne l'est plus.

Des mains très douces se posèrent sur ses épaules.

— Je voulais seulement le regarder dormir.

Charlotte capta dans le miroir le reflet de la femme qui se tenait derrière elle.

— Il vaut peut-être mieux que tu ne le vois pas. Avoir un aussi bel homme dans les parages est fondamentalement injuste. Cela brouille l'esprit.

Elle baissa les yeux sur son reflet et se découvrit, non sans stupéfaction, plus jeune que dans son souvenir, les joues colorées, l'œil brillant et la bouche gonflée par les baisers.

Hugh La Cœur aimait embrasser. Il prenait tout son temps, et il était doué. Charlotte avait eu son compte de partenaires égoïstes, des hommes qui ne s'encombraient jamais de préliminaires. Hugh, lui, ne se rassasiait jamais de la caresser, et se montrait si habile qu'elle avait souvent envie de s'étirer et de ronronner comme un chat.

Farouche et primitif au lit, il prenait possession de son corps comme s'il lui appartenait et n'existait que pour son seul plaisir. Dans une chambre à coucher, il n'y avait plus rien de vulnérable en lui. Il se révélait un amant exceptionnel et d'une endurance impressionnante. Par deux fois, elle l'avait supplié de lui accorder un répit pour s'apercevoir, après un bref instant, qu'elle avait de nouveau envie de lui. L'arrogant le savait, bien sûr. C'était comme une drogue. Il ne lui restait plus qu'à espérer qu'elle serait rassasiée une fois que la tempête serait finie et que le beau comte repartirait.

Charlotte ramassa sa brosse et commença à se démêler les cheveux.

— Je lui ai parlé de Glenmoore et de la carte.

— Voilà qui semble prometteur. Qu'a-t-il dit ?

— Il m'a proposé son aide, figure-toi.

Charlotte songea à la façon dont il avait réagi aux événements depuis son arrivée, et dut reconnaître qu'il ne manquait pas d'aplomb. Jamais rien ne semblait le prendre de court. Et cette façon qu'il avait eue de reconforter Katie en proposant de lui acheter une dizaine de carafes... Charlotte avait été touchée. Elle n'accordait pas aisément sa confiance, mais sa gentillesse, que ce soit avec elle, son valet blessé ou les domestiques, laissait à penser qu'il se souciait sincèrement d'elle.

— Tu crois qu'il peut nous aider ?

— Je l'ignore, avoua-t-elle avec un haussement d'épaules. Mais je ne vois pas le mal qu'il y aurait à le laisser essayer. Et puis, cela nous occupera pendant la tempête.

Cette déclaration fut saluée par un éclat de rire.

— Je n'aurais jamais cru que vous auriez besoin d'une influence extérieure pour vous tenir occupés, tous les deux.

Charlotte reposa avec brusquerie sa brosse sur la coiffeuse.

— Cette fois, j'en suis certaine, cette remarque-*là* n'est pas du tout convenable !

5

Hugh fixa l'œil protubérant d'Artemis sans ciller. Il ne baisserait pas les yeux devant un domestique... Rien que d'y songer, il en frémissait.

— Écoutez, mon vieux, dit-il sèchement, ma question est pourtant fort simple.

Artemis cala les mains sur ses hanches.

— Et c'est à Sa Grâce de vous répondre !

— C'est vous qui ouvrez la porte, pour l'amour du ciel ! Vous devez bien savoir si le duc de Glenmoore vient en visite ou pas !

— Bien sûr que je le sais ! Mais ce n'est pas pour autant que je dois vous le dire !

Le domestique plissa les yeux, ce qui fit saillir encore davantage son globe oculaire.

— Vous pourrez me le demander jusqu'au Jugement Dernier, votre excellence, que je ne vous...

— Cela suffit ! La façon convenable de s'adresser à un pair est « milord ». Ce n'est pourtant pas compliqué !

— Dites donc ! s'exclama Artemis. Est-ce que vous insinuez que je ne fais pas convenablement mon travail ?

— Si j'*insinue* ? ricana Hugh. Bonté divine, je suis abasourdi. Stupéfait. Effaré.

Artemis approuva d'un vigoureux hochement de tête.

— Vous pouvez l'être, votre excellence.

— Ce n'est pas tous les jours qu'on trouve un service de ce niveau, marmonna Hugh en fourrageant dans ses cheveux.

— Seriez-vous « sarcastique » ? s'enquit Artemis, soupçonneux.

— Qui cela ? Moi ? Jamais.

— À quel sujet vous chamaillez-vous ? demanda Charlotte en descendant l'escalier.

Vêtue d'une robe de mousseline fleurie démodée, il émanait d'elle une impression de

fraîcheur et de jeunesse, d'innocence charmante qui faisait mentir son passé sensuel.

— Posez-lui la question, à *elle* ! lança le majordome avant de tourner les talons sans avoir été congédié. Ça devrait être interdit d'être aussi maltraité dans son emploi, grommela-t-il en s'éloignant de son pas traînant.

Hugh en resta bouche bée.

Charlotte éclata de rire – un rire rauque qui suffit à faire durcir son sexe.

Nom de nom ! Hugh se rembrunit. Il ne pouvait tout de même pas se promener en arborant constamment une érection, ce qui était précisément ce qu'il avait fait depuis son arrivée.

Charlotte le rejoignit et chassa d'une caresse de l'index le pli qui s'était creusé entre ses sourcils.

— Artemis est un homme bien, et quoi que vous lui ayez demandé, vous n'auriez pas dû. Vous savez parfaitement qu'un domestique digne de ce nom ne divulgue jamais d'informations concernant ses employeurs.

Peu accoutumé à reconnaître ses torts, Hugh renâcla avant d'acquiescer.

— Bien, fit Charlotte en réprimant un sourire. Dites-moi maintenant ce que vous lui demandiez.

— Je voulais savoir s'il arrive encore que Glenmoore vous rende visite, lâcha-t-il.

— À quel titre ?

— À n'importe quel titre.

— Il lui arrive de passer, répondit-elle d'un ton prudent. Mais il ne partage plus mon lit, si c'est ce qui vous intéresse.

Le soulagement qui le submergea fut si profond que Hugh en fut troublé.

— Pourquoi vient-il, dans ce cas ?

— Je le soupçonne de vouloir vérifier que la duchesse reste bien ici et qu'elle ne menace pas sa précieuse réputation.

Glissant son bras sous le sien, Charlotte l'entraîna vers le salon, où de délicieux effluves lui firent gronder l'estomac. Il avait une faim de loup, s'aperçut-il. Et fit honneur aux rognons, œufs brouillés, gâteaux au miel et aux pruneaux. En dépit de son physique assez effrayant, la cuisinière était talentueuse, admit Hugh sans difficulté. Bien plus que le chef qui officiait à Montrose Hall.

Quand Katie apporta une carafe, qui tanguait d'autant plus qu'une de ses mains était bandée, Hugh se contenta de sourire sans s'alarmer. Tout lui paraissait différent, aujourd'hui. La flamme du chandelier était plus vive, les plats plus appétissants, Charlotte plus belle.

Ce qu'il ressentait ressemblait fort à de la satisfaction, songea-t-il. Il aimerait connaître plus souvent cet état et savait que Charlotte en était la cause. Il lui fallait

donc élaborer un stratagème pour convaincre celle-ci que sa présence comportait des avantages qui ne se limitaient pas aux seuls orgasmes. Et dans la mesure où elle lui avait déjà fourni la solution, il comptait bien en profiter.

— Vous semblez d'excellente humeur, fit remarquer Charlotte.

Et son sourire juvénile ajoutait à sa séduction au point de la faire saliver.

— Je le suis, en effet. Vous feriez bien de vous méfier, ajouta-t-il en agitant les sourcils.

Elle s'esclaffa.

— On pourrait s'habituer à votre compagnie.

— Je l'espère bien.

Il repoussa son assiette vide, puis se leva.

— Que diriez-vous d'aller dans ma chambre pour étudier votre carte ?

Charlotte se leva à son tour, et répondit en battant des cils :

— Je croyais que l'étude de la carte venait après ?

Elle baissa les yeux et regarda, fascinée, son sexe gonfler dans son pantalon.

— Arrêtez, ordonna-t-il en lui saisissant le coude pour la guider vers l'escalier.

— Arrêter quoi ? s'enquit-elle d'un air innocent.

— Vous le savez pertinemment, répliqua-t-il d'une voix grave qui lui arracha un frisson. Vous lorgnez mon entrejambe en bavant.

— Je n'ai rien fait de tel ! se défendit-elle en étouffant un gloussement tandis qu'ils gravissaient l'escalier.

Il lui coula un regard oblique.

— Oh que si, insatiable créature. Un homme n'a pas droit à une seconde de répit dans cette maison.

— Quel monstre ! s'étrangla-t-elle. Vous ne m'avez pas laissée en paix un seul instant. Combien de fois ai-je roulé de côté pour tenter de dormir ?

— Plusieurs, concéda-t-il, suave. Mais chaque fois, vous n'avez guère tardé à revenir vers moi.

Charlotte s'immobilisa au milieu de l'escalier.

— Uniquement parce que votre érection me chatouillait le dos !

Il eut un haussement d'épaules d'une exquise nonchalance.

— Vous ne cessiez de gigoter.

Elle le dévisagea, luttant contre une folle envie de rire. Il était si séduisant, si plein de vigueur et de malice. C'était un homme qui aimait la vie alors qu'elle avait passé ces

dernières années dans une sorte de brouillard. Elle était irrésistiblement attirée par cette énergie, cet entrain, dont elle aurait voulu capturer l'essence.

Incapable de résister, elle fit un pas vers lui et lui offrit sa bouche. Il s'en empara sans hésiter, la gratifiant d'un de ses baisers si sensuels qu'elle dut se cramponner à ses épaules puissantes pour ne pas tomber.

— Voyez ? murmura-t-il. Vous recommencez.

— Vous êtes un débauché et un arrogant, l'accusa-t-elle, le souffle court.

— Et vous une insolente et une dévergondée, répliqua-t-il en prenant ses seins en coupe.

Elle s'écarta avec un grand sourire.

— Vous aimez que je le sois.

Hugh s'adossa à la rampe et croisa les bras.

— Je le reconnais volontiers. Vous plairait-il d'aller jeter un coup d'œil à cette carte, à présent.

Charlotte le parcourut de la tête aux pieds. Il était visiblement excité et elle ne demandait qu'à lui céder, pourtant il tenait à étudier cette satanée carte ? Elle se mordilla la lèvre.

— Vous sentez-vous capable de ranger vos mains ? s'enquit-il.

Elle plissa les yeux, ravie d'entrer dans son jeu.

— Et vous ?

— Que diriez-vous de voir qui de nous deux tiendra le plus longtemps ?

— Un pari ? dit-elle en se frottant les mains. Je le relève.

— Quel en sera l'enjeu ?

— L'enjeu ?

— Il doit y avoir un prix pour le gagnant. C'est l'espoir de remporter quelque chose qui motive le parieur.

— Une cabriole ne suffit pas ?

— C'est le prix que je voulais pour *moi*, répondit-il.

— Vous pouvez toujours choisir la même chose que moi, pouffa-t-elle.

— Ah, mais mon gain doit être supérieur au vôtre ou votre perte supérieure à la mienne, pour que ce soit un vrai pari !

— Vous semblez en connaître un rayon en matière de paris, commenta-t-elle.

— J'ai un peu d'expérience. Disons que si vous rangez vos mains plus longtemps que moi, vous aurez droit à une cabriole échevelée. Quant à moi, j'aurai droit à une faveur.

— Quel genre de faveur ? voulut-elle savoir.

— Je n'ai pas encore décidé.

— Vous trichez !

— Pas du tout. Bien sûr, vous pouvez déclarer forfait dès à présent, ce qui nous épargnera le tracas de ranger nos mains, dit-il en se rapprochant.

— Pas question. Je ne déclare pas forfait. Je veux gagner.

Il lui prit le coude et lui indiqua l'escalier.

— Parfait. Commençons.

Le cœur battant d'excitation, Charlotte l'accompagna jusqu'à sa chambre tout en réfléchissant aux divers moyens d'assurer sa victoire. À peine entrée, elle alla remettre du charbon dans l'âtre.

— Que diable faites-vous ? s'étonna Hugh. Il ne fait pas froid.

— Vous trouvez ? Moi, je frissonne.

Il se débarrassa de sa veste.

— Si vous avez envie de me voir nu, il suffit de le demander.

— Il me semble l'avoir fait. Mais vous préférez étudier la carte.

Il feignit de la fusiller du regard et elle éclata de rire. Cela faisait des années qu'elle ne s'était pas autant amusée.

Non, rectifia-t-elle, cela faisait des années qu'elle ne s'amusait plus.

Une fois qu'il eut retiré son gilet et sa cravate, Hugh s'approcha du secrétaire et se pencha sur la carte.

— Pouvez-vous m'apporter les livres et le journal dont vous m'avez parlé ?

— Certainement.

Charlotte quitta la pièce avec une idée en tête et revint un quart d'heure plus tard, prête à lancer la première salve.

Elle ouvrit la porte de la chambre, un grand sourire aux lèvres, et se figea. Hugh avait ôté sa chemise et ses souliers. Les muscles noueux de ses épaules jouèrent comme il s'appuyait sur les bras. Il faisait si chaud dans la chambre qu'un voile de transpiration lui emperlait la peau. Charlotte soupira. Elle aurait pu le contempler ainsi des jours entiers.

— Encore en train de baver sur ma nudité ? demanda-t-il sans se retourner.

— Dieu que vous êtes suffisant, bougonna-t-elle en le rejoignant.

Elle laissa lourdement tomber les livres sur le secrétaire.

Hugh leva les yeux.

— Par l'enfer, murmura-t-il en découvrant son déshabillé noir.

Maintenu par des rubans au niveau des épaules et entièrement transparent, il était conçu pour séduire. Charlotte le possédait depuis des années, mais ne l'avait encore jamais porté. Il flottait autour d'elle au gré de ses mouvements et l'étoffe arachnéenne et chatoyante taquinait l'œil, révélant tour à tour ses mamelons ou le creux de sa taille.

Elle frôla les lèvres de Hugh du bout des doigts.

— Attention, mon cher. Vous bavez.

— Les tricheurs ne gagnent jamais, gronda-t-il.

— Je ne triche pas.

Le froncement de sourcils de Hugh réfuta ses dires.

— Et si vous me parliez de ce que vous avez déjà découvert ? proposa-t-il. Ainsi je ne perdrai pas de temps à relever des choses que vous savez déjà.

Charlotte attrapa le journal et l'ouvrit.

— À en croire Glenmoore, il a gagné cette carte dans le cadre d'un pari au cours d'un voyage aux Antilles. Il la considérait comme un simple souvenir jusqu'à ce qu'il soit approché par un homme de là-bas qui lui a juré faire partie de l'équipage qui avait caché le trésor à l'origine.

— Et en quoi consiste ce trésor ?

— Glenmoore n'a jamais trouvé la réponse à cette question. Il y a deux histoires qui courent. La plus simple prétend qu'il s'agit de l'or d'un pirate. L'autre comporte une histoire d'amour.

— Une histoire d'amour ? répéta Hugh, l'air sceptique.

Charlotte hocha la tête, puis feuilleta le journal jusqu'à trouver un parchemin usé glissé entre les pages.

— Elle s'appelait Anne, expliqua-t-elle. D'après ce que sait Glenmoore, elle avait fui un mariage malheureux pour s'embarquer avec un pirate nommé Calico Jack. Ils ont vécu ensemble un moment, mais Jack a fini par se faire prendre et a été pendu. Anne, qui était enceinte de ses œuvres, a réussi à échapper aux autorités et a caché son butin.

Hugh se frotta la nuque. Un geste qui ne fit que souligner sa musculature. Charlotte se passa la langue sur les lèvres.

Seigneur, elle était bel et bien sur le point de baver !

— Charlotte, vous ne pensez pas que...

Il détacha les yeux de la carte, croisa son regard et laissa échapper un gémissement.

— Comment voulez-vous que je me concentre quand vous êtes vêtue ainsi et que vous me regardez de cette façon ? se lamenta-t-il.

— Pourquoi vous intéressez-vous soudain tellement à cette carte ?

— J'aimerais vous être utile à autre chose qu'à vous donner du plaisir.

Charlotte battit des paupières, puis se laissa tomber sur la chaise la plus proche. Toute idée de séduction ou de gagner leur pari l'avait désertée.

— Je ne crois pas qu'un homme m'ait jamais dit une chose pareille.

— Eh bien, j'avoue que c'est la première fois que je dis une chose pareille, grommela-t-il. Être désiré à des fins purement sexuelles a certes des avantages. Et céder

à ce genre de demandes est certainement moins douloureux pour les parties intimes d'un homme. Je tiens l'eau qu'on boit ici pour responsable de cette folie.

Il se passa sa main sur le visage, puis se concentra sur le journal.

— Vous croyez vraiment à cette histoire de trésor ?

Charlotte le regarda consulter le journal alors qu'il était visiblement taraudé par le désir, et sa détermination à trouver un moyen de lui être utile l'attendrit. Hugh La Cœur était décidément un homme étrange. Elle ne parvenait pas à le cerner, mais quelle importance cela avait-il quand elle se sentait vivante et estimée, et que c'était cet homme-là qui en était la cause ?

— Charlotte ?

Il lui jeta un coup d'œil, et marmonna un juron.

— Avez-vous l'intention de m'aider, oui ou non ?

— Je déclare forfait.

Cela ne lui était jamais arrivé, sa nature hautement compétitive ne lui ayant jamais permis de prendre un défi à la légère.

— Je vous demande pardon ?

— Vous avez gagné. Je déclare forfait. Pouvons-nous faire l'amour, à présent ?

— Enfer et damnation ! s'exclama Hugh en s'écartant du secrétaire pour se mettre à arpenter la chambre. Vous n'avez pas le droit de déclarer forfait.

— Et pourquoi cela ? demanda-t-elle en se levant.

— Parce qu'il faut que je vous aide avec ceci.

— Vous le ferez plus tard.

Il s'immobilisa, lui fit face et écarta les bras, révélant la perfection de son corps autant que sa frustration.

— Que cherchez-vous, Hugh ? demanda-t-elle d'une voix douce. Qu'avez-vous à gagner en m'apportant votre aide ?

Il se détourna avec un grognement.

— La tempête sera bientôt finie et je n'aurai plus aucune raison de m'attarder ici.

— Oui, je sais.

— Mon attelage était flambant neuf, il m'avait coûté une fortune ! Je devrais être furieux que ce fichu essieu ait cassé. Et pourtant, je lui en suis reconnaissant parce que cela m'a permis de vous rencontrer. Et je sens qu'une fois parti vous allez me manquer, alors que personne ne m'a jamais manqué.

Le cœur battant, Charlotte franchit l'espace qui les séparait. Elle caressa doucement le dos de Hugh, perçut sa tension. Ses mots, sa passion... Elle n'avait jamais vu cela.

— Là, calmez-vous, chuchota-t-elle.

— Quand vous êtes allée prendre votre bain, ce matin, j'ai eu l'impression que votre

absence durait une éternité. C'est de la folie, croyez-moi. Une folie effroyable et insidieuse que de se languir ainsi d'une inconnue. Hier à cette heure, j'ignorais jusqu'à votre existence. Et cette nuit, quand j'étais en vous, je ne désirais rien d'autre. Mais ce matin, je me suis dit que recommencer pourrait être agréable...

— Chuut...

— ... et maintenant...

Trop petite pour atteindre sa bouche, elle pressa un baiser ardent sur son torse. Hugh lui empoigna les cheveux à pleines mains.

Il la tira en arrière, révélant un regard farouche qui l'aurait sans doute effrayée si elle n'avait été si excitée.

— Et maintenant, je veux que vous veniez avec moi. Que vous deveniez ma maîtresse. Vous ne manquerez de rien, je vous en fais la promesse.

— Oh, Hugh...

Il écrasa ses lèvres sur les siennes, et Charlotte ressentit une myriade de sensations enivrantes. Toute la matinée, elle avait eu envie de lui. Elle avait besoin de ses caresses, de son sourire, de la chaleur de son regard. Désirer ainsi les attentions d'un inconnu était bel et bien de la folie, elle était d'accord avec lui, mais elle n'y pouvait rien, et c'était si merveilleux qu'elle ne pouvait pas non plus s'en désoler.

Il s'agenouilla, l'entraînant avec lui, ses mains abandonnèrent sa chevelure pour se consacrer à ses seins, chacune de ses caresses révélant une tendresse si intense qu'elle atteignit Charlotte en plein cœur.

— Je remplacerai tous vos bijoux, toutes vos toilettes. Je vous offrirai une maison, qui sera à vous, à votre nom...

— Taisez-vous donc.

Elle ne voulait ni rêves ni promesses. Elle ne voulait rien d'autre que l'instant présent. Et redoutait de vouloir davantage.

Elle se retourna, se mit à quatre pattes et écarta les jambes, désireuse de retrouver le doux plaisir de l'oubli qui l'envahissait quand ils s'unissaient.

Mais quand il l'approcha, il ne fit pas ce qu'elle attendait. L'impatience fiévreuse qu'il manifestait à peine quelques heures plus tôt s'était envolée, remplacée par la caresse de son souffle à travers son déshabillé, la chaleur de sa joue se pressant contre son dos, le doux frôlement de ses mains le long de ses flancs.

Elle appuya le front sur le tapis, le corps tremblant, la peau moite comme s'ils étaient tout près du feu.

— J'aimerais avoir le luxe de vous toucher ainsi, murmura-t-il en faisant courir ses doigts le long de sa colonne vertébrale. Je veux prendre mon temps et vous savourer pleinement, plutôt que d'agir dans la précipitation parce que je suis désespéré.

— Désespéré ? hoqueta-t-elle en se cambrant sous sa caresse.

— C'est ce que je ressens. Comme si je devais me dépêcher de me rassasier avant qu'il ne soit trop tard.

Hugh souleva ses cheveux, les huma longuement.

— Cette couleur est sublime. C'est la plus belle nuance de roux que j'aie jamais vue. Charlotte voulut se retourner, mais il l'en empêcha d'une main ferme.

Il remonta son déshabillé dans un geste lent et caressant. Un frisson la parcourut quand sa main s'immisça entre ses cuisses, jusqu'au triangle de boucles humides.

— Et cette nuance de roux, plus sombre, plus intense... À l'instant où je vous ai vue, juchée sur cet immense cheval, je n'ai plus songé qu'à découvrir la couleur de votre toison.

Ses doigts encerclèrent la perle durcie de son clitoris, tandis que de sa main libre, il lui pétrissait un sein.

— Quand vous êtes étendue sur le lit, nue, vos cheveux répandus sur l'oreiller, votre peau si pâle qui contraste avec votre bouche et vos mamelons... je supporte à peine de vous contempler.

Il déposa un baiser sur ses fesses rebondies.

— Mais ce qui me bouleverse plus que tout, ce sont vos paroles et le son de votre rire.

Submergée par l'émotion, Charlotte ferma les yeux. Elle envisageait la vie de façon pragmatique et considérait sans honte son passé. Le besoin de survivre avait depuis longtemps pris le pas sur la fierté. Mais de tous les hommes qu'elle avait connus, jamais aucun ne s'était à ce point soucie d'elle, de ses désirs, de ses envies, de ses besoins. Hugh était le premier. L'acte sexuel ne devrait pas apparaître aussi intime quand la situation était si provisoire. Un doigt glissa soudain en elle, et elle cessa de s'inquiéter. Il la pénétra davantage et elle se raidit.

Hugh chuchota des paroles apaisantes, puis sa bouche fut sur elle, sa langue la gratifiant de caresses profondes.

— Je vous en supplie... murmura-t-elle en ondulant des hanches.

Il se redressa, et elle sentit presque aussitôt sa virilité plonger lentement en elle, comblant en elle un vide qui n'avait rien à voir avec le sexe, et dont elle ignorait l'existence avant Hugh. Tendre et patient, il lui caressait le dos tandis qu'il s'enfonçait délicieusement en elle.

— Oui... soupira-t-elle quand ses cuisses entrèrent en contact avec les siennes.

Elle creusa les reins, tendit les fesses vers lui, l'invitant à la prendre jusqu'à la garde. Ce qu'il fit obligeamment en laissant échapper un juron.

— Cette sensation, gronda-t-il en se penchant pour refermer les mains sur ses seins

recouverts de soie. Je n'imagine pas m'en rassasier un jour.

Il se retira, puis revint en elle, établissant un rythme paisible et régulier. Un flot de plaisir inonda Charlotte. Elle gémit, se tortilla, le supplia de mettre un terme à son tourment.

— Vous voulez vraiment que cela s'arrête ? demanda-t-il d'une voix enrouée. Moi pas.

Les ongles de Charlotte griffèrent le tapis comme il ralentissait la cadence. Non, elle ne voulait *pas* que cela s'arrête... Mais s'il ne se décidait pas à la faire jouir, elle craignait de mourir.

— Par pitié...

Il la pénétra en grondant, s'enfouit en elle, et libéra sa semence au plus secret de sa chair.

En réponse, Charlotte se contracta follement autour de lui, haletant et gémissant, leurs deux corps si étroitement soudés qu'ils ne faisaient plus qu'un.

Hugh écarta les boucles rousses du visage de Charlotte et déposa un baiser sur son front.

— Je veux que vous veniez avec moi quand je partirai, déclara-t-il en la soulevant pour la porter jusqu'au lit.

— Je ne peux pas partir.

— Pourquoi ?

Il la déposa délicatement sur la courtepoinette, puis s'étendit près d'elle. Elle lui prit la main et la pressa sur son cœur en tournant vers lui son beau regard vert.

— Parce que nous sommes à l'abri ici, les domestiques et moi. Nous avons un foyer. Il n'est peut-être pas idéal, mais il est fiable.

Hugh s'adossa aux oreillers.

— Je peux être fiable. Je ferai ouvrir un compte à votre nom. Je vous ai promis une maison et je tiendrai ma promesse. Tout ce que je vous offrirai vous appartiendra en propre. Vous aurez tout ce qu'il vous faut, pour vous et pour les autres.

Charlotte détourna les yeux.

— J'aime le Derbyshire, murmura-t-elle.

Il la dévisagea. Il avait l'impression d'avoir reçu un coup de poing. Elle choisirait cet endroit, cette vie, plutôt que lui ? Il lui avait avoué ce qu'il éprouvait, révélé des émotions qui le dépassaient, et elle le repoussait ? Autant dire qu'elle ne lui faisait pas confiance.

Mais il est fiable, avait-elle dit à propos de cet endroit. Elle aurait aussi bien pu

ajouter que lui, ne l'était pas.

— Seigneur, murmura-t-il en quittant le lit.

Il s'approcha de la fenêtre, écarta les rideaux et contempla le paysage hivernal. D'ici à quelques jours, il serait libre d'aller de l'avant, de reprendre la vie insouciante qu'il avait appréciée autrefois et qui lui semblait à présent dépourvue d'intérêt. S'il mourait aujourd'hui, quel souvenir laisserait-il ? Celui d'un homme irresponsable à qui personne n'avait jamais pu faire confiance ? Il ne voulait plus être cet homme-là.

— Il y a des choses que vous ne savez pas, dit Charlotte d'une voix douce.

Il garda le dos tourné, ce qui ne l'empêchait pas de percevoir avec acuité chacun de ses mouvements.

— Avez-vous l'intention de m'en parler ?

— Je... Non, soupira-t-elle après un silence.

— Fort bien, soupira Hugh, atrocement déçu. Je suppose que cela répond à mes questions.

— J'aimerais pouvoir expliquer.

— Je vous en prie, dit-il en levant la main. N'ajoutez rien. Je vous ai interrogée, vous avez répondu. Il n'y a rien à dire de plus.

Il continuait toutefois d'espérer qu'elle se déciderait à parler, à se confier à lui. Cela étant, plus il en saurait sur elle, plus son attachement ridicule irait croissant.

Non, il devait désormais s'efforcer de la considérer comme une distraction passagère, sans se soucier des sentiments qu'il éprouvait en cet instant.

Il se détourna de la fenêtre et alla ramasser son pantalon et sa chemise.

— Où allez-vous ? demanda-t-elle.

— Faire un tour, répondit-il sans la regarder.

— Où ? s'enquit-elle dans un froissement de draps. Je peux vous faire visiter le manoir, si vous voulez.

— Je préférerais que vous n'en fassiez rien, si cela ne vous ennuie pas.

Il sentit qu'il l'avait blessée, mais s'obligea à l'ignorer, et passa dans le petit salon contigu afin de mettre entre eux une distance qui lui semblait désormais indispensable.

Hugh n'était guère familiarisé avec la disposition des lieux, mais il se dit qu'il n'aurait pas trop de mal à retrouver le petit bureau dans lequel il avait abouti en empruntant le passage secret. La veille, il s'était surtout soucié de Charlotte, mais s'il se souvenait bien, il y avait là un cabinet à alcools.

Et un verre, ou plus, était ce dont il avait besoin pour se mettre en condition à seule fin de tenir ses sentiments aussi éloignés que possible de ses récentes activités sexuelles.

6

Il ne fallut pas longtemps à Hugh pour dénicher le petit bureau, qui se révéla être au bout du couloir. Il découvrit également autre chose. Assise devant le secrétaire, des livres ouverts répandus autour d'elle, se tenait une jeune fille qui ne devait guère avoir plus de seize ou dix-sept ans. Hugh se figea sur le seuil, ne sachant trop s'il devait ou non entrer. Les convenances imposaient que la jeune fille fût chaperonnée en sa présence, mais s'il entraît malgré tout, il doutait que quiconque s'en offensât dans cette maisonnée.

Qui diable pouvait-elle être ? Elle semblait... normale. Et l'aisance avec laquelle elle utilisait ce bureau l'incita à penser qu'elle ne faisait pas partie du personnel.

La jeune fille leva les yeux et un grand sourire ravi fendit son visage. Avec ses cheveux d'un noir de jais et ses yeux d'un bleu vif, elle était fort jolie.

— Bonjour, lord Montrose, le salua-t-elle en quittant le secrétaire pour venir à sa rencontre. C'est un plaisir de faire votre connaissance.

Elle lui tendit la main. Stupéfait, Hugh s'en empara machinalement et s'inclina.

— Tout le plaisir est pour moi, heu... ?

— Guinevere, gloussa-t-elle. Ma mère était une grande romantique. Mais vous pouvez m'appeler Gwen, comme tous mes proches.

Hugh arqua un sourcil et l'examina plus attentivement. Grande et élancée, son maintien révélait sa haute naissance quand ses manières informelles trahissaient son manque d'éducation.

— Vous étudiez ? demanda-t-il en jetant un regard au secrétaire.

— J'essaie, en effet, sourit Gwen. Mais l'histoire ne retient décidément pas mon attention aujourd'hui. Où est Charlotte ?

— Je ne sais trop.

Il y avait peu de chances pour qu'elle fût restée dans sa chambre.

— Ah... une querelle d'amoureux, murmura Gwen, sagace. Un peu tôt, mais inévitable, paraît-il. Et d'autant plus douloureuse que l'attachement est profond.

— Comment diable sauriez-vous cela ?

Gwen haussa les épaules en retournant vers le secrétaire.

— Il n'y a pas grand-chose d'intéressant ici, milord, et peu de gens à qui parler. Il semblerait qu'ailleurs, la seule vraie forme d'amusement consiste à faire sa cour, et je suis de nature curieuse. Cela ressemble assez à un opéra, voyez-vous, ou à une pièce de théâtre. Les rapports qu'entretiennent les personnes de sexe opposé sont assez fascinants, vous ne trouvez pas ?

Hugh secoua la tête. La communauté d'individus qui peuplait ce manoir était décidément très étrange.

— J'ai besoin d'un verre, marmonna-t-il en se dirigeant vers le cabinet à alcools.

Il avala un premier verre d'un trait, savoura la douce chaleur qui se répandit dans son estomac avant de s'en servir un autre.

— Êtes-vous apparentée à la duchesse ? s'enquit-il en retournant vers la jeune Guinevere.

— Je suis sa pupille.

— Fort bien.

Hugh acheva son verre aussi vite que le précédent. Ces gens-là trouvaient naturel de laisser une jeune fille aux soins d'une duchesse dérangée.

— Et voilà !

Hugh regarda vers la porte. Artemis se tenait sur le seuil, les poings sur les hanches.

— Vous ne devriez pas lui parler, lança le majordome à l'adresse de Gwen.

— Je vous demande pardon ? intervint Hugh en se raidissant.

Artemis tourna vers lui son œil protubérant.

— J'ai dit à Sa Grâce que vous ne nous apporteriez que des ennuis, mais elle n'a pas voulu m'écouter. Et regardez ce que vous avez fait !

— De quoi diable parlez-vous donc ?

— Elle sanglote tandis que vous êtes là, à vous imbiber d'alcool et à jurer devant Mlle Guinevere. À demi vêtu, qui plus est ! Quelle honte !

— Oh, mon Dieu ! souffla Gwen en s'empressant de gagner la porte. Vous avez dû avoir une querelle d'importance.

— Mais je n'ai rien fait ! s'exclama Hugh.

Il était outré par ces accusations injustifiées, mais aussi un peu gêné – Artemis avait raison, son comportement était indigne d'un gentleman.

— Je n'ai même pas encore été présenté à lady Glenmoore, ajouta-t-il. Je ne peux

pas être la cause de son chagrin. C'est sans doute *vous* qui l'êtes. Dieu sait que je pleurerais si vous étiez à mon service.

Artemis eut un hoquet d'indignation et se tourna vers Gwen.

— Voyez ? Je vous l'avais bien dit qu'ils le sont tous ! déclara-t-il en vrillant l'index sur sa tempe. Ces messieurs dames de la Haute sont tous un peu...

— Bon sang ! gronda Hugh en reposant brutalement son verre sur une étagère. De tous les domestiques insolents que...

— Au nom du ciel, intervint Gwen. Artemis, calmez-vous.

— Cet homme est fou, déclara Hugh.

— C'est moi qui suis fou ? répliqua le majordome. Vous ne vous souvenez même pas du nom de la dame avec qui vous venez de passer du bon temps toute la matinée !

— Doux Jésus ! souffla Gwen, qui rougit et porta les mains à ses joues.

Hugh se figea. Les pièces du puzzle s'assemblaient enfin de façon cohérente dans son esprit.

— Bonté divine, souffla-t-il en s'affalant contre les rayonnages situés derrière lui. Où est-elle ?

— Vous feriez peut-être mieux d'attendre d'être moins énervé, conseilla Gwen.

— Je ne suis pas énervé !

— Vous hurlez, fit-elle remarquer.

— Je ne...

Il prit une profonde inspiration et ferma les yeux. En effet, il hurlait. Il devait impérativement se ressaisir.

— Il faut que je lui parle, souffla-t-il avant de rouvrir les yeux. Elle ne court aucun danger avec moi.

— Je n'en doute pas, assura Gwen en souriant. Il est évident que vous éprouvez de tendres sentiments l'un pour l'autre. Artemis, savez-vous où se trouve Sa Grâce ?

Le majordome désigna le couloir.

— Dans sa chambre. Troisième porte à droite.

— Merci.

Artemis demeura sur le seuil. Il ouvrit la bouche, puis se ravisa et libéra le passage.

Parvenu au milieu du couloir, Hugh fit une pause et prit de nouveau une profonde inspiration. Il y avait tant de choses à assimiler à la fois que c'était presque impossible, et Charlotte était la seule qui puisse l'aider à y voir clair. Il avait l'impression d'être un goujat pour l'avoir fait pleurer ainsi, et quand il frappa à sa porte, il était surtout contrit. Il l'entendit le prier d'entrer et ouvrit la porte.

Assise à son écritoire, elle étudiait la carte. Avec sa chevelure rassemblée en chignon et son peignoir de soie verte, il la trouva plus belle que jamais. Quand elle leva

les yeux, son regard était aussi limpide qu'une prairie au printemps et son petit nez mutin n'était nullement rougi. Elle n'avait pas versé une larme. Hugh comprit qu'il avait été dupé. De toute évidence, le majordome avait ressenti le besoin de lui révéler la vérité.

— Milord, dit-elle, d'une voix si froide qu'elle ne pouvait appartenir à la tentatrice qui se tenait à quatre pattes devant lui un peu plus tôt.

— Votre Grâce, répondit-il sur le même ton.

Charlotte cilla imperceptiblement. Hugh n'aurait sans doute rien remarqué s'il n'avait pas guetté une réaction de sa part.

— Artemis, marmonna-t-elle. La peste soit de lui.

Hugh referma la porte et attendit.

— Fort bien, soupira-t-elle en se levant pour l'affronter bille en tête. Qu'avez-vous découvert d'autre ?

— Feriez-vous allusion à Guinevere ?

Hugh se rendit soudain compte que sa rencontre avec la jeune fille n'avait rien de fortuit. Si celle-ci était restée à étudier dans sa chambre, il n'aurait jamais rien su de son existence. Pour une raison qu'il ignorait, l'étrange ménagerie qui entourait Charlotte tenait à ce qu'il découvre leurs secrets.

Les lèvres pincées, elle l'invita à s'asseoir d'un geste.

— Je ne vous ai dit que la vérité, déclara-t-elle.

— Une vérité truffée d'omissions, objecta-t-il.

— Mais la vérité cependant.

— Était-ce vous, toute de noir vêtue, sous ce voile de deuil ?

— Oui, c'était moi.

Il s'autorisa un soupir de soulagement. Il s'était cru fou d'être excité par la duchesse en deuil. Savoir que c'était Charlotte qui se cachait sous ce déguisement remettait les choses à leur place.

— Gwen est la fille de Carding, reprit-elle. Comme il n'est pas marié, vous en déduirez sans peine la nature de leur lien.

Hugh s'adossa au canapé, et nota combien Charlotte semblait lasse, tout à coup.

— Il l'a laissée sous votre garde ?

— Seigneur, non ! répondit-elle avec un rire amer. Cet homme ne se souciait même pas de son propre père. Pourquoi voudriez-vous qu'il s'intéresse à une bâtarde ? C'est Glenmoore qui m'a demandé de veiller sur Gwen. Il a appris son existence quand elle n'était qu'une enfant et a alloué un petit traitement à sa mère. Mais cette dernière est morte et il n'y avait plus personne pour s'occuper de la fillette. Carding refusait de faire

quoi que ce soit pour elle, alors Glenmoore l'a fait venir ici. Il avait tellement envie d'être grand-père, et Gwen est si attachante. On ne peut s'empêcher de l'adorer.

— Et le mariage ?

— C'était le seul moyen pour Glenmoore d'assurer l'avenir de sa petite-fille. Il pouvait ainsi me léguer un fidéicommiss pour elle, ce qui me donnait le droit de le réclamer si Carding contestait la succession.

— Un legs pitoyable, marmonna Hugh. Cet endroit est une honte.

Charlotte se pencha et lui prit la main. Un courant d'énergie sensuelle le parcourut aussitôt.

— Glenmoore craignait d'attiser la colère de son fils par un legs trop important. Le mariage n'ayant jamais été consommé, ce que Carding savait pertinemment, il voulait éviter toute provocation.

Elle lui lâcha la main et se mit à arpenter la chambre.

— Personne ne doit découvrir qui est la duchesse, Hugh. Et qui est Gwen. Ce sont les seules conditions que pose Carding pour nous laisser la jouissance du manoir.

— Quel avenir y a-t-il pour elle dans un endroit pareil ? rétorqua Hugh qui se leva et vint se planter devant elle. Quel genre de vie est-ce là ?

— Elle n'a aucun avenir. C'est pour cette raison que Glenmoore m'a laissé la carte.

— Tonnerre de Dieu, Charlotte ! s'exclama Hugh avant de se frotter le visage. Mettre tous vos espoirs dans cette maudite carte est ridicule ! Un trésor de pirate et je ne sais quelles autres balivernes... Vous moisirez sur pied ici. Et Gwen aussi.

— Et vous seriez disposé à vous charger de nous ? le défia-t-elle, le regard étincelant de colère. Une maîtresse avec une pupille mineure et entourée de domestiques éclopés ? Gwen serait irrémédiablement ruinée. À moins que vous n'ayez l'intention de nous cacher ? Le logement serait peut-être plus confortable, mais nous n'en serions pas moins piégées et notre avenir dépendrait des caprices passagers d'un débauché.

Hugh serra les poings. Quand donc quelqu'un s'aviserait-il de lui faire confiance pour se montrer responsable ?

— Dites-moi, Charlotte, que suis-je pour vous, au juste ?

Elle ricana.

— Un inconnu charmant. Un homme trop beau pour son propre bien. Un libertin amoureux qui manifeste de surprenants éclairs de tendresse.

Hugh pivota sur ses talons et gagna la porte. Il en avait assez entendu.

— Et moi, que suis-je pour vous ? lança-t-elle.

Hugh s'arrêta sur le seuil et se retourna.

— Une belle femme dont la sensualité me parle. Une guérisseuse, une bonne fée, un ange gardien qui veille sur ceux qui lui ont été confiés. Une femme pragmatique, prête à

tout pour survivre – qualité que je suis d'autant plus en mesure d'apprécier qu'elle me fait cruellement défaut. Une personne honnête qui a dit m'admirer et me croire capable de réussir tout ce que je me propose d'accomplir.

— Vous l'êtes.

La lèvre inférieure de Charlotte se mit à trembler.

— Je ne suis plus moi-même depuis que j'ai mis le pied dans cette demeure de cauchemar, déclara-t-il. Et comme je ne me suis jamais tellement soucié de qui j'étais, cela ne m'a pas dérangé. De fait, je préfère celui que je deviens quand je suis auprès de vous. J'aime admirer d'autres choses en vous que vos seuls attributs physiques, même si je confesse les avoir amplement admirés ces dernières vingt-quatre heures.

Il s'inclina devant elle, puis se retourna et quitta la pièce.

— Hugh, attendez ! s'écria-t-elle en s'élançant derrière lui.

— Pourquoi ? répondit-il par-dessus son épaule. Je comprends.

— Non, vous ne comprenez pas.

Il s'immobilisa, mais ne se retourna pas.

— S'il n'y avait que moi et personne d'autre, je vous suivrais volontiers, assura-t-elle en le contournant pour lui faire face. J'abandonnerais tout pour être avec vous aussi longtemps que vous voudriez de moi.

— Mais ce n'est pas le cas.

— Non, dit-elle en s'emparant de sa main. Et j'en suis affreusement désolée. Trop de gens dépendent de moi pour que je puisse décider de tout abandonner et de m'en remettre au destin.

Hugh se racla les méninges, cherchant comment la convaincre qu'elle pouvait compter sur lui.

— Vous voulez trouver ce trésor et je peux vous aider. Mais vous devez me faire confiance.

Elle écarquilla les yeux, sa méfiance soudain palpable.

— Je peux vous mener auprès de lord Merrick, ajouta-t-il en hâte, avant qu'elle ne refuse. C'est le gendre de Jack Lambert. Si quelqu'un est susceptible de déchiffrer cette carte, c'est bien Merrick. Ou au moins quelqu'un de sa connaissance.

Charlotte déglutit.

— Ma sœur et lord Merrick possèdent des domaines dans le Derbyshire. Je me rendais justement chez eux quand le destin m'a forcé à m'arrêter ici, enchaîna-t-il. Vous serez bien obligée de vous rendre sur place un jour ou l'autre, et je serais grandement soulagé de savoir que vous voyagez à bord d'un des navires de Lambert, dûment escortée et protégée. Je suis en mesure d'arranger cela.

— Vous feriez cela ?

Il sourit en voyant son regard s'adoucir.

— La seule personne au monde à m'avoir jamais accordé sa confiance est ma sœur, Julienne. Et j'ai honte de le reconnaître, mais je l'ai déçue. Grandement. Si vous acceptiez de vous en remettre à moi, vous me donneriez l'occasion de me racheter et me feriez un immense honneur. Vous supportez vos fardeaux depuis trop longtemps. Pourquoi ne pas vous en décharger sur moi un moment ?

— Depuis votre arrivée, mes fardeaux me paraissent plus légers, même si, en vérité, rien n'a changé.

Il planta un baiser sur le bout de son nez.

— J'apprécierai votre intime compagnie pendant la durée de notre association, mais seulement si cela vous agréé. Dans le cas contraire, je maintiens ma promesse de vous aider de toutes les façons que je pourrais. Il ne s'agit pas d'une proposition d'ordre sexuel, Charlotte. C'est important pour moi que vous le compreniez.

Elle appuya la tête contre son torse et laissa échapper un rire.

— Je comprends, Hugh. Et poursuivre notre association me plairait également. Je devrais avoir honte. Je ne suis qu'une dévergondée depuis votre arrivée.

— Uniquement quand vous n'êtes pas occupée à porter secours à tous les éclopés du Derbyshire, releva-t-il, pince-sans-rire.

— Holà ! s'indigna Artemis en surgissant dans le couloir. Nous ne prisons guère ce genre de propos ici.

Hugh fit mine de s'écarter de Charlotte, mais elle le retint, et il se détendit en une seconde. La seconde d'après, il découvrit qu'il lui plaisait assez de tenir une femme dans ses bras pour des raisons autres que sexuelles. C'était apaisant.

Il jeta un coup d'œil à Artemis au-dessus l'enchevêtrement de boucles rousses, et l'impudent majordome eut le toupet de lui adresser un clin d'œil.

Hugh gloussa. Il ne le détestait peut-être pas tant que cela, finalement.

— Il n'a pas neigé ces deux derniers jours, constata tristement Charlotte en regardant par la fenêtre.

Elle en était venue à apprécier les chutes de neige dans la mesure où cela signifiait que Hugh resterait un jour de plus.

L'objet de son affection leva les yeux du journal de Glenmoore et la gratifia de ce sourire juvénile qui lui faisait inmanquablement battre son cœur.

— J'ai remarqué cela ce matin, répondit-il en se passant la main dans les cheveux d'un geste désinvolte.

— Si la réparation de votre attelage est achevée, vous pourrez peut-être partir demain.

— C'est également ce que je me suis dit, répondit-il en refermant le journal avant de lui faire signe d'approcher.

Le comte résidait au manoir depuis deux semaines et son intérêt à son endroit n'avait pas faibli. Il dormait chaque nuit dans son lit et passait tout son temps avec elle. Il se montrait charmant sans jamais manifester le moindre signe d'ennui. Dès qu'elle quittait une pièce, il la suivait. Si elle décidait de faire une sieste, il l'imitait. Pour la première fois de sa vie, la solitude, compagne de tous les jours, avait disparu, grâce à la présence assidue de l'éblouissant comte de Montrose.

— Vous semblez nerveuse, remarqua-t-il.

— Cela vous étonne ? Je n'ai pas quitté cet endroit depuis des années. Mes toilettes sont démodées et mes manières en société plus que rouillées.

Hugh se mit à rire et l'attira à lui.

— Personne ne se souciera de cela. Votre beauté aveuglante éclipsera tout le reste.

— C'est peut-être ce que *vous* pensez, marmonna-t-elle.

— Je le pense bel et bien, confirma-t-il. Vous n'avez rien à craindre. Le premier cercle de nos relations est notoirement célèbre pour ses excentricités. Ma sœur et Remington n'ont rien de conventionnel, croyez-moi, quant à Merrick, il a disparu des années durant. Jusqu'à aujourd'hui, personne ne sait où il était passé. Mon arrivée avec une femme superbe au bras ne choquera personne, quelle que soit sa tenue.

Charlotte détourna les yeux, piquée d'apprendre qu'elle ne serait qu'une conquête parmi tant d'autres. Elle avait su au premier regard qu'il serait un plaisir temporaire. Mais elle n'aurait su dire pourquoi elle s'était autorisée à s'attacher à lui. Cela étant, c'était prévisible. Comment une femme aurait-elle pu lui refuser quoi que ce soit, y compris son cœur ?

— Ce sera la première fois que je présenterai une femme à ma sœur, ajouta-t-il doucement.

Et quand Charlotte se risqua à le regarder, elle sut qu'il avait deviné ses pensées.

Soucieuse d'échapper à son regard scrutateur, elle noua les bras autour de son cou et l'étreignit.

— Merci de m'aider comme vous le faites, Hugh. Vous n'avez pas idée de ce que cela représente pour moi.

— Pas plus que vous n'avez idée de ce que représente pour moi la confiance que vous m'accordez. N'êtes-vous pas un peu excitée à la pensée de retrouver le reste du monde ?

— Oh mais si, je le suis ! Ce sera la première fois que Gwen quittera cet endroit, et je suis impatiente de faire la connaissance de Lucien Remington...

Un cri aigu lui échappa quand il la renversa sur le canapé.

Hugh se pencha sur elle, les yeux étrécis.

— Vous êtes restée coincée ici plus de trois ans et la pensée qui vous excite le plus, c'est de rencontrer Lucien Remington ? gronda-t-il.

Charlotte battit innocemment des cils.

— Ma foi, c'est une véritable légende dans le demi-monde. J'ai eu l'occasion de voir sa mère. Une femme charmante. Elle...

Hugh lui mordilla la lèvre inférieure, lui arrachant un autre cri de protestation.

— Il est marié. À ma sœur. Dont il est éperdument amoureux, dois-je préciser. Ils sont tellement épris l'un de l'autre que c'en est écoeurant.

— Je vois cela, répliqua-t-elle avec un mouvement d'épaules.

— J'en doute, marmonna-t-il.

— Vous êtes jaloux ! s'exclama-t-elle en riant avant de lui donner un baiser.

Elle sentit alors son sexe tressaillir contre sa cuisse.

— Sachez que les femmes aiment lorgner les hommes bien de leur personne au

moins autant que les hommes aiment lorgner les jolies femmes.

— Ma sœur risque de désapprouver.

— Détrompez-vous, les femmes adorent être escortées par des messieurs qui attirent l'attention. Elles se sentent très fières de posséder ce que toutes les autres convoitent.

— Hum... Il me faudra donc repousser des cohortes d'admiratrices avant que vous ne vous intéressiez davantage à moi qu'à Remington.

Le sourire de Charlotte vacilla. Soudain, c'était tout juste si elle avait envie de quitter le manoir. Elle préférait presque se retrouver piégée avec Hugh, à l'abri de ce qui risquait de les séparer.

— Si je comprends bien, enchaîna-t-il, *certaines* femmes adorent cela, mais vous n'en faites pas partie.

La conversation se déplaçait rapidement sur un terrain qu'il vaudrait mieux ne pas explorer.

— Vous êtes lourd, dit-elle, tâchant de mettre de la distance entre eux, ne serait-ce que physiquement.

— Cela arrive souvent que je pèse sur vous de tout mon poids. C'est bien la première fois que je vous entends vous en plaindre. Commencerais-je à vous ennuyer, Charlotte ?

— Non ! s'écria-t-elle, sachant qu'il redoutait par-dessus tout qu'on puisse se passer de lui. Oh, non Hugh ! Pas le moins du monde. Jamais.

— Jamais ? insista-t-il en déposant un baiser léger sur ses lèvres.

— Emmenez-moi au lit, exigea Charlotte en l'enlaçant.

— Pourquoi ?

— Vous le savez bien.

— En effet, acquiesça-t-il en se libérant de son étreinte. Je le sais.

Perplexe, Charlotte le regarda quitter le canapé pour aller se planter devant la fenêtre où elle se tenait un instant plus tôt.

— À quoi pensez-vous quand nous faisons l'amour ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— À quoi je... commença-t-elle avant de se redresser en position assise et de secouer la tête. Je ne pense à rien.

— Précisément.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous vous servez du sexe pour fuir vos sentiments.

Prise de court, elle demeura un instant sans voix.

— Et vous ne le faites pas, peut-être ? lâcha-t-elle finalement en se levant.

— Pas de querelles, lança Gwen depuis le seuil.

Elle pénétra dans la pièce avec son allant habituel. Avec sa robe de mousseline et

ses cheveux attachés sur la nuque, elle paraissait moins que ses dix-sept ans.

— Nous sommes coincés ici depuis des jours. Il est naturel que nous soyons un peu grincheux, observa-t-elle.

— Je suis ici depuis des années, rétorqua Charlotte. C'est Montrose qui est grincheux. Peut-être est-ce lui qui s'ennuie ?

Hugh se détourna de la fenêtre et l'éclat sombre de son regard lui coupa le souffle.

— Avec vos manigances pour me tenir à l'écart ? Elles commencent à me lasser, en effet.

— Vous tenir à l'écart ? Comment pouvez-vous dire une chose pareille après les deux semaines que nous venons de passer ?

Il ricana et Charlotte serra les poings.

Gwen toussota.

— La cuisinière s'est surpassée pour le thé. Katie ne va pas tarder à l'apporter.

Hugh s'inclina.

— Vous voudrez bien m'excuser, mademoiselle Guinevere, mais je sens poindre un mal de tête. Je vais aller faire une petite sieste.

Il foudroya Charlotte d'un regard accusateur quand il passa devant elle et quitta la pièce sans ajouter un mot.

Gwen tourna les yeux vers Charlotte.

— Il n'est pas grincheux, rectifia-t-elle. Il est en colère.

— Apparemment.

— Nous emmènera-t-il quand même avec lui quand il partira ?

L'inquiétude dans la voix de Gwen tira Charlotte de ses pensées.

— Bien sûr, la tranquillisa-t-elle. D'ici une heure ou deux, il ne sera plus en colère.

Gwen inclina la tête de côté.

— Pourquoi ?

— Les hommes ne restent jamais longtemps en colère après les femmes, répondit Charlotte en se rasant sur le canapé tandis que Katie entrait dans une cacophonie de porcelaine. Même lorsque celles-ci sont en tort, acheva-t-elle.

Gwen la rejoignit en soupirant et étala sa jupe autour d'elle pour éviter de la froisser, comme Charlotte le lui avait appris.

— Je crois que je ne comprendrai jamais les hommes. Plus j'en apprends sur eux, moins je les trouve sensés.

— Voilà bien les paroles les plus sensées qu'il m'ait été donné d'entendre, s'esclaffa Charlotte.

— Si lord Montrose s'ennuie, je pourrais peut-être jouer au whist avec lui ou au casino, quoique ce ne soit guère amusant d'y jouer à deux.

— Il est fort probable que cela lui plaise.

Hugh s'était pris d'affection pour Gwen, et la gentillesse et la courtoise avec lesquelles il traitait celle-ci réchauffaient le cœur de Charlotte.

— Mais tu voulais peut-être dire que c'est la compagnie qui l'ennuie, hasarda Gwen.

— Oh, que non, Gwen ! Si quelque chose l'ennuie, c'est moi.

— J'en doute.

Gwen servit le thé avec une aisance et une grâce que Charlotte s'était fait un devoir de lui enseigner. Elle-même avait appris les manières de la bonne société en observant les autres, et elle tenait à ce que Gwen prenne un meilleur départ dans la vie. Le temps passait si vite. Gwen serait en âge de faire son entrée dans le monde dans moins d'un an.

— Montrose est entiché de toi, Charlotte. Jouir des attentions d'un aussi bel homme doit être très excitant.

— En effet. Mais je crains d'être terriblement entichée de lui, moi aussi.

— Pourquoi le craindre ?

— Parce que nous n'allons pas ensemble.

— Je trouve au contraire que vous allez très bien ensemble.

— Pour certaines choses, concéda Charlotte. Mais pour d'autres, un monde nous sépare. Tu n'as pas encore l'expérience du système des classes sociales, mais tu le découvriras bientôt.

— Tu es duchesse.

— Je suis une fausse duchesse. Le titre ne change en rien qui je suis. Et cette conversation ne rime à rien de toute façon. Lord Montrose est le genre d'homme à n'éprouver qu'un intérêt passager pour les femmes.

Gwen lui tendit une tasse de thé.

— Je propose que nous portions un toast, dit-elle en souriant.

— En buvant du thé ? s'étonna Charlotte.

— Ne me dis pas que ce n'est pas convenable. C'est tout ce que nous avons pour le moment, il nous faudra donc faire avec.

Charlotte rit. Bien qu'elle ait été dissimulée telle une erreur durant une partie de son enfance, la joie de vivre de Gwen n'avait jamais faibli.

— Très bien. À quoi buvons-nous ?

— Aux nouvelles aventures.

Charlotte leva sa tasse.

— Aux nouvelles aventures.

— Nous arriverons bientôt ? s'enquit Gwen.

Elle passa la tête par la fenêtre de la voiture, maintenant son bonnet de la main de peur qu'il ne s'envole.

Hugh sourit. C'était la première fois qu'elle s'aventurait au-delà du manoir et son excitation était tout à fait compréhensible.

— Combien de fois comptez-vous poser cette question, mademoiselle Guinevere ?

— Autant de fois qu'il faudra jusqu'à ce que vous me donniez une vraie réponse, répliqua-t-elle. « Nous arriverons quand nous arriverons » n'est pas une réponse convenable.

— Depuis quand agissons-nous convenablement ? la taquina Charlotte.

Sa pupille se renfrogna, puis s'écria soudain :

— Oh, nous bifurquons ! Nous devons être à destination. Quelle belle demeure ! Je n'avais pas idée qu'on puisse en construire d'aussi grandes. Et regardez tous ces attelages !

— Malédiction ! grommela Hugh en regardant par-dessus la tête de Gwen.

Ce n'était pas l'élégante façade à colonnade de style néoclassique de la demeure de Remington qui lui avait arraché cette exclamation, mais la file de voitures qui encombraient l'allée circulaire. L'aristocratie avait beau éviter les Remington, ces derniers ne manquaient pas d'amis et de relations.

— Doux Jésus, souffla Charlotte en portant les mains à sa gorge. Qu'allons-nous faire, à présent ?

Hugh eut un soupir contrarié. Il comptait parler à Julienne de Charlotte, de Gwen et de la carte de Glenmoore, mais il allait devoir revoir son projet. Il jeta un coup d'œil à Charlotte, qui pinçait les lèvres tant elle était tendue.

— Ne vous inquiétez pas, nous dirons que Gwen est votre dame de compagnie.

— Et je serai Mme Riddleton, acheva Charlotte en lui pressant les mains. Veuve. Et votre maîtresse. Vous êtes brillant, Hugh !

— Riddleton ? répéta-t-il, ravi du compliment.

— C'est mon nom de jeune fille, expliqua-t-elle.

Hugh était heureux d'avoir réussi à calmer ses craintes. La sensation était plaisante. Si plaisante qu'il serait facile de s'y habituer.

— Nous allons bien nous amuser, gloussa Gwen. Ce sera comme une comédie. Vous êtes un ange envoyé du ciel, lord Montrose. Vous n'imaginez pas à quel point je suis contente que votre attelage ait cassé un essieu près de chez nous. Sans vous, je serais en train d'étudier et de périr d'ennui. Au lieu de quoi je vais connaître ma première réception mondaine. Pourvu qu'il y ait de séduisants messieurs à lorgner !

— Dieu du ciel, marmonna Hugh en échangeant un regard avec Charlotte, qui eut

l'audace de sourire.

Il fallut attendre que les voitures qui les précédaient déversent passagers et bagages, pourtant, ils n'atteignirent le perron que trop vite. Hugh aidait Charlotte à descendre quand une voix familière s'éleva derrière lui.

— Montrose, nous ne vous attendions pas.

Hugh jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et sourit à son beau-frère.

— Je ne pouvais pas vous laisser donner une réception sans moi. Vous imaginez-vous combien ce serait ennuyeux ?

Lucien Remington s'esclaffa.

— Nous sommes ravis de vous accueillir. Ainsi que vos charmantes compagnes.

Charlotte se tenait au bas des marches, les yeux écarquillés. Gwen était carrément bouche bée. Toutes deux fixaient Lucien Remington d'un air plus qu'admiratif. Se rembrunissant Hugh attira Charlotte plus près.

— Remington, permettez-moi de vous présenter mon excellente amie, Mme Riddleton, et sa dame de compagnie, Mlle...

Il toussota pour attirer l'attention de Gwen.

— Sherling, lâcha celle-ci en tendant la main. Guinevere Sherling.

Lucien accepta la main tendue, s'inclina et offrit à la jeune fille un sourire qui l'éblouit. Hugh commença à taper impatiemment du pied, agacé par la réaction de ces dames face au beau libertin repent.

Charlotte glissa alors la main au creux de son coude et, se penchant vers lui, murmura :

— Je préfère les blonds.

Hugh s'en trouva d'emblée rasséréiné.

Remington fit signe aux domestiques de décharger leurs malles, puis les précéda à l'intérieur. Gwen s'immobilisa dans le hall. Flanquée de plusieurs portes, une double volée de marches encadrait le sol dallé de marbre. Au-dessus de leurs têtes, un énorme lustre en cristal était suspendu au plafond en forme de dôme. Ce dernier était orné d'un trompe-l'œil figurant des fougères sur fond d'azur.

— C'est si beau, souffla Gwen, émerveillée.

— Merci, mademoiselle Sherling, fit Remington.

— Hugh La Cœur.

Toutes les têtes se tournèrent vers lady Julienne qui venait d'apparaître sur le seuil du salon. Vêtue d'une robe bleu pâle rehaussée d'un liséré plus foncé, la sœur de Hugh était aussi belle qu'aristocratique. Elle s'avança vers eux en souriant et serra son frère dans ses bras.

— Tu aurais dû m'annoncer ta visite, mais je suis cependant très heureuse de te

voir.

Hugh souleva sa sœur dans ses bras.

— Le sentiment est partagé, chuchota-t-il avant de la reposer sur le sol et d'attirer Charlotte vers lui.

Celle-ci tendit la main à Julienne et se présenta.

— Je suis ravie de faire votre connaissance, madame Riddleton, déclara Julienne avec un sourire sincère. Le temps est si maussade que nous avons décidé d'égayer l'atmosphère en organisant une petite réception dans le jardin d'hiver. Je vous mettrais bien en garde vis-à-vis de certains de mes invités, mais comme vous êtes venue avec Hugh, je doute que ce que vous risquez d'entendre soit de nature à vous offenser.

Charlotte rit.

— Je vous remercie de votre hospitalité, milady.

Julienne noua son bras à celui de Charlotte et adressa un sourire à Gwen.

— Venez. Je vais vous montrer vos chambres et vous informer des activités que nous avons prévues.

Charlotte adressa un clin d'œil discret à Hugh, avant de s'éloigner.

— Elle est charmante, commenta Remington.

Hugh acquiesça bien que le terme lui parût bien faible.

— Vous avez très bon goût.

— Un sacré compliment, venant de vous, Remington.

Lucien ne put s'empêcher de sourire.

— Si nous passions dans la salle de billard ? suggéra-t-il. La plupart de ces messieurs s'y trouvent.

— Lord Merrick est-il présent ? s'enquit Hugh comme ils quittaient le hall.

— Nous l'attendons dans le courant de l'après-midi.

— Épatant, se réjouit Hugh. J'aimerais m'entretenir avec lui en privé, s'il y consent.

— Certainement. Vous pouvez utiliser mon bureau à votre convenance.

La question qui avait justifié leur venue étant réglée, Hugh se prépara à profiter de la réception. Il avait apprécié comme jamais le temps passé en compagnie de Charlotte et de Gwen, mais l'humour paillard et les conversations salaces qu'il ne pouvait trouver qu'en compagnie d'autres gentlemen lui manquaient un peu.

Il entra dans la pièce derrière Remington et promena le regard sur ses occupants. Lord Middleton, qui se tenait parmi d'autres gentlemen au fond de la salle, lui fit signe, aussi Hugh s'avança-t-il pour le rejoindre. Il ralentit le pas et son sourire se figea quand l'homme qui faisait face à Middleton se retourna pour voir qui approchait.

— Montrose, lança le duc de Glenmoore, cela fait longtemps que nous ne nous sommes pas croisés.

Hugh serra les dents.

— Pas assez longtemps, marmonna-t-il.

Une fois Gwen confortablement installée avec les autres dames de compagnie, Charlotte suivit la sœur de Hugh. Julienne Remington était vraiment charmante. Elle avait les cheveux du même blond que son frère et les mêmes yeux sombres. Bien qu'aristocrate jusqu'au bout des ongles, elle semblait cependant ouverte et accessible.

— Voilà votre chambre, annonça-t-elle en ouvrant une porte. J'espère que vous y serez bien.

Charlotte pénétra dans la pièce et regarda autour d'elle, émerveillée. Décoré dans les tons prune et taupe, l'endroit était aussi spacieux que luxueux.

— C'est magnifique, souffla-t-elle.

— Je suis contente qu'elle vous plaise. Ce soir, nous avons prévu un bal, enchaîna Julienne. Cela fait des mois que je rêve de danser.

— Je n'ai pas prévu de toilette pour un tel événement, confessa Charlotte.

Elle avait certes apporté une robe de soirée dont le style était assez sobre pour passer inaperçue, mais elle ne pourrait pas assister à un bal sans Gwen. Cela aurait brisé le cœur de sa pupille quand bien même elle n'aurait jamais voulu l'admettre.

Julienne détailla sa silhouette.

— Nous avons à peu près les mêmes mensurations, je pense. J'ai plusieurs robes qui devraient vous aller. Voulez-vous que nous regardions si vous en trouvez une à votre goût ?

— Oh, je ne voudrais surtout pas vous déranger !

— Cela ne me dérange pas du tout, madame Remington.

— Charlotte, rectifia-t-elle.

— Charlotte, répéta Julienne en souriant. Vous me plaisez, Charlotte. J'ai toujours apprécié la compagnie des femmes franches et solides. Hugh a besoin d'un tel soutien.

— Il est tout à fait capable de se soutenir tout seul.

Julienne haussa un sourcil dubitatif.

— Quoi qu'il en soit, mon frère est très séduisant.

— En effet, approuva Charlotte en riant.

— Et en tenue de soirée, aucun gentleman ne peut espérer l'égaliser, comme vous avez pu le constater.

Peu désireuse d'avouer que Hugh et elle ignoraient à peu près tout l'un de l'autre, Charlotte ne répondit pas. Elle ne doutait cependant pas que toutes les femmes se pâment sur son passage.

— Nous ne pouvons pas le laisser assister au bal sans escorte, poursuivit Julienne. Vous êtes d'accord avec moi, n'est-ce pas ?

Charlotte serra les poings. Elle ne serait sans doute pas en mesure de le garder, mais pour la semaine à venir, Hugh La Cœur lui appartenait et elle ferait tout ce qui était en son pouvoir pour le faire savoir aux autres femmes présentes.

— Oui, répondit-elle avec un sourire de gratitude. Merci infiniment, milady.

— Julienne.

— Merci, Julienne.

— Avez-vous amené une femme de chambre avec vous ?

Charlotte secoua la tête, consciente que sa toilette démodée trahissait la modestie de ses moyens.

— Merveilleux. Nous nous préparerons ensemble pour cette soirée. Il suffira que ma camériste voie votre chevelure pour qu'elle vous supplie de la laisser vous coiffer. Vous n'aurez pas la cruauté de lui refuser ce plaisir, j'espère ?

— Au contraire, je m'en ferais une joie. Merci. C'est fort aimable à vous.

— Allons donc, ce sera tellement amusant. Amenez votre dame de compagnie, si vous le souhaitez, ajouta Julienne en se dirigeant vers la porte. Je préférerais rester avec vous, mais je dois aller accueillir d'autres invités. Si le cœur vous en dit, ces dames sont dans le petit salon, au bout du couloir à droite. Vous les entendrez jacasser en approchant.

Elle marqua un temps d'arrêt, puis déclara, un sourire chaleureux aux lèvres :

— Je suis très heureuse que vous soyez venue, Charlotte. Je viendrai vous trouver d'ici une heure ou deux, et nous aurons l'occasion de faire plus ample connaissance.

— Avec plaisir.

La porte venait à peine de se refermer sur Julienne Remington qu'on frappa. Gwen entra sans attendre qu'on lui en ait donné la permission.

— Oh, Charlotte ! s'écria-t-elle. Il y a un bal ce soir. N'est-ce pas merveilleux ? Mon premier bal ! Je suis impatiente de voir toutes les toilettes. Et les messieurs.

Son exubérance fit rire Charlotte.

— Tu porteras ma robe de satin bleu, dit-elle en se débarrassant de sa pelisse de voyage.

Gwen arrondit les yeux, puis secoua la tête.

— Ce n'est pas possible, Charlotte. C'est ta plus belle robe.

— Lady Julienne a gracieusement offert de m'en prêter une.

Gwen laissa échapper un glapisement de joie et tournoya sur elle-même en écartant les bras.

— Elle me plaît. Elle est aussi gentille que lord Montrose.

— Je ne peux qu'être d'accord avec toi.

On frappa de nouveau à la porte. Charlotte alla ouvrir et découvrit deux valets avec ses malles, ainsi qu'une femme de chambre censée déballer ses affaires.

Gwen la rejoignit.

— Nous pourrions nous rendre dans le jardin d'hiver, suggéra-t-elle. La dame de compagnie de lady Canlow m'a dit qu'il a été conçu pour être encore plus beau sous la neige qu'au printemps.

Charlotte acquiesça, soudain gagnée par un sentiment de liberté grisant qu'elle ne se souvenait pas d'avoir jamais ressenti. Tout cela grâce à Hugh La Cœur.

— Allons voir ce jardin, décréta-t-elle.

— C'est sans doute l'histoire la plus incroyable qu'il m'ait été donné d'entendre, avoua Lucien.

Hugh lâcha un long soupir.

— Je sais. J'ai bien cru que je perdais la raison. Vous n'avez jamais vu pareille assemblée de charmants éclopés. Où diable est donc passé votre majordome ? ajouta-t-il en se mettant à arpenter la pièce.

Cela faisait plus d'une demi-heure qu'il l'avait envoyé chercher Charlotte. La maison de Remington était certes vaste, mais pas à ce point.

— Vous allez finir par trouer mon tapis, Montrose, observa Lucien, narquois.

Hugh s'immobilisa. Il considérait l'élégant tapis d'Aubusson lorsque la porte du bureau s'ouvrit sur le majordome. Imperturbable, le visage indéchiffrable, c'était l'exemple parfait du domestique stylé. Hugh décida qu'il préférait Artemis. Le vieux bossu n'aurait certes pas attendu qu'on l'interroge.

— Parlez donc ! aboya Hugh. Où est Mme Riddleton ?

Le majordome émit un reniflement de dédain.

— Il semblerait qu'une collision ait eu lieu entre deux valets qui portaient les malles de lord Merrick à l'étage. Mme Riddleton a emmené celui qui était blessé à la cuisine. Je l'ai informée de votre requête, milord, mais elle a dit que vous comprendriez qu'elle n'était pas en mesure de vous rejoindre dans l'immédiat.

Exaspéré, Hugh leva les bras au ciel, puis se tourna vers Remington, tranquillement assis derrière son bureau.

— Je vous jure, Remington, cette femme attire les blessés comme un aimant.

Lucien se leva en riant.

— Allons voir ce qu'il en est. Vous pourrez ensuite vous retirer avec Mme Riddleton

pour l'informer de la présence de Glenmoore.

Ils gagnèrent la cuisine, où ils trouvèrent le valet occupé à manger des scones. Charlotte, elle, n'y était pas.

Le valet s'empressa de se lever en rougissant, mais Remington lui fit signe de se rasseoir.

— Où diable est-elle allée ? tonna Hugh à l'adresse d'une fille de cuisine qui se mit à bégayer d'effroi.

— Il y a eu un a... un a... un acci... i...

— Par l'enfer ! Un *accident* ?

La fille hochait vigoureusement la tête, et Hugh jeta un regard à Remington qui avait froncé les sourcils.

— Que s'est-il donc encore passé ? aboya ce dernier.

— Lady Denby a brisé sa tasse, monsieur Remington, et elle s'est entaillé le doigt.

— Où cela ?

— Dans le petit salon du premier.

Hugh et Remington empruntèrent l'escalier de service pour gagner l'étage. Au petit salon, ils trouvèrent lady Denby avec un doigt bandé. Mais pas de Charlotte.

— Avez-vous une idée de l'endroit où se trouve Mme Riddleton, lady Denby ? s'enquit Lucien après s'être incliné brièvement devant elle.

La brune replète battit des cils et le gratifia d'un sourire de sainte-nitouche.

— Puis-je savoir en quoi Mme Riddleton peut vous être utile, Lucien Remington ?

— C'est *moi* qui ai besoin d'elle, gronda Hugh, gagné par un début de panique.

Si Charlotte traînait dans toute la maison, il y avait de fortes chances pour qu'elle tombe sur Glenmoore.

— Je vois, répliqua lady Denby. Si j'étais vous, je chercherais du côté des écuries, lord Montrose. Je l'ai entendue marmonner quelque chose au sujet d'un cheval.

Hugh laissa échapper un soupir et gagna la porte.

— Les écuries ? releva Lucien, intrigué, en lui emboîtant le pas.

— Oui, elle est folle de chevaux, répondit son beau-frère en descendant le couloir au pas de charge. Un des alezans de mon attelage s'était blessé quand mon essieu s'est cassé. Elle n'a pas arrêté de s'en inquiéter durant tout le voyage.

Le gloussement de Lucien lui valut un regard furieux.

— Un véritable aimant, disiez-vous.

Quand ils atteignirent l'écurie, ils trouvèrent l'alezan, la jambe enduite d'un liniment. Et toujours pas de Charlotte.

— Par tous les diables de l'enfer ! rugit Hugh en donnant un coup de pied dans la porte d'une des stalles.

S'il ne retrouvait pas Charlotte immédiatement, il allait devenir fou. Fou à lier.

Son cœur se mit à battre follement quand il imagina Glenmoore la découvrant avant lui. Qui savait quelle serait la réaction du duc s'il découvrirait que Gwen et elle avaient quitté le manoir pour assister à une réception mondaine ? Il l'avait déjà dépouillée de ses vêtements et de ses bijoux, et avait veillé à ce qu'elle ne puisse avoir aucune vie digne de ce nom. Hugh n'osait imaginer le degré de cruauté d'un homme capable de se venger de la sorte d'une femme aussi douce et aimante que Charlotte.

— Je ne vous ai encore jamais vu dans cet état, dit Lucien.

— Dans quel état ? répliqua-t-il en serrant les poings.

— Celui dans lequel vous êtes. Ravagé d'inquiétude. Même quand je vous ai forcé la main pour me laisser courtiser Julienne, vous n'étiez pas aussi bouleversé.

— C'est l'eau du Derbyshire, grommela Hugh. Je ne suis plus le même depuis que j'en ai bu. Je suis devenu fou.

— En effet, mon cher beau-frère, je crois que vous êtes fou d'elle, confirma Remington en posant la main sur son épaule. Il fallait bien que cela arrive un jour.

— Qu'est-ce qui devait arriver ? Que diable racontez-vous ?

— Vous êtes amoureux d'elle.

Lucien gratifia Hugh d'un sourire compatissant comme celui-ci le regardait, bouche bée, avant de s'adosser au mur, comme sonné.

— Je sais ce que vous ressentez. Moi aussi, il a fallu que quelqu'un me le dise. Je pense que les hommes qui abusent des plaisirs charnels ont plus de mal que les autres à admettre que leur bonheur puisse ne dépendre que d'une seule femme.

Hugh secoua la tête. Il connaissait Charlotte depuis si peu de temps. Comment était-il possible qu'il l'aime déjà ?

— Comment le savez-vous ? demanda-t-il. Comment pouvez-vous en être certain ?

— Lorsqu'on est amoureux, on ne supporte pas d'être séparé de la femme aimée. Son contact, son sourire, ses attentions, nous deviennent indispensables. On la place au-dessus des autres femmes et on trouve ses défauts charmants. On veut veiller sur elle, la protéger, être tout pour elle. Le désir qu'elle vous inspire stupéfie, rend humble et fait paraître toutes les autres sans intérêt.

— Bonté divine, murmura Hugh. C'est effroyable. Et terrifiant. Et cela ressemble à s'y tromper à ce que j'éprouve pour Charlotte, soupira-t-il finalement.

Lucien lui tapota le dos et désigna la porte de l'écurie.

— Venez, tâchons de la retrouver. Avant que vous n'expiriez.

— C'est ravissant, murmura Gwen en effleurant les perles minuscules brodées sur

les manches de la robe de Charlotte. Je n'ai encore jamais vu un vêtement aussi raffiné.

Charlotte contempla son reflet, partagée entre l'envie et l'excitation. La robe de satin était d'un vert qui s'harmonisait à merveille avec ses yeux et la couleur de sa chevelure.

— Je ne peux pas accep...

— Balivernes, coupa Julienne. Cette robe vous va beaucoup mieux qu'à moi. Vous devez la porter.

Charlotte se retourna et étreignit spontanément la sœur de Hugh.

— Merci du fond du cœur.

Elle avait passé l'après-midi à apporter son aide partout où celle-ci était nécessaire et n'avait pas vu Hugh un seul instant ; il lui manquait terriblement, et elle se réjouit à l'idée de porter cette robe quand ils se reverraient enfin.

Il suffisait qu'elle passe quelques heures loin de lui pour se sentir perdue. Elle se demanda ce qu'il avait fait de sa journée, s'il avait pensé à elle et si elle lui avait manqué, ne serait-ce qu'un peu.

— J'ai hâte de voir la réaction de Hugh quand il vous découvrira dans cette robe, dit Julienne. J'attends depuis si longtemps qu'il trouve enfin son équilibre et une compagne.

— Qu'il trouve son équilibre ? releva Charlotte, perplexe.

— Oui, dit Julienne en agitant la main. Il a passé sa vie à s'attirer des ennuis. Ne vous méprenez pas, il est très intelligent et extrêmement gentil. Mais il a tendance à réfléchir après coup aux conséquences de ses actes. Il s'est efforcé de changer ces dernières années, mais il faudra encore du temps avant qu'il devienne pleinement responsable. Je me demandais parfois...

Elle laissa sa phrase en suspens et secoua la tête.

— Mais vous êtes raisonnable et posée, et Hugh est visiblement entiché de vous. Vous aurez une bonne influence sur lui, j'en suis certaine.

Charlotte fronça les sourcils tandis qu'elle s'efforçait de faire coïncider le portrait que Julienne avait tracé de son frère avec l'image qu'elle avait de lui – un homme solide et plein de ressources.

— Si nous allions dîner, à présent ? proposa Julienne avant que Charlotte ait le temps de poser les questions qui la taraudaient.

— Oh, volontiers ! s'écria Gwen.

Chassant le malaise qui s'était emparé d'elle, Charlotte se tourna vers sa pupille. La robe bleu glacier mettait magnifiquement en valeur sa peau laiteuse. Mais il manquait quelque chose, et elle avait beau chercher, elle ne parvenait pas à trouver ce que c'était.

La femme de chambre leur remit à chacune une paire de gants, et elles quittèrent le

dressings de lady Julienne pour rejoindre le grand escalier. Plusieurs invités quittaient également leur chambre et Charlotte étudia les différentes toilettes féminines, soucieuse de savoir ce qui était au goût du jour. Le colifichet d'une baronne qui passait devant elle capta la lumière, et elle sut ce qu'il manquait à la robe de Gwen.

— Je vous en prie, partez devant, dit-elle en s'immobilisant. J'ai oublié quelque chose.

— Quoi donc ? demanda Gwen.

— La broche en diamants qui va si bien avec cette robe.

— Vous me permettriez de la porter ? souffla la jeune fille, visiblement aux anges. C'était l'un des rares bijoux qui restaient à Charlotte et elle y était très attachée.

— Bien sûr. Ne m'attendez pas, ajouta-t-elle en leur faisant signe d'avancer. Vous vous devez à vos invités, Julienne, et Gwen meurt déjà d'impatience. Je m'en voudrais de vous retarder.

Tandis que les deux femmes s'éloignaient, Charlotte souleva ses jupes et courut jusqu'à sa chambre. Hugh l'attendait certainement au rez-de-chaussée et elle avait hâte de le retrouver.

Un instant plus tard, serrant la broche incrustée de diamants dans sa main gantée, elle sortit de la pièce. Alors qu'elle refermait la porte, une voix s'éleva dans son dos :

— Il me semblait bien que c'était vous.

Elle se raidit.

— Seule une roturière de la plus basse extraction s'aviserait de courir dans un couloir comme un garçon manqué.

Charlotte prit une longue inspiration et pivota sur ses talons.

— Bonsoir, Votre Grâce.

Le duc de Glenmoore sourit et fit mine de s'incliner devant elle.

— Bonsoir, Votre Grâce.

— Je déteste que vous m'appeliez ainsi, répliqua-t-elle sèchement.

Jared n'avait pas changé depuis leur dernière rencontre, un an auparavant. Il était encore bel homme, avec ses cheveux châtain et ses yeux si sombres qu'ils semblaient noirs – des yeux sans une once de la chaleur qui irradiait de ceux de Hugh –, mais si elle l'avait autrefois trouvé séduisant, elle se demandait à présent pourquoi.

— Et moi, je déteste que vous ayez épousé mon père. Certaines choses ne peuvent changer. Comme notre accord. Que faites-vous ici ? demanda-t-il en faisant un pas vers elle.

— Ce qu'il me plaît, répliqua-t-elle en relevant le menton.

Jared eut un rire âpre, totalement dénué d'humour.

— Vous vous êtes finalement décidée à faire de votre défunt mari la risée de la

bonne société ? Sachez que je ne vous permettrai pas de salir le nom des Kent, ajouta-t-il, les yeux étrécis.

Charlotte se retint de reculer. Le moindre signe de faiblesse ne ferait qu'alimenter sa colère.

— Personne ne sait qui je suis.

— Charlotte ? s'enquit une petite voix au bout du couloir. Tout va bien ?

Elle tourna la tête vers Gwen.

— Tout va bien, répondit-elle avec un sourire rassurant. Attends-moi en bas, je te prie.

Jared, qui avait suivi la direction de son regard, s'empourpra de fureur. Il saisit Charlotte par le bras, sa main l'enserrant comme un étau.

— Vous avez amené cette bâtarde à une réception mondaine ? Avez-vous perdu l'esprit ?

Gwen plaqua la main sur sa bouche, fit volte-face et courut vers l'escalier.

Charlotte était si furieuse qu'elle gifla Jared, et maudit intérieurement son gant qui adoucit le coup.

— Lâchez-moi. Vous me dégoûtez.

— De même que la vision de cette erreur, habillée comme une lady, et se mêlant aux gens de qualité me dégoûte, répliqua-t-il d'un ton mordant.

— Guinevere n'est pas une erreur ! C'est même la seule chose décente que vous ayez faite dans votre lamentable vie. Votre mépris l'a obligée à vivre cachée, au prix de son enfance. Que voulez-vous lui demander de plus ?

— Qu'elle reste à sa place, ce que vous-même semblez n'avoir jamais appris.

— Moi aussi, je suis restée cachée, objecta-t-elle. Personne ne sait qui je suis, ni qui elle est. Ignorez-nous et personne ne souffrira.

Il tira sur son bras et se pencha au-dessus d'elle tel un spectre vengeur.

— Je veux savoir pourquoi vous êtes ici et quelles sont vos intentions. J'exige que vous me le disiez *sur-le-champ* ! Si c'est de l'argent que vous espérez m'extorquer, sachez que je ne vous donnerai pas un shilling de plus que ce qui vous a été légué.

— Lâchez-la, Votre Grâce.

Quoique douce, la voix qui leur parvint était lourde de menace.

Charlotte pivota à demi, et vit Hugh qui remontait le couloir. Le regard féroce, les dents serrées, il semblait prêt à en découdre.

Inconscient du danger, le duc ne daigna pas lui accorder un regard.

— Cette affaire ne vous concerne en rien, Montrose.

— À votre place, je l'écouterais, Jared, murmura-t-elle, persuadée que Hugh se soucierait comme d'une guigne du titre de Glenmoore dès lors qu'il s'agirait de la

protéger.

La sentant se détendre sous sa poigne, le duc fusilla le comte du regard.

— Que voulez-vous ?

— Pour l'instant, je veux que vous lâchiez ma fiancée. Après quoi, je veux que vous vous écartiez d'elle et que vous retourniez vous occuper de vos affaires.

Charlotte laissa échapper un petit cri étranglé. Puis son cœur se mit à battre si vite qu'elle en chancela.

Jared la considéra en haussant les sourcils.

— On se marie en dessous de son rang, Charlotte ? Au moins, ce pair-là n'est pas sur son lit de mort.

— Allez au diable, siffla-t-elle en tentant de se libérer.

Voler à son secours était une chose, mais mentir au duc de Glenmoore n'attirerait que des ennuis à Hugh.

Jared la lâcha et recula.

— Elle en a après votre argent, Montrose. Cette femme ne voit rien d'autre que son intérêt. Que savez-vous d'elle ? De son passé ?

Hugh s'arrêta à quelques centimètres de lui.

— Je sais tout de Charlotte, de Gwen et de l'imbroglio de la succession de votre père. Je vais vous débarrasser de ce fardeau. Vous n'aurez à vous soucier que de la répartition du fidéicomis de Charlotte que je mettrai de côté pour Gwen, selon la volonté de votre père.

Un grand sourire fendit le visage de Jared.

— Je vois, dit-il. Vous êtes parfaitement assortis, tous les deux. Si vous étiez mieux renseigné, Montrose, vous sauriez que son traitement est négligeable. Loin de suffire au train de vie auquel vous êtes habitué. Ce n'est pas avec cela que vous pourrez retourner dans les cercles de jeu.

— Il ne s'agit pas d'argent, rétorqua Hugh, qui se raidit

— S'il est question de Charlotte, il est forcément question d'argent. Que savez-vous de votre prétendant, ma chère ? lança-t-il à l'adresse de la jeune femme. Vous a-t-il dit qu'il a dilapidé la fortune de ses ancêtres ? Qu'il a été contraint de vendre sa sœur à Remington pour régler ses dettes ? Pourquoi croyez-vous que la fille d'un comte a épousé un bâtard ?

Charlotte pressa les mains sur son estomac, tentant vainement de calmer la nausée qui la gagnait.

— Lady Julienne a choisi Remington de son plein gré, gronda Hugh.

— Elle devait épouser un marquis, poursuivit Remington, savourant visiblement le malaise de Charlotte. Mais lord Fontaine a cessé sa cour quand il a compris qu'en

l'épousant, il serait contraint de payer les dettes colossales de Montrose.

— Mensonges !

Hugh jeta un coup d'œil à Charlotte, les joues en feu, les poings serrés.

— Prétendez-vous ne pas avoir frôlé la ruine à force de paris irresponsables ?

Le visage de Hugh se durcit, prenant l'apparence d'un masque de pierre.

— C'était il y a longtemps.

— Seulement quelques années, me semble-t-il, répliqua le duc avec un sourire mauvais. Quoi qu'il en soit, je m'apprêtais à descendre dîner et je ne voudrais pas retarder les projets de nos hôtes. Félicitations, Montrose. Vous me ferez parvenir l'adresse à laquelle je dois envoyer la pension de Charlotte. Et puisque vous n'aurez plus besoin du manoir, je vais prendre mes dispositions pour qu'il soit vendu.

Glenmoore s'éloigna, ne laissant que désolation dans son sillage.

Hugh était si furieux que, l'espace d'un instant il fut incapable de penser. Quand Gwen était entrée en collision avec lui dans l'escalier et qu'elle lui avait révélé que son père menaçait Charlotte, la rage avait failli le submerger. S'il avait encore eu des doutes quant à ses sentiments pour sa maîtresse, il n'en avait désormais plus aucun.

— Vous n'auriez jamais dû dire à Glenmoore que nous étions fiancés ! gémit Charlotte. Il va s'empresse de le répéter à seule fin de vous mettre dans l'embarras. C'est un désastre.

Hugh s'approcha d'elle pour la reconforter. Elle était effroyablement pâle et ses traits étaient tirés tant elle était crispée.

Soucieux d'alléger l'atmosphère, il posa la main sur son cœur et poussa un soupir théâtral.

— Savez-vous qu'un homme pourrait être mortellement blessé de recevoir une telle réponse à sa demande en mariage ?

Charlotte tressaillit, mais ne sourit même pas.

— Nous devons réparer cette erreur au plus vite. Que va dire votre famille si elle en entend parler ?

Hugh glissa l'index sous son menton et le lui souleva.

— Félicitations ? suggéra-t-il.

— Vous êtes impossible. Lady Julienne m'a prévenue que vous aviez une réputation d'irresponsable qui fonce tête baissée dans les ennuis. Je commence à comprendre pourquoi.

Elle voulut le contourner, mais il lui barra le chemin.

— Hugh, fit-elle, agacée, les invités vont jaser si nous n'assistons pas au dîner.

— Peut-être, mais cela n'aura pas tellement d'incidence.

Elle l'interrogea du regard et il expliqua :

— Julienne et Remington sont au ban de la société depuis leur mariage. Seuls les plus audacieux et les plus licencieux des invités daignent les honorer de leur présence. Si Glenmoore est venu, c'est uniquement parce qu'il souhaite s'associer avec Remington qui a une chance de tous les diables dès qu'il s'agit de faire de l'argent.

Charlotte renversa la tête en arrière, le corps aussi tendu qu'un oiseau se préparant à l'envol. Le cœur de Hugh se serra. Elle n'avait pas du tout l'air d'une femme heureuse d'avoir reçu une demande en mariage.

Un affreux pressentiment lui noua les entrailles.

— Vous ne croyez pas que nous devrions parler de la demande que je viens de vous faire ?

Charlotte recula en titubant presque. Elle semblait effarée.

— Juste ciel ! Vous ne parliez tout de même pas sérieusement ?

Hugh avança vers elle, le cœur battant, presque paniqué.

— Vous redoutiez que mon affection ne soit que temporaire. Que je vous abandonne une fois que je me serai lassé de vous. J'ai résolu ce problème. En devenant ma femme, votre confort sera garanti.

Elle secoua la tête.

— Nous nous connaissons à peine.

— Je crois au contraire que nous nous connaissons très bien, dit-il en lui prenant la main. Ne m'aimez-vous donc pas un peu, Charlotte ? demanda-t-il doucement. Rien qu'un tout petit peu ?

Il sentit ses doigts se crispier entre les siens.

— Bien sûr que je vous aime bien, Hugh. Beaucoup, même. Mais...

— Je vous ai cherchée tout l'après-midi.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Il souleva sa main gantée, l'approcha de sa joue.

— Je voulais vous prévenir que Glenmoore était présent. J'étais désespéré, en fait.

— Hugh...

Il frotta son visage contre sa paume.

— J'ai attendu dans votre chambre pendant plus d'une heure. Où êtes-vous allée après avoir quitté l'écurie ?

— Dans la chambre de Julienne.

— Ah... J'étais malade d'inquiétude. Je ne supportais pas l'idée que vous puissiez vous retrouver nez à nez avec Glenmoore.

— Hugh, murmura-t-elle, j'ai l'habitude de veiller sur moi, vous savez.

Il laissa aller sa joue contre sa main dont la tiédeur, à travers le gant, le troublait déjà. Aucune femme ne l'avait jamais bouleversé comme le faisait Charlotte.

— Compter sur le soutien et l'affection de quelqu'un n'est pas un signe de faiblesse. La seule vraie faiblesse, c'est de choisir la souffrance quand le réconfort est à portée de main.

Les beaux yeux verts de Charlotte s'embruèrent de larmes.

— Mais je ne peux pas compter sur vous, Hugh. Je ne vous connais pas suffisamment. Cette dernière demi-heure, j'ai appris sur vous des choses qui m'ont choquée et perturbée. Pas seulement de la bouche de Glenmoore, mais de votre sœur aussi.

Une douleur fulgurante transperça le cœur de Hugh. Il ferma les yeux.

— Je vous en prie, ne dites pas cela, murmura-t-il en l'attirant contre lui, recherchant d'autant plus désespérément son contact qu'il sentait qu'elle lui échappait. Ne me jugez pas sur mon passé.

— Il n'y a pas que vous et moi dans cette histoire, Hugh. Un jour, vous en viendrez à regretter de m'avoir fait cette demande sur un coup de tête. Le fardeau que constitue mon entourage vous pèsera. Vous m'en voudrez et vous finirez par me détester. Je n'ai pas reçu l'éducation d'une comtesse. Vous auriez...

Hugh la fit taire d'un baiser. Ses lèvres fondirent sous les siennes et il profita de son avantage, lui caressant le dos jusqu'à ce qu'elle s'ouvre à lui gémissant. Elle répondit à son baiser avec une sorte d'ardeur désespérée, comme si c'était le dernier qu'ils échangent jamais. Elle referma la main sur sa nuque pour l'attirer à elle, sa bouche adorable se donnant fiévreusement, et il sentit son désir grandir au point de surpasser sa colère et sa peur,

S'arrachant enfin à ses lèvres, il appuya son front contre le sien.

— De quoi avez-vous peur, Charlotte ? chuchota-t-il. D'être abandonnée ou rejetée ? Je ne suis pas Glenmoore. Je ne suis pas du genre à prendre sans rien laisser.

— J-je n'ai pas peur.

— Si. Vous avez peur d'accorder votre confiance. Peur d'espérer. Peur d'aimer.

— Hugh...

— Vous ai-je déçue, Charlotte ? Vous ai-je promis quelque chose que je ne vous ai pas donné ?

— Pas encore, mais...

— Je ne le ferai jamais. Soit vous me faites confiance pour vous entretenir, pour être un bon époux, vous aimer et prendre soin de vous... Soit vous ne me faites pas confiance.

Elle se laissa aller contre lui et il accueillit son corps comme une nécessité absolue.

— Essayez de comprendre, le supplia-t-elle. Je suis responsable de Gwen et des autres. Je dois prendre mes décisions avec ma tête et non avec mon cœur.

Ses paroles lui furent si douloureuses qu'il se recroquevilla.

— Vous refusez, dit-il dans un murmure en s'écartant d'elle.

Son contact, qu'il avait si ardemment désiré, était devenu source de souffrance.

Il s'efforça de maîtriser sa respiration, incertain quant à ce qu'il devait dire ou faire pour effacer les tourments qu'il lisait dans les yeux de Charlotte. Son regard, puits sans fond de tristesse, lui disait adieu aussi sûrement que l'avait fait son baiser.

Il se rendit alors compte que rien de ce qu'il pourrait dire ne viendrait à bout de sa peur. Il avait eu beau lui demander sa main, elle refusait toujours de lui faire confiance. Il secoua la tête et pivota sur ses talons, la gorge nouée. Il descendit le couloir, soudain pressé d'être loin d'elle et de l'écœurante douleur que sa proximité faisait naître en lui.

— Attendez ! cria-t-elle. Ne partez pas. Pas ainsi.

Il savait qu'elle allait le poursuivre comme elle l'avait déjà fait, et il pressa le pas, l'abandonnant en même temps que ses rêves de bonheur. Il ne se risqua pas à regarder en arrière. Il ne l'aurait pas supporté.

Il l'aimait tellement.

— Lord Montrose me manque, soupira Gwen en laissant tomber ses cartes sur la table.

— Ramasse ta main, lui conseilla Charlotte. Tu me montres ton jeu.

— Je ne suis plus d'humeur à jouer. Où est-il ? Voilà deux jours que je ne l'ai vu. Je me suis enquis de lui auprès de lady Julienne et elle m'a répondu qu'il était « dans les parages ». Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie qu'il n'a pas envie qu'on le trouve, Gwen.

Cette dernière étrécit les yeux.

— Qu'est-ce que tu as fait, Charlotte ?

— Moi ? Pourquoi serais-je responsable de son comportement ?

— Je suis peut-être jeune et naïve, mais je ne suis pas stupide. Le duc plastronne et se rengorge comme un coq de basse-cour, et tu détournes les yeux chaque fois qu'il est question de lord Montrose.

Charlotte déglutit. Une partie d'elle-même ne cessait d'espérer qu'il entre dans la pièce et qu'elle voie de ses yeux qu'il allait bien. Mais l'autre partie le redoutait, sachant à quel point elle l'avait blessé. Son cœur souffrait à chaque instant.

— Madame Riddleton ?

Charlotte leva les yeux et marqua un temps d'arrêt à la vue de lord Merrick. Grand, irradiant une sauvagerie à peine contenue, il était très intimidant avec ses longs cheveux noirs et son intense regard bleu.

— Lord Merrick, le salua-t-elle.

Son pouls s'emballa car la présence du comte était forcément liée à Hugh.

Il désigna les deux chaises inoccupées qui lui faisaient face.

— Puis-je ? Je n'abuserai pas de votre temps.

— Certainement, milord.

Il s'assit et croisa les mains.

— Lord Montrose m'a parlé de votre carte, madame Riddleton.

— Vraiment ?

— Absolument. Lady Merrick et moi-même faisons le voyage jusqu'aux Antilles à la fin de chaque Saison pour rendre visite à son père. Montrose m'a demandé de vous emmener avec moi la prochaine fois que nous effectuerons la traversée et m'a remis des fonds pour couvrir les dépenses liées aux recherches, une fois sur place. D'autre part, il s'est entretenu avec lord Glenmoore et s'est arrangé avec lui pour que vous continuiez à avoir la jouissance de sa résidence du Derbyshire.

Charlotte coula un regard à Gwen dont les lèvres pincées et les yeux plissés la condamnaient sans appel. Cela dit, elle se condamnait elle-même, sachant à quel point il avait dû être humiliant pour Hugh de parlementer avec Jared et de lui avouer qu'elle l'avait éconduit.

Lord Merrick se racla la gorge et elle reporta son attention sur lui. Son beau visage impassible ne révélait rien de ce qu'il pensait.

— Je vais vous répéter la réponse que j'ai faite à Montrose, madame Riddleton. De très nombreux aventuriers ont cherché ce trésor au fil des ans. Je doute que vos chances de le localiser soient plus grandes que les leurs et ce, malgré les substantielles largesses de Montrose. Il a cependant insisté pour que ce soit fait et, au nom de l'amitié que j'ai pour lui, j'ai accepté de vous aider, conclut-il en se levant. J'ai votre adresse et je vous préviendrai quand la date du départ approchera.

— Comment va-t-il ? bredouilla Charlotte.

Merrick haussa un sourcil.

— Aussi bien que peut aller un homme qui a le cœur brisé, lâcha-t-il, et son ton était éloquent.

— Je crois que vous ne m'aimez pas, lord Merrick.

— Je n'apprécie guère que vous ayez blessé mon ami, mais j'apprécie que vous l'ayez éconduit. J'ai eu la chance de trouver le bonheur dans mon mariage et je ne lui souhaite rien de moins. Pour l'instant, il a le cœur brisé, mais il se remettra. J'espère qu'un jour il aimera de nouveau, même si la chose paraît démodée à certains, et j'espère qu'alors l'heureuse élue l'aimera en retour.

Charlotte s'empressa de détourner les yeux et réprima un sanglot. Elle avait eu l'impression qu'un poing lui avait broyé le cœur lorsque lord Merrick avait évoqué « l'heureuse élue ».

— Je l'aime, dit-elle d'une voix tremblante mais parfaitement audible.

— Madame Riddleton, soupira-t-il, j'ignore l'état de vos affaires, mais je peux vous

assurer que rester assise ici et laisser souffrir l'homme qui vous aime n'est pas une preuve d'amour.

— Si j'ai pris cette décision, c'est autant pour son bien que le mien. J'ai mes raisons et...

— Je n'en doute pas. Mais l'amour est un acte de foi qui ne connaît pas la raison. Il existe, voilà tout, déclara-t-il avant de s'incliner. Montrose a pris des dispositions pour que vous repartiez demain. Cela vous convient-il ?

Elle acquiesça d'un hochement de tête et Merrick tourna les talons.

— Tu n'es qu'une lâche, siffla Gwen. Tu ne penses qu'à courir te terrer au manoir et tu laisses filer la meilleure chose qui nous soit jamais arrivée sans même lutter.

Charlotte accusa le coup. Jamais encore Gwen n'avait eu la moindre parole blessante.

— Ce n'est pas vrai. Je fais ce qu'il y a de mieux à faire pour nous tous. Nous le connaissons à peine et son passé...

— Ce n'est pas son passé le problème, c'est le tien. Tu redoutes de faire confiance à qui que ce soit. Tu te bats pour toi et pour nous tous depuis si longtemps que tu ne sais même plus comment permettre à quelqu'un d'alléger ton fardeau.

— Tu es trop jeune pour comprendre, Gwen.

— Comment la vie avec Montrose pourrait-elle être pire que celle que nous connaissons ? Même s'il venait à être ruiné, nous ne pourrions vivre dans une plus grande pauvreté que celle que nous connaissons déjà, mais au moins, nous l'aurions *lui* !

Charlotte se leva et redressa le menton, luttant contre les larmes. Elle avait à peine fermé l'œil ces deux dernières nuits et sa conversation avec Merrick n'avait fait qu'ajouter au chaos qu'étaient ses pensées.

— Je refuse de discuter de cela ici, alors qu'on risque de nous entendre.

Elle quitta la pièce, mais Guinevere s'élança derrière elle.

— Réfléchis, Charlotte. Pense au bonheur que nous avons tous connu. Tom et Henry sont fiers comme jamais parce que lord Montrose ne s'est jamais montré condescendant envers eux. Katie l'adore. Et même Artemis l'apprécie, à sa façon. Ce n'est pas par hasard que je suis entrée dans sa chambre, continua Gwen d'une voix un peu haletante tandis qu'elles gravissaient l'escalier. Je voulais qu'il découvre le passage secret. Je voulais qu'il cherche à en savoir plus.

Charlotte s'arrêta sur le palier et pivota pour lui faire face.

— Je te demande pardon ?

Gwen reprit son souffle avant de répondre :

— Quand Tom et Henry m'ont parlé du comte, je me suis dit que c'était peut-être notre sauveur. Quand Katie m'a raconté l'histoire des carafes, j'ai commencé à réfléchir

à la façon de m'en assurer. Et quand j'ai vu son visage alors qu'il dormait, j'ai *su* que c'était lui. Et Artemis aussi le savait. Il n'y a que toi qui ne le vois pas, et cela me dépasse !

Abasourdie, Charlotte ne trouva rien à dire.

— Je t'admire depuis que je te connais, Charlotte. Je t'en prie, ne me prive pas de cela, lâcha Gwen avant de la dépasser et de disparaître au tournant du couloir, laissant Charlotte le visage ravagé de larmes.

Et bien trop de choses à considérer.

Charlotte écarta le voilage devant la fenêtre et contempla le paysage hivernal. Son cœur se mit à battre follement lorsqu'elle aperçut Hugh et Lucien Remington qui menaient leurs montures à l'écurie, les sabots de celles-ci laissant des empreintes bien nettes sur la neige.

Une fois que Hugh eut disparu à la vue, elle se retourna et balaya du regard la chambre dans laquelle elle venait de passer les dernières vingt-quatre heures à tâcher de décider ce qu'elle voulait faire de sa vie. Ses malles étaient bouclées et attendaient près de la porte. Elle allait prendre la route dans quelques heures, et une fois partie, il n'y aurait plus de retour en arrière possible. Mais avant cela, elle était prête à faire un dernier pari, si désespéré soit-il.

Au cours de sa nuit sans sommeil, elle avait compris que Gwen avait raison : elle était bel et bien lâche. Si lâche qu'elle avait peur de croire que quelqu'un puisse se soucier d'elle, s'inquiéter pour elle et lui souhaiter le meilleur. Laisser qui que ce soit prendre les choses en main lui était affreusement difficile car elle n'avait jamais pu compter que sur elle-même. Mais si lâche soit-elle, elle avait encore plus peur de perdre Hugh La Cœur pour toujours que de remettre son destin et le destin de ceux qui dépendaient d'elle entre ses mains.

Les aiguilles de la pendule de la cheminée avançaient à une lenteur désespérante. Quand une demi-heure se fut écoulée, elle quitta sa chambre et gagna l'aile dans laquelle était située la suite de Hugh. Elle s'immobilisa devant sa porte, les mains tremblantes et le souffle court. Avant de perdre courage, elle tourna la poignée de la porte et franchit le seuil.

— Partez, dit sèchement Hugh. Je n'ai rien demandé.

Les yeux de Charlotte s'emplirent de larmes au son de sa voix. Elle lui avait tellement manqué. Cette voix tour à tour douce et encourageante, rauque et sensuelle avait été source de tant de joies. Et comme une idiote, elle avait tout gâché.

En chemise, pantalon et bottes, Hugh se tenait devant la fenêtre, le dos tourné.

L'espace d'un instant, elle s'absorba dans la contemplation de sa silhouette athlétique et cependant si élégante. Il lui avait tellement manqué qu'elle avait cru en mourir. Sa gorge était si serrée qu'elle doutait d'être capable d'articuler un mot.

Il lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et se figea. Elle eut à peine le temps d'entrapercevoir la douleur à vif dans ses yeux sombres, que déjà Hugh affichait le masque impassible du joueur aguerri.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il en se détournant.

Charlotte entra dans la chambre et referma la porte derrière elle.

— Lord Merrick m'a appris que vous aviez arrangé mon voyage aux Antilles.

Silence.

— Il m'a aussi précisé que vous aviez financé l'expédition.

— Je vous avais dit que je vous aiderais sans obligation de votre part. Mais vous avez si peu foi en moi, j'aurais dû me douter que vous seriez surprise, ajouta-t-il avec amertume.

Charlotte se mordit la lèvre, et dut attendre un moment avant d'être en mesure de répondre.

— Je mérite votre colère.

— N'êtes-vous pas censée partir aujourd'hui ? demanda-t-il d'un ton bourru.

— Si. Gwen et moi partons dans quelques heures.

— Bon voyage, lâcha-t-il en agitant la main au-dessus de son épaule pour la congédier.

Charlotte redressa le menton. Elle avait mérité sa colère et elle la supporterait. Elle était prête à endurer toutes les pénitences qu'il faudrait si cela pouvait amener Hugh à l'aimer de nouveau.

Rassemblant son courage, elle s'approcha de lui.

— Vous ne souhaitez pas me faire vos adieux, Hugh ?

— C'est déjà fait.

— Vous l'avez fait, mais pas moi. Pas comme il convient.

Il se retourna enfin, et la parcourut de la tête aux pieds. Elle n'essaya même pas de dissimuler son désir.

Il laissa échapper un rire sec.

— Ah, je suis impulsif et irresponsable, mais je baise bien ! Quel soulagement de savoir que je suis au moins doué pour quelque chose.

Charlotte tressaillit.

— Vous êtes doué pour bien des choses, Hugh La Cœur. Et je m'en veux terriblement de vous en avoir fait douter.

Sa mâchoire se crispa.

— Je ne suis pas d’humeur pour vos petits jeux.

Elle se rapprocha encore, sentit le parfum de sa peau à laquelle se mêlait l’odeur des chevaux et de l’air hivernal. Ses narines frémirent tandis qu’il plissait les yeux.

— Vous m’avez manqué, murmura-t-elle.

Elle tendit la main vers la sienne, mais il recula vivement. Elle vit là un signe encourageant. S’il était aussi indifférent qu’il le paraissait, il ne redouterait pas à ce point son contact.

— Je n’ai pas cru ce qu’a dit Glenmoore. Pas un instant. Il m’a juste fourni le prétexte que je cherchais pour me montrer lâche.

— Sortez, grinça-t-il.

— Je ne peux pas, dit-elle avec un sourire triste. J’ai besoin de vous, Hugh.

Il secoua la tête et s’éloigna.

— Non, vous n’avez pas besoin de moi. Vous pouvez prendre soin de vous toute seule ; vous n’avez pas besoin que qui que ce soit vous vienne en aide. Moi, en revanche, j’ai découvert que je voulais qu’on ait besoin de moi. Et pas uniquement pour baiser.

Elle s’approcha de nouveau de lui, et pressa la main contre son dos. Elle avait une conscience aiguë des muscles durs sous la chemise. Hugh se raidit, mais elle appuya la tête contre lui, lui faisant confiance pour ne pas s’écarter et risquer de la faire chanceler.

— J’ai besoin de vous et je vous veux, articula-t-elle. Vous n’avez pas idée des tourments que j’ai endurés ces trois dernières nuits sans vous. Ce n’est pas seulement votre corps qui m’a manqué. Mais votre voix, votre rire, votre sourire. Je ne pourrai pas passer un seul autre jour de ma vie sans tout cela.

— Charlotte, n’en dites pas plus, fit-il d’une voix rauque. Partez.

Elle lui entourait la taille de ses bras, heureuse de retrouver le contact de son corps. Déployant les doigts sur son abdomen, elle sentit ses muscles jouer quand il gémit. Elle plaqua le visage contre son dos, s’enivrant de son odeur.

— Je veux lier mon avenir au vôtre, Hugh. Je sais que je peux vous faire confiance et compter sur vous.

Il noua un instant ses doigts aux siens, puis lui repoussa les mains pour échapper à son étreinte. Quand il lui fit face, son expression était froide.

— Pourquoi faites-vous cela ?

L’heure n’était plus ni à la fierté ni à la peur.

— Parce que je vous aime.

— Cela vous passera.

— Je ne veux pas que cela me passe.

— Je suis navré, je ne vois pas ce que je pourrais vous dire de plus.

Charlotte tendit les mains vers lui.

— Dites-moi que vous n'éprouvez pour moi aucun tendre sentiment et je partirai. Je ne vous ennuierais plus jamais.

— Je vous souhaite de réussir dans vos futures entreprises, mais mon intérêt ne s'étend pas au-delà.

Ses mots l'atteignirent douloureusement.

— Vous mentez.

En réponse, Hugh la contourna résolument, puis gagna le salon attenant à sa chambre. Son corps entier la réclamait, mais il ne lui céda pas. Il y avait trop en jeu. Il avait suffi qu'un homme qu'elle méprisait tienne des propos blessants à son endroit pour qu'elle renonce à lui. Avant de s'aventurer plus loin, il avait besoin de savoir si elle était sincère. Il devait s'assurer que ce n'était pas la gratitude qui l'avait poussée à venir le trouver mais l'amour.

Il se versa un verre. Puis un autre. Un instant plus tard, il sentit les petites mains de Charlotte lui caresser le dos. Il ferma les yeux, savourant son contact. Quand ses mains glissèrent sur ses fesses et les pétrirent, il défit sa braguette et libéra son sexe engorgé. Il le prit en main et le caressa pour calmer son désir avant de la toucher.

Il avait passé trois interminables nuits de solitude dans sa suite, la sachant là, tout près, dévasté par le besoin torturant qu'il avait d'elle. Et l'avoir ici, comme il en avait alors rêvé, était insupportable. Son désir était trop puissant. Si elle l'aiguillonnait davantage, il n'était pas certain de conserver ne serait-ce qu'un minimum de contrôle.

— Permettez-moi, murmura-t-elle.

Elle l'enlaça et il sentit les pointes durcies de ses seins se presser contre son dos. Et lorsqu'elle enroula les doigts autour de son sexe, la flèche de plaisir qui le traversa fut si intense qu'il prit une brève inspiration.

— J'avais tellement besoin de vous toucher, de vous serrer dans mes bras.

— Je suis le même homme qu'il y a trois jours, gronda-t-il, laissant aller sa tête en arrière, les yeux clos.

— Oui, souffla-t-elle. L'homme que j'aime.

En réponse à ses caresses habiles, les hanches de Hugh commencèrent à onduler en rythme. Seigneur, elle savait quoi faire pour le conduire jusqu'à cette extase qu'elle seule était en mesure de lui prodiguer. Il se mit à haleter, le corps incendié par ce brûlant désir qui l'amenait au bord de la folie. Son sexe enfla, et un gémissement torturé lui échappa.

Il était sur le point de jouir lorsque les mains de Charlotte s'immobilisèrent. Elle

s'écarta de lui.

— Nom de Dieu, siffla-t-il en reposant brutalement son verre sur le buffet.

Il serra les poings, le corps secoué de tremblements irrépessibles.

— Vous n'avez d'autre but dans la vie que de me tourmenter ?

Charlotte vint se planter devant lui. Ses yeux d'émeraude étincelaient d'un désir ardent.

— Mon but est de vous faire du bien, Hugh. De vous plaire et de vous satisfaire afin de vous prouver mon amour et de vous reconquérir.

D'un mouvement preste, elle se hissa sur le buffet, l'encolure de son corsage révélant ses seins ronds semés de taches de rousseur. Elle empoigna ses jupes, les fit remonter avec empressement le long de ses jambes gainées de soie, qu'elle écarta, laissant voir le triangle roux au creux de ses cuisses.

Comme aimanté, Hugh franchit la distance qui les séparait. Le parfum fleuri de Charlotte l'enveloppa. Elle inclina le buste en arrière jusqu'à ce que ses épaules rencontrent le mur, puis bascula les hanches pour lui offrir un meilleur accès. Avec une avidité à peine dissimulée, il insinua les doigts entre les pétales de sa féminité et caressa la perle de son clitoris.

Elle se cambra, les seins tendus vers lui. Incapable de résister, il se pencha et fit courir sa langue le long de son cou.

— Oui... soupira-t-elle. Je me suis affreusement languie de vos mains et de votre bouche...

Hugh était en nage. Il arrivait à peine à penser, à peine à respirer. Il se positionna entre les jambes de Charlotte et son sexe trouva naturellement sa place. Elle était plus que prête à le recevoir et il entra aisément en elle. Sa chair l'accueillit par une contraction si vive qu'il crut que c'en était fini de lui. Le souffle rauque, les doigts crispés sur ses cuisses, il s'immobilisa et verrouilla son regard au sien.

Puis attendit. Au prix d'un effort surhumain.

Les mains de Charlotte se posèrent sur ses épaules, puis glissèrent sur sa nuque où ses doigts se mêlèrent à ses cheveux.

— Je vous appartiens, Hugh, souffla-t-elle. Vous pouvez faire de moi ce que bon vous semblera.

Son cœur cessa de battre un instant, puis repartit à un rythme presque frénétique. Ses jambes tremblaient du besoin de la posséder, et ses bras étaient douloureux tant il avait envie de la serrer contre lui.

— Ce que bon me semblera ?

— Femme ou maîtresse, peu m'importe. Du moment que vous ne me repoussez pas. Je vous aime, Hugh.

Elle l'embrassa, et les larmes qui avaient roulé sur ses joues donnaient un goût de sel à son baiser.

— Je vous aime, répéta-t-elle tout contre ses lèvres, Je suis désolée de vous avoir blessé. Il m'est affreusement difficile d'accorder ma confiance... mais à vous, je veux bien la donner. J'ai foi en vous... je vous aime tellement.

Hugh recouvrit sa bouche de la sienne, referma les bras autour d'elle et la fit glisser au bord du buffet jusqu'à s'empaler complètement en elle.

— Par l'enfer, gronda-t-il en l'étreignant avec force. J'ai bien cru que vous ne viendriez pas. Je redoutais de vous voir partir et de vous perdre à jamais.

— Jamais. Oh, Hugh... Je vous en supplie, soupira-t-elle en se contractant autour de lui.

Il la souleva dans ses bras et la porta jusqu'au canapé, s'enfonçant plus profondément en elle à chaque pas. Quand il se laissa tomber sur les coussins, il crut expirer.

— Chevauchez-moi, ordonna-t-il en l'incitant à remuer d'une pression de la main sur ses cuisses.

— Ôtez votre chemise.

Il déchira le vêtement dans sa hâte à s'en débarrasser, mais la récompense fut à la hauteur de l'attente. Charlotte se souleva lentement, puis le reprit en elle, l'enserrant de son fourreau soyeux avec un doux gémissement qui attisa son désir. Il se sentit gagné par une folie incontrôlable. Il voulut l'empoigner aux hanches pour la besogner tout son saoul, au lieu de quoi, il écarta les bras et se cramponna au canapé, sachant qu'il était à deux doigts de connaître un orgasme prodigieux. Un orgasme que l'amour de la femme qui l'étreignait si intimement enrichirait à l'infini.

Lui agrippant les épaules, Charlotte le chevaucha comme si elle ne devait jamais se rassasier de lui. Submergé par une enivrante extase, Hugh ferma à demi les paupières et crispa les doigts sur le rebord de bois du canapé.

— Je vous aime, articula-t-il d'une voix rauque d'émotion.

Charlotte flancha.

Pas lui.

Toujours profondément fiché en elle, il l'allongea sur le tapis d'un mouvement vif. Les yeux rivés sur son visage, il la gratifia de poussées fermes et régulières. La passion empourprait les joues de Charlotte, ses lèvres étaient entrouvertes et ses yeux brillaient. La jouissance lui tira un cri, elle se cambra et se contracta si étroitement autour de lui qu'elle rendit difficile le va-et-vient de son sexe.

Hugh la rejoignit dans l'extase, l'inondant de sa joie et de son amour en un flot si dévastateur qu'il sut qu'il ne serait plus jamais le même.

— Vous devez m'épouser, Charlotte.

— En êtes-vous certain ? Je ne suis guère convenable.

Il s'esclaffa.

— Vous me convenez parfaitement. Et le mariage comporte des avantages certains que vous n'avez pas pris en considération.

Charlotte se blottit contre lui sur le tapis et lui caressa le torse.

— Par exemple ?

— Le lit conjugal, pour commencer.

— Ah, oui, le lit ! Cela pourrait me plaire, en effet. J'imagine qu'en étant mariés, nous aurions plus souvent l'occasion de faire cela dans un lit...

Épilogue

Londres, août 1815

Sebastian Blake, comte de Merrick, gravit prestement le perron de Montrose Hall et actionna le heurtoir. Un instant plus tard, la porte s'ouvrit et il se retrouva nez à nez avec un majordome bossu, affligé de l'œil le plus protubérant qu'il ait jamais vu. Il s'autorisa un bref battement de cils et comprit pourquoi son valet avait rejoint la voiture d'un air épouvanté.

— Oui ? s'enquit le vieil homme d'une voix rocailleuse.

Il lui tendit sa carte.

— Je viens chercher lord et lady Montrose. Je suis attendu.

Le majordome amena la carte au niveau de son œil, la déchiffra, puis, laissant retomber sa main en grommelant, il s'effaça.

— Entrez, votre excellence. Je vais informer milord de votre arrivée.

Il s'éloigna d'un pas traînant, laissant à Sebastian le soin de refermer la porte et de se débarrasser de son chapeau.

S'arrêtant devant une porte ouverte, le domestique agita impatiemment la main.

— Attendez là.

Le front plissé, Sebastian pénétra dans l'antichambre élégamment décorée. Le comte et la comtesse de Montrose ne recevaient jamais, ce qui lui paraissait tout à fait naturel pour des jeunes mariés. Mais la haute société voyait dans cette volonté d'isolement un mystère qui amplifiait la rumeur selon laquelle ils régnaient sur une bien étrange maisonnée. Le majordome était assez particulier, cela ne faisait aucun doute, mais...

Un bruit bizarre retint soudain son attention. Intrigué, il tendit l'oreille tandis que

celui-ci se rapprochait et s'amplifiait.

Une jeune servante apparut sur le seuil, portant un plateau sur lequel les pièces d'un service à thé de porcelaine s'entrechoquaient affreusement. De sa vie il n'avait vu un tel spectacle.

Une fois revenu de sa surprise, il s'élança au-devant d'elle pour lui apporter son aide. Il devrait se souvenir d'en toucher un mot à Montrose.

Et il ferait en sorte de recevoir une invitation à dîner dans cette étrange maison.

— La voiture de Merrick est arrivée, annonça Charlotte en jetant un coup d'œil par la fenêtre.

Des bras lui encerclèrent la taille et la voix de velours de son époux lui chuchota à l'oreille :

— Toujours ravie de partir ?

— Vous plaisantez ? répondit-elle en se retournant entre ses bras. Évidemment que je suis ravie.

— Vous semblez pensive.

— Gwen va me manquer, soupira-t-elle. Je sais qu'elle est heureuse dans son école de jeunes filles, mais...

Hugh lui embrassa le bout du nez.

— Elle va me manquer, à moi aussi.

— Merci, souffla-t-elle en enlaçant son mari.

— De quoi, mon amour ?

— D'avoir arrangé cette chasse au trésor. Je sais bien que vous considérez cela comme une absurdité.

— Pas vous ? sourit-il.

— J'ai envie de croire qu'il existe.

— De même que vous avez envie de croire à la version romantique de la légende qui l'entoure, observa-t-il en refermant les mains sur ses fesses. Où est donc passée la jeune femme pragmatique que j'ai connue ?

Charlotte rit, le cœur léger et plein d'amour.

— Je ne me suis jamais montrée très pragmatique en ce qui vous concerne.

Elle était si entièrement dépendante de lui qu'elle se demandait comment elle avait jamais pu envisager de vivre sans lui.

Il l'étreignit brièvement, puis la lâcha et s'approcha des malles qui n'avaient pas encore été descendues. Il s'apprêtait à rabattre le couvercle de l'une d'elles quand il suspendit son geste. Attrapant le paquet de papier brun qui se trouvait sur le dessus, il

interrogea Charlotte du regard, puis l'ouvrit. Une seconde plus tard, il éclatait d'un rire qui lui réchauffa le cœur.

— Qu'est-ce donc que cela ? demanda-t-il en brandissant un bandeau de pirate.

— Le voyage est fort long, m'a-t-on dit.

— Il l'est, en effet.

— Nous risquons de nous ennuyer.

— Vous et moi dans une cabine de bateau ? Jamais.

— J'ai un fantasme, avoua-t-elle en le rejoignant.

— Hmm... voilà qui me plaît, déclara Hugh en replaçant le costume de pirate dans la malle avant de l'attraper par la taille.

— Le concrétiser vous plaira davantage encore, assura-t-elle avec un clin d'œil.

— Allez chercher votre manteau, gronda-t-il. Il me tarde d'embarquer sur ce navire.

TABLE DES MATIÈRES

PLAISIRS VOLÉS

LE PARI DE LUCIEN

LA DUCHESSÉ FOLLE

REMERCIEMENTS

Bien des gens méritent ma gratitude pour leurs contributions. La liste suivante n'est qu'un début.

Merci à :

Lori Foster qui m'a proposé de participer au concours de nouvelles et a choisi la mienne comme finaliste. Ta générosité et tes conseils me touchent. Tu m'es précieuse.

Morgan Leigh qui a suffisamment apprécié ladite nouvelle pour la faire lire à Lori, et parce que c'est une fille géniale.

Tous ceux qui ont voté pour que *Stolen Pleasures* soit la nouvelle gagnante du Choix des Lecteurs. Merci, merci, merci.

Mon agent, Evan Fogelman, qui est bien obligé de me supporter. Le pauvre !

Ma mère, Tami Day, qui m'a initiée à la littérature sentimentale et est la plus enthousiaste de mes fans.

Mon mari, Kevin, qui y a toujours cru.

Samara, pour être une amie en plus d'être une sœur. Je t'aime.

J'adresse aussi mes plus chaleureux remerciements à mes critiques complices : Annette McCleave, Jordan Summers, Sasha White et Celia Stuart, dont l'incalculable soutien m'a aidée à donner forme aux histoires qui figurent dans ce recueil.

Une portion géante d'éternelle gratitude à ma fabuleuse éditrice, Kate Duffy. Je n'en dirai jamais assez à son sujet. Elle a été merveilleuse avec moi.

Et pour finir, aux centaines de lecteurs qui ont visité mon site Internet, se sont abonnés à ma newsletter et m'ont réclamé d'autres histoires au tout début de ma carrière. Votre foi en moi m'a permis d'aller de l'avant. Merci du fond du cœur.

CROSSFIRE

Ce qu'ils en disent...

« Terriblement “plaisir coupable”, sans les kilos en trop. »

Josée Blanchette, *Le Devoir*

« Une nouvelle nuance d'érotisme. »

Paris Match

« *Dévoile-moi* se révèle un peu plus piquant dans les descriptions de scènes érotiques que *Fifty Shades of Grey*. »

ELLE

« Romance érotique à New York [...] Sylvia Day a répondu aux attentes des lecteurs. »

Le Journal de Montréal

« Leur union sera intense et ravivera toutes sortes de blessures intimes et de désirs vertigineux. L'amour entre les deux sera d'une grande profondeur. »

Échos Vedettes

« L'œuvre de Sylvia Day tient du phénomène. »

Le Parisien

« Quand il s'agit de créer une synergie sexuelle malicieusement jouissive, Sylvia Day a peu de rivaux littéraires. »

American Library Association

« *Dévoile-moi* éclipse toute compétition. [...] Unique et inoubliable. »
Joyfully Reviewed